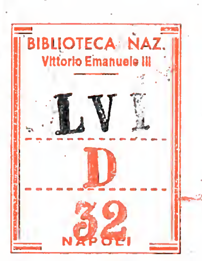
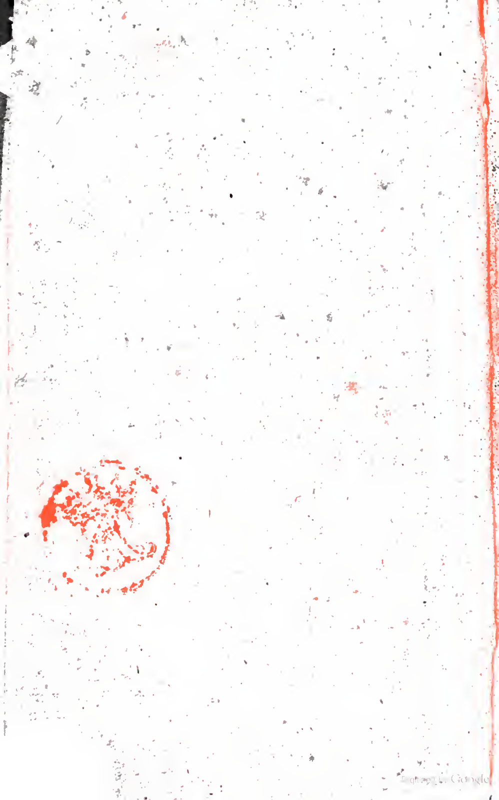






HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE,

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à present,

Tirée de MARIANA, *& des Auteurs les plus celebres.*

OUVRAGE ENRICHI d'un grand nombre de Figures en taille-douce.

TOME SIXIE'ME.

Contenant l'Histoire du Concile de Latran, les Guerres de Navarre & du Milanez.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez GUILLAUME CAVELIER, fils, près la fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

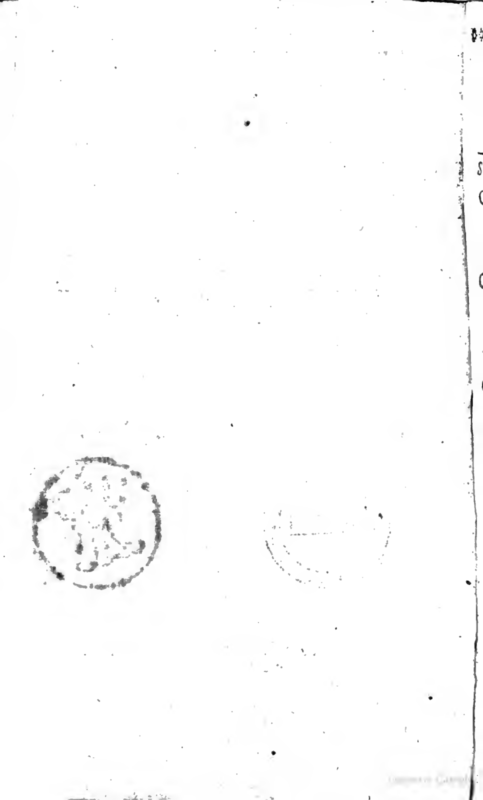


TABLE
DES CHAPITRES
Du ſixiéme Volume.

SUITE DU LIVRE XVIII.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

LIVRE VINGTIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE D'ESPAGNE.

SUITE DU LIVRE XVIII.

CHAPITRE V.

Ferdinand Roy d'Arragon se remarie en secondes nôces à Germaine de Foix, niéce du Roy Louis XII.



N a été contraint de rapporter tout de suite, pour la clarté de l'Histoire, ce qui concernoit les brigues & les cabales qui furent pratiquées pour l'administration du Royaume de Castille. Il est necessaire maintenant de reprendre les choses qui avoient été interrompuës, & qui avoient troublé le fil de la narration. Une peste

furieuse désoloit en ce tems-là le Royaume de Portugal ; la consternation que ce mal causoit fut en quelque façon adoucie par l'heureux accouchement de la Reyne, qui mit au monde un fils, auquel on donna le nom de Loüis. La grandeur de son courage, &. sa pieté qui parurent avec éclat, dès ses premieres années, firent concevoir de grandes esperances de voir quelque jour en lui un Prince très accompli. Mais la brieveté de sa vie fit bien-tôt évanouir tant de belles esperances.

Les réjoüissances de son Baptême furent interrompuës par une sédition qui mit toute la ville de Lisbonne en troubles. Il y avoit dans l'Eglise de saint Dominique un Crucifix, dont la cicatrice du côté étoit couverte d'un verre. Un jour de Fête, les Officians qui servoient à l'Autel, apperçurent sur ce verre une lumiere extraordinaire, & crurent faussement que c'étoit un miracle. Un homme de l'assemblée s'opposa au sentiment de tout le monde touchant cette lumiere, & en parla avec des termes injurieux, & d'une maniere insolente. On reconnut bien-tôt qu'il étoit Juif d'origine & de profession. Le peuple indigné de son insolence, & de son audace, se mit en fureur selon sa coûtume, en de pareilles occasions. Ils se jetterent de furie sur ce malheureux

Juif. Ils le trainent impetueusement hors de l'Eglise ; ils l'assomment, & faisant un grand feu ils y jetterent son corps pour le brûler, & le reduire en cendres.

Un Religieux de ce Monastere monte en chaire sur le champ, & fait un discours seditieux qui acheva de mettre la populace en furie, en les exhortant de vanger les outrages que les Juifs faisoient depuis si long-tems à Jesus-Christ. Toute l'assemblée se mit à crier de tous côtez d'une maniere confuse, & à courir à la vangeance. Rien n'est plus capable d'animer & d'iriter le peuple, que l'idée de la Religion, quand il la croit violée, où profanée en quelque chose, quoïque ses préjugez soient faux. La superstition le rend incapable d'écouter la raison & de la suivre ; il ne suit que les mouvemens de la fureur qui le transporte. De sorte que comme si on leur en eût donné le signal, ils se jettent de furie dans les maisons des Juifs, s'exhortant les uns les autres, & se donnant reciproquement l'exemple pour leur faire le plus de mal qu'ils pouvoient. Deux Religieux de cet Ordre, portant la croix, marchoient à la tête de cette troupe seditieuse & fanatique. La fureur de ce peuple acharné au massacre des Juifs dura pendant trois jours ; & durant cet espace de temps plus

Un Moine fait un discours seditieux qui met le peuple en fureur contre les Juifs.

de deux mille de ces malheureux furent mis en pieces; quoique la plûpart fussent tres innocens, & ne songeassent à aucun mal, on en tua même par mégarde plusieurs qui n'étoient point Juifs.

Pendant le trouble, lorsque tout est en confusion on prend moins garde à ce que chacun fait en particulier, on est entrainé par le torrent. Les Flammands & les Allemands qui étoient au port, sortent de leurs vaisseaux, entrent dans les maisons pour avoir leur part du pillage qu'ils enlevent eux-mêmes des maisons, où qu'ils achettent du peuple à vil prix. Le Roy de Portugal touché comme il devoit l'être de ce triste accident, resolut de punir sur le champ les auteurs de la sédition, il envoya Diegue Almeida, & Diegue Loup, pour se saisir des plus coupables, & pour les interroger. Deux Moines principaux fauteurs du desordre, & convaincus d'avoir excité la populace, furent jugez comme des assassins publics, & condamnez au supplice du feu. On punit aussi plusieurs des plus coupables d'entre la populace, pour rendre les autres plus sages par l'exemple & la crainte de leur supplice. Ce remede est tres-efficace, pour appaiser les séditions populaires. Les étrangers mirent incontinent à la voile & se sauverent avec les riches dé-

poüilles de ces malheureux Juifs traitez avec tant d'inhumanité.

Il y avoit long-tems que le mariage de Ferdinand Roy d'Arragon, étoit conclu avec Germaine de Foix, niece de Louis XII. Il se préssa d'achever la ceremonie de ce mariage. L'Archevêque de Sarragoce, suivi d'un grand cortege de Seigneurs & de Dames, alla de Salamanque à Fontarabie au devant de la mariée, d'un autre côté, la mere, & la fille de la Reyne de Naples, le Duc de Calabre, & un grand nombre de Seigneurs, accompagnerent le Roy à Vailladolid, & ensuite à Denia. Ce fut en cette ville que l'on fit les ceremonies du mariage, vers le milieu du mois de Mars, avec un mediocre appareil & sans de grandes magnificences. Ferdinand étoit parent très proche de la Princesse qu'il épousoit, étant son grand Oncle, & frere d'Eleonor Reyne de Navarre Grand'Mere de la mariée. Le Pape leur accorda des dispenses avec peine.

Le Roy d'Arragon se marie en secondes nôces avec la niéce de Louis XII.

Louis d'Amboise Archevêque d'Alby, Hector Pignatel & Pierre de Saint André Ambassadeur du Roy de France, partirent avec la Princesse, & l'accompagnerent pendant tout le voyage, les Princes de Salerne & de Melph, & plusieurs autres Seigneurs de la faction Angevine firent

aussi le voyage ; esperant par cette démarche mettre fin à leur exil, & à leurs malheurs, quand on feroit la paix.

Dès le lendemain du mariage, les nouveaux Epoux avec toute la Cour retournerent à Vailladolid, le Roy y confirma en son nom, & au nom de ses successeurs tous les articles du traité qu'il avoit conclu avec le Roy de France ; se soumettant à toutes sortes d'imprécations & d'anathemes, supposé qu'il vint à manquer à sa parole.

Peu de jours après la ceremonie du mariage, les Seigneurs de la faction Angevine preterent le serment entre les mains de Ferdinand & de Germaine de Foix, en qualité de Roy & Reyne de Naples, qu'ils reconnoissoient pour leurs legitimes Sauverains. Les Ducs de Villena, & de Benevent vinrent avec beaucoup d'empressement leur rendre leurs hommages & leur faire leur Cour.

Le celebre Cristophle Colomb mourut à Valladolid.

Environ ce tems-là Cristophle Colomb, homme d'un rare merite, d'une grande valeur, & d'une grande habileté dans l'art de la navigation, mourut à Vailladolid au mois de May ; après avoir acquis une gloire immortelle dans la découverte du nouveau monde, d'où l'on a tiré tant de trésors. Mais le plus grand avantage de cette navigation, c'est qu'elle

a facilité les moyens d'aller porter la lumiere de l'Evangile à tant de nations barbares inconnuës jusqu'alors aux peuples de l'Europe.

Les Princes d'Italie étoient persuadez que la mesintelligence du beau pere & du gendre apporteroit un grand changement dans les affaires, & que Ferdinand n'étant plus que Roy d'Arragon, seroit plûtôt méprisable que redoutable, étant reduit à un aussi petit état, après s'être vû le maître de tant de Royaumes pendant la vie de la Reyne Isabelle. Gonzalve qui s'obstinoit toûjours à demeurer à Naples, confirmoit encore par sa resistence, les soupçons que l'on avoit, on étoit convaincu de sa prudence & de son courage, & l'on ne pouvoit comprendre les raisons qu'il avoit de resister à la volonté du Roy, & aux Ordres exprès qu'il luy avoit envoyé d'Espagne. Cependant, il fit partir toûjours devant, ses chevaux, ses équipages, ses domestiques, comme s'il eût dû les suivre incontinent.

Il obligea Pierre Navare de prendre la poste, & d'aller en Espagne en toute diligence, pour s'excuser envers le Roy d'Arragon, & lui rendre compte de sa conduite. Il employa encore quelques mois à changer & disposer les garnisons des places & à appaiser les séditions des

ſoldats qui excitoient des tumultes, & des déſordres, faute de paye. Mais Spinelle ennemi declaré de Gonzalve, partit de Naples en même tems que Pierre de Navarre, ſe rendit en Eſpagne en toute diligence pour ſe plaindre des injures perſonnelles qu'il croyoit en avoir reçû & pour l'accuſer ſur pluſieurs points importans qui concernoient le Gouvernement du Royaume en general. Les Courtiſans qui ſont toûjours dans une maligne diſpoſition à l'égard des perſonnes d'un merite extraordinaire écoutoient ces plaintes & ces accuſations avec beaucoup de plaiſir & d'avidité. La calomnie l'emporte ſouvent ſur la vrai-ſemblance, & ſes premieres impreſſions ſont toûjours très dangereuſes, de ſorte que le Roy donna ordre à l'Evêque de Saragoce de partir inceſſamment pour Naples; afin d'y faire des informations, ſur la conduite de Gonzalve, & d'en dreſſer un procez verbal exact & circonſtancié.

On crut qu'il étoit à propos de joindre la ruſe & l'artifice aux précautions que l'on prenoit, pour mieux réuſſir en cette affaire. De ſorte que l'on promit à Vergara Secretaire de Gonzalve, que l'on donneroit à ſon maître une Commanderie dans l'Ordre de Saint Jacques, dès le moment qu'il ſeroit retourné en Eſpagne.

Les grands services qu'il avoit rendus parloient assez en sa faveur ; & tout le monde étoit persuadé que l'on ne pouvoit trop le recompenser : Cependant la suite fit assez connoître que les grandes promesses qu'on lui faisoit n'étoient pas trop sinceres. Puisque le Roy donna en même tems un ordre secret à Pierre de Navarre qu'il avoit honoré du titre de Comte, d'arrêter Gonzalve, & de le faire prisonnier dans le Château-neuf. Ce Prince vouloit se mettre l'esprit en repos sur les apprehensions que lui causoit Gonzalve, dont la conduite lui étoit demeurée suspecte, il crut que Navarre dont l'audace & la dexterité lui étoient connuës étoit capable d'executer heureusement un dessein de cette importance.

Le Roy d'Arragon donne un ordre secret d'arrêter Gonzalue.

Dieu ne permit pas que la reputation de ce grand Capitaine fût fletrie par une tache aussi injurieuse à sa gloire. Il écrivit en même-tems au Roy d'Espagne des lettres circonstanciées & fort exactes, pour justifier sa conduite, & la droiture de ses intentions. Ses raisons & ses preuves parurent plus claires que les rayons du Soleil. On vit à découvert la noirceur & l'injustice de la calomnie. Après s'être pleinement justifié ; il renouvella son serment de fidelité d'une maniere très-

authentique, & protesta qu'il ne livreroit le Royaume de Naples qu'entre les mains de Ferdinand. Qu'après il partiroit incessamment pour se rendre auprès de sa personne; abandonnant le soin de toutes ses autres affaires pour se rendre plus promptement auprès de sa Majesté. Les lettres de Gonzalve calmerent pour un tems la tempête, qui ne pouvoit manquer d'avoir des suites tres-fâcheuses.

Depuis que Ferdinand fut sorti de Castille, pour se retirer dans ses Etats d'Arragon, les choses changerent entierement de face. La privation de ce Prince fit bien-tôt connoître qu'elle difference il y a d'un Roy à un autre Roy, le desordre se mit incontinent dans les affaires. Depuis que Philippe d'Autriche se vit le maître absolu du Royaume de Castille, il convoqua les Etats Generaux à Vailladolid, pour y deliberer sur la captivité de la Reyne Jeanne sa Mere; afin de la faire enfermer du consentement general de tous les ordres; parce que son esprit n'étoit pas dans une bonne assiette. Le Marquis de Tolede fit sa brigue & gagna les suffrages de plusieurs grands, pour obtenir la charge de garder la Reyne. Mais le grand Amiral rompit toutes ses mesures, s'opposa de front à ses desseins,

& declara nettement qu'il n'y consentiroit jamais. Il ajoûta que c'étoit un projet audacieux plein de temerité, & formellement contraire au serment de fidelité que tous les ordres avoient faits en faveur de cette Princesse.

Le discours & la fermeté du Grand Amiral fortifia les assistans, & les encouragea, à rejetter le decret que l'on avoit projetté au préjudice de la Reyne. Ils renouvellerent le serment de fidelité qu'ils lui avoient fait dans l'assemblée de Toro; où ils s'étoient engagé de la reconnoître toûjours pour leur Souveraine, & le Prince Charles son fils pour Souverain quand elle seroit morte.

On renouvelle le serment de fidelité envers la Reyne.

Tout le Tresor Royal avoit été entierement épuisé par les dépenses de la Cour & la paye des Soldats. Outre cela plusieurs avoient volé les Finances, & s'étoient enrichis par le peculat. Dans le dessein où l'on étoit de faire la guerre aux Maures, on avoit taxé les peuples à deux cent cinquante mille écus d'or par chaque année. Cet impôt paroissoit exhorbitant & faisoit crier tout le monde; d'autant plus que l'on étoit affligé d'une cruelle famine, & que l'on avoit été obligé de faire transporter des bleds de Sicile, & des ports de la mer Mediteranée. Les Carpetans & les Celtiberiens en avoient fait venir

de la nouvelle Carthage, de Malaga, & de tous les Ports de l'Andaloufie; la dépenfe des voitures augmentoit encore infiniment le prix du bled que l'on faifoit venir de fort loin.

Dans le tems que Philippe d'Autriche preffoit le Roy Ferdinand de faire enfermer fa fille, & d'ufer en cela de fon autorité paternelle; comme la chofe étoit odieufe, il ne voulut rien repondre de pofitif, il lui dit en general qu'il abandonnoit cette affaire à fa confcience, & à fa probité, qu'il étoit fon pere, & lui fon mary, & qu'elle étoit la mere de leurs enfans; que toutes ces confiderations devoient l'engager à la traiter avec beaucoup d'humanité. Lorfque cette affaire fut mife en déliberation dans l'affemblée des Seigneurs, le Grand Amiral prenant la parole, dit que l'on ne pouvoit rien decider fur cette affaire fans voir la Reyne & fans l'entendre. Ce fentiment parut très jufte; ainfi le Comte de Benevent ayant été introduit dans l'apartement de la Reyne, la trouva qui foupoit dans l'obfcurité, vêtuë d'un habit noir & fort mal propre, la tête couverte d'un grand chaperon, qui lui couvroit tout le vifage. Garfielas étoit à la porte & l'Archevêque de Tolede dans la chambre de la Princeffe. Ayant apperçû le Grand

Amiral, elle se leva, & lui parla debout avec civilité & bonté, comme une mere envers son fils. Elle lui demanda, s'il venoit la voir de la part du Roy Ferdinand son pere, & comment il se portoit. L'Amiral lui repondit qu'il l'avoit laissé en parfaite santé; elle lui repliqua, qu'elle desiroit avec ardeur de le voir. Tous les autres propos qu'elle lui tint & les autres questions qu'elle lui proposa, paroissoient de bon sens, & ne marquoient rien de derangé dans son esprit.

L'état où se trouvoit la Reyne laissoit tout le monde en suspens, & l'on ne sçavoit quel parti prendre, par rapport à sa personne, & pour decider s'il falloit l'enfermer, ou si on lui laisseroit quelque espece de liberté. L'on n'étoit gueres moins en peine de ce que l'on feroit du Duc de Valentinois qui avoit été envoyé prisonnier en Espagne. Ferdinand pretendoit en disposer, & qu'on le lui envoyât en Aragon pour mettre sa personne en sureté dans quelque citadelle de ce Royaume. Ce Prince avoit resolu de faire le voyage de Naples & vouloit emmener avec lui le Duc de Valentinois comme un homme entreprenant & très propre à executer de grands desseins. Ferdinand étoit alors sur le point de partir pour Naples. Il avoit fait équiper un grand

On delibere s'il faut enfermer la Reine à cause de la foiblesse de son esprit.

nombre de vaisseaux qui étoient déja dans le port de Barcelone en attendant ses ordres; il avoit fait courir le bruit qu'il s'y rendroit en diligence.

Gonzalue differe de jour en jour d'aller en Espagne.

Quoyque Gonzalve eût promis de sortir du Royaume de Naples & d'aller en Espagne; cependant il differoit toûjours de partir sur differens pretextes; ces longueurs affectées inquietoient Ferdinand qui souhaitoit ardemment d'avoir ce grand Capitaine en sa puissance, pour en disposer comme il le jugeroit à propos conformément à ses interêts & au repos du Royaume de Naples, où il étoit adoré du peuple & des soldats. Mais ses ennemis faisoient courir par tout des bruits à son desavantage; comme s'il eût aspiré à se rendre le maître absolu des affaires & à vivre dans l'independance.

Ces personnes mal intentionnées faisoient courir un autre bruit qui n'étoit gueres moins injurieux à la reputation de Gonzalve, à sa fidelité & à sa probité. Car on disoit tout ouvertement qu'il attendoit l'Empereur avec huit mille Allemands qui marchoient vers Naples, pour s'emparer de ce Reyaume au préjudice des interêts de Ferdinand. Les autres accusoient encore Gonzalve de vouloir embrasser les interêts du Roy de France, d'avoir fait le projet criminel de se jetter

dans son parti, & que le Cardinal d'Amboise avoit déja stipulé les conditions de ce traité : on disoit encore qu'il en avoit conclu un autre avec le Pape, par la mediation du Cardinal de Pavie; & qu'il seroit general des troupes que l'on mettroit sur pied.

On ajoûtoit à tous ces mauvais bruits, pour rendre encore plus suspecte la fidelité de Gonzalve & pour achever de l'accabler par la calomnie que Prosper Colonne entreroit aussi dans ce complot; & que le mariage de sa fille avec le fils de Gonzalve, seroit le nœud de cette confederation par laquelle Gonzalve pretendoit se mettre en état de resister, & de tenir tête à tous ses ennemis, sans avoir rien à redouter de leur mauvaise volonté, ni de leur puissance quelque grande qu'elle put être.

On ne doutoit point qu'un homme de cette haute reputation, ne fût en effet en état de nuire, & ceux qui jugeoient de ses intentions par leurs propres sentimens qu'il auroit recours à la force & à la violence pour se garantir contre les insultes de ses ennemis. Il avoit envoyé en poste Occamp en Espagne pour assurer le Roy de la sincerité de ses intentions, & de son prompt départ du Royaume de Naples pour se rendre incessamment auprès de sa

Majesté, & se remettre entre ses mains à sa discretion.

Ceux qui jugeoient sainement & avec un esprit désinteressé, de la conduite de Gonzalve, n'ajoutoient nullement foy aux bruits publics, voyant que ses actions étoient entierement contraires aux discours qui se répandoient à son désavantage. Mais il n'y a rien de plus funeste que la calomnie, & les personnes d'un merite extraordinaire y sont plus exposées que les autres, & n'ont rien à redouter davantage contre leur innocence.

On répand des bruits contre la reputation & la probité de Gonzalve.

Quoyque le Roy n'eût aucune preuve des mauvaises intentions de Gonzalve; cependant les discours de ses ennemis qui l'obsedoient sans cesse, l'avoient indisposé contre lui, de sorte qu'il donnoit souvent des ordres réïterez pour presser son départ afin d'aller sur les lieux, s'informer lui-même de la verité des faits que l'on supposoit contre la reputation & la probité de son General: il nomma l'Archevêque de Saragoce Viceroi d'Arragon, pour tenir sa place & pour gouverner le Royaume pendant son absence. Il fit Gouverneur de Catalogne le Duc de Calabre; mais il lui demanda les troupes Italiennes qu'il avoit, & qu'il vouloit emmener à Naples avec lui. Il pria aussi le Roy de France, de lui remettre entre

les mains, la Reyne de Naples mere du Duc de Calabre avec ses autres enfans; ce qui avoit été stipulé dans les conventions du dernier traité.

Ferdinand cherchoit par toutes ces précautions à mettre ses Etats en sûreté avant son départ : mais le Roy de France refusa d'acquiescer à ses demandes touchant la personne de la Reyne de Naples. Au contraire, il jugea plus à propos de la confier entre les mains de Loüis de Gonzague son neveu & fils de sa sœur; avec une pension annuelle de douze mille écus d'or, pour sa subsistance.

Tout étant disposé pour le voyage du Roy d'Aragon, il envoya toûjours devant Charles Alagon à Naples, pour annoncer son arrivée & pour assurer les Seigneurs de la maison des Colonnes, qui commençoient à redouter sa presence, qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part, que les bruits répandus à leurs désavantage n'avoient fait nulle impression sur son esprit, & qu'il ne leur feroit aucune injustice, qu'ils pouvoient s'en raporter sur sa parole, comme sur un garand invariable de ses bonnes intentions à leur égard.

Après avoir pris ses précautions & ses sûretez pour maintenir la paix & la tranquillité dans le Royaume d'Arragon pen-

dant son absence; il partit de Barcelonne au commencement du mois de Septembre, emmenant sur sa flotte Germaine de Foix sa femme, niéce de Louis XII, qu'il avoit épousée en secondes nôces, comme on l'a dit. Un grand nombre de Seigneurs Arragonois & Castillans l'accompagnerent en ce voyage, Raymond de Cardonne étoit l'Amiral des Galeres & des vaisseaux de Catalogne. Tristan Dolcius étoit Amiral des vaisseaux & des Galeres de Sicile qui étoient accompagnées d'un grand nombre de moindres navires, & de vaisseaux de transport, qui composoient avec le reste une flotte tres-considerable.

Les Regens de Castille sont allarmez des mouvemens des Navarrois.

Gonzalve avoit rassemblé dans le port toutes les Galeres de Naples pour aller au devant du Roy quand il approcheroit des côtes frontieres du Royaume. Mais comme la mer étoit fort agitée & le vent contraire, il alla par terre à Cajette, quelques jours après que le Roy d'Arragon eut mis à la voile, & qu'il fut parti de Barcelonne, il attendit à Cajette l'arrivée du Roy, il avoit été acompagné dans ce voyage d'un grand nombre de Seigneurs Napolitains.

Telle étoit la disposition des esprits, & la situation des affaires en Espagne & en Italie, lorsque la mort de Philippe d'Autriche, que l'on a déja annoncée

par anticipation, pour ne pas interrompre le fil de l'hiſtoire,changea tout à coup la diſpoſition des eſprits, & le ſyſtême des affaires. Ce Prince avoit chaſſé de ſa Cour Jeanne d'Arragon ſon épouſe, fille du Roy Ferdinand. Il faiſoit accuſer & pourſuivoit le Duc d'Albe comme criminel de leze Majeſté. Sa conſtance & ſa fidelité envers le Roy Ferdinand étoit un crime capital. Il avoit donné Ordre au Grand Amiral dont le credit & la faveur étoit déja bien diminuée, de livrer quelqu'une de ſes places pour ôtage de ſa fidelité : mais après avoir mûrement déliberé ſur cette affaire avec le Marquis de Villena, & le Duc de Benevent ; il refuſa tout net de ſe ſoumettre, & de conſentir à ce que la Roy ſouhaitoit de lui.

Ces commencemens de brouilleries menaçoient le Royaume de grands troubles, & de quelque malheur prochain ; mais l'indiſpoſition du Roy, & ſa mort imprevûë ſuſpendirent le cours des calamitez que l'on apprehendoit. Quelques-uns ſoupçonnerent qu'il avoit été empoiſonné ; mais l'atteſtation expreſſe des Medecins diſſipa ces ſoupçons mal fondez. Louis Marlien, qui fut depuis Evêque dans le Royaume de Galice, declara dans ſon atteſtation que l'intemperance du Prince, qui ſe livroit à ſes plaiſirs & à ſes paſſions

avec trop d'emportement, avoit été la principale cause de sa mort.

La Reyne son Epouse fut toûjours auprès de son lit pendant tout le cours de sa maladie ; & quand il fut expiré elle ne voulut plus permettre qu'on l'arrachât de ce lieu funeste. Comme ce Prince étoit d'un excellent naturel, il y avoit à esperer que ses sujets auroient été heureux sous son Regne ; mais la brieveté de sa vie les priva du bonheur qu'ils devoient attendre naturellement sous le regne d'un Prince bien faisant, libéral & debonnaire.

Le Comte de Benevent embrasse le parti du Roy d'Arragon.

Si le bonheur des uns fut renversé par cette mort, les esperances des autres augmenterent ; & ils formerent de nouveaux projets. Ce Prince avoit la taille bien prise & bien proportionnée, le visage blanc & vermeil, la levre de dessous relevée avec grace, les yeux petits, vifs & brillans, de grands cheveux ; son port plein d'agrémens & majestueux le faisoit aimer & respecter, il avoit l'esprit grand, mais trop complaisant & trop facile. Ces qualitez ont souvent de mauvaises suites par la malignité de l'esprit des courtisans qui en abusent. Il étoit naturellement paresseux ; il aimoit l'oisiveté, & un repos luxurieux. Il craignoit les affaires & fuyoit toutes sortes de soins : de sorte que ses

favoris le gouvernoient avec un empire absolu.

Tous les courtisans se trouverent partagez à la mort du Roy de Castille. Leurs desseins, leurs inclinations, leurs factions avoient des objets & des vûës toutes differentes, sans se soucier du bien commun de la Republique. L'état present des affaires deplaisoit à plusieurs, ce qui arrive presque toûjours dans les grands états, chacun songe à sa propre utilité sans nul égard pour l'avantage de la patrie. Les Flammands étoient alors en possession de plusieurs belles charges & des plus grands gouvernemens. C'étoient les recompenses de leurs services, & de l'abandon qu'ils avoient fait de leur patrie, pour suivre le Prince.

La domination de ces étrangers étoit dure & insupportable aux Castillans. Ils se servoient de tous moyens pour en extorquer des sommes considerables ; ces exactions exhorbitantes faisoient gemir les naturels du païs, peu accoûtumez à ces impôts excessifs. Comme ces étrangers n'esperoient pas demeurer long-tems en Espagne ; ils se hâtoient de multiplier leurs richesses aux dépens des peuples qu'ils pilloient & qu'ils reduisoient au desespoir ; sans se soucier de leur reputation. Tout étoit devenu venal : les char-

ges, les dignitez, les honneurs, les magiſtratures ſe donnoient pour de l'argent à des perſonnes indignes, ſans avoir égard au merite La trop grande facilité du Prince allumoit de plus en plus la cupidité des courtiſans & redoubloit leur audace, n'ayant rien à redouter de la part d'un Prince facile, credule, complaiſant, & liberal juſqu'à la prodigalité. Les naturels du païs indignez de ce deſordre ſouhaitoient avec empreſſement de voir la fin de leurs malheurs; ou du moins que l'on apportât quelque moderation, & quelque remede à leurs calamitez.

Les peuples comme les courtiſans diviſez en pluſieurs factions differentes, accablez des maux preſens regrettoient les tems paſſez. Les haines & les diſſentions ſe manifeſterent avec plus d'éclat à la mort de Philipe. L'on commença d'apprehender de plus grands malheurs, parce qu'il n'y avoit plus perſonne qui pût y apporter du remede ni retenir par ſon autorité les méchans & les perſonnes mal intentionnées. La Reyne dans la ſituation où ſon eſprit ſe trouvoit alors, étoit abſolument incapable d'aucuns ſoins, ni d'aucunes fonctions, pour le gouvernement de l'Etat. Le Duc de Luxembourg ſon fils n'étoit pas encore en âge de gouverner ſon Royaume par lui-même. S'il eût voulu

prendre la place de la Reyne sa mere, on auroit été dans la necessité de lui substituer un Lieutenant où un administrateur, auquel il auroit été lui-même soumis. L'Empereur Maximilien son grand pere étoit alors trop éloigné pour s'embarasser des affaires d'Espagne. Ferdinand comme on l'a déja dit en étoit parti avec dégout, & très irrité des mauvais procedez que l'on avoit tenus à son égard.

Ceux qui en avoient été les Conseillers, & les principaux auteurs, apprehendoient son retour & son ressentiment; ne doutant point qu'il ne voulût tirer vengeance des affronts & des injustices qu'on lui avoit faites. Ces diverses pensées donnoient de grandes inquietudes à tous ceux à qui la conscience reprochoit les manieres désobligeantes, & les mauvais procedez qu'ils avoient eûs à l'égard de Ferdinad. On avoit lieu d'aprehender une guerre civile, si l'on n'arrêtoit promptement le cours des factions qui commençoient à éclore de tous côtez.

Une furieuse peste afflige & desole toute l'Espagne.



CHAPITRE VI.

Situation du Royaume d'Espagne après la mort de Philippe d'Autriche, & des divers changemens que cette mort apporte dans les affaires.

LES séditions & les malheurs dont l'Espagne étoit menacée, toucherent le cœur & l'esprit du Connétable, du grand Amiral, & du Duc de l'Infantade. Ces Seigneurs pleins de zele pour les interêts du Roy Ferdinand, s'assemblerent chez l'Archevêque de Tolede, pour déliberer sur les mesures qu'ils avoient à prendre sur le nouveau systeme des affaires qui alloient changer toute la face de l'état. On convint d'abord de choisir six Juges de l'un & de l'autre parti, autant de Castillans que d'Arragonois pour decider toutes les affaires de consequence avec obligation de s'en rapporter à ce qui seroit decidé par ce Tribunal; sans qu'il fût permis à personne de s'opposer à ses décisions, sous quelque pretexte que ce pût être.

Ils firent au commencement du mois d'Octobre

d'Octobre un reglement confirmé par le ferment de toute l'assemblée. & qui devoit durer pendant trois mois. Il étoit porté dans ce nouveau Reglement que l'on ne feroit point de levées de nouvelles troupes : que les Seigneurs ne se feroient aucun tort les uns aux autres par rapport à leurs biens & à leur fortune : que personne ne s'ingereroit à s'emparer de la Reyne ni de son fils Ferdinand pour les reduire sous sa puissance & pour en disposer : que si quelqu'un avoit l'audace d'attenter à leurs personnes, il seroit exposé au ressentiment & à la vengeance de tous les Seigneurs des deux Royaumes.

Pierre de Guzman grand Portier de l'Ordre de Calatrava, chargé de la personne & de l'éducation de l'Infant Ferdinand, craignant quelque violence de la part des Seigneurs, qui auroient pû le lui enlever de force & causer par une entreprise de cet éclat de grands troubles & de grands desordres dans le Royaume : car Diegue Guevara, & Philippe Ala avoient déja tenté un coup si hardi avant même que le Roy son pere eût rendu les derniers soupirs. Pierre de Guzman plein de vûës, dans cette apprehension fit convoquer les Etats Generaux à Vailladolid ; il avertit les Juges & les Prési-

dents, du peril dont on étoit menacé si l'on ne prenoit de promptes & de sures mesures pour s'en garantir; à cette premiere nouvelle, sans differer d'un moment, ils se rendirent tous à Simancas, petite ville peu éloignée, & conduisirent l'Infant à Vailladolid, & le mirent dans le College de saint George pour le faire instruire sous la conduite d'Alfonse de Burgos, Evêque de plaisance, Religieux de l'Ordre de saint Dominique.

Ces precautions prises à propos firent avorter les mauvais desseins des personnes mal intentionnées & conserverent la tranquilité publique. Telle étoit alors la situation des affaires dans le Royaume de Castille. Le Roy Ferdinand arriva avec sa flotte dans le port de Gennes le même jour que les Seigneurs s'assemblerent. Les vents contraires & les orages avoient retardé sa navigation, les Vaisseaux avoient été contraints de relâcher en divers ports de France & d'Espagne. Avant que le Roy fût entré dans le port de Gennes, Gonzalve avoit joint la flotte avec les Galeres de Naples. Ferdinand le reçût avec de grandes demonstrations d'une sincere bienveillance, & toutes les marques d'une veritable joye, comme s'il eût été entierement gueri de ses premiers soupçons, connoissant la sincerité, la fran-

Ferdinand reçoit Gonzalve avec des marques de bienveillance.

chise & la fidelité de ce grand Capitaine. Il lui dit des choses très-obligeantes, & lui donna de grands éloges en public & en particulier. Il étoit bien difficile que des discours jettez au hazard & repandus sans fondement dans le public, pussent obscurcir tant de gloire & effacer dans un moment la reputation de tant d'actions si éclatantes & si heroïques.

Tout le monde, & les Italiens entre autres comme plus défians & plus soupçonneux, étoient persuadez que Gonzalve ne se fieroit point aux paroles, ni aux promesses de Ferdinand dont on connoissoit la politique & la dissimulation quelque specieuses & avantageuses que fussent les offres qu'il pût lui faire. On ne croyoit pas qu'il voulût mettre sa personne entre les mains d'un Prince fin & rusé, peu accoutumé à menager les personnes d'un merite distingué, & à récompenser liberalement les grands services qu'on lui rendoit.

Ferdinand ne voulut point voir Gennes, ni même y mettre pied à terre ; quoique les citoyens l'en priassent en public & en particulier avec de grands empressemens, & qu'ils lui eussent fait des presens d'une grande magnificence, il se contenta d'avertir les Magistrats qui vinrent lui faire la reverence de contenir leurs citoyens

qui faisoient des preparatifs pour declarer la guerre aux François, se plaignant de la rigueur & de la dureté de leur joug qui commençoit à leur devenir insupportable. Il leur declara en même-tems, que si les Genois attaquoient le Roy de France, il ne pouvoit se dispenser de se declarer en sa faveur & de prendre son parti contr'eux, puisqu'il étoit son ami & son allié. Cet avis & cette declaration si précise rallentit l'ardeur des Genois & modera leur impetuosité naturelle. La crainte de la flotte d'Espagne qu'ils voyoient sur leurs côtes les retint pendant quelque tems en respect; mais enfin la haine inveterée qu'ils portoient aux François, éclata bien-tôt avec tant d'audace & de fureur; que le Roy de France fut obligé de faire le voyage d'Italie pour reprimer ces mouvemens & les châtier de leur insolence.

Le Roy d'Arragon apprend sur sa route les nouvelles de la mort du Roy de Castille.

Quoique le vent fût toûjours contraire, cependant la flotte de Ferdinand mit enfin à la voile; mais elle fut contrainte de s'arrêter au port Dauphin. Ce fut en ce lieu là que le Roy d'Arragon apprit les premieres nouvelles de la mort du Roy de Castille, au commencement du mois d'Octobre, par les lettres du Marquis de Tolede & de quelques autres Seigneurs attachez au parti du Roy d'Arragon. Ils

le prioient de concert d'oublier tous les mauvais procedez des Castillans & les sujets de plaintes qu'ils lui avoient donnez quand ils l'obligerent de sortir de Castille avec si peu de menagement. Ils le conjuroient avec de grandes instances d'interrompre le cours de son voyage de Naples, de revenir sur ses pas & de rentrer promptement en Castille, qu'il y trouveroit toutes choses tranquiles & bien dispôsées en sa faveur ; que les Castillans n'auroient pas de moindres égards ni moins de zele pour sa personne que les Arragonois mêmes & ses propres sujets. Ils ajoûtoient que la diligence étoit necessaire pour rompre le cours des nouvelles factions dont on voyoit déja des étincelles. Ils le prioient enfin de se souvenir plûtôt de l'ancienne amitié qu'il avoit toûjours euë pour les Castillans, que des mauvais procedez, & des injures de quelques particuliers qui ne faisoient rien au gros de la nation, qui imploroit avec larmes & gemissemens son secours & sa protection dans la fâcheuse conjoncture où l'Espagne se trouvoit alors.

Toutes ces remontrances si vives, ni ces prieres si pressantes ne purent adoucir l'esprit aigri, ni flechir le cœur ulceré de Ferdinand. Le souvenir des affronts

passez étoit gravé trop profondement dans son ame; il rebuta avec une fierté inflexible toutes les offres qu'on lui faisoit, quoique personne ne connût mieux que lui que tout ce qu'on lui disoit étoit veritable, touchant la situation du Royaume de Castille & les perils où il se voyoit exposé, toutes les personnes désinteressées jugeoient sainement que personne n'étoit plus en état de remettre le bon ordre dans les affaires de Castille que Ferdinand, quoyqu'on l'en eût fait sortir avec quelque sorte d'indignité.

On presse Ferdinand de rebrousser chemin & de retourner en Espagne.

Nonobstant toutes ces considerations; le Roy poursuivit toûjours son chemin vers Naples. Il écrivit sur sa route aux Evêques, aux Seigneurs & aux principales Communautez, les conjurant de conserver toûjours leur zele & leur fidelité envers leurs Roys legitimes, que de sa part il ne leur manqueroit jamais au besoin, & qu'après avoir mis ordre aux affaires du Royaume de Naples; il retourneroit promptement en Espagne, conformément aux desirs que toute la nation temoignoit de le revoir.

La flotte de Ferdinand mit à la voile du port Daufin, & malgré les vents contraires & la tempête elle entra enfin dans le port de Cajette. Mais il demeura quelque tems à Pouzolles, en attendant

que les Napolitains se disposoient à venir au-devant de lui. Ils n'avoient jamais pû se persuader que Ferdinand eût voulu se resoudre à s'éloigner de Castille depuis la mort du Roy. On ne vit jamais tant de magnificences, tant de marques de joye, tant de dépenses que dans les preparatifs que l'on fit pour la reception de ce Monarque, en public & en particulier. Tous les preparatifs étant faits dès le commencement de Novembre, vingt Galeres ornées de banderoles & de flammes de toutes couleurs, sortirent du port de Naples pour aller au-devant du Roy, qui s'étoit rendu de Pouzolles au Château de l'Oeuf que la mer entoure de tous côtez.

Dès qu'il fut entré dans la principale Galere, tous les Canons des Châteaux, des Forteresses, des remparts & des Galeres commencerent à tirer, aussi-bien que tous les Vaisseaux qui étoient à l'ancre dans le port & aux environs. Le bruit & la fumée suspendirent pendant quelque tems l'usage des yeux & des oreilles. Après quoi les Galeres en voguant lentement reprirent en bon ordre le chemin du port. On avoit construit sur la mer un pont de bois, où le Roy & la Reyne accompagnez de toutes leur Cour, étoient assis sur leur Trône. Ce

Le Roy Ferdinand est reçu à Naples avec de grandes magnificences.

fut là que Gonzalve à la tête de toute la noblesse Napolitaine de l'un & de l'autre sexe, magnifiquement parée & toute brillante de perles & de diamans vint complimenter leurs Majestez.

L'habit du Roy étoit de soye couleur de pourpre, la Reyne par dessus sa mante toute brochée d'or avoit un petit manteau autour des épaules. Gonzalve lui donna la main & la conduisit jusqu'à la tête du pont, où il y avoit un arc de triomphe. Ce fut là que le Roy par un serment exprès confirma & jura de conserver exactement tous les privileges du Royaume, selon la coûtume des Rois ses predecesseurs. Etant descendus du pont le Roy & la Reyne monterent chacun sur un cheval blanc, les principaux de la ville portoient un parasol: Fabrice Colonne reçut le grand Etendart de la main du Roy, avec le titre & les honneurs de grand Enseigne de la Couronne. Deux herauts selon la coûtume pratiquée de tout tems. Le grand Gonzalve vétu d'un habit de soye couleur de pourpre, marchoit après, ayant à sa droite Prosper Colonne, les Seigneurs les Ambassadeurs des Couronnes suivoient à la file. Les prisonniers remis en liberté augmenterent par leurs acclamations la joye du triomphe. Les Cardinaux de

Borgia & de Sorento les plus proches du dais fermerent la marche.

Cette pompeuse assemblée passa en bel ordre dans les principales rues de la ville, & dans les places publiques, où les Dames & les Seigneurs parez avec une grande magnificence étoient placez pour avoir leur part du spectacle. Après une longue marche souvent interrompuë par des concerts & d'autres pauses mêlées de quelques nouveautez ou de quelque agréable évenement, on arriva enfin dans l'Eglise Cathedrale, où tous les Religieux de differens Ordres, tous les Ecclesiastiques de tous les Colleges s'étoient assemblez pour chanter des hymnes & des Cantiques à la loüange de Dieu. Toutes les ruës par où l'assemblée passoit étoient richement tapissées & remplies de precieux parfums qui brûloient de tous côtez. Le Châteauneuf étoit le terme de la pompe triomphale. De là l'ancienne Reyne de Naples, & la Reyne de Hongrie, partirent pour aller au-devant de la nouvelle Reyne. La douleur qui paroissoit sur leur visage & la comparaison que l'on faisoit de leur felicité passée, avec la prosperité de ceux qui triomphoient de leurs malheurs, n'étoit pas l'une des moindres parties du spectacle.

Le lendemain du triomphe, le Roy Ferdinand

va rendre visite à Gonzalve dans sa maison.

accompagné des grands Seigneurs & des Notables de la Ville de Naples, se rendit à la maison de Gonzalve, après s'être promené dans les plus beaux endroits de la ville. Il le combla d'honnêtetez, d'une maniere insinuante & familiere que lui attiroit le souvenir de ses actions heroïques, & des grands services qu'il avoit rendu à Ferdinand. On s'entretint ensuite de choses generales & sur tout du retablissement des Seigneurs de Naples dont on avoit fait mention dans le traité. On reserve de parler dans un autre tems de choses plus secretes & plus importantes.

Decret pour assembler les Etats Generaux des tous les Ordres du Royaume.

On publia donc un decret pour assembler les Etats generaux, composez de tous les ordres du Royaume qui firent tous le serment de fidelité en faveur de Ferdinand, de la Reyne Jeanne sa fille, & de leurs successeurs, protestant qu'ils étoient leurs Roys legitimes & qu'ils n'en reconnoitroient jamais d'autre. On ne fit nulle mention de la Reyne Germaine de Foix, seconde femme de Ferdinand; de quoi tout le monde fut étonné: d'autant plus que cette omission étoit formellement oposée aux articles du traité, qui avoit été conclu depuis peu avec le Roy de France. On s'excusa de cet oubli sur sa mauvaise santé & sur ce qu'elle

avoit été déja proclamée Reyne de Naples, dans l'assemblée generale de Vailladolid. Cette excuse, qui paroissoit vraisemblable, ne fut pas au gout, ni approuvée de tout le monde.

Toute la Castille cependant étoit en troubles, pleine de factions & de cabales, selon les interêts qui faisoient agir les partis differens. Il ne se faisoient point encore une guerre ouverte ; mais les Seigneurs ne pouvoient s'accorder ; & comme ils n'avoient ni crainte, ni respect pour les Regens du Royaume, ils ne prenoient nul soin de cacher leurs haines & leur jalousies ; & d'en faire sentir les effets dans toutes les occasions qui favorisoient leurs animositez. La Castille est pleine de factions depuis la mort du Roy.

Tout le monde étoit bien persuadé de l'incapacité de la Reyne, qui n'étoit nullement en état par elle-même de gouverner le Royaume, & qui n'en avoit point la volonté, tant elle avoit l'esprit troublé depuis la mort du Roy son mari, & tant la douleur de cette perte avoit fait d'impressions & de revolutions dans toute sa personne, les Seigneurs ne se mettoient gueres en peine d'obéir aux resolutions du Conseil d'Etat, qui n'avoit pas assez d'autorité, pour forcer à l'obéissance ceux qui ne s'y soumettoient pas volontairement.

Ainsi tout étoit confondu & renversé, & l'on voyoit peu d'esperance de pouvoir remettre promptement le bon ordre dans les affaires.

On croyoit qu'une assemblée generale des Etats étoit le moyen le plus sûr & le plus prompt pour remedier aux desordres du Royaume & pour appaiser les factions. Le Marquis de Tolede, le Grand Conétable, le Grand Amiral étoient de cet avis. Le Duc d'Albe s'y opposoit; peut-être à cause qu'il n'avoit pas ouvert cet avis le premier, & qu'il sentoit de la repugnance à se conformer à l'opinion des autres: où parce qu'il ne vouloit pas, que l'on innovât rien pendant l'interregne. On jugea donc qu'il falloit au moins s'appuyer de l'ombre de l'autorité Royale, on pria la Reyne d'approuver par un decret la tenuë des Etats; Mais quelque sollicitations qu'on pût lui faire; de quelque adresse ou de quelque expedient que l'on s'avisât pour l'y faire consentir, on ne put jamais rien obtenir d'elle, ni l'engager à confirmer par sa signature l'Edit que l'on vouloit publier pour l'assemblée des Etats. Ce projet ayant manqué, ceux qui étoient du Conseil de la Reyne declarerent que ses indispositions ne lui permettoient pas de vacquer aux affaires publiques: mais qu'elles ne

devoient point empêcher que les deputez des villes ne s'assemblassent pour remedier aux besoins & aux desordres du Royaume.

L'assemblée des Etats Generaux fut donc indiquée à Burgos ; il ne s'y trouva qu'un petit nombre des deputez des villes & des Provinces qui obeïrent aux Ordonnances des Regens ; & même ils n'y demeurerent pas long-tems ; de sorte que cette tentative devint entierement inutile. Cependant la face du Royaume & des affaires étoit dans un état deplorable. On avoit tout sujet de craindre que les Provinces ne se vissent bientôt replongées dans la même confusion où elles avoient été par le passé.

On indique une assemblée des Etats Generaux à Burgos.

Quoique tous les Seigneurs ne fussent pas de même avis ; cependant le plus grand nombre opinoit à prier Ferdinand de revenir de Naples en Espagne. Le Marquis de Tolede, le Connétable & l'Amiral, les Ducs d'Albuquerque & de Begiar étoient de cet avis. Cependant ni leurs sentimens, ni leurs discours n'étoient pas entierement uniformes, car les uns disoient que sa presence étoit absolument necessaire, pour voir de plus près la situation des choses & donner remede plus promptement aux affaires les plus importantes & les plus pressées. Les autres pre-

tendoient qu'il les gouverneroit de loin, & qu'ainſi on pouvoit le laiſſer à Naples. Le Marquis de Tolede étoit de ce dernier avis ; ce qui fit ſoupçonner qu'il avoit en vûë de ſe rendre le maître des affaires ; & de gouverner lui-même le Royaume ſous le nom de Ferdinand. Ce bruit veritable ou faux, ſe repandit de tous côtez.

Un troiſiéme avis deferoit l'adminiſtration du Royaume aux Etats Generaux ; à cauſe de la maladie & de l'incapacité de la Reyne, que l'on devoit regarder comme ſi elle eût été morte en effet, & que par conſequent il étoit neceſſaire de faire un Edit pour transferer tous ſes droits, en la perſonne de Charles de Luxembourg ſon fils. Cette opinion ſouffroit encore de grandes difficultez ; & tous les ſentimens étoient partagez. Pluſieurs Seigneurs opinoient à le faire venir en Eſpagne en lui donnant un Conſeil & des Regens pour l'aider dans le gouvernement de l'Etat. Les autres vouloient donner la Regence à l'Empereur, Ayeul paternel du jeune Prince ; ce qui étoit conforme à la diſpoſition des loix. L'Empereur témoigna beaucoup d'empreſſement pour cette Regence & fit courir le bruit qu'il ſe rendroit inceſſament en Eſpagne.

Il y avoit encore un assez bon nombre de Seigneurs qui opinoient en faveur du Roy de Portugal, & qui vouloient lui confier la Regence de la Castille. La crainte que l'on avoit d'introduire les Etrangers dans l'administration des affaires d'Espagne, favorisoit cet avis. Ce qui parut encore de plus étonnant & de plus honteux, ce fut que plusieurs opinerent à demander la protection du Roy de Navarre & du Prince de Viane, que l'on avoit proposé de marier avec la fille du Roy de Castille. Les particuliers n'avoient en vûë que leurs interêts personnels, & ne consultoient que leurs passions, sans se soucier du bien general des affaires.

On mettoit en ce rang le Marquis de Tolede, le bruit s'étoit repandu qu'il songeoit à s'attirer la connoissance des affaires, à se procurer un chapeau de Cardinal, & quelque Evêché à François Ruiz son associé. Le Duc de l'Infantude briguoit pour faire son fils Evêque de Plaisance. Le Duc d'Albuquerque menageoit le Gouvernement de Sigovie pour le Marquis de Moya son intime ami. Toute la Cour étoit partagée en differentes factions : ce n'étoit par tout qu'envie & jalousie : chacun ne songeoit qu'à suplanter son rival, qu'il regardoit avec

Divers sentimens pour établir la Regence du Royaume de Castille.

des yeux jaloux; car les courtiſans ne ſont pas moins chagrins du bonheur de leurs concurrens que de leurs propres malheurs. De ſorte que chacun embraſſoit le parti d'où il eſperoit retirer de plus grands avantages pour ſa fortune & ſes interêts perſonnels & pour parvenir au point d'élevation qu'il s'étoit propoſé.

Les Regens choiſis pour regler les differens qui pouvoient naître entre les Seigneurs pendant l'interregne, exigerent du Marquis de Tolede un nouveau ſerment, par lequel il s'obligeoit de ne nommer aucun étranger, pour lui confier l'adminiſtration du Royaume de Caſtille, & de ne faire aucune alliance avec quelque étranger que ce pût être. De ſon côté le Roy Catholique connoiſſant aſſez le peril dont le Royaume étoit menacé, écrivit de Naples des lettres engageantes à pluſieurs Seigneurs, promettant de leur accorder toutes les choſes raiſonnables qu'ils voudroient exiger de lui s'ils vouloient demeurer en repos & chercher leur ſureté dans l'obéïſſance, au lieu de s'expoſer à toutes ſortes de maux, par la déſobéïſſance, la revolte & la faction.

Il promit en particulier au Marquis de Villena le Domaine & la proprieté

des Seigneuries de Villena & d'Almanza, pour le prix de son obéïssance & de sa docilité. Il y a de certains maux inevitables dont on ne peut se garantir quelque diligences & quelque soins que l'on y apporte; soit que la Divine Providence l'ordonne de la sorte; soit qu'on ne puisse ramener à la raison les volontez des hommes quand ils se sont trop écarté des regles que la prudence & l'équité leur prescrivent.

La mésintelligence & les divisions qui regnoient parmi les grands ouvroient la porte à toutes sortes de crimes, que l'on commettoit impunement avec une licence & une audace effrenée, sans que personne se mît en devoir de les punir: la police & les loix étoient renversées, & le mal paroissoit absolument sans remede.

Au même tems que le Roy Ferdinand se preparoit à faire son entrée dans la ville de Naples, le Duc de Valentinois se sauva de la forteresse de Medina del Campo, ayant glissé le long d'une corde de haut en bas. Les gardes du dedans entendirent le bruit qu'il fit en se sauvant, mais il n'étoit plus tems de l'arrêter. Se voyant en liberté, il se retira d'abord auprès du Duc de Benevent qui favorisa sa retraite; il passa ensuite dans la

Le Duc de Valentinois se sauve habilement de sa prison.

Navarre & s'exposa à de grands perils. Il avoit acquis un grand credit dans l'Italie par ses artifices & par un esprit fourbe & mechant.

Dans ces entrefaites Jean de Guzman Duc de Medina Sidonia, envoya son fils avec des troupes pour s'emparer de Gibraltar, ville située sur le detroit, dont le Roy Henri l'avoit autrefois mis en possession; mais que Ferdinand lui avoit ôtée sans raison ni justice, il se flattoit de l'impunité dans la confusion où étoit le Royaume pendant l'absence de Ferdinand. Le gouverneur de la Citadelle qui y commandoit en la place de Garcie Las prit toutes ses precautions & toutes ses mesures pour se bien deffendre & faire une longue resistance. Le Comte de Tendilia partit de Grenade, plusieurs Seigneurs accoururent de divers endroits de l'Andalousie pour secourir la place, allarmez du peril dont elle étoit menacée & firent lever le Siege.

L'Archevêque de Seville employa ses bons offices, & ses remontrances, pour empêcher les voyes de fait. Il fit entendre aux parties interessées qu'il étoit bien plus honnête & plus avantageux pour eux de traiter cette affaire à l'amiable, par les voyes de la justice & de l'équité, que de vouloir l'emporter

à force ouverte. Il leur remontra que de pareilles entreprises qui offençoient la Majesté du Souverain, avoient souvent de mauvaises suites & étoient presque toûjours funestes aux auteurs : ces remontrances firent leur effet, on mit les armes bas, & l'on abandonna le siege.

On ne jouit pas long-tems du calme, & de la tranquilité; comme l'autorité de la Reyne n'étoit nullement respectée, on n'avoit pas non plus de grands égards pour les Ordonnances du Conseil & des Regens qui tenoient sa place : de sorte que la licence & les desordres regnoient par tout dans l'esperance de l'impunité : bien des gens regardoient avec plaisir ce renversement & s'en prévaloient pour profiter du trouble; mais au moins ils cherchoient des pretextes honnêtes, pour colorer & pour justifier leurs entreprises criminelles.

On ne respecte pas l'autorité de la Reyne ni des Regens.

D'un autre côté Rodrigue Mendoce Marquis de Cenet briguoit le mariage de Marie de Fonseque : mais il y avoit de grandes oppositions, & l'on attendoit la decision des Juges Ecclesiastiques avant que de passer à la conclusion, pendant cet intervalle de tems ; On mit la fille en differens Monasteres de Religieuses pour y être plus en sûreté contre les violences que l'on auroit pû lui faire,

& contre le credit des personnes puissantes qui auroient pû attenter à sa liberté. Le Marquis étoit d'un naturel vif & ardent, entreprenant & plein d'audace. En effet profitant des troubles de l'Etat, ayant appris que la fille avoit été transferée de las Huelgas dans un Monastere de Vailladolid ; il s'y rendit à main forte & l'enleva, sans aucun menagement pour sa famille, tant il étoit transporté d'amour & aveuglé par sa passion. Cette entreprise d'éclat causa un grand trouble dans les familles interessées à cette affaire & dans toute la Province. On vit à cette occasion une sédition dans la ville de Tolede ; elle n'eut pas de fâcheuses suites & fut appaisée peu de tems après.

La sédition éclate dans Madrid & dans plusieurs villes.

Mais la sedition, & le désordre se repandirent dans les villes de Madrid, de Sigovie, de Moya. Le Marquis à main armée s'empara de la grande Eglise, où il fit entrer une troupe de Soldats, dans l'intention de se rendre le maître de la Citadelle & d'en chasser à force d'armes le Gouverneur ; personne n'étoit capable ni ne se mettoit en devoir d'éteindre le feu de la division, qui se repandoit impunément par tout le Royaume. Il y avoit long-tems que l'on n'avoit entendu parler de pareils desordres dans la Castille. Cet état paroissoit tellement

ébranlé qu'on le voyoit menacé d'une ruine prochaine & prêt à tomber par son propre poids, sans que personne se mît en devoir d'en prevenir la décadence & la ruine.

CHAPITRE VII.

Ce qui se passa en Castille pendant la maladie de la Reyne Jeanne: & à Naples pendant le sejour que Ferdinand fit en ce Royaume.

DAns la triste situation où se trouvoit alors la Reyne de Castille, elle étoit absolument hors d'état de remedier aux troubles du Royaume & d'y remettre la tranquillité. Au contraire, les grands abusant de sa maladie & de son incapacité, s'en prévaloient pour exciter des troubles, se flatant de l'impunité. Cette Princesse passa la Fête de tous les Saints dans le Monastere de Mirafleurs où le Roy son Epoux étoit enterré. Après le diné elle fit ouvrir son tombeau; l'Evêque de Burgos découvrit la chasse en presence de la Reyne qui contempla avec une grande attention le cadavre; elle lui prit même les mains sans verser

des larmes & sans aucun témoignage sensible de douleur. Ainsi dès le même jour elle sortit du Monastere pour retourner à la ville. Elle crut que l'on avoit porté en Flandres le corps de son Epoux incontinent après sa mort & que les Flamands vouloient le mettre dans le tombeau de ses ancêtres. Mais cette nation n'eut d'autre soin plus pressant que de se faire payer des pensions & des arrerages qui lui étoient dûs, pour retourner promptement en Flandres, n'ayant plus rien à esperer en Espagne après avoir perdu le Roy.

Il y avoit deja long-tems que l'on déliberoit de retirer la Reyne de Burgos à cause des troubles & des factions differentes qui partageoient cette ville. Les personnes les plus considerables étoient attachées au parti du Connetable; lequel avoit la Reyne & sa suite dans sa maison. Jean Emanuel son concurrent & son rival avoit aussi de son côté un grand nombre de creatures & de partisans. Il avoit formé le dessein de se rendre le maître de la personne de la Reyne se confiant dans la bonté de la Citadelle, dont le Roy de Castille lui avoit donné le Gouvernement. La peste qui prit tout à coup dans la ville obligea ceux qui avoient en garde la personne de

la Reyne, de l'en faire sortir incessamment; & bien plûtôt que l'on n'avoit projetté. Le Marquis de Villena souhaitoit avec empressement de faire conduire cette Princesse dans la ville d'Escalona qui étoit de sa dependance: & s'opposoit fortement à tous les autres projets.

Le genie foible & vacillant de la Reyne rompoit aussi toutes les mesures que l'on pouvoit prendre & ne vouloit suivre que sa fantaisie. Elle avoit fait venir auprès d'elle Jeanne d'Arragon sa sœur; incontinent après la mort de son mari. Cette Princesse, la Comtesse des Salines, & sa bru Marie de Ulloa gagnerent les bonnes graces de la Reyne qui s'entretenoit toute la journée avec elles, & qui paroissoit y prendre beaucoup de plaisir.

Ces Dames, comme la Reyne étoit grosse & prête d'accoucher d'un enfant postume, lui conseillerent d'aller demeurer à Turrecremata; mais elle voulut faire emporter avec elle le corps de son mari pour le faire enterrer à Grenade. La veille de son depart vers le quinze Decembre, plusieurs deputez des villes, venus pour la saluer, lui demanderent si elle ne trouvoit pas à propos que l'on envoyât à Naples des Ambassadeurs au Roy Ferdinand son pere, pour le prier

La Reyne de Castille demeure enceinte d'un enfant posthume.

de venir en Eſpagne afin de l'aſſiſter de ſes conſeils & l'aider à gouverner ſes Etats. Elle repondit que la preſence du Roy ſon pere lui feroit beaucoup de plaiſir & feroit pour elle d'une grande conſolation ; mais elle ne repondoit rien ſur ce qui concernoit le gouvernement du Royaume.

Elle ordonna à tous les Deputez des villes de ſe retirer chacun chez ſoy ; & leur défendit de faire des aſſemblées ſans ſa participation & ſans des ordre exprès, pour prevenir les inconveniens que l'on avoit à craindre de pareilles aſſemblées. Les choſes étant ainſi diſpoſées la Reyne partit pour aller au Couvent de Mirafleurs ; d'où elle fit tirer le corps du Roy ſon mari & l'envoya toûjours devant, conduit par les Evêques de Jaen & de Mondonedo, par le Gouverneur de Malaga, & Diegue Ramire de Villaſeuſa. Peu de tems après elle ſe mit en chemin raiſonnablement accompagnée. Le Marquis de Villena étoit du Cortege, avec Louis Ferrier Ambaſſadeur de Ferdinand. Le Connétable s'y joignit & encore pluſieurs autres Seigneurs ; quoyque la Reyne ne fût gueres en état de leur en ſavoir aucun gré, ni même de les remarquer ; mais ils le faiſoient pour rendre honneur à la Majeſté Royale.

On marchoit pendant la nuit à la lueur d'un

d'un grand nombre de flambeaux. La Reyne s'arrêta dans la ville de Turrecremata; mais le Conseil & les Regens établirent leur sejour dans Burgos. Le tems stipulé dans le dernier concordat pour la Regence étoit prêt d'expirer; plusieurs croyoient qu'il étoit à propos de le proroger; les autres s'y opposoient sous pretexte qu'il blessoit la Majesté Royale: le Connétable étoit de ce sentiment. Le Grand Amiral au contraire demandoit la prorogation de ce traité. Le Marquis de Tolede ajoûtoit qu'il falloit accorder aux Regens un plein pouvoir; & qu'ils ne pouvoient point remedier aux desordres ni aux besoins pressans de l'Etat s'ils n'étoient revêtus d'une autorité souveraine qui les mît en droit de commander & d'exiger tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le bien & le bon ordre du Royaume; jusqu'à ce que Ferdinand revint de Naples, pour se mettre à la tête des affaires.

Divers sentimens sur la prolongation de la Regence.

Plusieurs craignoient le retour de Ferdinand & apprehendoienr de retomber sous sa domination. Pour parer ce coup ils proposerent de marier la Reyne avec le Duc de Calabre: le Marquis de Villene étoit à la tête de cette faction. La Noblesse de son rang le mettoit en état

d'aſpirer aux plus grandes alliances ; quoiqu'il eût été chaſſé de ſes Etats. Une autre cabale préferoit & portoit avec chaleur Alfonſe, fils de Henry d'Aragon. C'eſtoit le ſeul qui reſtoit alors, & qui réuniſſoit en ſa perſonne le ſang de Caſtille & d'Aragon, continué de mâle en mâle.

Pour faire réuſſir cette intrigue on promit de riches recompenſes à Marie de Villoa Favorite de la Reyne & qui étoit toûjours auprès d'elle. Cette Dame fit tout ce qu'on voulut exiger d'elle & ne perdoit aucune occaſion d'inſinuer à la Reyne ce que l'on avoit envie de lui perſuader. Mais cette Princeſſe la rebuta toûjours en lui diſant qu'elle ne conſentiroit jamais à une telle indignité & qu'elle étoit bien éloignée de penſer à un ſecond mariage.

On propoſe à la Reyne de Caſtille un ſecond mariage.

Un autre parti propoſoit le Roy d'Angleterre quoiqu'il fût déja avancé en âge ; ce Prince avoit declaré qu'il ſouhaitoit beaucoup ce mariage. Pour déconcerter toutes ces cabales, & leur donner le change, on fit courir le bruit que le Roy Ferdinand avoit promis ſa fille en mariage à Gaſton de Foix, fils du Comte de Narbonne & petit neveu de Ferdinand. Ce bruit tout faux qu'il étoit & ſans nulle vrai-ſemblance, fit cependant im-

pression sur un grand nombre de personnes & rallentit les esperances & l'ardeur des autres cabales ; même de celle qui soutenoit le parti & les interêts de Ferdinand. Tant il est vrai que ce que l'on croit faussement, fait souvent le même effet & la même impression que la verité même la mieux établie.

Le départ du Roy Catholique pour son voyage de Naples renouvela les esperances & les projets de plusieurs personnes & leur donna de grands mouvemens. On voyoit arriver en foule à Naples, des Ambassadeurs de tous les endroits d'Italie pour feliciter Ferdinand & traiter avec lui d'affaires tres-importantes. L'une des plus considerables fut d'empêcher, à la sollicitation du Roy de France, que les Flamands ne donnassent à l'Empereur le gouvernement des Païs-bas, comme ils l'avoient projetté auparavant. On vouloit empêcher par ce moyen l'Empereur & Charles de Luxembourg son petit fils d'aller en Espagne ; qui étoit la grande affaire pour les interêts de Ferdinand.

Louis XII Roy de France sollicitoit vivement ce Prince de declarer la guerre aux Venitiens pour leur enlever toutes les forteresses & toutes les villes qu'ils avoient usurpées en differens endroits

d'Italie, au près & au loin, & de joindre ses armes avec celles du Pape, & de France pour attaquer ces usurpateurs de tous côtez. Ces propositions & ces projets étoient du goût de Ferdinand, qui bruloit d'un ardent desir de recouvrer tout ce que l'on avoit usurpé dans ses Etats; principalement sur les frontieres de Naples & de la Poüille. Les Venitiens se prévalant de la guerre entre les Napolitains & les François s'étoient servi habilement de cette occasion pour étendre leurs frontieres aux dépens de leurs voisins.

Le Roy d'Arragon temoigne de la repugnance pour une nouvelle guerre.

Cependant le Roy d'Arragon sentoit une grande repugnance à s'embarquer dans une nouvelle guerre, avant que tous les troubles de Castille fussent appaisez: il jugeoit sainement qu'il étoit bien plus à propos de vivre en paix avec tout le monde, en attendant qu'il se vît au-dessus de ses affaires. Le Pape de son côté prenoit des mesures après avoir chassé Bentivoglio de Bologne, ville très-considerable de la Gaule Cisalpine, pour la réunir à l'Etat Ecclesiastique dont elle avoit été demembrée. Le Pontife mettoit sa plus grande esperance pour le succez de cette entreprise dans les troupes de Cavalerie & d'Infanterie que le Roy de France lui avoit promises.

Le Pape plein d'ardeur se disposoit lui-même à partir pour se rendre devant Bologne afin d'en presser le siege & d'animer les soldats par sa presence. Il jugea encore à propos de se fortifier au moins de l'ombre du secours d'Espagne : de sorte que le Roy Ferdinand envoya un Agent ou un Ministre à Bentivoglio pour lui declarer qu'il ne pouvoit se dispenser de donner du secours au Pape dont les demandes étoient justes & raisonnables, qu'il employoit toutes ses troupes & toutes ses forces pour soutenir la dignité Pontificale & les droits & les immunitez de l'Eglise.

Bentivoglio étonné d'une declaration si précise & ne se sentant nullement en état de se mesurer avec le Roy d'Arragon & de s'opposer à toutes ses forces unies à celles du Pape ; fit proposer la restitution de Boulogne à des conditions raisonnables. L'Archevêque de Manfredonia fut deputé vers le Saint Pere ; il avoit été autrefois Evêque de Siponte. François Rogius envoyé du Roy Ferdinand fut aussi de cette députation. Bentivoglio acquiessant à leurs remontrances consentit à sortir de la ville ; & les habitans ayant renoncé à l'esprit de revolte & de faction, se soumirent quoique malgré eux, & rentrerent sous l'obéissance

du Pape. Ses Etendarts furent portez comme en triomphe dans toutes les ruës de la ville ; après quoi ses troupes entrerent dans les forteresses de la ville pour en prendre possession.

Ferdinand met tout en œuvre pour gagner l'esprit du Pape.

Un autre soin d'une plus grande consequence inquietoit l'esprit de Ferdinand : il employoit tous les ressorts de sa politique & toutes sortes de bons offices pour gagner le Pape & le mettre entierement dans ses interêts. Il prétendoit obtenir de sa Sainteté un bref de confirmation qui lui donneroit l'investiture du Royaume de Naples sans faire mention du Roy de France, ni sans avoir égard au traité par lequel ces deux Princes avoient stipulé qu'ils partageroient entr'eux également cette Conquête. Quand on a le pouvoir en main, le plus utile paroît le plus équitable ; sans se mettre beaucoup en peine de sa reputation ni des jugemens des hommes.

Ferdinand traitoit cette affaire avec beaucoup de mystere & de secret pour en dérober entierement la connoissance au Roy Loüis XII & aux Agens qu'il avoit à Rome. Il envoya sur la fin de l'année avec le caractere d'Ambassadeur, Gilles de Viterbe general de l'Ordre des Augustins & fameux Predicateur de ce temslà vers le Pape qui étoit alors à Bologne.

Il offrit au Pape de la part du Roy, non-seulement ses troupes & toutes sortes de secours; mais il l'assûra même qu'il étoit prêt de repandre jusqu'à la derniere goute de son sang pour l'honneur de l'Eglise, pour la conservation de ses privileges & de ses immunitez, & pour aller faire la guerre au Turc. Cette proposition flattoit infiniment le Pape; car il avoit un ardent desir de voir les Chrétiens s'unir pour aller attaquer les Infideles.

On brigue à Naples pour la faction Angevine.

On parloit encore à Naples avec beaucoup de chaleur de remettre les Angevins en possession de tous leurs anciens Domaines & de leurs privileges. Cette affaire étoit délicate & d'une difficile execution; parce que plusieurs villes étoient entre les mains de ceux qui avoient le mieux servi le Roy d'Arragon pendant la derniere guerre. On auroit cru leur faire une injustice; en leur ôtant le prix de leur sang & la récompense de leurs travaux. Le Roy vint à bout par sa prudence & son autorité d'une chose qui paroissoit d'abord impraticable. On ôta effectivement quelques villes des mains de ceux qui en étoient en possession: mais on les dédommagea par d'autres remplacemens ou des pensions annuelles qui égaloient les revenus qu'on

leur ôtoit. Le Roy même eut la generosité de tirer de son épargne de grandes sommes pour faire des remboursemens à ceux dont on avoit ôté les possessions. La magnificence du Prince étoit loüable; mais ceux que l'on dépossedoit en murmuroient & s'en plaignoient amerement.

Parmi le nombre des Seigneurs exilez les principaux & les plus considerables étoient, les Princes de Salerne & de Melphe, le Duc de Bisiniano, les Comtes de Monteleon & de Sanseverin. Le Roy achetta de son argent, Sessa, pour en gratifier le grand Gonzalve; mais tout le monde tomboit d'accord que la recompense étoit bien au-dessous de son merite & de ses services. On échangea aussi pour de l'argent ou pour d'autres villes, la Principauté de Sienne, Ciriniola & quelques autres places qui appartenoient au Duc de Gandie dans le Royaume de Naples; dont les Roys predecesseurs de Ferdinand l'avoient gratifié en consideration du Pape Alexandre.

Il y avoit plusieurs Italiens & plusieurs Espagnols parmi ceux que le Roy venoit de dépoüiller de leurs places, qui en avoient été revêtus par ses predecesseurs; entr'autres Pierre Paci, Antoine Leiva, Ferdinand Alarçon, Gomez

Solizi, Diegue Garcie, Paredes. Tous ceux-ci souffrirent leur disgrace avec assez de force d'esprit & de tranquilité; quoiqu'ils eussent repandu leur sang, sacrifié leur vie & leur fortune pour le service du Roy & pour meriter les recompenses & les honneurs de la Cour. Tout le monde trouvoit fort étrange que le Prince les privât du fruit de leur valeur & de leurs services.

Ferdinand n'oublia rien pour engager & pour s'attacher par des gratifications & de grands bienfaits les Colonnes & les Urcins, deux des plus considerables & des plus illustres familles de Rome; quoiqu'elles fussent broüillées ensemble; ayant des interêts tous differens. Ce Prince politique voyoit assez quels secours il en pouvoit tirer pour l'execution de ses grands projets; & pour bien établir sa domination dans le Royaume de Naples.

Les Ambassadeurs de l'Empereur arrivent à Naples.

Sur ces entrefaites on vit arriver à Naples les Ambassadeurs de l'Empereur, qui venoient proposer des expediens pour pacifier les troubles de Castille. Après l'avoir felicité sur son heureux avenement à la Couronne de Naples, & sur son voyage d'Italie, ils lui representerent qu'il seroit avantageux au repos & au bonheur de la Castille, de

continuer dans le gouvernement les mêmes Regens que la nation avoit choisis. Ils ajoûterent qu'il n'étoit nullement à propos, pour le bien de l'Etat, d'augmenter la puissance & les richesses des Seigneurs de la faction Angevine ; parce que c'étoit une chose tres-perilleuse, que d'entrenir tant d'ennemis dans le sein de l'Etat, qui ne manqueroient pas d'occasion d'en troubler le repos puisqu'ils en avoient toûjours la volonté.

On parla ensuite du mariage de Charles de Luxembourg, petit fils de Ferdinand & fils de la Reyne sa fille; auquel on destinoit la Princesse Claude, fille du Roy Loüis XII. Ils souhaitoient que Ferdinand donnât son consentement à ce mariage où qu'il le ratifiât & qu'il donnât ses soins pour le faire conclure incessamment. Ces Ambassadeurs firent entendre au Roy que des affaires de cette nature & de cette importance ne se pouvoient gueres traiter par interprête où par truchement & qu'il seroit bien plus à propos que l'Empereur & le Roy pussent s'aboucher dans quelque lieu commode pour convenir de leurs faits dans une conference reglée.

L'Empereur de son côté avoit déja resolu de faire le voyage d'Italie & d'aller

à Rome sous pretexte de se faire Couronner par la main du Pape selon la coûtume de ses predecesseurs. Mais le motif secret de son voyage étoit pour empêcher que le Cardinal d'Amboise ne fût élevé au Souverain Pontificat. Le bruit s'étoit repandu par tout que ce Cardinal aidé du credit & de la faction du Roy de France avoit fait une forte brigue pour gagner les suffrages des Cardinaux. L'Empereur supposant ce fait comme une chose averée, avoit fort declamé contre cette entreprise dans l'assemblée des Etats tenuë à Constance, car les fausses nouvelles sont souvent sur l'esprit des hommes le même effet que les veritables.

Ce que repond le Roy Ferdinand aux Envoyez de l'Empereur.

Ferdinand ayant entendu les remontrances des envoyez de l'Empereur; sans attendre davantage & sans demander aucun tems pour deliberer, fit reponse sur le champ: que la Regence de Castille & l'administration des affaires de ce Royaume regardoit uniquement la Reyne sa fille; & que personne ne devoit s'inquieter là-dessus. Que si elle ne vouloit pas s'embarasser de tant de soins; ou que ses indispositions ne lui permissent pas de vacquer à des affaires de cette nature, que lui Ferdinand en qualité de Pere, tiendroit sa place & feroit son

Lieutenant, soit qu'elle vécût ou qu'elle mourût.

Il declara ensuite qu'il avoit engagé sa parole Royale de restituer tout ce qui appartenoit legitimement aux Seigneurs de la Faction Angevine, qu'il ne pouvoit s'en dispenser; à moins que de passer dans le monde pour un homme de mauvaise foi & se deshonorer absolument. A l'égard du mariage de son petit fils le Prince Charles de Luxembourg : il repondit que les Etats Generaux du Royaume de France y paroissoient entierement opposez ; parce que les peuples du Milanez & les Bretons ne souffriroient jamais qu'on les retranchât du corps de la Monarchie de France. Les veœux de toute la nation panchoient vers François Prince d'Angoulême, présomptif heritier du Royaume, afin de le marier avec la fille aînée du Roy Loüis XII. Il finit en disant qu'une conference avec l'Empereur lui feroit beaucoup de plaisir, quand on pourroit en trouver une occasion favorable; & ne dit rien de plus. Ce qui fit juger aux Ambassadeurs qu'ils auroient bien de la peine à conclure avec ce Prince le traité que l'Empereur leur maître souhaitoit & qui étoit le pretexte & le motif de leur voyage.

Cependant ils ne se rebuterent pas

pour la secheresse & les refus de Ferdinand. Ils firent encore de nouvelles tentatives & s'avancerent jusqu'à promettre à Ferdinand que l'Empereur avoit resolu de partager avec lui le nom & les droits de l'Empire en Italie; & qu'il joindroit ses troupes & ses forces avec les siennes pour subjuguer tout ce beau Païs. Ces promesses étoient aussi frivoles que magnifiques & ne toucherent nullement l'esprit de Ferdinand. Comme il avoit le jugement solide joint à une rare prudence, il repondit avec modestie qu'il ne permettroit jamais que l'on diminuât à sa consideration l'étenduë de l'Empire; ce qui blesseroit la dignité & la Majesté Imperiale; qu'il étoit assez content de ses droits & de ce qui lui appartenoit en Italie.

Belles promesses que l'on fait à Ferdinand de la part de l'Empereur.

On parla ensuite d'un traité de ligue offensive & défensive entre le Pape, l'Empereur & le Roy de France contre les Venitiens, pour revendiquer tout ce qu'ils avoient injustement usurpé sur les frontieres de leurs voisins. Le Roy repondit à cet article, que si les autres puissances vouloient concourir & entrer dans ce traité, qu'il s'y joindroit aussi de bon cœur.

CHAPITRE VIII.

Des troubles qui arriverent en Castille pendant l'interregne ; & de l'accouchement de la Reyne qui mit au monde une fille posthume.

APrès que les Ambassadeurs de l'Empereur eurent été congediez, leur commission finit & les affaires ayant été reglées de part & d'autre comme on vient de le dire, le Roy Ferdinand envoya un Ambassadeur dans les Païs-Bas afin d'exhorter les Flamands de nommer pour tuteur de leur Prince, l'Empereur son Grand Pere ; puisqu'il n'y avoit personne plus capable de bien gouverner ses Etats pendant sa minorité ; ni qui y dût prendre plus d'interêt. Il étoit son tuteur naturel selon la disposition des Loix ; & l'on ne pouvoit raisonnablement lui ôter cette administration dans les conjonctures presentes.

On a déja dit que la Reyne Jeanne étant partie de Burgos au commencement de l'an 1507 s'étoit retirée dans la ville de Turrecremata, sans se soucier

ni se mêler en aucune maniere des affaires du Royaume; ayant l'esprit égaré & dans une situation deplorable. Etant donc à Turrecremata elle mit au monde une fille au commencement de Janvier; on donna le nom de Catherine à cette jeune Princesse, qui fut Reyne de Portugal dans la suite. Cet accouchement fut difficile & mit la Reyne dans un peril prochain de mourir; n'ayant auprès d'elle dans une conjoncture aussi perilleuse, aucune sage femme; elle ne fut secouruë que de la seule Marie de Villoa; Dame du Palais sa favorite & celle qu'elle voyoit plus familierement & avec plus de plaisir en apparence. Cette Dame avoit plus de courage & de fermeté que d'experience dans une operation de cette nature.

Inquietudes des Regens du Royaume pour gouverner la Reyne.

La Reyne étoit dangereusement malade & presque à l'extremité de sa vie; cependant elle ne pouvoit souffrir ni conseils ni remedes. Le Marquis de Tolede, le Connétable & plusieurs autres Seigneurs qui étoient auprès de la Reyne ne savoient qu'elles mesures prendre pour soulager une femme hors de son bon sens, qui ne pouvoit s'aider ellemême & qui étoit leur Maîtresse. Les Regens avec l'Evêque de Jaen qui étoit à leur tête, n'étoient point partis de

Burgos, pour être plus en état d'éteindre le feu des factions qui broüilloient les grands du Royaume & qui s'allumoit tous les jours de plus en plus. Les ordres qu'ils donnoient pour le reglement de l'Etat n'étoient pas d'un grand poids ni d'une grande autorité. Peu de gens se mettoient en peine d'obéir aux Edits que l'on publioit en leur nom. Il n'y avoit que les plus dociles & ceux qui étoient de bonne volonté. De sorte que les crimes dans cette impunité regnoient avec une licence effrenée. Le desordre étoit general, ceux qui auroient dû par leur caractere y apporter quelque remede n'étoient pas assez respectez: tout l'Etat étoit dans une situation déplorable; & le mal alloit de pis en pis chaque jour.

On excita une grande sedition dans la ville de Cordouë contre les Inquisiteurs qui vouloient faire le devoir de leurs charges. Quelques prisonniers à qui l'on fit donner la question, forcez par la violence des tourmens, accuserent quelques grands Seigneurs comme coupables des mêmes crimes qu'on leur imputoit. La calamité est maligne & procure aux malheureux toutes sortes d'inventions & d'expedients pour se délivrer du malheur qui les accable, ils

se flatterent que le grand nombre de complices les garantiroit de la rigueur des supplices ; & qu'ils pourroient se sauver dans la multitude.

Le peuple irrité contre les Inquisiteurs prend les armes.

Le peuple naturellement porté à condamner la conduite des Superieurs & de ceux qui gouvernent, se persuada que les Inquisiteurs agissoient en cela de mauvaise foy, & prit les armes. On vit tout à coup éclater diverses factions à Tolede, à Sylva, à Ayala qui s'acharnerent les unes contre les autres. Le peuple ayant l'avantage chassa le Gouverneur d'Ayala après avoir fait un grand carnage & pillé les maisons de la ville. Les haines anciennes se renouvellerent ; la cruauté degenera en avarice & se termina par le pillage. Il n'y avoit point d'azyle si secret, où l'on ne fouillât, sous pretexte que l'on y recelloit les ennemis. Le desordre penetra jusques dans la ville de Madrid. Pierre Las qui soutenoit le parti du Roy Catholique, & Jean Arias chef de la faction contraire, exerçoient toutes sortes de violences, & remplisoient de miseres & de pleurs tous les lieux où ils étoient les maîtres, sans nul égard pour l'autorité de la Reyne.

Le Marquis de Moya ayant assiegé & pris la Forteresse de Sigovie, chassa

de la ville tous les citoyens de la faction contraire à la sienne, & poussa l'audace jusqu'à un tel excez, qu'il fit mettre le feu à l'Eglise de Saint Romain, sans être touché de la sainteté du lieu, tant il étoit enflammé du desir de vangeance; parce que quelques-uns de ses ennemis s'étoient refugiez dans cet azyle respectable. La foible autorité de la Reyne ne pouvoit nullement resister ni s'opposer à tant de maux: dans le malheureux état où elle étoit reduite, elle étoit plus capable de mettre un obstacle aux affaires que d'y apporter du remede.

Troubles & associations dans l'Andalousie.

Dans l'Andalousie, le Marquis de Prié & le Comte de Tendilia firent une association, sous le nom & l'autorité de la Reyne: ils rassemblerent les milices de Grenade & de Murcie, pour arrêter les violences & les brigandages & pour remettre l'ordre dans les affaires jusqu'à ce que Ferdinand partît de Naples pour retourner en Castille. En même tems le Comte d'Urcnia vint à la Cour pour tâcher de réunir ensemble les grands qui excitoient à tous momens des dissentions. Il avoit lui-même ses chagrins particuliers; car il souhaitoit avec une passion extrême de rentrer dans le gouvernement de Carmone dont il avoit été dépoüillé. Il briguoit aussi pour

Rodrigue son fils quelque Benefice & quelqne dignité Ecclesiastique.

Jean Emmanuel eut l'audace d'entrer à la tête de soixante chevaux dans la ville de Turrecremata sans aucun respect pour la Reyne qui y faisoit sa demeure : car il fondoit ses plus grandes esperances dans les troubles & les dissentions de l'Etat. Le Connétable & le Marquis de Villena d'un autre côté levoient aussi le plus qu'ils pouvoient de troupes, afin de fortifier leur parti. On n'agissoit plus par raison ni pour le bien de l'Etat, chacun ne consultoit que ses forces & son credit, & n'agissoit que par violence & par le mouvement de ses passions dereglées. Le Marquis de Tolede ne paroissoit plus en public que bien accompagné pour être en état de resister aux insultes que l'on auroit pû lui faire & pour resister à ses ennemis. Les plus grands Seigneurs ni les plus hautes dignitez n'étoient pas à l'abri des affrons & des outrages de la canaille. Il enrola cent cavaliers & trois cent fantasins pour la garde & la sureté de sa personne. Outre cela il obligea tous les gardes du corps de la Reyne de faire un nouveau serment de fidelité par lequel ils s'engageoient d'obéir à cette Princesse & à lui-même dans tout ce qu'il leur commanderoit pour le service de sa Majesté.

Mesures que l'on prend pour reprimer l'audace & la temerité des Seigneurs.

On prenoit toutes ces mesures & toutes ces précautions contre l'audace & l'insolence des grands & pour les tenir en bride. Pour empêcher aussi que le Conseil & les Regens ne publiassent quelque declaration peu avantageuse & peu conforme à la situation presente des affaires. Pour empêcher que les partisans des differentes factions n'en vinssent aux mains. On fit un Edit qui défendoit à tous les soldats de quelque parti qu'ils fussent de demeurer dans la ville de Turrecremata ni aux environs; car on pouvoit craindre raisonnablement que dans la situation où étoient les affaires, on ne vint à perdre le respect que l'on devoit à la Majesté Royale. Il n'y avoit que les soldats de la garde de la Reyne, & ceux que commandoit le Marquis de Tolede à qui il fût permis de demeurer dans Turrecremata & aux environs.

Cette declaration obligea plusieurs personnes à se retirer subitement de la Cour. Jean Emmanuel avant que de s'éloigner comme les autres, souhaita d'avoir une conference secrette avec le Connétable, l'Amiral, le Marquis de Villena; le Comte de Benevent & André Burgius Ambassadeur de l'Empereur. Le motif de cette entrevûë étoit afin de prendre des mesures pour empêcher le

Roy Ferdinand quand il partiroit de Naples d'aborder en Castille, qu'à condition qu'il acquiesceroit à toutes leurs demandes & satisferoit à tous leurs Griefs.

Cette enrreprise audacieuse pouvoit avoir d'étranges suites, & l'on prevoyoit assez les troubles & les mouvemens qu'elle exciteroit. Il n'y avoit que le Marquis de Tolede qui put par sa prudence & par son credit arrêter de tels complots. Ses ennemis n'esperant pas de pouvoir le vaincre à force ouverte, eurent recours à la ruse & à la supercherie pour le surprendre & le faire tomber dans le piege. Leurs Emissaires affecterent de repandre dans le public des bruits pour persuader à tout le monde que le Marquis de Tolede & le Connétable detenoient la Reyne prisonniere. Ils firent des levées de soldats sous pretexte de défendre la ville & la forteresse de Sigovie contre les entreprises audacieuses d'André Cabrera. Le Roy de Portugal & le Marquis de Villena tinrent plusieurs conseils & prirent entr'eux des mesures pour empêcher au Roy Ferdinand l'entrée de la Castille & pour faire en sorte que l'Empereur se chargeât du Gouvernement du Royaume pendant la minorité de Charles son petit fils.

Dans le même-tems Antoine d'Acunha nommé à l'Evêché de Zamora vint de Rome pour augmenter encore les maux & les troubles de la Republique. A ſon départ le Roy Ferdinand le chargea d'employer tous ſes ſoins & toute ſon adreſſe pour appaiſer le Marquis de Villena ſon proche parent & pour le guerir de tous ſes ſoupçons : & pour le toucher par un endroit fort ſenſible, il lui promit au nom du Roy les villes d'Almanza & de Villena, que ce Marquis ſouhaitoit avec une grande paſſion, pourveu qu'après cela il voulût ſe tenir en repos. Mais toutes ces demarches & toutes ces precautions furent inutiles. Son courage invincible & les grandes eſperances qu'il avoit conçûes, l'empêcherent d'acquieſcer à ce que l'on vouloit exiger de lui.

L'Evêché dont Antoine d'Acunha avoit été revêtu, cauſa un double chagrin à toute la nation, & principalement aux Regens qui étoient chargez du Gouvernement & de l'adminiſtration des affaires. Le Connétable ſur tout ſe plaignoit amerement de ce que l'on accordoit des bienfaits & des honneurs à ſon ennemi le plus declaré & que l'on n'avoit encore rien fait pour lui ; il ſe plaignoit encore que cet Evêché eût été donné ſans faire aucune mention de la Reyne ni du

Roy Ferdinand son pere, quoique le contraire eût été pratiqué de tout tems, que ces nouveautez étoient de mauvais exemple & préjudiciables à la Majesté Royale.

Ces plaintes engagerent les Regens à écrire au Doyen & aux Chanoines de Zamora de ne point recevoir dans leur Eglise l'Evêque nouvellement pourvû, & que s'il en avoit déja pris possession, de mettre tous les revenus en sequestre. Ces précautions furent inutiles & les ordres des Regens arriverent trop tard; car l'Evêque s'étoit déja mis en possession de son Benefice sans que personne s'y opposât. Quatre Seigneurs principaux soutenus de l'autorité des Loix & de la faveur du Prince Gouvernoient tout avec un Souverain Empire dans le Palais, & avec une jurisdiction qui approchoit assez du pouvoir Royal. Ronquillo plus entreprenant & plus audacieux que tous les autres, envoya de son chef des Commissaires à Zamora pour faire executer les ordres des Regens. Mais l'Evêque encore plus entreprenant & plus fin que lui, vint pendant la nuit à la tête d'une troupe de soldats qui s'en saisirent & le jetterent dans une prison. L'action étoit hardie & l'outrage impardonnable, & l'on craignoit encore que l'impunité ne redoublast l'audace.

Troubles arrivez à l'occasion d'un Evêque trop entreprenant.

Le Gonverneur de Salamanque & le Duc d'Albe autorisez d'un ordre des Regens, se mirent à la tête d'une troupe de soldats pour moderer l'impetuosité de l'Evêque sans y pouvoir réussir : car il ressembloit en quelque maniere à un cheval échapé qui ne connoît ni mords ni bride. Pendant le trouble de la Republique on se porta à des entreprises & à des actions criminelles dans l'esperance de l'impunité. L'insolence des méchans redouble à mesure que la force & la vigueur des Loix diminue. Ainsi la faction de l'Evêque triompha pour un tems ; il se vit paisible possesseur de sa dignité qui lui fut à la fin tres-funeste ; car ce même Ronquillo qu'il avoit fait mettre en prison, s'étant mis à la tête d'une troupe de sedicieux le fit perir malheureusement. La licence regnoit alors de tous côtez, les plus forts imposoient la loy aux autres : les plus gens de bien mettoient à un haut prix leur obéïssance & leur fidelité. Ils extorquoient par force pour eux, pour leurs parens, pour leurs amis & leurs créatures, les graces & les bienfaits de la Cour.

Inquietudes du Roy Ferdinand dans l'agitation du Royaume.

Le Roy Ferdinand ne sçavoit à quoi se resoudre ni qu'elles mesures prendre dans des conjonctures aussi fâcheuses & dans ce renversement general de la

Republique.

Republique. Il craignoit que s'il prenoit le parti de la rigueur en voulant punir tous les coupables, il ne s'exposât à l'envie & aux funestes entreprises des particuliers. Mais il croyoit aussi qu'il y avoit de la lâcheté à vouloir achetter par des largesses & des bienfaits ce qui lui étoit dû par les loix & par la justice. Cependant tout le monde tomboit d'accord qu'il étoit obligé de soûtenir par son credit & son autorité tous ceux qui gemissoient sous une injuste oppression, & de moderer par le frein des loix l'audace des méchans. Dans cette fâcheuse situation des affaires, les Regens jugerent à propos de proroger pour quatre mois l'assemblée des Etats Generaux qui se tenoit encore à Burgos & d'attendre un tems plus favorable pour regler les affaires du Royaume quand la tranquilité publique seroit retablie.

On vit aussi en ce tems-là de nouveaux troubles excitez dans la Navarre à cette occasion. La crainte de Ferdinand tenoit en respect le Roy de cette nation, mais le voyant fort éloigné pendant son voyage de Naples, il se persuada que cette absence étoit favorable à ses desseins. De sorte qu'il resolut d'attaquer & de mettre à la raison le Comte de Lerins Connétable de Navarre, homme inquiet,

turbulant & plein d'audace. Il crût que l'élevation du Duc de Valentinois étoit favorable à son dessein, il le nomma son general & lui donna le commandement des troupes qu'il avoit mis sur pied pour la guerre qu'il projettoit pour chasser le Comte de Lerins, des terres de son patrimoine ou des biens qu'il avoit usurpez.

Le Roy de Navarre leve & fait marcher des troupes.

Plein de cette esperance & de cette idée, le Roy de Navarre leva de bonnes troupes composées de cinq ou six cent chevaux, cinq ou six mille hommes de pied qu'il fit marcher au commencement du mois de Mars vers la forteresse de Viane dont le Connétable étoit Gouverneur, ayant sous lui pour son Lieutenant le Comte de Beaumont. Cette entreprise ne pût être conduite avec tant de secret que le Connétable n'en eût avis ; il accourut promptement au secours de la place pour en faire lever le Siege. Il se mit à la tête de 200 chevaux & de 600 fantassins pendant une nuit très-obscure que la pluye, les vents, & la tempête rendoient encore plus affreuse ; ils les embusca dans un fond couvert d'une petite éminence. Le Duc de Valentinois dès le point du jour fit sonner l'allarme, il se mit à la tête de la cavalerie sans se donner le tems de prendre ses armes,

tant il avoit d'empressement de combattre. Le Roy de Navarre suivoit lentement avec le reste de l'armée, sans observer un ordre exact de bataille, tant il se tenoit sûr de la victoire. Le Duc de Valentinois plein d'audace & de valeur, fit attaquer les ennemis lesquels firent semblant de fuir pour l'attirer dans l'embuscade, on avoit déja fait quinze prisonniers : le Duc s'attacha à pou suivre un cavalier qui fuyoit devant lui & le conduisit dans le precipice : car cinq ou six cavaliers sortirent tout à coup de l'embuscade & se jetterent sur lui, l'un deux lui enfonça sa hallebarde dans les Reims, & de ce coup le renversa de son cheval. Etant à pied il se défendit encore long-tems avec sa lance armée d'une double pointe : mais enfin les autres étant sortis de leur embuscade le contraignirent de ceder à la multitude, & accablé par le grand nombre, percé de plusieurs coups, on lui ôta incontinent ses habits, on le mit tout nud sans lui laisser même sa chemise. Toute sa troupe accablée de tristesse se retira au petit pas le voyant mort.

Telle fut la fin deplorable du Duc de Valentinois qui s'étoit rendu si redoutable & qui avoit fait trembler si long-tems toute l'Italie, après s'être rendu le maître

& l'arbitre des affaires pendant la guerre & pendant la paix. Il étoit doüé d'un grand courage, d'un genie fort élevé naturellemeut éloquent, plein de valeur, prompt à l'execution, habile à semer les jalousies & à susciter des factions. Il étoit avare & prodigue jusqu'à l'excez, il ravissoit le bien d'autrui & le prodiguoit pour faire des creatures qui pussent l'aider dans ses desseins ambitieux. Il étoit dangereux pendant la paix & avoit acquis assez de reputation pendant la guerre, quoiqu'il ne meritât pas de grandes loüanges à cause des mauvais retours dont ses victoires étoient accompagnées. Sa bonne fortune le soutint & l'accompagna en differentes occasions ; mais la mauvaise fortune le poursuivit jusqu'à la fin de sa vie. Peut-être que le ciel voulut punir ses crimes par la mort funeste qui termina ses jours. Les curieux observerent qu'il fut tué dans le Diocese de Pampelune qui avoit été le premier Evêché dont il fut revêtu & dont il prit possession le jour de la Fête de Saint Gregoire le grand. Il laissa sa fille unique entre les mains de sa mere & du Roy de Navarre son Oncle. La mort malheureuse du Duc de Valentinois, ne mit pas fin à la guerre. L'Archevêque de Saragoce leva des troupes pour soûtenir le

parti du Roy Ferdinand son pere & de toutes les creatures qui avoient épousé ses interêts. Mais ces secours étoient foibles & languissants ; de sorte que la garnison de Viane accablée de miseres & reduite à la derniere extremité, fut obligée de capituler & de se rendre.

Après cette expedition le Roy de Navarre dont l'armée étoit grossie & qui contenoit 800 chevaux & 8000 hommes de pied, partit pour aller assieger Roga. Le Conseil & les Regens de Castille allarmez des mouvemens des Navarrois lui envoyerent un Deputé de la part de la Reyne pour l'exhorter de terminer à l'amiable & par le secours des loix plûtôt que par la force des armes les contestations & les demêlez qu'il avoit avec le Comte de Lerins, on demanda une suspension d'armes & une treve de trois mois en attendant le retour de Ferdinand qui ne manqueroit pas d'expediens pour remettre le calme dans le Royaume quand il seroit revenu de Naples, on ajoûtoit que le Roy de Navarre meritoit des loüanges par sa clemence, d'autant plus grande qu'il avoit eu plusieurs sujets de se plaindre & d'être en colere.

Les Regens de Castille sont allarmez des mouvemens des Navarrois.

Ce grand Prince plein de sentimens heroïques, repondit qu'il n'étoit pas juste

qu'un seul homme par sa mauvaise conduite & ses dereglemens mit tout le Royaume en trouble & en desordre, qu'il lui pardonneroit, quoiqu'il eût merité d'être traité avec la derniere rigueur, à condition qu'il lui demanderoit pardon, qu'il lui livreroit la ville de Lerins, que ses enfans demeureroient en ôtage, & que pour lui il se retireroit hors des frontieres du Royaume pour toûjours. Pendant ces négociations & ces pourparlers, le Roy poussoit toûjours la guerre sans relâche contre l'infortuné Comte de Lerins pour le dépoüiller entierement de son païs. Raga se rendit en peu de tems avec toutes les autres villes voisines.

Il ne restoit plus que Lerins à conquerir, le Comte s'y étoit renfermé avec ses enfans, ses amis & ses créatures pour se défendre jusqu'à la derniere extremité, soûtenu de son audace & de son obstination, n'ayant pas des forces suffisantes pour resister à son ennemi. En effet, Lerins fut forcé en peu de tems & ajoûté aux autres conquêtes du vainqueur par la capitulation. Le malheureux Comte fut tellement depoüillé de son patrimoine qu'il ne lui restoit pas un seul village de tout ce qu'il avoit possédé auparavant. Il se retira d'abord en Castille, il passa

ensuite en Arragon où il étoit errant & fugitif comme un proscrit, sans feu ni lieu, sans demeure fixe, exposé à la merci & à la compassion de quelques amis touchez de sa misere & de ses infortunes, trouvant à peine une vie malheureuse; quoiqu'il eût toûjours vécu à l'aise dans sa patrie avec honneur & dignité. Sa mauvaise conduite le priva de tous ces avantages, & de tous les malheurs dont il se voyoit accablé, il ne pouvoit s'en prendre qu'à son obstination & aux dereglemens de son esprit.

Le Comte de Benevent embrasse le parti du Roy d'Arragon.

En ce tems-là le Comte de Benevent se jetta dans le parti du Roy d'Arragon qui lui donna une Commanderie de 500 écus d'or de revenu par chaque année, en lui promettant encore de plus grandes recompenses. Le Duc de Begiar se laissa aussi entraîner dans le même parti en lui promettant tout ce qu'il demandoit. Ces deux Seigneurs, dont le credit & l'autorité étoit tres-grande, fortifierent le parti de Ferdinand & releverent infiniment le courage de ses créatures : au contraire le parti opposé commença à decliner, apprehendant le retour du Roy qui devoit incessament partir de Naples & que l'on attendoit de jour en jour.

Une furieuse peste afflige & desole toute l'Espagne.

Toute l'Espagne fut affligée pendant le cours de cette année d'une furieuse peste

qui commença par la Ville de Turrecremata, où étoit la Reyne avec sa Cour. Ce mal contagieux fut une suite de la disette des grains & de la famine dont on avoit été incommodé l'année precedente. Plusieurs avoient été obligez de se nourrir d'herbes crues ou mal apprêtées & d'alimens corrompus qui firent mourir par leurs mauvais sucs une infinité de monde, les maisons, les rues, les places publiques étoient jonchées de cadavres, ou de corps languissans & prêts à expirer sans que personne se souciât ou se mît en devoir de les enlever ou de les faire enterrer, par l'apprehension du mauvais air. On n'avoit jamais entendu parler en Espagne d'une peste aussi opiniâtre & aussi generale.

On fut obligé de faire sortir la Reyne de la ville de Turrecremata & de la conduire à Fornelle, petite bourgade, mais bien située & dont l'air des environs étoit fort sain & fort pur. On resolut de ne point sortir de ce lieu jusqu'au retour du Roy son pere lequel avoit ordonné de faire entrer dans le Conseil tous ceux qui le composoient du vivant de la Reyne sa mere & d'en faire sortir tous les nouveaux. Après cet ordre l'Evêque de Jaen se retira dans sa maison.

Cependant le Marquis de Moya continuoit toûjours le siege de Sigovie & pressoit vivement la place, dont la garnison se défendoit avec beaucoup de courage & de valeur. Mais enfin après six mois de siege, accablé de fatigues & manquant de toutes choses, & voyant une partie des fortifications renversées par l'effet de la mine, demanderent à capituler. Ce fut ainsi que ce Marquis rentra dans une place qui lui avoit été otée injustement. Le Duc d'Albuquerque qui voulut être present à ce siege, lui fut d'un grand secours avec les troupes qu'il y amena, le Connétable, le Duc d'Albe & Fonseque lui envoyerent aussi des troupes auxiliaires. La plûpart des partisans, & des créatures de Ferdinand, ennemis declarez d'Emmanuel, favoriserent de toutes leurs forces l'entreprise du Marquis & en hâterent le succez.

Pendant le sejour que les Envoyez de l'Empereur firent dans Naples, à la Cour de Ferdinand, ils proposerent à ce Prince une entrevûë avec leur maître pour terminer tête à tête tous leurs differents. Ils lui dirent que leur maître viendroit à Nice dans la Ligurie, où que si Ferdinand aimoit mieux aller à Rome il pourroit s'y aboucher avec l'Empe-

L'Empereur propose par ses Envoyez une entrevûë avec Ferdinad.

reur qui avoit projetté de faire ce voyage pour se faire Couronner. Ils ajoûtoient que ces deux Princes termineroient plus d'affaires en un jour se voyant & conferant ensemble que dans plusieurs semaines de négociations par le canal de leurs ministres. Le Roy Catholique étoit resolu d'éviter absolument cette entrevûë qui n'étoit nullement de son goût : mais il se servoit d'excuses specieuses & colorées pour donner quelque pretexte honnête à ses refus,

Il disoit entr'autres choses que les factions & les troubles de Castille l'obligeoient indispensablement de partir de Naples pour se rendre le plûtôt qu'il pourroit en Espagne pour remedier aux desordres de ce Royaume & pour assister la Reyne sa fille. Les Ambassadeurs après cette reponse protesterent que s'il partoit sans voir leur maître, ils se rendroient aussi eux-mêmes en Espagne & qu'il seroit responsable de tous les inconveniens qui en pourroient arriver. Cette protestation des Ambassadeurs paroissoit plûtôt une declaration de guerre, qu'un desir de conserver la paix. De sorte que Ferdinand jugea à propos d'appeller Gonzalve & les Secretaires d'Etat pour entrer en négociation avec les Allemands, afin de chercher des expediens pour ter-

miner toutes les contestations à l'amiable. Le point principal de la dispute rouloit sur l'administration du Royaume d'Espagne que l'Empereur pretendoit avoir.

De son côté Ferdinand fondoit son droit sur trois principes, disant qu'en qualité de pere de la Reyne, il étoit son tuteur naturel conformément à la disposition des loix. La Reyne elle-même le souhaitoit & le demandoit expressément. Cette contestation sembloit être entierement decidée par les dernieres volontez & le testament de la feuë Reyne Isabelle, qu'il n'étoit nullement permis de changer pour introduire des nouveautez. Ces raisons appuyoient les prétensions & les droits de Ferdinand.

D'un autre côté l'Empereur ne manquoit pas de raisons qui paroissoient assez solides. Comme la foiblesse d'esprit & les infirmitez de la Reyne la mettoient absolument hors d'état de gouverner; ses droits étoient devolus à Charles de Luxembourg son fils, dont la tutelle apartenoit de plein droit à son ayeul paternel, dont Ferdinand devoit être déchu à cause de son second mariage, d'autant qu'il avoit promis expressement à la Reyne Isabelle sa premiere femme, un perpetuel célibat, elle ne lui avoit don-

né qu'à cette condition l'administration du Royaume de Castille par son testament. Enfin les Seigneurs Castillans refusoient de concert de remettre entre les mains de Ferdinand la direction des affaires du Royaume, d'autant plus que les personnes mal-intentionnées auroient pris de là occasion d'éviter des troubles & des revoltes.

On propose diverses formes de gouvernement pour les affaires du Royaume d'Espagne.

Après que l'on eut étalé ces raisons de part & d'autre, on proposa diverses formes de gouvernement. Les Ministres de l'Empereur étoient d'avis que l'on choisist vingt-quatre personnes Notables, pour leur confier la direction de toutes les affaires les plus importantes & que l'Empereur en nommeroit les deux tiers & Ferdinand l'autre tiers, aussi bien que le tiers des Magistratures & des Benefices; & que le reste seroit laissé au choix & à la volonté des administrateurs; que Ferdinand disposeroit de la quatriéme partie des revenus de la Couronne & que les trois autres quarts appartiendroient à la Reyne. Que pour mieux établir la succession & la domination du jeune Prince, tous les Gouverneurs des villes & des forteresses feroient le serment de fidelité entre les mains de l'Empereur & dépendroient de lui.

Toutes ces conditions étoient dures & plus capables de troubler que de pacifier le Royaume. On ajoûta que plusieurs enfans des Seigneurs Espagnols seroient obligez d'aller en Flandres pour y être élevez à la Cour du jeune Prince & pour en être mieux connus. On demandoit encore que dans le bref d'investiture du Royaume de Naples que le Pape devoit accorder au Roy Ferdinand, les choses y fussent stipulées & les termes menagez avec tant de circonspection qu'ils ne pussent blesser en aucune maniere les droits du jeune Prince.

CHAPITRE IX.

Le Roy Ferdinand se dispose à partir de Naples pour retourner en Espagne & se mettre à la tête des affaires de ce Royaume.

DAns la situation où les affaires étoient de part & d'autre, on voyoit aisément que l'on ne pouvoit gueres les terminer à l'amiable & par la douceur. De sorte que Ferdinand ayant perdu toute esperance de paix, se disposa serieusement à partir pour retourner en

Espagne, sans s'inquieter des nouvelles tentatives & des declarations de l'Empereur, le Roy envoya de Naples en Allemagne Barthelemi Samperius qui avoit deja donné des preuves de sa suffisance & de son habileté dans une négociation toute pareille. L'Empereur en fut si content qu'il le chargea de ses ordres pour retourner vers Ferdinand, afin d'engager ce Prince à demeurer encore quelque tems dans le Royaume & de differer le voyage qu'il projettoit de faire en Espagne, jusqu'à ce que leurs contestations fussent entierement terminées : que s'il ne vouloit pas acquiescer à ses demandes, qu'il lui declarât la guerre.

Ni les remontrances ni les menaces de l'Empereur n'étonnerent point Ferdinand & ne purent l'obliger à changer, le dessein qu'il avoit formé de retourner incessamment en Espagne. Avant que de partir il envoya son ministre à Rome faire des complimens au Pape & des excuses de ce qu'il n'avoit point été luimême en personne à Rome, en ayant été toûjours empêché par des obstacles continuels & des affaires tres-importantes. Ferdinand fit offrir aussi toutes sortes de secours au Pape pour contenir dans leur devoir tous ceux qui auroient

la presomption de traverser le repos de l'Eglise, & de blesser sa dignité. Le Saint Pere reçût tres-gracieusement & avec toutes les marques d'une sincere affection les complimens & les offres du Roy. Il lui envoya pour marquer sa reconnoissance, une rose d'or benite la veille de Noel, comme un gage de sa bienveillance & de son amitié.

Ce Pontife fit faire aussi des complimens de sa part au grand Gonzalve & lui offrit le commandement des troupes qu'il avoit levées pour faire la guerre aux Venitiens, en l'assurant que les recompenses seroient proportionnées aux services qu'il rendroit à l'Eglise en cette occasion, Les Venitiens de leur côté lui faisoient faire des promesses magnifiques pour l'engager à accepter le generalat de leurs troupes. On étoit tellement persuadé de sa valeur, de sa bonne conduite & de sa bonne fortune, que l'on croyoit la victoire infaillible pour le parti qu'il embrasseroit. Ferdinand se servit d'adresse pour le détourner d'accepter les partis & les conditions avantageuses qu'on lui proposoit, il lui fit offrir la grande Maîtrise de l'Ordre de Saint Jacques dont il étoit lui-même revêtu; & de peur qu'on ne crut qu'une offre aussi specieuse avoit plus d'apparence

que de realité, il fit demander au Pape par son ministre qui étoit à Rome, un plein pouvoir adressé aux Archevêques de Tolede & de Seville & à l'Evêque de Plaisance d'accepter sa demission en faveur de Gonzalve, dès le moment qu'il seroit de retour en Castille. Il ajoûta que plusieurs raisons l'empêchoient de donner sa demission presentement, craignant de voir de nouveaux troubles excitez à cette occasion.

Ferdinand veut adroitement retirer Gonzalve de l'Italie.

Le Pape ne s'opposoit nullement à la cession du Roy en faveur de Gonzalve, mais il ne voulut jamais consentir que d'autres reçûssent cette acceptation, la voulant recevoir lui-même, pour faire encore plus d'honneur à Gonzalve. Ainsi persuadez que ce retardement avoit été concerté entre le Pape & le Roy, qui étoit le plus fin, le plus habile & le plus rusé de tous les hommes. Il vouloit par cet artifice retirer adroitement Gonzalve de l'Italie, en le leurant par l'esperance de le revétir incessamment de cette grande Maîtrise. L'évenement confirma l'opinion que tout le monde en avoit conçûë, puisque Gonzalve ne fut jamais en effet revétu de cette dignité, & qu'il ne reçut de la part de Ferdinand aucune des recompenses qu'il lui avoit promises. Tel est le caractere de la plûpart des hom-

mes. Quand ils ont de justes sujets de craindre ils sont doux, officieux, complaisans, liberaux: mais tous ces sentimens & ces bonnes qualitez s'évanouissent quand ils croyent être au-dessus de leurs affaires. Il faut pourtant convenir que Gonzalve étoit déja Duc de Sessa & de Terranova, & Connétable du Royaume de Naples. Ces honneurs considerez en eux-mêmes étoient grands sans doute: mais peu considerables en effet par rapport aux importans services qu'il avoit rendu à Ferdinand ou par rapport à son merite personnel.

Depuis le traité conclu avec les François l'esprit de Ferdinand étoit inquiet & agité, dans l'apprehension que s'il n'avoit point d'enfans de Germaine de Foix qu'il avoit épousée en secondes nôces, le Royaume de Naples ne tombât entre les mains du Roy de France selon les conventions de leur traité. Penetré de cette inquietude qui le tourmentoit, il entreprit de gagner l'esprit du Cardinal d'Amboise, en lui promettant son secours pour obtenir le Souverain Pontificat à quoi il aspiroit avec beaucoup d'ardeur, pourveu que par son autorité & le grand credit qu'il avoit sur l'esprit du Roy son maître, il pût supprimer ou faire changer cette clause de leur traité.

Ferdinand craint que le Royaume de Naples ne tombe entre les mains des François.

Le tems ne paroissoit guere propre pour faire au Roy de pareilles propositions. Le mariage conclu entre la Princesse Claude sa fille & Charles petit fils de Ferdinand venoit d'être rompu; on ne parloit plus de donner à la Princesse, le Milanez & la Bretagne Armorique, deux Provinces qui avoient été stipulées pour sa dot, il falloit donc la dédommager en quelque maniere, par l'esperance de succeder au Royaume de Naples qui ne valoit pas ce qu'on lui avoit ôté. On retranchoit par ce moyen une source éternelle de querelles & de guerres. Le Roy de France faisoit la sourde oreille à toutes les propositions du Cardinal qui mouroit d'envie de mettre le Roy d'Arragon dans ses interêts pour appuyer sa faction, lorsqu'il brigueroit le Souverain Pontificat. Louis XII se sentoit vivement picqué à l'occasion du serment de fidelité que les Napolitains avoient fait en faveur de la Reyne Jeanne & de ses descendans, sans faire aucune mention de Germaine de Foix, fille d'une sœur de Louis XII. Ce qui étoit directement opposé aux conditions du traité que les deux Roys avoient conclu & une preuve manifeste du changement du Roy d'Arragon & du peu de fidelité à sa parole.

Il y avoit long-tems que ce Prince desiroit avec ardeur de sortir de Naples, bien persuadé que sa presence étoit necessaire pour calmer les séditions qui troubloient la tranquillité du Royaume de Castille & qui se dissiperoient à son arrivée, tout ce qui retardoit son départ de Naples lui faisoit de la peine & lui paroissoit insupportable ; mais il avoit encore beaucoup d'affaires à regler, qui ne pouvoient être terminées qu'à loisir. Il obtint un Bref du Pape qui lui donnoit selon la coûtume l'investiture & la possession du Royaume de Naples. C'est ce qu'il vouloit principalement bien établir avant son départ. Les longueurs affectées de la Cour de Rome faisoient trainer cette affaire. Le Pape à la verité vouloit bien accorder au Roy ce qu'il lui demandoit ; mais à condition qu'il lui donneroit du secours & des troupes, pour reprendre Faenza & Rimini, que les Venitiens lui avoient enlevez injustement.

La presence du Roy Ferdinand est necessaire en Castille à cause des troubles.

Cette entreprise étoit difficile & de longue haleine, quoique la situation des affaires de Castille ne pût souffrir aucun retardement. De sorte qu'il prit la resolution de partir & de rompre tous les obstacles qui l'arrêtoient dans le Royaume de Naples. Etant sur le point de par-

tir, il mit entre les mains de Gonzalve un acte authentique, par lequel il declaroit que tous les bruits semez dans le public contre son innocence & sa probité étoient malicieusement inventez, contraires à la verité & sans nul fondement, qu'il avoit toûjours été fidellement attaché à son devoir & que les grandes choses qu'il avoit operées n'avoient eu d'autre objet & d'autre motif que le bien de l'Etat & la gloire du Roy. On envoya de tous côtez des copies de cette declaration scellées & collationées, pour détromper tous ceux qui auroient eu des sentimens contraires, & pour les guerir de leurs soupçons.

Sur ces entrefaites, Jean Nucée Viceroy de Sicile vint à Naples. Ferdinand pour recompenser sa fidelité & ses services, l'avoit nommé Viceroy de Naples en la place de Gonzalve. Mais il mourut aussi bien que son fils de même nom, avant le départ du Roy; de sorte que la Viceroyauté de Naples fut donnée à Jean d'Arragon Comte de Ripagorsa. Il étoit neveu du Roy & fils de son frere. Cette qualité l'éleva à cette haute dignité plûtôt que son merite ou ses vertus personnelles. Raymond de Cardonne fut envoyé en Sicile pour gouverner ce Royaume en qualité de Vi-

ceroy ou de Vicaire General. On lui donna pour Conseillers & pour le soulager dans les affaires les plus importantes, André Caraffe & le Comte de Sanseverin issu de parens illustres, & qui s'étoient signalez pendant la guerre & pendant la paix. On joignit Hector Pignatelli, avec le Comte de Monteleon & Jean-Baptiste Spinelli, auquel on supprima le titre de Conservateur, qualité très-odieuse parmi cette nation, & tout à fait insuportable.

On leur recommanda entr'autres choses de cultiver par toutes sortes de ménagemens la bienveillance des Colonnes & des Ursins. De remettre en possession de ses biens & de ses revenus, Barthelemi Liviano, dont il avoit été dépossedé. On voulut encore qu'ils ajoûtassent aux autres troupes 200 Cavaliers tirez de la Noblesse du Royaume, pour être continuellement à la Cour du Viceroy, avec cinquante écus d'or de paye par année pour chaque Cavalier.

Après tous ces reglemens il ne restoit plus que de faire la paix avec les Venitiens qui n'avoient pas grande confiance dans la parole ni dans la bonne foy de Ferdinand. On leur envoya Philippe Ferrier pour demeurer à Venise en qualité d'Ambassadeur ordinaire du Roy

d'Arragon : lequel ayant reglé toutes ſes affaires comme on vient de l'expoſer, mit à la voile & partit du port de Naples au commencement du mois de Juin, en l'année 1507, emmenant avec ſoi le grand Gonzalve, ſoupçonné d'avoir voulu ſe faire Roy, comme le bruit en courut alors. La flotte étoit de ſeize Galeres, avec un grand nombre de Vaiſſeaux de tranſport qui étoient partis huit jours auparavant ſous la conduite de Pierre Navarre, qui s'étoit ſignalé dans la guerre de Naples.

Le Royaume de Portugal en ce tems-là s'étoit enrichi & étoit devenu très-puiſſant pendant une longue paix. Sa gloire s'étoit repanduë dans tous les pays les plus reculez. On devoit la plus grande partie de ces avantages au merite du Roy regnant : c'étoit en effet un Prince qui joignoit une rare prudence à une valeur extrême. Une famille nombreuſe & floriſſante mettoit le comble à ſon bonheur. La Reyne ſon Epouſe mit au monde vers le commencement du mois de Juin, un Prince auquel on donna le nom de Ferdinand. Il fut enlevé du monde en la fleur de ſon adoleſcence. Le peu de tems qu'il vécut ne lui permit pas de donner des preuves des talens & des vertus dont le ciel l'avoit comblé,

ſon beau naturel, l'amour qu'il avoit pour les belles lettres & ſes nobles inclinations avoient fait naître de grandes eſperances que ſa mort prematurée détruiſit dans un moment.

Les Caſtillans ſouhaitent le Roy de Portugal pour les gouverner.

Pluſieurs Seigneurs Caſtillans, entr'autres le Marquis de Villena prenoient des meſures ſecrettes pour faire tomber l'adminiſtration du Royaume de Caſtille entre les mains du Roy de Portugal pour en exclure Ferdinand dont on apprehendoit le retour par l'idée que l'on avoit de ſa ſeverité. La plûpart des Caſtillans étoient frapez de cette crainte. On repandoit de tous côtez des bruits injurieux à la gloire de Ferdinand, que l'on taxoit tout ouvertement d'avarice & d'une épargne ſordide. Le Roy de Portugal plein de vûës & de circonſpection, ne vouloit pas riſquer le repos & le ſalut de ſes Etats ſur les promeſſes incertaines des Seigneurs de Caſtille; les évenemens & les exemples du paſſé le rendoient plus reſervé & moins entreprenant. Il ne laiſſoit pas de ſentir des deſirs ſecrets d'entrer dans l'adminiſtration des affaires de Caſtille, par les mariages reciproques de ſes enfans avec les enfans de la Reyne, & ſe flatoit d'avoir la tutele du jeune Prince Charles de Luxembourg, deſtiné pour être ſon

gendre. Cette tutelle lui avoit procuré de grandes facilitez & de grands avantages pour le commerce des Indes & de l'Affrique, d'où les Portugais tiroient leurs principales richesses par le moyen de leurs vaisseaux.

Que si cette tentative ne lui réussissoit pas selon ses projets & ses desirs, il avoit resolu d'engager l'Empereur à venir prendre l'administration du Royaume de Castille pendant la minorité de son petit fils, pour en exclure Ferdinand. Le Roy de Navarre entroit aussi dans les vûës du Roy de Portugal, en lui accordant un passage par ses Etats pour aller en Espagne; ce qui abregeroit beaucoup le chemin & les fatigues du voyage. La grande puissance & le bonheur continuel de Ferdinand donnoit de la jalousie & de grandes inquietudes à ces deux Princes. Le voisinage d'un homme du caractere de Ferdinand leur paroissoit suspect & insupportable: car il arrive presque toûjours que les puissances inferieures apprehendent les plus grandes dans la crainte d'en être quelque jour accablées. Le Roy de Navarre avoit encore une autre inquietude particuliere & personnelle. Il connoissoit l'esprit inquiet & avide du Roy d'Arragon, il voyoit assez qu'il ne se tiendroit point en repos qu'après avoir

avoir envahi ſon Royaume qui étoit fort à ſa bienſeance par la proximité des deux Etats. Soit que l'eſprit humain ait des preſſentimens naturels d'une calamité prochaine, ſoit que le Roy de Navarre eût des remords de conſcience par le ſouvenir de ſes anciens procedez à l'égard de Ferdinand; il eſt certain qu'il redoutoit ſon voiſinage, ſa preſence & ſa colere.

L'Empereur vouloit aller en Eſpagne pour gouverner le Royaume.

Pluſieurs lettres écrites de la part & au nom de l'Empereur, aſſuroient qu'il étoit ſur le point de partir pour venir en Eſpagne. Ces lettres étoient des réponſes à celles des factieux qui le preſſoient de venir inceſſamment ſe mettre à la tête des affaires de Caſtille. Il tenoit alors l'aſſemblée des Etats Generaux dans la ville de Conſtance, d'où il écrivit à Emmanuel l'un de ſes plus zelez partiſans, en ces termes. J'ay déja fait ſavoir par mes lettres precedentes la reſolution que j'avois priſe de me rendre inceſſamment en Eſpagne & d'y mener mon petit fils le Prince Charles pour deffendre le parti & l'autorité de la Reyne contre l'audace & les complots de quelques ſeditieux & des perſonnes mal intentionnées, pour ſoutenir les interêts & la dignité du jeune Prince pendant ſa minorité & pour lui aſſurer

la succession de ses Etats par mes armes, s'il est necessaire d'y employer la force. Je me presserai de partir ; car on m'assure que l'on veut introduire des nouveautez dans le Gouvernement du Royaume de Castille. Je partirai de Constance dans quinze jours au plus tard pour aller en Flandres trouver mon petit fils, & pour y faire tous les preparatifs necessaires à mon voyage d'Espagne. Prenez donc toutes vos mesures avec mon Ambassadeur & toutes les personnes attachées aux interêts de mon petit fils, pour empêcher que l'on attente à la liberté de la Reyne & que l'on ne fasse quelque entreprise contre les droits du legitime successeur. Soyez persuadé que j'aurai de la reconnoissance de vôtre zele, quand je serai arrivé en Espagne & que vos peines ne seront pas inutiles. J'aurai toûjours pour vôtre fortune le même zele que mon fils vous à temoigné jusqu'à la fin de sa vie, & que vos services & vôtre fidelité semblent exiger de moi. De Constance ville de nôtre Empire, au commencement du mois de Juin en l'année 1507.

Pendant ce tems-là le Roy de France étoit en Italie, il avoit passé depuis peu les Alpes à la tête d'une florissante armée. Les mouvemens des Genois degou-

tez & rebutez de la domination Françoise l'avoient obligé à faire ce voyage, car ils avoient levé des troupes & cherchoient du secours de toutes parts, pour recouvrer leur ancienne liberté. Vers la fin de l'année precedente, le peuple irrité contre la Noblesse de Genes se souleva, fit du desordre dans la ville, arracha & abatit les armes de France de tous les endroits où elles étoient arborées. Lorsque le peuple est animé & en mouvement, il ne garde plus de mesure, & ne met point de bornes à sa fureur. Cette populace insolente choisit pour son general Paul Nove, un miserable Teinturier ou Cardeur de Laines. Le Roy de France pour arrêter ces mouvemens dans leur source fit prendre le devant à son armée & la suivoit pour la joindre incessamment: la crainte de ces troupes rallentit l'ardeur des revoltez & dissipa la sedition.

Louis XII & Ferdinand choisissent la ville de Savone pour se voir & conferer ensemble.

Comme les deux Roys Louis XII & Ferdinand n'étoient pas fort éloignez l'un de l'autre, le voisinage leur fit naître l'envie de se voir & de se parler. Ils choisirent la ville de Savone sur la frontiere de Ligurie, qui leur parut très commode pour le lieu de la conference. Les vents contraires & les tempêtes retarderent la navigation du Roy

Catholique, qui fut obligé de s'arrêter au port de Cajette, & à la côte d'Hetrurie. Cependant il arriva enfin à Genes le 25 du mois de Juin sans que sa flotte eût été endommagée par la tempête. Gaston de Foix alla au devant du Roy son Oncle pour le recevoir avec quatre Galeres. C'étoit un jeune homme de bonne mine & d'un excellent naturel, d'une grandeur d'ame & d'une valeur singuliere.

Le Roy de France attendoit à Savone l'arrivée de Ferdinand, qui mit à la voile & partit du Port de Genes la veille de la fête des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul. Savone n'est qu'à une petite distance de Genes. Le même jour le Roy de France à la tête d'un magnifique & nombreux cortege s'avança sur le rivage pour recevoir le Roy & la Reyne d'Arragon ses hôtes; ils s'embrasserent avec toutes les marques d'une bienveillance & d'une affection sincere, qui donna de la joye aux assistans accourus de toutes parts & charmez par la nouveauté de ce spectacle. Les deux Roys & la Reyne furent conduits sous un dais depuis le port jusqu'à la ville, où l'on avoit marqué des logemens pour tous les Espagnols. Le Roy de France pour faire plus d'honneur à ses hôtes leur abandonna

le Château & alla se loger chez l'Evêque. Ils furent tous ensemble à l'Eglise dans un appareil & avec un cortege superbe pour entendre la messe le jour de la Fête des Apôtres. Les Seigneurs des deux Cours étoient tous magnifiquement parez, les Espagnols sur-tout enrichis des dépoüilles de Naples, étaloient une grande magnificence dans leurs parures. Ce n'étoit par tout que riches colliers, que diamans, que Pierreries. Les simples Soldats comme les autres faisoient paroître de la magnificence dans leurs habits & leurs équipages, on voyoit peint sur leur visage la fierté que leur inspiroit le souvenir de leurs victoires.

La Reyne d'Espagne niece de Louis XII mange avec lui.

La Reyne vint souper le même soir chez le Roy Louis XII son Oncle accompagnée de Ferdinand & de deux Cardinaux, le Cardinal de Sainte Praxede Legat du Pape, & du Cardinal d'Amboise ministre & favori du Roy de France & Legat perpetuel en ce Royaume. Le lendemain les deux Roys firent l'honneur à Gonzalve de l'inviter à dîner & de le joindre aux deux Cardinaux. Le Roy de France le traita avec toute la distinction qui étoit dûë à son rare merite. Il le combla d'éloges & de caresses, il loüa sa valeur, son experience dans l'art militaire, ses grandes actions,

le bonheur continuel qui l'avoit toûjours accompagné dans ses conquêtes & dans toutes ses entreprises, dont on voyoit en mille endroits d'illustres monumens.

Ferdinand de son côté traita de la même maniere d'Aubigni, & il lui confirma la donation qui lui avoit été faite trop-tôt de la Comté de Venafre dans le Royaume de Naples dès le commencement de la guerre, avant que ce Païs eût été conquis. On traita de plusieurs affaires importantes dans l'entrevûë des deux Roys, mais principalement de la guerre contre les Venitiens dont on avoit déja parlé auparavant. Les deux Roys resolurent de joindre leurs armes pour les attaquer de concert; mais cette resolution fut secrette pour endormir & pour mieux tromper les ennemis.

Après la conference le Roy Ferdinand part pour l'Espagne.

Aussi-tôt que les conférences furent terminées, Ferdinand fit mettre à la voile & partit pour l'Espagne, son voyage fut retardé comme en partant de Naples par la tempête & les vents contraires; de sorte qu'il n'aborda sur les rivages de la Catalogne que vers le sixiéme jour de Juillet. La peste étoit alors en ce païs-là, pour éviter le peril on passa jusqu'à Valence où l'on arriva environ le dix-sept du même mois, où Pierre Navarre avoit déja abordé dix jours auparavant avec

tout le reste de la flotte. On fit de grands honneurs en cette ville à leurs Majeftez. La Reyne fut conduite fous un dais jufqu'au Château. Cet honneur fe rend aux Rois felon l'ancien ufage la premiere fois qu'ils abordent en cette ville.

Dès que l'on eut appris l'arrivée de Ferdinand dans le Royaume d'Efpagne, les mouvemens & les féditions de Caftille s'appaiferent fur le champ, tant ce Prince avoit l'art d'impofer & de fe faire craindre. Le Marquis de Villena renonçant à fon opiniatreté fe foumit comme les autres, après qu'on lui eut promis de lui donner des Commiffaires pour lui faire rendre tout ce qu'on lui avoit ôté, fi on lui avoit fait quelque injuftice. Quoique fa foumiffion fut forcée, cependant elle fut très-agreable au Roy. Le Comte d'Urenia qui avoit menagé l'accommodement de fon Oncle, en fut recompenfé par le gouvernement de Carmone que le Roy lui donna, & qu'on lui avoit ôté auparavant par injuftice à ce qu'il pretendoit. On donna auffi au Duc de Medina Sidonia pour Gibraltar qu'il croyoit être de fa dépendance, une grande fomme d'argent en échange. Le Connétable menagea cette negociation.

CHAPITRE X.

Ce que fit le Roy Ferdinand pour appaiser les troubles & remettre le calme dans le Royaume depuis son retour de Naples.

FErdinand, comme un Prince habile & politique, dès qu'il fut de retour en Espagne s'appliqua à gagner les principaux Seigneurs pour les mettre dans son parti, connoissant par une longue experience que le peuple suit ordinairement les mouvemens & les impressions qu'on lui donne. Le Marquis de Tolede tres-reconnoissant des bontez & des bienfaits du Roy à son égard, portoit ses interêts avec beaucoup de zele & de chaleur, outre les dignitez & les biens dont ce Prince l'avoit comblé, il lui avoit obtenu du Pape un chapeau de Cardinal, & la charge de grand Inquisiteur dans les Royaumes de Castille & de Leon, par la demission volontaire de l'Archevêque de Seville, comme on l'apprend des Lettres que Ferdinand lui écrivit avant que de partir de Naples, dont on voit encore au-

jourd'hui l'original dans le College de Saint Ildefonse.

Jean Enguerra retint la charge d'Inquisiteur General dans le Royaume, il étoit Confesseur ordinaire du Roy. Depuis que ce Prince eut mis dans ses interêts tant de personnes de distinction, tout le reste suivit le torrent, & toutes les Provinces demeurerent en repos, tant ce Prince étoit habile à bien prendre son parti pour profiter des conjonctures. Il arrive quelquefois que les remedes qu'on employe pour appaiser les seditions & calmer les troubles sont pires que le mal.

On désaprouva la trop grande complaisance de Ferdinand & il fut generalement blâmé d'avoir fait Archevêque de Compostelle Alfonse de Fonseque, jeune homme d'un esprit boüillant, emporté, de mœurs mal reglées & d'une conduite peu exemplaire. La faveur du Prince lui tint lieu de merite, de vertus, de talens & de science. Ce qui fut encore plus scandaleux & plus honteux, c'est qu'il fut le successeur en cet Archevêché de son propre pere qui fut nommé Patriarche d'Alexandrie, titre vain, sans fonctions, sans realité, sans revenus, n'ayant que l'ombre & le nom de Patriarche. Ce mauvais exemple étonna tous les gens

de bien, qui furent tres-ſcandaliſez de voir un fils ſucceder à ſon pere, heriter d'un Archevêché comme d'un bien de patrimoine & confondre le ſacré avec le profane contre toutes les loix de la bienſéance & de l'honnêteté.

Il faut l'avoüer de bonne foi, que le pere dans des tems fâcheux avoit rendu de grands ſervices à Ferdinand & ſoutenu ſes interêts avec beaucoup de zele & de chaleur. Le fils encore tout jeune avoit ſuivi le Roy dans ſon voyage d'Italie & s'étoit rendu agréable par ſa complaiſance & ſon aſſiduité à faire ſa Cour, par ſon eſprit enjoüé, ſa belle humeur & la grande dépenſe qu'il faiſoit. Ces circonſtances excuſoient en quelque maniere la trop grande complaiſance du Roy, cependant il en eut de grands remords dans la ſuite & en fit penitence, quand il vit la maniere peu Eccleſiaſtique & peu orthodoxe dont cet indigne Archevêque ſe comportoit. Tel eſt le malheur des Princes, il eſt impoſſible qu'ils ne tombent en beaucoup de fautes dans cette licence extrême de faire tout ce qu'ils veulent & de ſuivre en toutes choſes leurs inclinations & leurs panchans.

Le Comte de Lerins ne s'étoit point encore reconcilié avec le Roy, ni mis en devoir de meriter ſa grace & le pardon

de ses fautes passées. Au contraire il s'étoit encore rendu plus criminel par un nouvel attentat : car il s'étoit emparé par force de Pontferrat, ville qui apartenoit au Roy dans la Galice, des Bourgades & des Campagnes de la dépendance & voisines de Villefranche, pretendant que tout ce territoire étoit de son Domaine & qu'il lui appartenoit. Au lieu de recourir à la justice & de se pourvoir par le secours des loix, il usa de main mise & de la force ouverte, & se rendit par là coupable d'un nouveau crime de leze Majesté. Le Comte de Levos persiste dans sa revolte.

On traita des moyens & des mesures qu'il falloit prendre pour reprimer l'audace de ce Comte. On en parla dans la ville de Fornelles où la Reyne étoit alors, par l'avis du Marquis de Tolede & de quelques autres Seigneurs de la Cour. On chargea de cette commission, les Ducs d'Albe & de Benevent qui mirent sur pied incessamment deux mille chevaux & trois mille fantassins pour punir l'insolence du Comte & le ranger à son devoir. On crut d'abord que le Duc de Bragance se declareroit en sa faveur & lui donneroit du secours à la persuasion de son frere qui avoit épousé la fille & l'heritiere du Comte : mais le Roy de Portugal lui deffendit tres-expressément

de ſe mêler de cette affaire, à cauſe des ſuites fâcheuſes qu'elle pouvoit avoir. De ſorte que le Comte ſe voyant abandonné de tout le monde, ayant appris de plus que le Roy d'Arragon étoit arrivé à Valence, & redoutant de plus grands maux s'il s'obſtinoit à vouloir ſe maintenir dans ſon uſurpation, abandonna Pontferrat & toutes les autres villes dont il s'étoit emparé par force, aimant mieux obéir & vivre en aſſurance en ſe tenant en repos, que de s'expoſer à toutes ſortes de perils & de malheurs en voulant continuer la guerre.

Le Roy Ferdinand arrive à Valence.

Toutes ces choſes ſe paſſoient en Caſtille lorſque le Roy aborda dans le Royaume de Valence. Il apprit en y arrivant que le Capitaine des Gardes du Roy à la tête de 100 chevaux & de trois mille hommes de pied, dont la plus grande partie avoient ſervi pendant la guerre de Naples, étant partis de Malalquivir avoient f it une irruption en affrique ſur les frontieres du Royaume de Tremeſen, ravageant & pillant de tous côtez, mais que ſur leur retour les Eſpagnols embaraſſez de leur butin & d'un grand nombre de priſonniers qu'ils emmenoient, furent chargez par le Roy de Tremeſen & ſes milices auprès d'Oran & défaits à plate couture. La valeur ſuccomba ſous

le grand nombre des ennemis, qui reprirent tout le butin & tuerent plusieurs Espagnols. On remarqua après le combat, que tous les Espagnols qui demeurerent sur le champ de bataille avoient le visage tourné vers les ennemis, se souvenant encore de leur honneur, même en rendant les derniers soupirs. Le Gouverneur à la tête d'un escadron de 70 hommes, passa au travers des ennemis & se retira heureusement à Malalquivir. Quatre cent de ses soldats échappez du carnage se sauverent comme ils purent à la faveur des tenebres de la nuit & se cacherent dans les bois.

Cette deroute chagrina les Espagnols, le Roy sur tout en parut touché, il fit partir sur le champ quelques Galeres pour Malalquivir, afin de secourir ceux qui s'y étoient refugiez, si les Maures se mettoient en devoir de venir les y attaquer. Les Soldats revenus de Naples après la guerre se voyant sans employ & ne sachant que faire dans cette oisiveté, se débandoient par les Provinces, où ils commettoient impunement toutes sortes de desordres, de viols, de brigandages, d'assassinats. Diegue-Garsie-Paredes se faisoit remarquer entre les autres, parmi cette troupe de scelerats & de brigands. C'étoit un homme d'un esprit vaste, plein d'audace, hardi, entreprenant, prompt

pour l'execution. Il se mit en tête de se faire le chef des Pirates pour suppléer par ses rapines aux grandes dépenses qu'il faisoit & à la solde des gens de guerre qui voudroient s'attacher à sa fortune. Diegue Aguvia & Melgarege suivirent son mauvais exemple dans le dessein de s'enrichir aux dépens de tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Paredes touché d'un dessein plus noble que les autres, resolut d'aller sur les côtes Orientales faire la guerre aux enemis du nom Chretien. Ce motif sembloit diminuer sa faute & la tache du nom de Pirate. Les deux autres s'arrêterent aux environs de l'Isle Ischia, qui voloient & dépouilloient impunement tous les malheureux qui tomboient entre leurs mains, Chrétiens ou autres, profitant du malheur d'autrui & commettant indifferemment toutes sortes de crimes afin de s'enrichir.

Pour arrêter le cours de cette infame Piraterie & de ces desordres qui desoloient tout le monde, on donna commission à Michelot Pratée, Catalan d'origine, homme de tête & de valeur, tres-habile dans la science de la navigation, d'aller avec une bonne Escadre chercher & charger ces écumeurs de mer par tout où il les pourroit trouver. Il les rencontra en

effet auprès de Belveder, ville de la dépendance du Marquis de Bisiniano, il les attaqua sans leur donner le tems de se reconnoître, il prit deux de leurs Vaisseaux & contraignit le reste de prendre le large & de s'enfuir, une tempête qui survint tout à coup troubla la joye de sa victoire & l'empêcha de poursuivre les pirates pour achever de les défaire entierement, le Vaisseaux du Pilote fut abîmé sous les flots, il perit lui-même sans pouvoir être sauvé quoique plusieurs personnes qui étoient alors sur le rivage se missent en devoir de le secourir, tristes spectateurs de ce funeste naufrage. La violence des flots entr'ouvrit le Navire qui fut submergé dans un moment.

Alfonse d'Albuquerque l'année precedente fut envoyé vers les côtes Orientales de compagnie avec Tristan Acunha, qui partirent de Portugal pour aller tenir la place de François Almeida. Albuquerque voulant donner des preuves de sa valeur & de son zele pour le service de l'Etat, s'empara de l'Isle d'Ormus, située à l'embouchure du Golfe Persique. Cette Isle est tres-celebre, quoique d'une petite étenduë, n'ayant que seize mille de tour, sans eaux, peu de bleds, brûlée des violentes ardeurs du Soleil, destituée de toutes les commoditez necessaires pour

l'usage & les agrémens de la vie. Mais son port est tres-celebre & situé avantageusement pour le commerce des contrées Orientales d'où les Marchands y abordent de toutes parts. Ils y apportent en abondance toutes les choses necessaires au commerce de la vie, des marchandises très-riches, de l'or, de l'argent, des pierreries. De sorte que la ville d'Ormus peut-être regardée comme la plus marchande & la plus riche de tout l'Orient.

L'Epouse du Roy Ferdinand est nommée Reyne d'Arragon.

Germaine de Foix Epouse de Ferdinand & Reyne d'Arragon demeura à Valence pour y tenir la place du Roy son Epoux avant que d'aller en Castille, où elle devoit se rendre incessamment. Pierre Navarre prit les devans avec les troupes qu'il avoit amenées sur sa flotte & passa jusqu'à la ville d'Almasan située sur les frontieres du Royaume de Castille. Ferdinand le suivit de près, dès le commencement du mois d'Août l'Archevêque de Saragoce lui alla au-devant accompagné des Ducs d'Albuquerque & de Medina-Celi. Ces Seigneurs ayant joint le gros de la Cour, arriverent d'abord à Montaigu ville située sur les frontieres de Castille. De là ils passerent jusqu'à Almazan & Aranda. Pendant tout le chemin les Evêques & les Seigneurs des

lieux circonvoisins abordoient de tous côtez sur la route pour faire leur Cour au Roy & pour lui rendre leurs devoirs, les uns par crainte, les autres par adulation, ou pour effacer le souvenir de leurs offenses passées. Ils s'éforçoient d'autant plus de donner des marques exterieures de bienveillance & d'affection, que ces devoirs étoient faux & forcez, & que le cœur étoit moins conforme aux apparences.

La Reyne d'Espagne étoit toûjours à Fornelle, dans un séjour & une demeure désagreable & incommode, & l'on ne pouvoit la resoudre d'en sortir quelque mesure que l'on pût prendre & de quelque adresse dont on pût se servir pour l'y resoudre, quoyque le feu eût pris par hazard à l'Eglise voisine de son appartement & que l'on eût été obligé d'en ôter le corps du Roy son Epoux pour le transporter ailleurs. Cependant lorsqu'on lui eut annoncé l'arrivée du Roy son pere, elle consentit enfin d'en sortir & de se laisser conduire à Tortose, petite bourgade voisine d'Aranda. Le Roy en même tems se rendit à Vilanela, qui n'étoit éloigné que de deux miles du lieu où étoit sa flotte. Il vint donc vers la fin du mois d'Août à Tortose. Le Connétable, le Marquis de Villena & plusieurs autres

Seigneurs lui furent au devant. Le Marquis de Tolede, le Nonce du Pape accompagné d'un grand nombre de Prelats, baiserent la main du Roy selon la coûtume de la nation & le conduisirent à l'appartement de la Reyne qui l'attendoit.

Entrevûë du Roy d'Arragon & de la Reyne d'Espagne sa fille.

Elle quitta la cape qui lui couvroit le visage & se jetta aux genoux de son pere pour les embrasser. Le Roy la tête nuë flechit un genou en terre & la releva, il la tint quelque tems embrassée. Après deux heures de conversation & le souper; la Reyne retourna dans son apartement où le Roy lui rendit visite le lendemain. On n'a pû savoir le sujet de leur conversation qui se passa sans témoins. Cependant le visage tranquile & serain du Roy, sur lequel paroissoit un air de contentement & de gayeté, fit croire que la santé de la Reyne se retablissoit & qu'elle l'avoit prié de se charger du Gouvernement de l'Etat & de l'administration des affaires. L'évenement confirma cette opinion. En effet le Roy commença dés lors à disposer de tout à sa volonté, il créa de nouveaux Magistrats, & des Ministres à son choix.

Après que la Cour eut sejourné pendant huit jours à Tortose, elle en partit pour aller à Medina-del-Campo, petite Bourgade. Comme la Reyne étoit en

deüil elle ne voulut pas permettre que le Marquis de Tolede y prit la pourpre & le chapeau de Cardinal que le Pape lui avoit acordé, ne voulant pas interrompre sa douleur par une ceremonie mêlée de joye. Il prit le nom & la qualité de Cardinal d'Espagne, quoique le Pape lui eût donné à Rome le titre de Sainte Balbine.

André Burgius Ambassadeur de l'Empereur étoit alors à la Cour de Castille. C'étoit un homme delié, clairvoyant, fin, dissimulé, hardi, entreprenant & d'une élevation de genie étonnante. Sa hardiesse ne put être reprimée par la vûë & la presence de Ferdinand; car quoique ce Prince fût déja en possession des affaires, cet Ambassadeur ne laissa pas de faire des brigues & des cabales & de solliciter tous les grands Seigneurs contre les interêts du Roy d'Arragon pour favoriser le parti de l'Empereur. Il étudioit les differens genies & les differens caracteres des courtisans, pour connoître ceux qui se pouvoient gagner par des bienfaits ou qui avoient quelque chagrin & qui se sentoient piquez contre Ferdinand. Quoique cette conduite fût une espece d'attentat contre la Majesté Royale, cependant on ne voulut point violer le droit des gens à son égard:

mais on trouva un pretexte de le renvoyer en Allemagne & l'on le chargea de réponses pressées pour porter à l'Empereur. On lui donna pour l'accompagner pendant le voyage, Jean Albion, avec des nouveaux Ordres de la part du Roy & de la Reyne pour agir auprès de l'Empereur & pour le prier d'envoyer en Espagne un Ambassadeur plus pacifique & moins intriguant afin de conserver la tranquilité publique.

Ferdinand s'appliqua d'abord à reconcilier ensemble les grands qui étoient désunis.

Ferdinand s'appliqua ensuite à reconcilier & à bien remettre ensemble le Connétable, le Grand Amiral & le Duc d'Albe qui se regardoient avec des yeux jaloux & qui s'étoient rendu reciproquement de mauvais offices. Cette entreprise étoit delicate & difficile. Mais le succez de cette negociation devoit être tres-avantageux au bien & au repos de l'Etat, d'autant que tous ces Seigneurs avoient un bon nombre de creatures tres capables de donner un grand branle & de maintenir le repos & la tranquillité de l'Etat, si l'on pouvoit réussir à ôter les sujets de jalousie qui les avoient broüillez ensemble mal à propos.

Il y avoit encore dans l'Andalousie quelques séditions & des troubles qu'il étoit necessaire d'appaiser, afin que la tranquillité fût generale par tout le

Royaume. Dans la ville de Cardonne, le Marquis de Prié avoit fait arracher par force & par violence les masses & les faisseaux aux Gardes & aux Huissiers de Diegue Osorius qui en étoit le Gouverneur. Dans Ubeda les citoyens seditieux & complices de la faction de Moline soutenus de la faveur & du credit d'Antoine Manrique, remplissoient toute la ville de tumulte & de desordre. Il n'y avoit gueres plus de tranquillité dans Seville : depuis la mort du Duc de Medina-Sidonia, Pierre Gyron, fils du Comte d'Urenia avoit depossedé & chassé le fils du défunt pour s'emparer de sa Principauté, sous pretexte qu'il avoit épousé la fille & l'heritiere du feu Duc.

Pour pacifier tant de mouvemens & tant de troubles, l'Etat avoit besoin d'un habile administrateur, plein de courage & de fermeté. On prit d'abord de bonnes précautions pour munir & fortifier les Ports de Galice & de Biscaye, afin de se garantir de tout fâcheux évenement; on obligea le Comte de Lemos & Ferdinand Andrade, deux hommes tres-puissans & redoutables dans le Royaume de Galice par leurs richesses immenses & par le grand nombre de leurs créatures & de leurs partisans, de sortir du Royaume. On apporta les mêmes soins pour

On fait sortir du Royaume le Comte de Lemos & d'Andrade.

faire fortifier les ports de Cadix & de Gibraltar. On prit aussi en même tems la resolution de chasser tous les Maures de cette côte pour y établir de nouveaux Chretiens, d'autant que le voisinage d'Affrique rendoit ces Maures insolens & les enhardissoit à commettre toutes sortes de crimes & de desordres, ils osoient même prendre les Chretiens qui habitoient sur ces côtes & en faisoient des esclaves. Cette entreprise demeura sans effet & n'eut pas le succez qu'on en attendoit.

Jean Emmanuel avoit été revêtu par la faveur du feu Roy Philippe, du Gouvernement des villes de Burgos, de Jaen, de Plaisance & de Miranel. On ordonna à tous les Lieutenans qui gardoient ces places en son nom, de les remettre incessamment entre les mains du Roy d'Aragon. François Tamuyo, qui commandoit dans Burgos ayant été sommé d'en sortir, ne donnoit que de belles paroles, pour tirer le tems en longueur & n'executoit point les Ordres qui lui avoient été donnez. Cette resistance meritoit un châtiment exemplaire. Le Roy prit la resolution d'aller en personne à Burgos pour le punir de sa temerité, & donna ordre en même tems à Pierre Navarre de se rendre devant la ville avec toutes les troupes

qu'il commandoit, & de prendre dans la citadelle de Medina del Campo un attirail de guerre pour le faire conduire devant Burgos. Le Gouverneur voyant tous ces preparatifs, effrayé du peril dont il étoit menacé, prit ſur le champ la reſolution de remettre la place entre les mains de Ferdinand ſans attendre que l'on en formât le ſiege. L'obéiſſance de ce gouverneur ſervit d'exemple aux autres.

De ſorte que Jean Emmanuel privé de tous ſecours, n'ayant plus d'eſperance ni de reſſource, abandonné de ſes amis & de ſes créatures, haï du Roy qui vouloit le punir, pour éviter les effets de ſa colere, ſe retira en France par la Navarre. Il paſſa enſuite juſqu'en Allemagne pour implorer l'aſſiſtance & la protection de l'Empereur. On étoit perſuadé que ce Prince iroit bien-tôt en Eſpagne & qu'il y conduiroit Charles ſon petit fils avec une bonne armée. Ferdinand acheva de diſſiper par ſon adreſſe & par la force tout le reſte des factions qui troubloient encore le repos & la tranquillité du Royaume de Caſtille. La clemence & la bonté eſt ſouvent plus efficace que la violence & la force ouverte pour faire rentrer les factieux dans leur devoir ; de ſorte qu'après tant de troubles & tant d'allar-

Quelques factieux ſe retirent en France pour éviter la colere de Ferdinand.

mes on vit renaître tout à coup le calme & la tranquillité dans l'Etat. C'est une erreur de quelques faux politiques, persuadez que la bienveillance & la docilité des peuples & des grands, n'est pas le meilleur moyen pour conserver le repos des Etats & que la crainte & la rigueur sont un moyen plus sûr & plus efficace. Pour gagner entierement l'esprit du Duc d'Albuquerque & le reconcilier parfaitement avec le Roy, on proposa de marier Jeanne d'Arragon, niece de Ferdinand, avec le fils aîné de ce Duc. Cependant quoique l'affaire fût fort avancée, ce mariage ne se conclut point dans la suite, cette fille fut mariée à Jean de Borgia, Duc de Gandie.

Depuis le traité d'alliance que les Roys de France & d'Arragon avoient conclu à Savone, l'Empereur avoit conçu un vif ressentiment contre ces deux Princes, il reprochoit entr'autres choses avec aigreur à Ferdinand, d'usurper l'administration des affaires de Castille sans sa participation. L'Empereur regardoit cette usurpation comme une injure faite à sa personne & à sa dignité & vouloit s'en vanger par la force des armes. Il avoit resolu d'envoyer d'abord trois mille Allemands sur les frontieres du Royaume de Naples pour soulever une nation naturellement portée à la sedition & à la revolte, il vou-

loit

loit aussi fournir des troupes au Cardinal d'Arragon pour aider le Duc de Calabre à remonter sur le Trône de ses ancêtres, sans se soucier des interêts de Charles son petit fils, tant il étoit transporté du desir de se vanger de Ferdinand.

On repandoit même par tout le bruit que le Grand Gonzalve peu satisfait des procedez du Roy d'Arragon à son égard favoriseroit les desseins de l'Empereur dans l'esperance de marier sa fille aînée avec le Duc de Calabre & de la faire Reyne de Naples. On disoit encore que Gonzalve avoit accepté le commandement des troupes du Pape qui se preparoit à faire la guerre aux Venitiens. Tous ces bruits n'avoient aucun fondement veritable: mais on ajoûtoit aisément foi au mensonge, parce que le Pape lui offroit une pension de soixante mille écus d'or par chaque année s'il vouloit accepter le generalat de ses troupes. Comme ces offres étoient avantageuses & magnifiques on ne doutoit nullement que ce grand Capitaine n'en fût tenté, mais ce n'étoient que des soupçons sans aucun fondement réel aussi bien que tout ce que l'on racontoit des desseins de l'Empereur. Les reflexions vagues des politiques oisifs donnoient lieu à tous ces faux bruits. On en fut bien-tôt detrompé, quand on apprit

que l'Empereur destinoit ses troupes pour faire la guerre aux Venitiens.

Cependant ces bruits quelque faux qu'ils fussent rendoient Ferdinand plus attentif & obligeoient ce Prince à prendre de nouvelles précautions & à se tenir mieux sur ses gardes contre tout évenement, de peur d'être surpris au dépourvu. Il redoubla les gardes du Duc de Calabre de peur qu'il ne tentât de s'évader. Il donna ordre en même tems au Comte de Ripagorsa de conduire à Rome le Cardinal après l'avoir tiré de Naples. Ferdinand donna le change au public, & fournit d'autres pretextes pour colorer ces innovations, Mais personne n'y fut trompé ni ne crut les bruits qu'il faisoit repandre de tous côtez.

D'un autre côté l'Empereur se plaignoit encore de ce que le Roy de France favorisoit le Duc de Gueldres dans la guerre qu'il faisoit depuis long-tems avec beaucoup d'opiniatreté sur les frontieres de Flandre & du Brabant, & qu'il avoit insulté la Bourgogne avec ses troupes, de concert avec Ferdinand dans le tems que ce Prince étoit à Naples. L'entrevûë des deux Roys à Savone avoit causé de grandes inquietudes à l'Empereur, bien persuadé que cette conference produiroit quelque évenement contraire à ses interêts & au repos de l'Empire.

Le mariage de la Princesse Claude conclu si souvent & confirmé avec Charles de Luxembourg petit fils de l'Empereur venoit enfin d'être rompu pour marier cette Princesse avec le Duc d'Angoulême presomptif heritier de la Couronne de France, ce qui causoit une douleur & une mortification tres-sensible à l'Empereur, lequel fut tres-offensé contre le Cardinal qui avoit menagé tous ces changemens. Il en devoit paroître d'autant plus surpris que dans le traité conclu à Hagueneau entre Louis XII & Philippe pere de Charles, il avoit confirmé par une Bulle Imperiale la donation du Milanez qui tenoit lieu de dot à la Princesse, ne doutant nullement que ce mariage ne dût être bien-tôt accompli, mais cette donation devint nulle par le changement des affaires.

Le Mariage de Claude de France fille de Louis XII. avec Charles d'Autriche est rompu.

Toutes les plaintes de l'Empereur ne faisoient pas grande impression sur l'esprit du Roy de France, de-sorte que desesperant de voir jamais la conclusion du mariage proposé, il tourna toutes ses vûës du côté de l'Angleterre, & demanda la Princesse Marie fille du Roy, pour Charles son petits fils. Cette negociation fut poussée si avant, que l'on stipula pour la dot de la Princesse deux cent cinquante mille écus d'or, & que l'on marqua le jour &

le lieu pour la celebration du mariage. On insera dans les conditions, que l'on demanderoit le consentement du Roy Ferdinand & de la Reyne Jeanne, & que l'on passeroit outre à la conclusion du mariage, s'ils le refusoient. Le Roy d'Angleterre souhaitoit avec empressement ce mariage où il trouvoit de grands avantages, mais il souhaitoit encore avec plus d'ardeur d'épouser lui-même la Reyne de Castille du consentement de Ferdinand. Il n'y avoit pas seulement de la temerité, c'étoit même une espece de folie que d'y penser.

Ferdinand veut marier sa fille Catherine au Prince de Galles.

Toutesfois Ferdinand comme un fin & habile politique repaissoit le vieux Monarque d'esperances chimeriques, afin qu'il ne s'opposât point au mariage de la Princesse Catherine sa fille qu'il vouloit marier au Prince de Galles. L'Anglois n'osoit le refuser ouvertement, mais il faisoit naître des pretextes & des incidens l'un après l'autre pour trainer l'affaire en longeur. Ferdinand encore plus souple & plus artificieux éludoit l'artifice par l'artifice; ils jouoient tous deux au plus fin & qui se tromperoit avec plus d'habileté. La mort du Roy d'Angleterre qui survint peu de tems après finit la contestation & la peine qu'ils avoient à se contraindre pour cacher leurs verita-

bles sentimens. Plusieurs accusoient Ferdinand d'avoir manqué de fidelité envers Gaston de Foix frere de la Reyne son épouse, auquel il avoit promis la Reyne sa fille en mariage, & de joindre ses troupes à celles du Roy de France son Oncle pour conquerir le Royaume de Navarre, qui lui avoit été enlevé injustement comme on tâchoit de le faire entendre. L'Espagnol se sentoit piqué personnellement contre le Roy de Navarre qui n'avoit jamais laissé passer aucune occasion de le mortifier en tout ce qu'il avoit pû.

Il venoit même encore depuis peu de lui donner des marques de sa mauvaise volonté en dépoüillant de son Domaine le Comte de Lerins, se prevalant de son absence. Cette injure étoit d'autant plus grande, qu'il lui avoit promis de regler leurs differens par les voyes de la justice après son retour & d'en passer par ce que les Juges & les Experts choisis pour regler cette affaire en ordonneroient.

Jean Emmanuel sur ces entrefaites étoit passé en Allemagne, mais sa faveur & le credit qu'il avoit toûjours eu sur l'esprit de l'Empereur étoit déja beaucoup diminué. On voit par experience que tout le monde abandonne les malheureux & que leurs disgraces vont toûjours en aug-

mentant. Ce courtisan se voyant déchu de toutes ses esperances, fâché d'avoir entrepris inutilement un long & penible voyage, prit la resolution de retourner en Espagne pour faire de nouvelles tentatives. Ayant formé ce dessein, il proposa cette alternative au Roy Ferdinand, ou de lui faire rendre tous ses biens & ses dignitez, & tout ce qu'il avoit acquis par ses services, ou du moins de lui permettre de se retirer en Portugal avec sa femme & ses enfans. Que s'il ne vouloit pas acquiescer à ses justes demandes, il avoit à craindre tout ce que l'on peut attendre d'un homme que l'on pousse & que l'on reduit au desespoir.

On ne fit point de reponse ni à ses demandes ni à ses menaces. Ses fautes étoient trop grandes pour qu'il pût se flater d'en obtenir jamais le pardon. Tout banni qu'il étoit de sa patrie, accablé de malheurs, errant & vagabond, il ne songea plus qu'à se vanger. Pour en venir à bout il employa toute la souplesse & toute la force de son genie, tous les talens & toute l'habileté qu'il avoit pour faire naître des jalousies parmi les Princes & pour empêcher qu'ils ne pussent se reconcilier après les avoir broüillez. Bernardin Caruaïal Legat du Pape auprès de l'Empereur le soutenoit & fomentoit sa colere

& l'aigreur de son depit, du moins on se le persuada & le bruit en courut. Les soupçons que l'on en eut étoient fondez sur le genie turbulent de ces deux hommes qui ne pouvoient se tenir en repos. Les parens & les creatures du Cardinal s'étoient ouvertement declarez contre les interêts de Ferdinand; ils souffroient avec beaucoup d'impatience & de chagrin qu'on se mit à la tête des affaires de Castille & qu'on le fist administrateur de ce Royaume. De sorte que le Roy Ferdinand s'étant entierement degouté du Cardinal & ne le pouvant plus supporter, pressa le Pape de lui ôter le caractere & la qualité de Legat & de le rappeller à Rome incessamment pour retrancher la source des troubles qu'il étoit capable de semer par ses intrigues & ses artifices. Ferdinand eut bien de la peine à obtenir de la complaisance du Pape le rappel de son Legat; mais enfin il en vint à bout.



CHAPITRE XI.

Des choses principales qui se passerent en Flandres & en Italie, & du dessein de conduire en Espagne le jeune Prince Charles de Luxembourg.

ON reconnut bien-tôt que les grands preparatifs de guerre que l'on faisoit de tous côtez par les ordres de l'Empereur n'avoit nullement pour objet la conquête du Royaume de Naples, quoique tout le monde en eut été d'abord persuadé. On vouloit attaquer le Roy de France afin de s'emparer du Milanez, & de faire une irruption dans le païs des Venitiens. Le Pape & Ferdinand faisoient leurs efforts, employoient leurs sollicitations & leurs bons offices pour detourner cette guerre, & pour faire au moins une trêve, si l'on ne pouvoit conclure une paix solide & durable. L'Empereur n'y vouloit nullement consentir qu'à des conditions tres avantageuses pour lui, mais qui blessoient ouvertement les interêts & la dignité du Roy de France extrêmement délicat sur cet article.

Toutes les esperances de trêve & de paix étant évanoüies, l'Empereur après avoir donné une procuration à la Princesse Marguerite sa fille pour gouverner les Païs-Bas en son absence, se mit à latête de ses troupes qu'il conduisit en Italie au commencement de l'année 1508. Le mois suivant il arriva à Trente, petite ville à l'entrée des Alpes, mais que le Concile qui s'y est tenu depuis à rendu celebre: étant arrivé en cette ville il y prit publiquement la qualité d'Empereur selon la coûtume de ses ancêtres qui en avoient toûjours usé de la sorte quand ils alloient à Rome pour se faire Couronner. Il s'étoit contenté jusqu'alors de la qualité de Roy des Romains. Il avoit chargé le Marquis de Brandebourg du soin des affaires militaires. Ses troupes étoient mediocres & peu en état de faire des expeditions considerables. Le Trésor étoit épuisé; & sans argent il est impossible de réussir à la guerre. Cependant tous ces obstacles quelque grands qu'ils fussent ne rallentissoient point le courage invincible de l'Empereur, plein d'ardeur & d'une ambition qui l'animoit à faire des projets au-dessus de ses forces.

La guerre commença dans la vallée de Cadours sur les frontieres des Venitiens; lorsque l'on reçût la nouvelle que cinq

mille Suisses à la solde de France marchoient à grandes journées pour entrer en Italie, cette nouvelle obligea l'Empereur de rebrousser chemin & de marcher vers la Suabe, pour engager les Etats de ce Païs-là à s'opposer à la marche de ces troupes Suisses; ce projet fut inutile. Une autre nouvelle de l'irruption des François dans le Luxembourg obligea l'Empereur de marcher de ce côté-là avec ses troupes comme s'il n'eût plus pensé à la guerre d'Italie. Cette inconstance & cette espece de legereté fit grand tort à sa gloire & à sa reputation. Ce Prince formoit beaucoup de projets & les quittoit aussi-tôt; il s'arrêtoit au milieu du chemin sans achever aucune entreprise.

Les François font une irruption dans le Luxembourg contre l'Empereur.

Quand il eut abandonné l'Italie la plûpart de ses troupes qui faisoient la guerre sur les frontieres des Venitiens deserterent. Deux mille hommes qui étoient demeurez après avoir fait la débauche, pleins de vin & accablez par le sommeil, furent massacrez pendant la nuit par les Venitiens qui les attaquerent à l'improviste. La conduite du Roy Ferdinand étoit bien differente de celle de l'Empereur, quoique sa domination fut solidement établie dans le Royaume de Castille, sa vigilance continuelle l'engageoit toûjours à prendre de nouvelles precautions

pour se fortifier encore davantage, par l'experience qu'il avoit de l'inconstance & de la fragilité des choses humaines. Il étoit sans cesse en garde contre tous les accidens imprevûs qui pouvoient arriver, & pour se garantir des mauvais desseins des personnes mal intentionnées. Il retenoit les uns par la crainte ; il gagnoit les autres par des esperances & se les attachoit invinciblement par ses bienfaits.

Plusieurs grands Seigneurs traversent les desseins & l'administration du Roy d'Arragon.

Alfonse Manrique fils de Rodrigue, Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacques, l'Evêque de Badajox, celui de Catane en Sicile & plusieurs autres grands Seigneurs étoient de ce nombre. Ils avoient abandonné les interêts de Ferdinand pour s'attacher au parti du Roy Philippe quand il vint en Castille. Dans le desespoir où ils étoient alors de pouvoir faire leur paix, de se reconcilier de bonne foi avec Ferdinand & de gagner ses bonnes graces, ils le traversoient tout ouvertement en tout ce qu'ils pouvoient, mettant le sceau pour ainsi dire à leur premiere faute par une nouvelle revolte, où le desespoir les precipitoit. Le Pape ayant été sollicité de s'entremeller de cette affaire nomma les Archevêques de Tolede & de Burgos pour en prendre connoissance, & pour défendre ceux que la Souveraine puissance du Roy auroit pû aisé-

ment accabler dans la colere extrême qui l'animoit contr'eux Alfonſe Manrique prit le parti de s'enfuir pour ſe refugier dans les Païs-Bas, mais il fut pris dans les Aſturies lorſqu'il ſe ſauvoit, par François de Luxan Gouverneur de Tramiera ou des Ultramontains. On le retint pendant quelque têms dans la fortereſſe d'Alienſa, mais enfin on le remit par l'ordre du Pape entre les mains de l'Archevêque de Tolede.

Jacques Concillo Evêque de Gieraci Ambaſſadeur du Roy Ferdinand à la Cour de l'Empereur ſollicitoit continuellement ce Prince d'envoyer en Eſpagne Charles ſon petit fils pour prendre de bonne heure les coûtumes & les manieres du païs, & s'accoutumer au genie & aux mœurs des Eſpagnols pour s'en faire connoître & acquerir leur bienveillance, afin de jetter des fondemens ſolides de ſa future domination. On étoit bien aſſuré que perſonne pendant la vie de Ferdinand n'oſeroit rien entreprendre contre les droits du jeune Prince, ni troubler l'ordre de la ſucceſſion Royale. Mais il y avoit à craindre que ſi Ferdinand venoit à mourir les Eſpagnols ne preferaſſent à Charles l'Infant Ferdinand, ſon cadet, qu'ils avoient nourri & élevé entre leurs bras & dont ils connoiſſoient le bon naturel.

Que si le trouble & la division venoit à se mettre dans les affaires d'Espagne, comment pourroit-on sauver les Etats d'Italie. Ferdinand dont l'esprit étoit d'une grande étendue & prevoyant, prenoit de bonne heure des mesures pour obvier à tous les malheurs qui pourroient arriver dans le Royaume quand il auroit cessé de vivre. Car on étoit bien assuré que personne pendant sa vie n'oseroit troubler le repos & la tranquillité de l'Etat. Mais si les affaires venoient à se broüiller en Espagne, comment pourroit-on sauver l'Italies.

L'Empereur a de la peine à consentir d'envoyer son petit fils en Espagne.

Quelques sollicitations que l'on eût pu faire à l'Empereur il n'avoit jamais voulu jusqu'alors consentir d'envoyer son petit fils en Espagne, à moins que de lui ceder une partie des revenus du Royaume dont cet Empereur avoit un besoin extrême. Car il avoit épuisé toutes les ressources de ses Etats par diverses entreprises qu'il avoit faites bien au-dessus de ses forces, il vouloit absolument obliger le Roy Ferdinand de lui renvoyer quinze cents hommes qu'il avoit prêtez au Roy de France en qualité de troupes auxiliaires; mais ils firent à ce Prince le serment de fidelité, sans se soucier des remontrances ni des menaces du Marquis de Brandebourg qui redemandoit ces Soldats com-

me sujets de l'Empereur & qui vouloit les condamner comme coupables du crime de leze Majesté.

Pendant que toutes ces choses se passoient en Espagne, le Roy de Portugal jouissant d'une parfaite tranquillité dans ses Etats, repandoit sa reputation & la terreur de ses armes jusques dans les contrées les plus reculées de l'Orient. Il y envoyoit chaque année des Flotes qui en rapportoient de precieuses marchandises & de grandes richesses. Il se disposoit à conquerir tout l'Empire d'Orient, car il avoit des soldats tres aguerris, des Capitaines & des Generaux tres-experimentez dans l'art militaire & que le bonheur accompagnoit par tout. Les Roys de Calecut & de Cambaya s'opposerent de toutes leurs forces aux entreprises des Portugais, & faisoient la guerre aux autres petits Princes, les accusant de favoriser les entreprises des Européens & de leur donner une libre entrée dans leurs Etats & dans leurs Ports, de leur fournir des vivres, de leur permettre par tout un libre commerce; de leur donner des azyles & des retraites quand ils avoient été vaincus par les Indiens; pour les en punir ils faisoient dans tous ces petits Etats d'horribles ravages, car on n'étoit pas en état de leur resister.

Les Seigneurs d'Andalousie se plaignoient amerement du peu de cas que le Roy Ferdinand sembloit faire de tout ce qui les regardoit depuis le tems qu'il étoit retourné en Espagne. Ce Prince avoit fait toutes sortes d'avances pour gagner les affections des Castillans sans se soucier des peuples & des Seigneurs de l'Andalousie, qui ne le cedoient aux Castillans ni en puissance, ni en richesses, ni en toutes sortes d'avantages. Tout le monde se plaignoit & paroissoit disposé à la revolte. Ferdinand de Cordouë Marquis de Prié sembloit n'attendre qu'une occasion favorable pour éclater & pour donner des marques de son ressentiment. Dans une émotion populaire excitée tumultuairement à Cordouë, les Ministres du Roy se saisirent d'un sedicieux qu'ils vouloient traîner en prison, les domestiques de l'Evêque prirent les armes & enleverent le prisonnier ne voulant pas permettre que les Ministres de la Justice fissent le devoir de leur charge. Le Roy Ferdinand indigné de cette audace ayant appris cette nouvelle à Burgos où il faisoit alors son sejour, il députa Ferdinand Gomez Ferrera, l'un des quatre Intendans de la Justice de la Cour, pour informer de ce fait & pour punir les coupables selon la rigueur des Loix.

Plaintes des Seigneurs Castillans contre le Gouvernement du Roy d'Aragon.

Ce Commissaire deputé de la Cour commença les informations suivant les ordres qu'il en avoit reçu de sa Majesté Cependant le Marquis de Prié lui défendit de passer outre jusqu'à ce que l'on eût reçu de nouvelles instructions de la part du Roy, & l'obligea de sortir de la ville en attendant les ordres du Roy. C'étoit une entreprise pleine d'audace & de temerité de s'opposer à un Juge revétu de l'autorité Royale, & c'étoit mettre le comble à une premiere faute par un attentat qui blessoit le respect dû à la Majesté Royale. Le Magistrat declara avec beaucoup de fermeté qu'il ne feroit rien de tout ce que le Marquis vouloit exiger de lui ; bien plus, il lui ordonna de la part du Roy à lui & à son frere de sortir incessamment de la ville.

Cet outrage paroissoit impardonnable & ne se pouvoit avec honneur dissimuler. Le Marquis après en avoir conferé avec le Senat de la ville, attroupe quelques soldats qui se saisirent du Juge de la Cour & le menerent prisonnier dans la forteresse de Montilia, qui étoit de la dépendance du Marquis, où ils le laisserent sous une sûre garde. Peu de tems après il le remit en liberté avec défense de retourner à Cordouë, & de grandes menaces s'il n'obéissoit pas.

Ces attentats & ces violences allumerent dans le cœur du Roy une colere que l'on ne peut exprimer dans un tems où il n'étoit nullement à propos de troubler la tranquillité publique pour châtier l'insolence du Marquis. Cependant de crainte que ce mauvais exemple n'eût de fâcheuses suites & n'entrainât plusieurs personnes dans la revolte, le Roy prit la résolution de se transporter sur les lieux pour arrêter ces complots & pour dissiper la faction dans son origine.

Il partit de Burgos à la fin du mois de Juillet en l'année 1508 & se rendit à Arcos où la Reyne faisoit alors son sejour. Il mena dans ce voyage l'Infant avec lui, sous pretexte d'avoir plus de soin de sa santé; quoique la Reyne témoignât beaucoup de chagrin de l'absence de son fils; mais on craignoit que les rebelles ne lui enlevassent ce jeune Prince pour s'en rendre les maîtres. Après avoir demeuré quelque tems dans la ville de Vailladolid, on donna un ordre à Jean de Ribera qui commandoit sur les frontieres du Royaume de Navarre, de se transporter avec toutes ses troupes aux environs d'Arcos pour garder la Reyne & pour empêcher que des personnes mal intentionnées ne lui fissent quelque violence, & de se joindre s'il étoit necessaire au Connétable, à l'A-

miral & au Duc d'Albe, qui étoient dans le voisinage en état de venir promptement au secours en cas d'allarme.

En même tems le Roy se fit escorter par un bon nombre de troupes choisies pour être en état d'imposer la loi aux rebelles qui avoient eu l'audace d'offenser la Majesté Royale & si l'on ne punissoit cet attentat, la tranquillité publique couroit risque d'être troublée dans un tems fort perilleux. Velasco Gouverneur de Seville fit publier en même tems une declaration qui obligeoit tous les hommes au dessous de soixante ans & au-dessus de vingt, de se tenir prêts à marcher sous les armes pour accompagner le Roy & pour punir l'insolence du Marquis.

Gonzalve bien informé de la colere & du ressentiment de ce Prince, craignant quelque fâcheux évenement pour la fortune du Marquis, lui écrivit d'une maniere fort pressante pour l'engager à venir trouver promptement le Roy & implorer sa clemence. Je vous conseille lui disoit-il dans sa lettre, de venir incessamment vous jetter aux pieds du Roy & de vous abandonner entierement à sa misericorde. Si vous le faites & si vous suivez mon conseil vous serez traité avec indulgence. Que si au contraire vous vous obstinez dans vôtre revolte, vôtre perte est iné-

vitable & vôtre malheur ſans reſſource.

Cette lettre remplit de trouble & d'inquietude l'eſprit du Marquis, cependant il prit la reſolution de ſuivre les conſeils que ſon oncle lui donnoit. Tous les courtiſans ſe mirent auſſi en devoir d'adoucir l'eſp it & la colere du Roy, bien perſuadez que cet exemple pouvoit avoir des ſuites pour un grand nombre de perſonnes conſiderables. Ou de clemence, ou de rigueur Gonzalve entre les autres ſe plaignoit ouvertement que l'on ſe diſpoſoit à punir les rebelles d'une maniere plus rigoureuſe qu'il n'étoit à propos dans la conjoncture preſente des affaires. Pourquoi diſoit-il exercer tant de rigueur contre un homme qui vient ſe remettre de lui-même entre les mains du Roy & qui donne des marques ſinceres de ſon repentir? N'eſt-il pas juſte de pardonner la faute d'un jeune homme imprudent & indiſcret, en faveur du rare merite & des ſervices ſignalez de ſon pere, qui vient de perdre la vie à la guerre pour la gloire & le bien de la patrie?

Plaintes de Gonzalve contre la trop grande ſeverité du Roy Ferdinand.

Cependant le Roy étoit bien reſolu de punir le coupable ſans avoir nul égard aux prieres ni aux remontrances de ceux qui intercedoient en ſa faveur. De ſorte que le Marquis perdant toute eſperance de pardon, & n'ayant plus de reſ-

ſource, ſe rendit pourtant à Tolede & ſe livra lui-même entre les mains du Roy. Il reçut un ordre de s'arrêter à deux lieuës de la ville & de livrer ſes Forteresses & ſes Châteaux en ôtages de ſa fidelité, à quoi il obeït ſur le champ. Le Roy étant arrivé à Cordoue accompagné de mille chevaux & de de trois mille Fantaſſins donna ordre au coupable de ſe remettre en priſon pour ſe juſtifier. Ayant été accuſé par le Procureur du Roy du crime de leze Majeſté, il ne repondit rien ſur cet article, & demanda ſi le Roy ne vouloit pas lui pardonner entierement ſa faute qu'il le punit au moins avec quelque moderation en faveur des grands ſervices que ſes ancêtres avoient rendu à l'état dans tous les tems, il proteſta qu'il ſeroit plus ſage & plus fidele à l'avenir, & qu'il repareroit ſa faute par ſon zele & par des ſervices eſſentiels.

Pluſieurs Seigneurs ſont condamnez à perdre la tête accuſez de rebellion.

Après que les informations eurent été faites contre le coupable & que ſon procez eut été inſtruit, pluſieurs Seigneurs de Cordoue complices de la revolte, furent condamnez à perdre la tête, & les roturiers furent pendus. On raſa les maiſons & les Châteaux d'Alfonſe Carcam & de Bernardin Bocanigra, ſupplice ordinaire des criminels de leze Majeſté en ce païs-là, pour ſervir d'exemple & d'inſtruction

aux autres & pour les retenir dans leur devoir par la terreur. La grande naiſſance du Marquis lui ſauva la vie & la franchiſe qu'il témoigna en venant ſe remettre de lui-même entre les mains du Roy pour implorer ſa clemence. Cependant pour ne pas laiſſer ſa faute entierement impunie, il fut condamné à l'exil & obligé de ſortir de l'Andalouſie, juſqu'à ce qu'il plût au Roy de le rappeler.

Mais on le dépouilla de toutes ſes forteresses & de tous ſes Chateaux. Sa maiſon de Montia bâtie comme une Citadelle & auſſi forte, fut raſée juſqu'aux fondemens. Bien des gens crurent que cette punition étoit trop ſevere, par raport à la faute d'un jeune homme. Gonzalve deteſtoit cette conduite rigoureuſe du Roy & la regardoit comme une tyrannie, parce qu'il n'avoit nul égard aux grands ſervices des morts ni aux remontrances des vivans. Il ne pouvoit s'empêcher de temoigner la douleur qu'il reſſentoit en voyant détruire dans un moment des fortunes établies pendant pluſieurs ſiecles aux dépens de la vie & du ſang de tant de heros.

On ne ſe plaignoit de la conduite du Roy qu'en ſecret & en particulier de crainte d'irriter encore davantage ſa colere. Mais le Connétable ne gardoit pas autant de moderation que les autres & ſe

plaignoit tout ouvertement de ce que l'on n'avoit pas observé dans l'instruction du procez du Marquis les formalitez accoutumées, d'autant que les causes des grands & des Gouverneurs devoient être jugées par des Commissaires particuliers & nommez expressément. Il n'y avoit que le Roy seul qui fut en droit de les condamner & de les punir. On avoit eu en tous les tems ces égards & cette distinction pour la haute noblesse. Il se plaignoit encore de ce qu'ayant été cause sur sa promesse que le Marquis étoit venu trouver le Roy, on avoit violé à son égard la parole qu'on lui avoit donnée, puisqu'on le punissoit de l'exil. Il y avoit à craindre qu'un homme de ce caractere irrité se voyant en liberté hors du Royaume n'excitât des troubles dans un tems où l'autorité du Roy Ferdinand n'étoit pas encore bien établie, & le Royaume étant plein de gens qui regardoient sa Regence avec des yeux pleins de jalousie & avec dépit.

Henri de Tolede & Ferdinand Tello, Jurisconsultes, furent envoyez de Cordoüe à Rome au nom de la Reyne, pour feliciter le Pape sur son exaltation, ce que la conjoncture des affaires l'avoit empêché de faire jusqu'alors ; en même-tems le Cardinal Bernardin Caruaïal fut rappellé par le Pontife de sa legation de Rome,

On eut cette complaisance pour Ferdinand, qui se plaignoit que ce Cardinal étoit trop attaché aux interêts & au parti de l'Empereur. Sur ces entrefaites la Reyne de Hongrie mourut à Naples, dans une si grande pauvreté, que le Viceroy fut obligé de la faire enterrer aux dépens de la Republique. Son corps fut mis avec celui de la Reyne sa mere dans l'Eglise de Saint Pierre Martyr.

Ferdinand partit de Cordoüe vers la fin de l'automne pour aller à Seville avec un grand cortege. L'Infant Ferdinand & la Reine Germaine de Foix étoient de ce voyage & faisoient la plus belle partie du spectacle. Cependant le Roy reçut des nouvelles que le Duc de Medina-Sidonia cabaloit sous main & se disposoit à la revolte; pour empêcher le progrez de ses mauvaises intentions, on resolut de s'emparer de ses forteresses & de ses Châteaux. Le Comte d'Urenia craignant quelque malheur pour son fils, promit de remettre entre les mains du Roy toutes les places qu'il demandoit comme autant d'otages de sa fidelité. Le Connétable offrit de se rendre caution de la parole & de la bonne foy de son neveu fils de sa sœur, assurant le Roy qu'il ne feroit rien à l'avenir contre son devoir, mais les effets ne repondirent nullement aux promesses.

On mande à Ferdinand que le Duc de Medina-Sidonia cabale sous main.

En effet le Roy étant parti pour Seville, Pierre Giron & le Duc de Medina-Sidonia demeurerent dans cette ville sans se soucier d'aller saluer Ferdinand ni lui faire leur Cour comme la raison & les bienséances le demandoient, après même qu'ils eurent été sommez de s'y rendre ils n'y allerent qu'à contre cœur & cherchant mille pretextes pour differer leur voyage. Dès qu'ils furent arrivez à Seville on leur donna ordre de se retirer avec une défense expresse d'aller à Medina-Sidonia. Cet exil fut la punition de leur désobéïssance, & pour achever de les punir & de les mortifier, on les obligea de livrer leurs places au Roy comme ils l'avoient promis.

Cet ordre leur parut insupportable, & ils resolurent de désobéir. Ils partirent en effet pendant la nuit pour se retirer en Portugal, craignant l'extrême severité du Roy, d'autant plus qu'ils eurent quelque soupçon que la Cour vouloit donner une Epouse au Duc de Medina-Sidonia. On vouloit casser le mariage qu'il avoit conclu avec Marie Giron, fille de son ami, pour lui faire épouser la fille de l'Archevêque de Saragoce, niéce du Roy. Le jeune Duc allarmé de cette nouvelle prit la poste & partit brusquement avec Giron son ami, sans qu'il fût possible de les retenir,

que'ques

quelques remontrances qu'on pût leur faire. On fit aux Gouverneurs des places de scommandemens réïterez de les remettre entre les mains du Roy avec des menaces de les punir tres-ſeverement s'ils refuſoient d'obéir. Les Gouverneurs de Niebla & de Triguero le refuſerent avec hauteur, quoiqu'on leur eût envoyé un Lieutenant Criminel pour les ſommer de le faire. Les habitans de Niebla fermerent les portes de la Ville à ſon arrivée. Les troupes du Roy les punirent bien-tôt de cette audace, ils emporterent la ville d'aſſaut & la pillerent. Cet exemple de cruauté fut déſaprouvé, on crut qu'il étoit injuſte de punir toute une ville pour un petit nombre de coupables. Les autres villes intimidées par cette grande ſeverité, ſe ſoumirent & firent tout ce que l'on voulut.

On remit les places comme en ſequeſtre entre les mains de l'Archevêque de Seville & de pluſieurs autres Seigneurs, & l'on nomma des Commiſſaires pour examiner en particulier le crime de Gyron & pour en faire juſtice. Ce nouvel exemple de ſeverité acheva d'aigrir la Nobleſſe qui étoit déja fort irritée. Le Connétable écrivit ſur cette affaire au Roy, des lettres pleines de plaintes & de reproches; Cependant ce Prince étoit bien reſolu d'em-

ployer des moyens efficaces pour contenir l'audace des grands & pour les ranger à leur devoir, sans s'inquieter de tout ce que le monde en pouvoit dire ou penser. Le Marquis de Tolede qui s'étoit arrêté à Tordesillas pensoit sur cela comme le Roy. Il l'aidoit même & le favorisoit dans tous ses desseins, persuadé que c'étoit la voye la plus courte & la plus sûre pour conserver le repos de l'Etat, sans s'arrêter aux discours ni aux plaintes du public.

CHAPITRE XII.

Soupçons du Roy Ferdinand sur la conduite de plusieurs grands Seigneurs d'Espagne. La paix de Cambray entre l'Empereur & le Roy de France.

LE Roy Ferdinand partit de Seville pendant l'hyver le plus rigoureux que l'on eût ressenti depuis long-tems. Il resolut d'aller dans le Royaume de Castille pour arrêter les séditions & les mouvemens dont les suites pouvoient être tres-dangereuses. Deux raisons principales engageoient ce Prince à hâter son voyage.

Pierre Guevarra, frere de Diegue, étoit parti d'Allemagne en habit déguisé pour se rendre en Espagne, mais il avoit été reconnu & arrêté sur les frontieres de Biscaye. De là on le conduisit à Simancas où il fut interrogé & mis à la question; pressé par la violence des tourmens, il avoua que plusieurs grands Seigneurs d'Espagne de concert avec l'Empereur tramoient des complots préjudiciables & pernicieux au repos & au bien de l'Etat. Il mettoit au nombre des principaux auteurs de ces entreprises criminelles, le grand Gonzalve & le Comte d'Urenia. Comme ces choses n'étoient pas entierement hors de la vrai-semblance, le Commissaire qui interrogeoit le patient, les prit pour des veritez; car il arrive assez souvent que des faussetez extorquées par la rigueur des supplices passent pour des faits veritables.

On fit aussi courir le bruit en même tems que le Duc de l'Infantade & plusieurs autres Seigneurs conspiroient contre Ferdinand de concert avec le Cardinal Ximenez, ce qui devoit beaucoup chagriner & mortifier le Roy son bien-faiteur. La rigueur & la severité de Ferdinand paroissoit insupportable à bien des gens, qui vouloient à quelque prix que ce fût se delivrer de leurs chagrins & de leurs

maux personnels, sans avoir égard aux malheurs & à la perte de la Republique. L'étroite liaison de Gonzalve & du Connétable donnoit de grands soupçons. Ils étoient tous deux mécontens avec raison, on avoit sujet d'apprehender les mauvais effets de leurs ressentimens & de leur grand courage. On étoit bien persuadé qu'ils ne perdroient aucune occasion favorable de se vanger quand ils le pourroient avec avantage.

Le Comte de Tendilia menagea avec beaucoup de prudence & de souplesse, l'esprit aigri du Duc de l'Infantade, il lui representoit sagement que la désobéïssance & la revolte ne produisoient jamais de bons effets & que les suites en étoient presque toûjours malheureuses. Le Roy par son adresse & son habileté gagna les autres mécontens, qu'il appaisa; les uns par des insinuations & des caresses flateuses; les plus interessez par des bienfaits essentiels. Etant arrivé à Salamanque il s'attacha sur tout à gagner le Marquis de Villena, en lui assignant une forte pension annuelle, en dédommagement des villes d'Almanza & de Villena qu'il redemandoit avec ardeur; & pour achever de le contenter, le Roy lui donna dans le Royaume de Grenade, les villes de Toloxio & de Munda. Cette compensation parut équi-

table & honnête, en ſorte que Villena même en fut tres-content.

Il y avoit déja long-tems que l'Empereur & le Roy de France avoient envie de faire la paix; l'Empereur ſur tout outré de dépit contre Ferdinand, offroit à Louis XII. toutes ſortes d'avantages, pourveu qu'il voulût joindre ſes armes aux ſiennes & l'aider à ſe vanger de ſon rival & de ſon ennemi, dont il croyoit avoir de grands ſujets de ſe plaindre & qui venoit encore depuis peu de lui donner un chagrin tres-ſenſible; car il avoit obligé ſon Ambaſſadeur de ſe retirer & de ſortir des frontieres du Royaume d'Eſpagne. Il avoit outre cela fait arrêter ſur les chemins Pierre Guevarra ſon Internonce. L'Empereur regardoit ces entrepriſes comme des attentats puniſſables.

On obligе les rebelles de livrer leurs places au Roy pour gages de leur fidelité.

On prit donc des meſures & l'on choiſit un lieu de congrès pour y tenir des Conférences. La Princeſſe Marguerite fut nommée en qualité de Plenipotentiaire de la part de l'Empereur ſon pere. Louis XII. nomma le Cardinal d'Amboiſe pour aſſiſter aux Conférences & regler les articles de la paix, en qualité de Plénipotentiaire de la part du Pape & du Roy de France. Les Miniſtres des Couronnes ſe raſſemblerent dans la ville de Cambrai ſur les frontieres de France &

de Flandres. Jacques Albion Ambassadeur de Ferdinand à la Cour de France se rendit aussi à Cambray, on ne sçut s'il y avoit été invité ou s'il y alla de son pur mouvement. L'Empereur & le Roy de France avoient d'abord resolu d'exclure de ce traité le Roy d'Arragon; mais par l'entremise & les bons offices du Pape, il y fut enfin admis. De sorte que le traité fut conclu & signé au nom de ces quatre puissances, qui se liguerent contre les Venitiens pour les obliger à restituer toutes les villes & toutes les places dont ils s'étoient emparé injustement, & qu'ils avoient enlevées abusant de leur pouvoir & de la fâcheuse conjoncture des tems, aux possesseurs legitimes.

Le Pape se plaignoit aussi de son côté qu'ils avoient blessé la dignité & l'autorité Pontificale. Il fut donc conclu dans ce traité que les Puissances Confederées feroient la guerre aux Venitiens, que chacune reprendroit sur eux son bien, les villes, les bourgs & les forteresses qu'ils avoient envahies contre les loix de la Justice & de l'équité. Que les premiers qui seroient rentrez en possession de tout ce qui leur appartenoit, aideroient les autres à reprendre aussi le leur. Que l'Empereur, le Roy de France feroient la guerre en personne & non par leurs Ge-

neraux, que l'on commenceroit les hostilitez dès le premier jour du mois d'Avril de l'année suivante & qu'alors l'Empereur confirmeroit derechef par une nouvelle constitution Imperiale, tous les droits du Roy de France sur le Milanez, à condition que le Roy de France lui compteroit presentement cent mille écus d'or, & que dans la suite il aideroit l'Empereur à reconquerir tout ce que les Venitiens lui avoient pris injustement, sans que l'Empereur fût obligé pour cela de donner du secours au Roy de France pour les attaquer, & pour reprendre sur eux tout ce qu'ils avoient usurpé dans le Milanez.

L'Empereur fâché contre Ferdinand fait avec le Roy Louis XII la paix à Cambrai.

De crainte que les contestations qui étoient entre l'Empereur & le Roy d'Arragon n'empêchassent la conclusion du traité, on nomma des Commissaires & des Juges pour terminer tous leurs differens à l'amiable, & par le suffrage des arbitres qui finiroient cette affaire selon les loix de la justice & de l'équité, incontinent après que la guerre contre les Venitiens seroit terminée. On ajouta aux conditions de ce traité que le Duc de Savoye seroit aussi prié de s'y joindre, en lui donnant l'esperance de reprendre l'Isle de Chypre dont les Venitiens s'étoient emparé. On fit aussi les mêmes

offres aux Ducs de Ferrare & de Mantouë, s'ils vouloient joindre leurs armes à celles de la ligue pour reprendre ce qui leur appartenoit.

Un esprit preoccupé d'une grande passion se laisse entrainer sans reflechir & ne garde plus de mesures raisonnables. Les Pisans & les Florentins pour terminer leurs differens particuliers s'étoient soumis à l'arbitrage de Louis XII & de Ferdinand. Ces deux Princes qui n'avoient rien plus à cœur que la guerre de Venise & qui cherchoient toutes sortes de moyens pour y réussir, sacrifierent les Pisans aux Florentins leurs ennemis declarez, par une Sentence qu'ils prononcerent en leur faveur, sans nul égard pour la justice ni pour leur reputation. Ils tacherent de couvrir leur procedé d'un pretexte honnête & specieux, en disant qu'ils en avoient usé de la sorte pour la paix & le repos de l'Italie qui ne pouvoit se conserver autrement. Mais le veritable motif qui faisoit agir ces deux Princes étoit l'esperance de se servir des forces des Florentins contre les Venitiens, & l'offre qu'ils firent de leur donner cent mille écus d'or s'ils leur faisoient gagner leur procez, ce marché les couvrit d'infamie, & sur tout le Roy Ferdinand qui avoit pris les Pisans sous sa protection, il

On veut dépoüiller les Venitiens de tout ce qu'ils avoient usurpé sur les autres puissances.

vendit leur liberté pour cette somme. On est capable de toutes sortes de lachetez quand on est possedé par un esprit d'avarice. Où sont les Princes quand il s'agit de leur domination, ou d'étendre les frontieres de leurs Etats, qui preferent l'honneur à leurs interêts ? Un violent desir de dominer est la plus vive & la plus ardente de toutes les passions & que l'on ne peut gueres contenir dans des bornes raisonnables, ni regler par des sentimens d'équité.

Après de longues contestations, le traité de Cambray fut enfin conclu au commencement de Decembre en l'année 1508. La Princesse Marguerite partit incontinent pour Autun ; le Roy de France lui avoit fait esperer qu'il lui cederoit quelques places de Bourgogne pour les ajoûter à son Gouvernement des Païs-Bas. Robert, Prince de Salerne, mourut à Naples dans le même mois, n'ayant qu'un fils encore fort jeune pour heriter de sa Principauté & de la haine éternelle & funeste que les Princes de cette maison portoient aux Aragonois qui s'en vangerent dans la suite des tems. Marie d'Arragon mere du jeune Prince & sœur d'Alfonse Duc de Villahermosa, épousa les années suivantes le Duc de Piombino avec la permission du Roy d'Arragon son Oncle paternel, lequel

étant à Vailladolid au commencement de l'année prochaine signa & ratifia le traité de Cambray en presence du Nonce du Pape & des Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy de France.

Il y avoit déja long-tems que Campson grand Sultan d'Egypte, brûloit d'un ardent desir de chasser les Portugais de toutes les Indes, où ils s'étoient établis en plusieurs endroits au grand avantage de leur commerce. Plusieurs motifs animoient le barbare à tenter cette difficile entreprise. Les Roys de Calecut & de Cambaya entre les autres le pressoient avec beaucoup d'ardeur de mettre sur pied des troupes, lui promettant de joindre leurs forces aux siennes & de l'aider de tout leur pouvoir. Les Venitiens lui avoient déja promis la même chose & l'exhortoient sans cesse à entamer un dessein si utile & si glorieux.

Les Venitiens voyent avec depit la diminution de leur commerce dans les Indes.

Le Sultan & les Venitiens outrez de dépit pour la diminution de leur commerce, voyoient avec une égale douleur que les riches marchandises des Indes & les Aromates qui se transportoient à Alexandrie & par toute l'Egypte, avant la venuë des Portugais dans les Indes, étoient portées en Occident depuis ce tems-là ; au grand detriment du commerce & des Douanes du Sultan, sans sa-

voir à quoi se resoudre ni quel parti prendre pour se dedommager de tant de pertes. Une guerre ouverte lui déplaisoit pour plusieurs motifs, l'incertitude du succez, la difficulté d'avoir une armée navale assez nombreuse & assez forte pour battre les Portugais & pour les chasser.

Il crut qu'il ne seroit pas hors de propos de s'adresser au Pape, en le menaçant d'exterminer tous les Chrétiens repandus dans son vaste Empire, s'il n'obligeoit par son autorité Pontificale tous les Portugais d'abandonner incessamment les Indes & de se retirer où ils voudroient. Le Gardien des Cordeliers de Jerusalem fut envoyé à Rome & en Espagne avec le caractere d'Ambassadeur, pour negocier cette grande affaire. Il ne put persuader aux Espagnols de faire ce que le Sultan souhaitoit. De sorte que ce Barbare déchu de ses esperances résolut d'employer la force des armes, n'ayant pû réussir par la voye de la negociation, il fit porter sur le dos des Chameaux des planches au Caire & les autres choses necessaires pour la construction des Vaisseaux. On construisit en effet cinq ou six grands Vaisseaux de transport sur lesquels on embarqua huit cent Mamelus, c'est ainsi que l'on appelle en Egypte les soldats nez de parens Chrétiens

& ce sont les meilleures troupes de ce païs-là.

Mirocem, Persan de nation fut établi chef de cette entreprise, il étoit tout ensemble un bon general & tres-versé dans l'art de la navigation. Il fit mettre à la voile & passa en peu de tems le detroit de la mer rouge, le Golfe Persique & alla enfin aborder auprès de Cambaya, ville tres-celebre & tres riche par le commerce d'une infinité de Marchands qui y abordent en foule de tous les païs du monde. François Almeyda qui en étoit le Gouverneur, n'ayant eu aucune nouvelle de cette entreprise, avoit envoyé son fils avec huit Vaisseaux pour se rendre le maître de la mer & de la navigation des Indes & pour escorter les Vaisseaux Marchands chargez de riches marchandises qui retournoient en Europe, pour empêcher les corsaires de les insulter sur la route.

Guerre dans les Indes entre les Portugais & les Mores.

Ils brulerent en chemin faisant, plusieurs vaisseaux des Mores qu'ils trouverent dans les Ports. La Flotte Chrétienne après avoir débarqué les soldats se tenoit à l'ancre auprès de Cianlo, croyant être en sûreté & n'ayant eu nul avis de l'entreprise du Soudan d'Egypte. Ce fut en ce Port que les Portugais reçurent la premiere nouvelle de l'arrivée de l'ar-

mée navale d'Egypte, qui avoit été fortifiée de trente quatre Vaisseaux de Pirates.

Avant que les Portugais pussent lever les ancres & se mettre en défense, ils apperçurent d'abord cinq vaisseaux ennemis qui rangeoient la côte. Ce spectacle ne les étonna nullement, car ils crurent que c'étoit l'Escadre d'Alfonse d'Albuquerque qu'on attendoit de jour en jour. Mais peu de tems après ils s'apperçurent que c'étoit la Flotte ennemie qui entroit dans le port, alors les Portugais detrompez & connoissant le peril qui les menaçoit, se mirent pourtant en état de se défendre à coups de canon qui firent plus de bruit que de mal aux ennemis. L'Amiral Portugais bien persuadé de l'adresse & de la valeur de ses Soldats, voulut tenter d'enlever le vaisseaux de Mirocem general de l'armée ennemie, l'entreprise n'eut pas le succez qu'il esperoit; n'ayant pû jetter les crampons assez à tems pour accrocher le Vaisseau ennemi qui étoit plus grand & plus lourd que le sien. Cette difference donnoit un grand avantage aux ennemis qui tiroient de haut en bas. Un grand nombre de Soldats furent blessez par les fleches & les boulets des ennemis. Le General Portugais fut lui-même blessé de deux coups de fleches.

Pour le consoler en quelque façon de sa disgrace & de ses blessures, Pelage Sosa, & Diegue Perez prirent deux vaisseaux des ennemis. Cette capture finit le combat de ce jour là. Le lendemain le reste de la Flotte ennemie entra dans le Port, ce qui ôta aux Portugais l'esperance de la pouvoir vaincre : de sorte qu'ils resolurent de prendre le large & de se retirer pour éviter le peril qui les menaçoit quoiqu'ils eussent mis à la voile pendant la nuit, les ennemis s'apperçurent de leur retraite ; car ils se tenoient sur leurs gardes & les observoient avec soin. Tout réussit mal aux malheureux. Les choses les mieux concertées tournent à leur désavantage. Les barbares se mirent à leurs trousses, ils attaquerent avec impetuosité l'Amiral qui voguoit après tous les autres ; étant ouvert à coups de canon & prenant l'eau de tous côtez, on l'échoüa. Les ennemis cependant n'eurent pas l'assurance de l'aborder, & se contenterent de le battre de loin à coups de canon. Les Portugais se défendirent jusqu'à l'extrêmité avec un courage invincible, que le desespoir redoubloit ; la crainte fait quelquefois naître l'esperance & la fermeté : mais enfin le Capitaine ayant été tué, les autres perdirent courage & le vaisseau fut pris. De cent hommes qui étoient dedans

quatre vingt furent tuez dans le combat, les vingt qui restoient encore étoient tous couverts de blessûres.

Les autres Vaisseaux échapperent : on fit savoir incontinent cette triste avanture à François Almeida qui fut sensiblement affligé de la mort de son fils tué dans le combat, & de voir l'armée des Infideles maîtresse de la mer des Indes. Il se prepara à se vanger de l'insulte qu'ils avoient faite aux Portugais & mit en mer une Flotte pour les attaquer. Sur ces entrefaites Alfonse d'Albuquerque arriva dans les Indes & demanda sur les lettres de creance qu'il produisit, d'être mis en possession de ce Gouvernement. Almeida s'en excusa disant qu'il falloit attendre encore un peu de tems, jusqu'à ce qu'on eût battu l'armée navale du Sultan & contraint à se retirer de la mer Indienne. On redoutoit l'esprit audacieux & entreprenant d'Albuquerque. Les contestations & les disputes commencerent bien-tôt entre Almeida & lui. Persistant toûjours dans son premier dessein, il fit arrêter Albuquerque & l'envoya prisonnier à Coccin, & mit sur le champ à la voile. Il rencontra chemin faisant les Vaisseaux du Roy de Calecut, qu'il brula avec beaucoup d'autres qu'il trouva en differens Ports.

Les infideles se rendent les maîtres de la mer des Indes au préjudice des Portugais.

Au commencement de l'année 1509, il alla chercher la Flotte des ennemis qui étoit à l'ancre. Mirocem ayant pressenti son dessein appareilla & se mit en état de combattre, soutenu des Canons de la ville qui étoit derriere & qui empêchoit les Portugais d'approcher. Les deux Flottes étoient à peu près égales pour le nombre des Vaisseaux. Il y avoit mille Portugais & quelques Soldats de troupes auxiliaires tirées du Malabar, plein d'ardeur & de courage, qui ne demandoient qu'à combattre, se tenant assurez de la Victoire. Le combat commença ; mais la nuit & un grand calme qui survint tout à coup le firent cesser incontinent, pour recommencer le lendemain avec plus d'ardeur que jamais.

Vasco Pereira attaqua l'Amiral que commandoit Mirocem. Almeida demeura dans le corps de reserve pour secourir ceux qui en avoient le plus de besoin. Le combat commença avec un grand bruit & de grands cris de part & d'autre. On se bâtit d'abord de plus loin à coups de canon, on vint ensuite à l'abordage avec les poignards, les piques & les épées. La victoire fut long-tems incertaine & se declara enfin pour les Portugais. Quatre mille ennemis furent tuez, de huit cent Mamelus, à peine vingt ou trente échap-

perent, tant étoit grande l'ardeur avec laquelle ils combatirent. La plûpart des Vaiſſeaux ennemis furent pris ou coulez à fond. Les deux Generaux Mirocem & Melichiacim s'enfuirent. Du côté des Portugais, il n'y eut que trente deux ſoldats de tuez & autant de bleſſez, ſans avoir perdu aucun de leurs Vaiſſeaux.

On n'avoit encore remporté dans toutes les Indes de victoire plus ſignalée plus complete & plus avantageuſe. Le Gouverneur après le combat retourna en triomphe à Coccin avec l'armée victorieuſe. Ferdinand Contigni arriva fort à propos pour empêcher que la jalouſie d'Albuquerque & d'Almeida ne mit la diviſion parmi les Portugais & ne ruinât leurs affaires par une meſintelligence & une haine ouverte. Contigni avoit des ordres exprès de la Cour pour ôter à Almeida le Gouvernement des Indes & pour le donner à Albuquerque ſon concurrent : ce qui fut executé ſur le champ ſans diſpute & ſans reſiſtance & par ce moyen les cabales, les diſputes & les diviſions ceſſerent entierement dans les Indes.

Pour reprendre le fil des affaires d'Eſpagne, le Roy Ferdinand après avoir fait quelque ſejour à Salamanque ſe rendit à Vailladolid & paſſa de là juſqu'à Arcos, où demeuroit la Reyne ſa fille, qui y tom-

ba malade peu de tems après, par la rigueur du froid ; car elle habitoit un apartement tres-incommode, par une opiniâtreté invincible à ne vouloir jamais rien faire de tout ce qu'on lui conseilloit, il n'y eut que son pere qui pût enfin obtenir d'elle de lui faire changer d'habit & de Chambre. C'étoit un reste de respect & de l'impression que l'autorité paternelle avoit fait sur son esprit dès sa premiere enfance. Il la fit donc conduire à Tordesillas au mois de Fevrier avec le corps de son Epoux qu'elle fit deterrer pour l'emporter. Les années suivantes Charles son fils le fit conduire à Grenade pour le mettre dans un tombeau fixe. La Reyne passa le reste de ses jours à Tordesillas, n'ayant jamais voulu permettre qu'on l'en retirât, non pas même pendant ses maladies pour changer d'air & pour recouvrer sa santé.

Telle étoit la situation de corps & d'esprit où la Reyne Jeanne se trouvoit alors, toûjours incapable de Gouverner & de prendre le maniment des affaires que toute la nation lui offroit d'un tres-bon cœur. Mais dans l'état où elle étoit, on pouvoit plûtôt la regarder comme morte que du nombre des vivans : elle étoit vétuë comme une servante & non pas comme une Reyne. Elle rebutoit tous

les bons mets & se nourrissoit comme une miserable. Elle n'avoit auprès d'ellle qu'un petit nombre d'Officiers & quelques femmes pour la servir, passant toute sa vie dans une tristesse & un abandon effroyable sans aucun sujet de joye ni de consolation. La destinée des sœurs étoit bien differente; car la Reyne de Portugal étoit comblée de biens & de prosperitez & menoit une vie tres-heureuse au milieu des grandeurs & des prosperitez du monde, des richesses, des plaisirs, des recreations honnétes. Sa fecondité mettoit le comble à son bonheur, elle eut encore en cette année un fils auquel on donna le nom d'Alfonse; mais il ne vécut pas long-tems & mourut en la fleur de son âge.

Deplorable situation de la Reyne Jeanne de Castille.

Catherine d'Arragon Princesse de Galles, demeuroit en Angleterre & passoit sa vie assez tristement entre le celibat & le mariage sans être ni fille ni mariée par la rigueur & la dureté inflexible de son beau-pere. Cette Princesse dévoroit ses chagrins en attendant quelque retour de bonne fortune. Le Roy d'Angleterre son beau-pere s'étoit mis en tête d'épouser la Reyne d'Espagne & de marier sa fille à Charles de Luxembourg, il la maltraitoit sans cesse pour l'obliger de consentir à ses volontez, au lieu de la persuader & de la

gagner par des caresses & de bons Offices. C'est en quoi les Roys prenent souvent le change en voulant exiger par rigueur & par autorité ce qu'ils pouroient obtenir par la douceur & la bienséance. La Princesse de Galles devoroit tous ses ennuis avec une patience & un courage invincible, sans qu'il lui échappât jamais aucun signe ni aucune parole d'impatience ou de depit, ni sans qu'il parût sur son visage aucune marque de ses peines interieures que les mauvais traitemens de son beau-pere lui causoient; de sorte qu'on la regardoit comme le parfait modele du courage & des vertus de la feuë Reyne sa mere.

Cette Princesse ne fut delivrée de la contrainte où son beau-pere la tenoit, que par la mort de ce Prince qui cessa de vivre vers le milieu du mois d'Avril. Peu de tems après sa mort le mariage de la Princesse, conclu long-tems auparavant avec le Prince de Galles, qui succeda au Roy son pere sous le nom de Henri VIII. fut enfin achevé sous de tristes auspices, car elle fut toûjours tres-malheureuse pendant tout le cours de son regne, par la licence & les débauches effrenées du Roy son Epoux, lequel abandonna l'ancienne Religion de ses peres & fit ce malheu-

reux schisme qui continuë encore en Angleterre depuis ce tems là.

Comme si elle eût eu quelque pressentiment de tous les malheurs qui l'attendoient, elle ressentoit en elle-même une repugnance invincible à conclure son mariage avec Henri VIII. elle en écrivit au Roy son pere, le priant & le conjurant d'une maniere tres-tendre & tres-pressante de lui permettre de s'en retourner en Espagne. Mais ce Prince avoit un trop grand interêt à conclure incessamment ce mariage pour y manquer, afin de s'attacher étroitement au Roy d'Angleterre par cette étroite alliance. L'Angleterre étoit alors dans un état tres-florissant. On ne connoissoit pas les mauvaises inclinations du jeune Prince qui ne s'étoient pas encore bien developpées, au contraire on remarquoit sur son visage des traits d'un heureux naturel qui donnoit de grandes esperances d'un regne tres-heureux : mais l'évenement ne repondit pas aux grandes esperances que l'on avoit conçûës. De sorte que la joye de ce mariage s'évanoüit incontinent & fut changée dans une tristese & une amertume de cœur continuelle. Peut-être que la disproportion d'âge des deux Epoux contribua à leur mesintelligence & à leurs infortunes. La Reyne étoit plus âgée que le Roy, cette diffe-

rence eſt ſouvent un grand obſtacle pour la douceur & la felicité des mariages. Mais la politique des Princes paſſe par deſſus toutes ces conſiderations & regarde les jeunes Princeſſes comme autant de victimes d'Etat.

On ne voyoit point en ce tems-là dans toute l'Europe de Prince de meilleure mine : la beauté de ſon viſage, ſon port, ſa bonne grace, les agrémens repandus ſur toute ſa perſonne charmoient tous ceux qui l'abordoient. Dans la ſuite du tems il ſe livra entierement à l'amour des femmes & à la débauche. Il aima mieux s'abandonner à ſes paſſions que de les tenir en bride ſous le joug de la raiſon. Il porta ſes dereglemens juſqu'à ſe ſeparer de la doctrine & du ſein de l'Egliſe, par un ſchiſme ſcandaleux qui donna entrée en ſon Royaume à toutes ſortes d'heretiques, qui y abordent encore aujourd'hui de toutes parts & qui y ſont bien reçûs.

Suites funeſtes du mariage de Catherine d'Arragon avec le Roy d'Angleterre.

Ce ſont les maux qu'un Prince forcené aprés avoir étouffé en lui-même toutes les lumieres de la raiſon, de la foy, de la bonne conſcience & de l'honneur introduiſit dans ſon Royaume. Il voulut ſe ſeparer de la Princeſſe Catherine d'Arragon ſon Epouſe, ſous pretexte qu'elle avoit été promiſe & fiancée d'a-

bord au Prince de Galles son frere aîné, sous pretexte que le Pape n'avoit pû legitimement lui accorder une dispense pour l'épouser. En effet il la repudia & il épousa, elle encore vivante, quoiqu'il en eût une fille nommée Marie, qui fut Reyne d'Angleterre après la mort de son pere & de sa mere, il épousa Anne de Boulen, à laquelle il fit trancher la tête, après l'avoir convaincuë & fait condamner d'adultere. Elle fut mere de la Reyne Elizabeth qui gouverna le Royaume d'Angleterre avec beaucoup de courage & de bonheur.

Le Roy d'Angleterre Henri VIII après avoir repudié la Reine, épouse de suite plusieurs femmes.

Après la catastrofe d'Anne de Boulen, le Roy Henry VIII. épousa Jeanne Seymer qui mourut en couches peu de tems après son mariage : mais l'enfant lui survécut & regna sous le nom d'Edoüard VI. après le Roy son pere, lequel étant veuf pour la quatriéme fois, il eut pour sa cinquiéme épouse, Anne sœur du Duc de Cleves. Il prit la resolution peu de tems après de faire divorce avec elle & de la renvoyer, sans que l'on en sçût bien distinctement la veritable raison, ni en quoi elle l'avoit offensé. Mais enfin sa resolution étant prise, pour donner quelque pretexte honnête à ce qu'il avoit envie de faire, il fit publier une loy touchant les adulteres, entierement contraire à la loi di-

vine, pour autoriſer la diſſolution des mariages.

Henri VIII ne mettant plus de bornes à ſon incontinence, Epouſa en cinquiéme nôces Jeanne Havard : mais peu de tems après l'ayant convaincuë d'adultere comme Anne de Boulen, il la fit condamner au même ſupplice, & elle eut la tête tranchée, parce qu'elle eut l'audace d'entrer dans le lit du Roy, après avoir perdu ſa virginité. Enfin il épouſa Catherine Paré, qui étoit déja veuve lorſqu'il lui fit l'honneur de l'admettre dans la couche Royale. Il n'en eut point d'enfans, & mourut peu de tems après ce ſixiéme mariage, qui dura juſqu'à la fin de ſa vie. L'incontinence de ce Prince le jetta dans toutes ſortes d'excez & de dereglemens, fletrit ſa gloire & le fletrit d'une éternelle infamie. Dans quels deſordres la luxure ne jette elle pas les Princes quand ils n'ont pas la force de donner quelques bornes à leurs paſſions.

Il faut maintenant reprendre le fil de l'hiſtoire que l'on a interrompu pour parler de ſuite & tout d'une haleine des mariages de Henri VIII. Le Roy Ferdinand celebra dans la ville de Vailladolid avec de grandes magnificences le mariage de Catherine d'Arragon Reyne d'Angleterre le jour de la Fête de Saint Jean-Baptiſte, on

on representa des spectacles & l'on fit des Tournois à la façon des Maures & des Grenadins. La moitié d'une Quadrille se met en lice & attaque la Quadrille ennemie en lançant ses traits & ses Javelots, l'autre moitié prend la place comme pour venir au secours de celle qui a déja combatu. Une autre succede encore & l'on recommence en continuant toûjours le spectacle & le jeu de la même maniere.

Ceux qui ont attaqué d'abord tournent le dos & fuyent à leur tour, étant poursuivis par les autres qui les serrent & les poussent de près. Quoique le Roy fût d'un âge assez avancé, il voulut cependant se signaler en cette fête & paroître dans la lice à la tête d'une Quadrille, vétu comme les autres d'une maniere tres-superbe & tres-riche, & pour mettre le comble à la joye de cette fête, il consentit que Charles son petit fils épouseroit la Princesse d'Angleterre, & donna ordre à son Ambassadeur qu'il avoit en cette Cour, d'accomplir incessamment le mariage de ce Prince.

Tout réussissoit à Ferdinand selon ses desirs, car dans le même-tems Germaine de Foix son Epouse mit au monde un Prince auquel on donna le nom de

La Reyne d'Arragon met au monde un fils qui fut nommé Jean.

Jean. Le Royaume d'Arragon fit de grandes réjouissances à la naissance de ce jeune Prince : mais la joye fut d'une durée fort courte, parce qu'il ne vécut pas long-tems.

Cependant on faisoit par tout de grands preparatifs afin de pousser vigoureusement la guerre contre les Venitiens : le Roy vouloit persuader à ses sujets que cette guerre étoit absolument necessaire pour le bien & le repos de l'Etat & pour retirer des mains des Venitiens les villes maritimes de la Poüille, que le jeune Ferdinand Roy de Naples leur avoit cedées autrefois en engagement, & qu'ils retenoient encore alors contre les loix de la justice & de l'équité, puisqu'ils n'avoient pas accompli les conditions de l'engagement, & qu'on leur avoit offert de rendre tout l'argent qu'ils avoient déboursé, sans qu'ils eussent voulu jamais consentir de le reprendre. Outre ces deux raisons, la plus grande partie de l'argent des Venitiens avoit été employé à faire la guerre aux Turcs pour reprendre Cephalonie que le Grand Gonzalve remit entre les mains des Venitiens à la fin de la guerre. Le reste de cet argent avoit été dépensé à soutenir contre les armes du Roy de France, la guerre que Ferdinand lui avoit de-

clarée par les conseils & les persuasions des Venitiens, à condition de fournir par chaque année cinquante mille écus d'or pour leur cotte-part des frais de cette guerre : mais ils refuserent toûjours dans la suite de fournir cette somme, qui leur fut souvent demandée par Ferdinand.





HISTOIRE D'ESPAGNE.

LIVRE DIX-NEUVIE'ME.

CHAPITRE I.

L'entreprise du Cardinal Ximenes contre les Maures d'Affrique. En quelle situation ces Barbares étoient alors.

IL y avoit déja long-tems que les Portugais faisoient la guerre en Affrique. Ils n'y avoient pas eu tous les succez qu'ils s'étoient promis aux commencemens de leur entreprise. Le Roy Ferdinand attentif à tout, leur envoya des secours fort à propos. Ses vûës & ses soins s'étendoient sur toute la Republique Chrétienne. Il étoit parfaitement ins-

truit des troubles & des divisions qui partageoient le Royaume de Fez, pendant la guerre que deux Princes Maures faisoient au Roy leur frere. Cette occasion étoit favorable aux Chrétiens, s'ils vouloient s'entendre pour profiter de cet avantage.

On équipa dans le Port de Malaga une bonne Flotte pour aller porter la guerre en Affrique & pour attaquer les Maures jusques sur leurs propres foyers, après avoir donné la chasse aux Pirates qui desoloient les mers & les villes maritimes des Chrétiens. On choisit le celebre Pierre Navarre, qui s'étoit acquis une si grande reputation pendant la guerre de Naples, pour le mettre à la tête de cette entreprise contre les Maures qui pilloient & ravageoient impunement les Ports de mer du Royaume de Grenade. On enleva d'abord sur ces Corsaires quelques vaisseaux chargez de butin & de riches marchandises dont ils avoient dépoüillé les Chrétiens. On les poursuivit sans leur donner de relâche jusques dans le Port de Velez, retraite ordinaire de ces Corsaires. La forteresse de cette Isle est nommée le Pegnon de Velez, dans laquelle il n'y avoit alors que 200 Soldats de Garnison, lesquels ayant apperçu la Flotte des Chrétiens, cru-

rent qu'ils vouloient attaquer la ville; de ſorte qu'ils ſortirent en hâte de la fortereſſe, pour aller au ſecours des citoyens. Pierre Navarre profita en habile homme de cette occaſion & s'empara de la citadelle qui commande le Port, on y dreſſa incontinent des batteries de Canons qui deſoloient la ville & où l'on ne pouvoit être en ſureté. Les citoyens étoient obligez de ſe cacher dans les caves & les lieux ſouterrains. La priſe de cette Citadelle étoit tres-avantageuſe en cette conjoncture & favoriſoit infiniment les projets que l'on avoit formez contre l'Affrique. Elle étoit entourée de bons ouvrages & capable de contenir une forte garniſon.

Les Portugais font la guerre aux Maures ſur les frontieres d'Affrique.

Les Portugais faiſoient la guerre aux Maures ſur les bords de l'Ocean. Ils avoient une belle occaſion de faire des Conquêtes & détendre les bornes de leur Empire. Zejam Oncle paternel du Roy de Fez offrit de ſe mettre à la tête des Troupes Portugaiſes & de leur livrer Azamore, ville tres-celebre ſur cette côte; mais la parole & la fidelité de ce Prince Barbare paroiſſoit tres-ſuſpecte à pluſieurs: car on ſavoit déja par experience qu'il ne s'étoit gueres mis en peine d'executer les conditions dont il étoit convenu avec les Portugais & qu'il s'étoit

mocqué d'eux. Cependant le Roy Emmanuel s'abandonnant à la fidelité de ce Maure, lui envoya une Flotte sur laquelle il y avoit 400 Cavaliers & 2000 hommes de pied, sous la conduite de Jean Menesez, Capitaine tres-experimenté & qui s'étoit déja signalé dans la guerre contre les Maures.

Cette armée partit du Port de Lisbonne vers la fin du mois de Juillet en l'année 1509 & fut portée sur les côtes d'Affrique en peu de tems par un vent favorable. Ils s'apperçurent en arrivant qu'on les avoit trompez & que le Maure leur avoit manqué de bonne foy. Tous les citoyens étoient sur leurs gardes & bien disposez à défendre leurs murailles. Cependant la consternation où ils étoient les obligea à accorder à l'imposteur Zejam toutes les conditions qu'il voulut leur imposer pour abandonner le parti des Portugais & pour entreprendre contr'eux leur défense. Se voyant ainsi trompez par ce fourbe & déchus de leurs esperances, ils resolurent de mettre incontinent à la voile & de se retirer de peur de pis & de quelque sinistre avanture. Par malheur le vent étoit tres-violent & la mer fort agitée. On perdit quelques Vaisseaux, le reste de la Flotte n'ayant pû tenir la route de Portugal

relâcha vers le detroit de Gibraltar, pouſſée par la tempête & les vents contraires.

Ce que l'on avoit été contraint de faire par necéſſité eut un heureux évenement : car le Roy de Fez irrité de l'audace & de l'entrepriſe des Portugais, ou pour acquerir de la gloire, mit ſur pied de nombreuſes Troupes de Cavalerie & d'Infanterie vers le milieu du mois d'Octobre pour faire le ſiege d'Arcilla. Vaſco de Contigny Comte de Borba commandoit dans la place, & ſoutint avec beaucoup de courage & de reſolution les premiers aſſauts des ennemis. Mais dès le lendemain une grande partie de la muraille ayant été renverſée les Maures entrerent par la bréche dans la place & la prirent d'aſſaut. On combatit & l'on ſe défendit pied-à pied dans les ruës avec beaucoup d'acharnement & le carnage fut grand de part & d'autre. Le Comte ayant eu le bras caſſé d'une fleche ſe retira dans la Fortereſſe avec tous ceux qui purent s'y ſauver : mais elle étoit mal pourvûe de toutes les choſes neceſſaires pour ſoutenir un ſiege, & nullement en état de reſiſter à la violence des canons & des mines. On fit ſavoir à Jean Meneſez & au Roy Ferdinand l'extrême peril auquel les aſſiegez étoient reduits.

Menesez fit mettre incontinent à la voile pour venir à leurs secours avec la Flotte qu'il commandoit, il les attaqua pendant deux jours & les chassa d'un bastion de la Citadelle dont ils s'étoient déja emparé. Il fit jetter dans la place des munitions de bouche & de guerre & delivra par ce moyen les Portugais du peril extrême dont ils étoient menacez de tomber entre les mains des Barbares. D'un autre côté le Roy donna ordre à Pierre Navarre de partir incessamment de Gibraltar & d'aller du même côté pour achever de détruire les ennemis. Ramire de Guzman prit les devans avec un vaisseau sur lequel il y avoit 300 Soldats d'Infanterie & quelque Cavalerie. Menesez & Ramire prirent d'abord la resolution de faire une sortie pour attaquer les ennemis en pleine campagne, ils les battirent & les chasserent bien loin des murailles de la place; l'arrivée de Pierre Navarre acheva de rassurer les Portugais & leur inspira une esperance certaine de remporter une victoire complete sur les Barbares. Les Canons de la Flotte qui les battoient sans relâche à revers & à découvert, les désoloient & les obligerent enfin de lever le siege & de decamper. Le Roy de Fez avant son départ fit mettre le feu à la ville

& se retira vers Alquasalquivir avec son armée.

Grande victoire que les Portugais remportent sur les Maures en Affrique.

Cette victoire qui fut alors tres celebre eut des suites fort avantageuses : car les Maures en furent épouvantez & consternez dans la crainte que les Portugais poursuivant leur pointe n'attaquassent encore d'autres places. Ce qui venoit d'arriver ôta aux Maures la pensée de faire des conquêtes de ce côté-là ; craignant le voisinage d'Espagne dont on pouvoit avoir des secours à tous momens. Les Generaux envoyerent en Espagne & en Portugal des lettres aux deux Rois pour leur donner avis de la victoire que les Chrétiens venoient de remporter sur les Maures. Le Roy Emmanuel envoya à Pierre Navarre & au Gouverneur de Xerez à chacun six mille écus d'or aprés les avoir comblez des loüanges qu'ils meritoient. Mais ces deux grands hommes refuserent de prendre l'argent d'un Prince étranger, se contentant de la gloire qu'ils avoient acquise à son service & ne voulant point d'autre recompense que celle qu'ils pouvoient esperer legitimement du Roy Ferdinand leur maître.

Le Roy d'Arragon donne fort à propos du secours au Roy de Portugal.

Emmanuel rendit des actions de graces au Roy d'Arragon pour le secours qu'il lui avoit envoyé si à propos, mais en même tems il se plaignit de ce que Pierre de Na-

varre s'étoit emparé du Pégnon de Velez, d'autant que cette place étant du Royaume de Fez, c'étoit aux Portugais à la prendre par le droit de frontieres & de proximité. Ferdinand qui n'avoit nulle envie de se déssaisir d'une place de cette importance, disoit aux Portugais qu'elle leur seroit plus à charge & plus onereuse qu'utile, à cause des grandes dépenses qu'ils seroient obligez de faire pour y entretenir des Garnisons & pour la garantir contre les attaques des Maures qui seroient à tous momens en état de l'insulter. Il leur representoit encore que cette place étoit à la bienséance & necessaire à la conservation du Royaume de Grenade, pour empêcher les Pirates d'y aborder & d'y exercer leurs brigandages ordinaires. Cependant le Roy d'Arragon promit aux Portugais de leur ceder cette place incontinent après la guerre qu'il avoit resolu de faire aux Maures de ce côté-là, & que cependant il leur épargneroit la dépense qu'ils seroient obligez de faire pour la garder.

Il y avoit long-tems que le Cardinal Ximenes avoit formé le glorieux projet d'aller insulter les Maures jusques sur leurs propres foyers & de porter la guerre en Affrique. Toute la Castille retentissoit des grands preparatifs que l'on

faisoit pour cette guerre, on levoit des Soldats de tous côtez. On faisoit de grands amas d'armes & de munitions de bouche & de guerre; on preparoit un grand nombre de vaisseaux pour cette glorieuse entreprise. Le Cardinal d'Espagne qui l'avoit suggerée pour la gloire du nom Chrétien, avoit l'œil à tout & prenoit toutes les mesures & toutes les précautions qu'il jugeoit necessaires pour l'heureux succez d'un dessein de cette importance. Ce grand homme avoit un courage bien au-dessus de la bassesse de sa naissance : mais entierement conforme à la haute fortune & à l'éminente dignité où il se voyoit alors élevé : il importe peu de quels parens on soit né, pourveu qu'on ait le merite & les rares qualitez que donne une illustre naissance.

Preparatifs que fait le Cardinal Ximenes pour aller porter la guerre en Affrique.

Ce Cardinal ne se contenta pas de fournir de ses propres fonds tout l'argent necessaire pour la dépense de cette expedition, il voulut même en être le chef & le General, tant étoit grand le zele qui l'animoit contre les Maures ennemis declarez du nom Chrétien. On rassembla dans le Port de Malaga toutes les munitions de bouche & de guerre dont on crut avoir besoin. On fit venir à Carthagene 800 Cavaliers armez de toutes pieces destinez à la garde des Frontieres

avec un grand nombre d'autres Cavaliers & d'autres Fantassins, dont les uns servoient volontairement & les autres étoient à la solde du Cardinal d'Espagne. Toute l'armée étoit composée de quatorze mille hommes bien équipez & aguerris, dont la plûpart avoient servi sous le grand Gonzalve dans les guerres de Naples, où ils avoient donné des preuves de leur valeur & de leur grande experience en l'art militaire.

Diegue Vera fut chargé du soin de l'artillerie, Jerôme Vianelle eut l'Intendance de la Marine. Pierre Navarre eut le commandement General des Troupes. Toute la Flotte se rassembla dans le Port de Carthagene; elle étoit composée de dix Galeres & de quatre vingts vaisseaux grands & petits: un peu avant que de lever l'ancre, les Soldats exciterent une sedition, demandant à être payez. Navarre homme d'une humeur rude & feroce accoûtumé au pillage & au brigandage, plus Guerrier que Courtisan, excitoit lui-même le trouble & le desordre. La prudence & la patience du Cardinal Ximenes surmonta tous ces obstacles & remit le calme dans l'armée. Il empêcha par sa souplesse & son habileté que la discorde ne fist échoüer ses grands projets dès le commencement.

Navarre trouvoit fort mauvais que l'on eût ôté les emplois à quelques Capitaines qu'il avoit placez à ſon choix & que le Cardinal eût donné ces mêmes emplois à des Officiers de ſa maiſon. Quand le deſordre fut appaiſé, Navarre fit un nouveau ferment de fidelité entre les mains de Ximenes, avec une promeſſe authentique d'executer fidellement tout ce qu'il lui commanderoit. Enfin vers le milieu du mois de May, un mecredi, la Flotte mit à la voile & ſortit du port de Carthagene avec un vent favorable, tous les Soldats témoignant de la joye & pleins d'eſperance de vaincre. Le lendemain jour de l'Aſcenſion, la Flotte ayant le vent en poupe entra dans le Port de Maſalquïvir. On reconnut alors que l'on vouloit attaquer Oran & que cette ville étoit l'objet principal de l'entrepriſe. Elle eſt de la dépendance du Royaume de Tremeſen & contient à peu près ſix milles perſonnes.

Situation & fortifications de la ville d'Oran en Afrique.

Oran ſitué ſur le bord de la mer, étoit alors entouré d'une forte muraille avec de bons baſtions d'eſpace en eſpace. La moitié des maiſons étoit ſituée dans la plaine & l'autre moitié ſur la colline, bâties ſans nul ordre & ſans nulle ſymetrie, en telle ſorte que les ruës ni les places de la ville n'avoient aucune

regularité, ni distinction, ni agrément, confonduës & entrecoupées d'une maniere incommode & désagreable. Toutes les villes & toutes les maisons des Maures se ressemblent par cette confusion, car ils n'ont nul goût de la belle architecture, de la propreté, ni de la commodité des logemens.

Cette ville est éloignée de Tremesen d'environ 140 milles, précisément à l'opposite de Carthagene. C'étoit autrefois une ville tres-riche & tres-commode pour le commerce. Les marchands Genois & Catalans y venoient en foule, attirez par la commodité de son Port, dans lequel il y avoit toûjours un grand nombre de Pirates qui ravageoient les frontieres de l'Andalousie & les Côtes des autres Royaumes voisins. La Flotte d'Espagne entra dans le Port à la faveur des tenebres de la nuit, les troupes débarquerent dès le lendemain, & employerent plusieurs heures à se mettre en bataille. Toute l'armée fut partagée en quatre corps d'Infanterie, de deux mille cinq cents hommes chacun, soutenus par la Cavalerie,

Pendant ce tems-là le Cardinal Ximenes étoit dans l'Eglise prosterné devant les autels, imploroit le secours du Dieu des armées, afin qu'il benit son entre-

prise. Les Maures avoient posté de tous côtez des corps de gardes pour empêcher aux Espagnols l'approche de la ville & de la coline. Avant que l'armée se mît en marche pour commencer l'attaque, le Cardinal monté sur sa mule, precedé d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, faisant marcher devant lui sa croix de Prelat & portant par dessus son habit de Cordelier un habit de guerre, se mit en devoir de haranguer les troupes. Ce spectacle bizare fit rire tout le monde, & particulierement les Officiers & les Soldats qui sont naturellement malins & médisans.

Harangue du Cardinal Ximenes aux troupes pour les animer à bien faire.

Toutes les Troupes s'étant aprochées & rangées au tour de lui, il leur parla en ces termes. ,, Si je croyois qu'il fût ,, necessaire de vous animer à bien faire ,, vôtre devoir, je me serois servi de ,, l'organe & du ministere de quelque fa- ,, meux General d'armée qui se seroit ,, rendu celebre par ses victoires. Pour ,, moi je n'ai ni l'éloquence ni l'expe- ,, rience militaire, & je ne puis vous pro- ,, mettre la victoire que dans l'esperance ,, que j'ai du secours & de la protection ,, de Dieu. Vous n'ignorez pas que vous ,, allez combattre pour la Religion, pour ,, la gloire & l'avantage de vôtre patrie, ,, dans la disposition de repandre vôtre

ſang pour une cauſe auſſi juſte, ſans que perſonne vous y anime par des paroles, car vôtre valeur à plus beſoin de frein que d'aiguillon. On voit dans la gayeté qui paroît ſur vôtre viſage un pronoſtic & les ſignes de la victoire qui vous attend : je ne ſuis venu ici que pour être temoin & le ſpectateur de vos grandes actions. Vous allez combattre des ennemis qui deſolent & ravagent ſans ceſſe les villes maritimes d'Eſpagne & qui ont porté le fer & le feu de tous côtez, qui enlevent vos meres, vos femmes, vos filles, vos enfans pour en faire des eſclaves & les déplorables objets de leur incontinence lubrique, ou pour les faire languir dans des priſons affreuſes. Si le courage venoit à vous manquer, vous me verrez marcher devant vous & aller planter la croix au milieu des Bataillons ennemis. Y-a-t'il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour ne pas ſuivre l'exemple de ſon Prelat & l'abandonner au milieu des ennemis ſans ſe mettre en devoir de le défendre. Pouvez-vous répandre vôtre ſang & ſacrifier vôtre vie pour une cauſe plus glorieuſe & plus juſte que pour la défenſe de la Religion, de vôtre patrie, de vos propres foyers, & pour la gloire de toute l'Eſpagne ?

Ximenes parut à cette courte harangue avec un visage & des yeux pleins d'ardeur & de feu, une voix éclatante & forte pour se faire entendre de plus loin. Les chefs & les soldats y repondirent avec de grands applaudissemens qui se firent entendre par toute l'armée, ils le conjurerent de rentrer dans l'Eglise pour les recommander à Dieu, afin d'implorer son assistance, ils promirent tous de mourir plûtôt que de manquer à leur devoir & de ne retourner en Espagne qu'après avoir vaincu les Infideles. Le Cardinal secondant les desirs & les vœux de toute son armée; rentra dans l'Eglise de Saint Michel, pria Dieu avec de grands gemissemens & fondant en larmes, il continua ce saint exercice pendant tout le tems que dura le combat. La nuit approchoit, Navarre étoit en balance s'il remettroit la partie au lendemain, il envoya sur ce doute consulter le Cardinal qui étoit toûjours en prieres dans l'Eglise. Il lui manda qu'il falloit profiter de l'ardeur des Soldats, lesquels attendoient avec impatience le signal de la bataille, d'autant que plus on differeroit, l'armée des ennemis grossiroit toûjours davantage, & que la nuit peut-être apporteroit de grands changemens aux affaires qui peuvent varier dans un moment.

Après cette reponse le general fit incontinent sonner la charge, les Soldats attaquent la colline; ils y montent avec une ardeur & une gayeté incroyable, sans s'étonner de l'incommodité du terrain, sans s'effrayer d'une armée de douze mille Maures Cavalerie & Infanterie qu'ils avoient en tête pour leur disputer le passage. Ils lançoient sur les Espagnols une infinité de traits, ils rouloient sur eux de haut en bas des pierres & tout ce qu'ils pouvoient trouver pour les accabler sans que rien pût rallentir leur courage intrepide ni les empêcher de gagner le sommet de la colline.

Les Espagnols attaquent les Maures avec un courage intrepide.

Quelques Soldats emportez d'une fureur militaire, se debanderent sans ordre & sans garder leurs rangs pour attaquer la ville de Caraca, ils y furent fort maltraitez, & contraints après que Loüis Contrerio eut été tué, de rebrousser chemin & de s'enfuir honteusement, la crainte étant plus forte que l'honneur, on coupa la tête de cet Officier, les enfans la roulloient dans les ruës de la ville en disant que le Grand Alfaquis avoit été tué : c'est ainsi qu'ils nommoient en langue Arabesque le Cardinal Ximenes. Quelques esclaves ayant été autrefois au service du Cardinal, considerant attentivement cette tête qui servoit de jouet à ces enfans, la reconnurent d'abord aux traits, & dirent

publiquement que ce ce n'étoit pas ce que l'on pensoit, & que cette tête n'avoit nulle ressemblance avec celle de l'Alfaquis des Chrêtiens. Le peuple dans les transports de sa joye ne voulut point ajoûter foi aux paroles de l'esclave.

Pendant que l'Infanterie fait des efforts incroyables pour gagner le sommet de la montagne, la Cavalerie fut obligée de faire un long circuit & de tourner par les côtez afin de trouver un chemin plus commode. Ayant enfin surmonté tous les obstacles & s'étant jointe à l'Infanterie ils attaquerent les Maures de tous côtez & les menerent l'épée dans les reins jusqu'à l'Aqueduc; on avoit conduit le canon avec une peine & un travail incroyable jusques sur le haut de la montagne. Alors les Infidelles battus de tous côtez & chassez de leurs retranchemens se mirent honteusement en fuite. Comme les portes de la ville étoient fermées & que les vainqueurs poursuivoient les fuyards à toute outrance, ils se debanderent & se sauverent comme ils purent, mettant toute l'esperance de leur salut dans la vitesse de leurs jambes. Les Espagnols n'étant pas encore saoulez de sang, les poursuivirent bien au-delà de la ville.

La garnison Arabe qui étoit dans la ville, voyant le desordre qui regnoit parmi les Troupes Espagnoles, fit une

ſortie, croyant que l'occaſion étoit favorable pour la défaire entierement. Les Maures conduits par le Gouverneur de la ville marcherent en bon ordre & attaquerent les Eſpagnols par derriere. Mais un nouvel incident rallentit leur ardeur, car tandis qu'ils étoient aux mains avec les vainqueurs, ils apperçurent un grand nombre d'Eſpagnols qui plantoient des échelles pour eſcalader la muraille de la ville. D'un autre côté les matelots & un reſte des ſoldats qui étoient encore ſur les vaiſſeaux accourent & vinrent au ſecours de leurs compagnons, trouvant la ville ſans défenſe & ſans garniſon en cet endroit, ayant planté des échelles ils s'emparerent d'abord de quelques Tours, ne trouvant perſonne qui leur diſputât le terrain, ils entrerent enfin dans la forteresse nommée Alcaſaba & ſe rendirent dans un moment les maîtres de toute la ville, qui fut abandonnée au pillage pour la recompenſe des vainqueurs.

Cet évenement ſi ſubit remplit les Maures de ſurpriſe & de deſeſpoir, ils voulurent faire de nouveaux efforts pour rentrer dans la ville & pour la reprendre, mais l'audace eſt temeraire quand elle n'eſt pas ſoutenuë de la force. Les vainqueurs ſortant de la ville en même-tems par une autre porte, entourent les Infide-

On fait un carnage horrible des Infidelles qui sont reduits au desespoir.

lés & les attaquent vivement de front & par derriere & en font un carnage horrible, 4000. Maures demeurerent sur la place & 5000 furent faits esclaves.

Ce fut une espece de miracle que les Espagnols qui n'observerent en tout ce jour-là aucun ordre de bataille & qui combatirent tumultuairement, transportez par l'ardeur de leur grand courage, ayent pû remporter une victoire si celebre & si complete. A peine la ville fut elle prise que le Gouverneur de Tremesen à la tête d'une armée nombreuse parut tout à coup dans le dessein de la secourir, & il l'eut peut-être fait, si les Espagnols ne fussent allez à sa rencontre avec plus de temerité que de prudence. Le Cardinal Ximenes qui n'avoit cessé de prier Dieu comme un autre Moyse pendant que ses soldats combatoient, entra dans la ville en triomphe, purifia & consacra selon les ceremonies Chrétiennes, la principale Mosquée & en fit la Dedicace sous le nom de Nôtre-Dame de la victoire.

Les Espagnols remportent une victoire complete contre les Maures en Affrique.

Dès le lendemain, content du succez de son entreprise & de cet heureux commencement de la guerre contre les Maures, fit mettre à la voile pour retourner à Carthagene, laissant dans la ville Pierre Navarre pour Gouverneur, en attendant de nouveaux ordres de la part

du Roy d'Eſpagne. Ayant mis pied à terre au port de Carthagene, il envoya un courier à Ferdinand pour lui porter la nouvelle & lui faire un détail de la victoire que les Eſpagnols avoient remportée ſur les Infideles. Il partit pour aller à Alcala & il y arriva quinze jours après la reduction d'Oran, il marchoit dans un état plus convenable à un ſimple particulier qu'à un conquerant, il attribuoit cette victoire plûtôt au ſecours de Dieu qu'à la force & à l'induſtrie humaine, pour ne s'en point faire accroire & pour ne point bleſſer la modeſtie par un ſentiment de vanité.

Le Cardinal Ximenes avoit reſolu de joindre à l'Archevêché de Tolede, les Canonicats & tous les revenus d'Oran, afin de laiſſer à la poſterité un monument éternel de ſa victoire : mais l'Evêque d'Oran s'oppoſa de toute ſa force à cette réunion, pretendant, fondé ſur une Bulle du Pape, que cette ville étoit de ſon Evêché, & qu'autrefois elle avoit été ſans contredit un ſiege Epiſcopal. Les plus ſavans dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, ſoutenoient au contraire qu'il n'y avoit jamais eu d'Evêque à Oran, & que la ville d'Orenſe qui n'en eſt pas fort éloignée étoit indubitablement de la Province de Carthage, comme il étoit aiſé de le

prouver par des monumens irreprochables. Ils ajoutoient qu'Oran & tous les païs d'alentour étoient indubitablement renfermez dans les limites de la Province Tingitane, cette opinion l'emporta dans le procez qui fut intenté à ce sujet.

Ferdinand n'oublia rien pour faire bien fortifier cette nouvelle conquête & pour relever la gloire d'Oran par plusieurs beaux privileges. Il fit assembler à Vailladolid, le Chapitre General de l'Ordre de Saint Jacques, où il fut resolu de construire dans la ville d'Oran une maison de cet ordre, dans laquelle plusieurs Gentils-hommes prendroient la croix pour être toûjours en état de faire la guerre aux Maures, ennemis irreconciliables du nom Chrétien. On obtint à ce propos une Bulle du Pape qui réunissoit tous les revenus de deux Commanderies du même Ordre à la maison d'Oran, située dans les Evêchez de Compostelle & d'Oviedo pour faire subsister avec honneur ce nouvel établissement & pour y entretenir un bon nombre de noblesse qui pouvoit être d'un grand secours dans la guerre que l'on projettoit de faire aux Maures.

Plusieurs difficultez insurmontables qui survinrent coup sur coup, empêcherent

rent l'établiſſement que l'on vouloit faire à Oran en faveur des Chevaliers de Saint Jacques. Le nouveau decret que fit le Pape en faveur des Chevaliers d'Alcantara & de Calatrava n'eut pas un plus heureux ſuccez. Pierre Navarre après la conquête d'Oran pour ne pas demeurer oiſif, enleva encore ſur les Infideles, Bugie & Tripoli. On avoit de même projetté de bâtir dans ces deux villes des maiſons de l'Ordre d'Alcantara & de Calatrava. Le Pape en avoit accordé la permiſſion par une Bulle expreſſe ; pluſieurs cauſes imprevûës & pluſieurs incidens en empêcherent l'execution. Les guerres qui s'allumerent en Italie en ce tems-là, firent entierement évanouir les idées & les projets de ces nouveaux établiſſemens.

CHAPITRE II.

Hiſtoire des troubles d'Italie & de la guerre que pluſieurs Puiſſances liguées enſemble firent aux Venitiens.

LA Republique de Veniſe abuſant ou ſe prevalant des fâcheuſes conjonctures où ſe trouvoient alors les Puiſſances voiſines de cet état, avoit uſurpé injuſtement pluſieurs villes & pluſieurs fortereſſes qu'elle refuſoit abſolument de rendre aux parties intereſſées, quoiqu'on l'en eût ſommé pluſieurs fois pour la contraindre par la force à ce qu'elle refuſoit de faire de bonne grace, il fut arrêté dans le traité de Cambrai que toutes les Puiſſances intereſſées à ces injuſtes uſurpations des Venitiens ſe ligueroient contr'eux & leur feroient la guerre pour les obliger à reſtituer ce qu'ils avoient pris ſur chacun des Princes confederez, à condition toutes-fois qu'aucun d'eux ne commenceroit la guerre ni les actes d'hoſtilité avant le premier jour d'Avril.

Ferdinand ſcrupuleux obſervateur de cette convention, fit équiper une Flotte en Eſpagne où il fit embarquer deux mille ſoldats choiſis ſous la conduite du General Zamud pour les joindre aux troupes de Naples & qui compoſoient en tout cinq mille hommes. Cet armement ſe fit avec beaucoup de lenteur par la negligence du Viceroi, peu propre aux expeditions militaires & plus capable de bien Gouverner un état dans la paix que dans la guerre. Il avoit alors quelques ſoupçons de la mauvaiſe volonté des Seigneurs Napolitains qui cabaloient & qui faiſoient eux-mêmes des conſpirations pour exciter des troubles dans le Royaume.

Preparatifs que font diverſes Puiſſances pour attaquer les Venitiens

Fabrice Colonne qui n'étoit nullement d'avis d'attaquer les villes de la Poüille avant que l'armée Navale fut en état de contenir les Venitiens pour les empêcher d'inſulter les villes maritimes & de porter du ſecours à celles que l'on voudroit aſſieger. On crut qu'il n'agiſſoit pas de bonne foy & qu'il y avoit de la ſupercherie dans ſon procedé ; les plus équitables diſoient qu'ils le croyoinet de la ſorte & qu'il parloit conformément à ſes prejugez, car les plus habiles ſe trompent aſſez ſouvent dans leurs idées quelque éclairez qu'ils puiſſent être.

Le Roy de France attaqua tout ou-

vertement les Venitiens. Il avoit envoyé la Trimoüille en Suisse avec de grandes sommes d'argent pour y lever des soldats, & commandé en même tems aux Troupes Françoises de passer les Alpes aussi-tôt que la saison le permettroit. Ce Prince se mit lui-même en marche au commencement du mois de Mai & prit la route de Milan. Charles d'Amboise avoit été fait Gouverneur de cette ville par la faveur de son Oncle le Cardinal de Rouen & commandoit dans toute l'Insubrie comme arbitre souverain de la paix & de la guerre. Antoine Duc de Lorraine suivit le Roy de bien près, toute l'armée composée de quarante mille hommes se repandit de tous côtez sur les terres des Venitiens, qui avoient une armée de cinquante mille hommes ramassez à la hâte & sans choix. Le Comte de Pitilian & Barthelemi Luce tous deux de la famille des Ursins, ennemis declarez du Roy d'Arragon depuis la guerre de Naples, étoient les Generaux de l'armée Venitienne campée à Rivialte, petite ville dont les Venitiens s'étoient emparé depuis peu.

Les François & les Venitiens font paroître une ardeur égale pour en venir aux mains.

Les François étoient campez vis-à-vis, & l'on remarquoit dans les deux camps une égale ardeur de combattre & d'en venir aux mains. Les Venitiens encore

plus ardens & plus impatiens que les autres firent les premieres attaques, la victoire balança & fut long-tems incertaine entre les deux partis. Les lâches se battoient & se défendoient comme les plus courageux avec la même ardeur & & le même desir de vaincre, l'Infanterie Italienne eut quelque avantage sur l'Infanterie Françoise, qui perdit quelque peu de terrain & qui fut obligée de reculer. Les plus legeres circonstances causent quelquefois de grandes revolutions dans les armées un jour de bataille, l'artillerie Françoise cachée derriere des buissons fit inopinément une décharge tres-brusque & tres-violente sur les Venitiens qui ne s'y attendoient pas & qui les mit en deroute. Cette surprise fut la premiere & la principale cause de la victoire que les François remporterent après avoir fait un horrible carnage de leurs ennemis. L'Infanterie Venitienne ne gardant plus d'ordre ni de rangs fut accablée & détruite entierement par la Cavalerie Françoise qui ne faisoit que commencer à combattre. Toute l'armée Venitienne se mit à fuir en desordre & sans oser faire face aux ennemis qui les poursuivoient l'épée dans les reins. Petilian se sauva avec un fort petit nombre d'Officiers. Son Collegue tomba

entre les mains des François & fut fait prisonnier de guerre.

On n'avoit pas vû depuis long-tems une victoire aussi memorable & aussi complette. Le Roy de France fit construire sur le champ de bataille une Chapelle sous le nom de Nôtre-Dame de la victoire, pour servir d'un monument éternel de la défaite de ses ennemis. Cette bataille eut des suites tres-avantageuses pour le vainqueur. Toutes les villes envoyoient à l'envi des deputez implorer sa clemence, Cremone, Creme, Bergame, & plusieurs autres.

En même-tems François Marie de la Bouëre, neveu du Pape & fils de son frere, prit sur les Venitiens une petite ville auprès de Faenza & Faenza même dont il s'empara peu de tems après aussibien que de Rimini & de Ravenne, ville tres-celebre. En un mot il enleva aux Venitiens tout ce qu'ils avoient usurpé sur les terres du Pape.

Quoique le Viceroy de Naples agit avec beaucoup de lenteur, cependant vers la fin du mois de Mai son armée fut en état d'attaquer de ce côté-là les frontieres des Venitiens & les villes qu'ils avoient usurpées dans la Poüille. Prosper & Fabrice Colonne, le Prince

de Melfes, le Comte de Nole & plusieurs autres Seigneurs accompagnerent le Viceroy en cette entreprise. Ils avoient appris la nouvelle de la victoire signalée que les François avoient remportée sur leurs ennemis & resolurent d'en tirer tout l'avantage qu'ils pourroient pour ne se pas rendre suspects au Roy leur maître ni s'exposer à son indignation, les Ducs de Ferrare & de Mantouë profitant de l'occasion reprirent aussi sur les Venitiens quelques villes de leurs Etats qu'ils avoient usurpées.

Triste situation des affaires de la Republique de Venise.

Tout conspiroit alors pour contribuer à la perte & au malheur des Venitiens. Peu s'en fallut que la ville de Venise même ne fût abimée de fond en comble par une furieuse tempête : ce fut une espece de miracle qu'elle pût resister à la violence des vents qui renversoient les plus gros arbres & les plus grands édifices. Telle est la condition des choses humaines, les biens ne sont pas de longue durée ni les maux ne sont pas éternels, les biens & les maux se succedent, l'adversité est adoucie par quelque prosperité.

La consternation des Venitiens fut alors si grande qu'ils delibererent de remettre leur ville entre les mains de Ladislas Roy de Hongrie, au moins le bruit en courut

se flattant que son secours & ses troupes pourroient faire changer de face à leur mauvaise fortune & les tirer du malheur où ils étoient. Ils vouloient bien dans cette esperance lui sacrifier leur liberté qu'ils conservoient inviolablement depuis tant de siecles. Les plus grands courages sont forcez quelquefois de ceder à la necessité & de succomber sous une force majeure & une puissance superieure, comme les Pisans se virent enfin forcez de ceder aux Florentins qui les priverent de leur liberté.

L'Empereur se prepare de son côté à faire aussi la guerre aux Venitiens.

Outre tous les malheurs qui accabloient depuis long-tems les Venitiens, l'Empereur excité par l'exemple des autres Puissances & de son propre mouvement, se rendit à Inspruc du côté des Alpes au commencement du mois de Juin pour faire la guerre aux Venitiens. Il avoit nommé General de sa Cavalerie Constantin Comnene Prince de Macedoine. Louis de Gonzague Oncle paternel du Duc de Mantouë, le Comte de la Mirandole & plusieurs autres Seigneurs Italiens servoient dans l'armée de l'Empereur. De sorte que l'Italie étoit comme acharnée à se détruire elle-même. Quinze mille Espagnols abandonnerent l'armée du Roy de France pour se joindre à celle de l'Empereur.

Cependant les Venitiens ne s'abandonnerent pas eux-mêmes dans la triste conjoncture où ils se trouvoient, ils demanderent tres-humblement la paix à l'Empereur aux conditions qu'il voudroit lui-même leur prescrire, & lui envoyerent sur cela la carte blanche avec les souscriptions du Senat. Ils ne lui demandoient seulement que de proteger des malheureux qui s'abandonnoient à sa clemence & de prendre sous sa protection une ville celebre qui se voyoit reduite au desespoir. L'Empereur rebuta d'abord une Requête si humble & si soumise, & voulut pour le preliminaire de la paix qu'on lui rendît Verone, Vicence, Padouë : de sorte qu'il ne restoit plus rien aux Venitiens dans toute l'Italie, Il sembloit même à la demarche fiere & aux reponses superbes de l'Empereur qu'il ne mettroit bas les armes & qu'il ne se tiendroit en repos qu'après avoir reduit la ville de Venise même sous sa puissance. Mais ce Prince ne faisoit pas alors assez de reflexion à l'inconstance des choses humaines.

On se preparoit à attaquer de tous côtez cette ville infortunée, les Imperiaux, les Espagnols, les François la regardoient déja comme une proye qui ne pouvoit leur échapper, ils en avoient fait

le partage dans leur imagination pour la posseder tous en commun, ce qui étoit une esperance & une idée vaine & chimerique & une entreprise extravagante. Cependant le dessein de l'Empereur ne déplût pas d'abord à Ferdinand, quoiqu'il se fût déja emparé pour sa part de toutes les villes de la Poüille. Il renvoya en Espagne tous les Soldats Espagnols & ne laissa en Italie que sa Flotte. D'un autre côté le Pape fit aussi des reflexions & crut qu'il n'étoit pas avantageux au Christianisme de détruire absolument la Republique de Venise, car outre que ce Projet paroissoit frivole & chimerique, on comprit aisément que tout l'avantage en reviendroit au Roy de France, à cause du voisinage du Milanez & que les Etats des autres Alliez étoient fort éloignez.

Ce Prince dès que la paix seroit faite & que les Troupes des Princes Confederez seroient retournées en leur païs, s'empareroit étant sur les lieux, de toutes les parties de la ville de Venise qui seroient tombées dans le partage des autres Alliez. Ce qui pouvoit peut-être encore dans la suite lui faire naître la pensée & les desirs de conquerir toute l'Italie, & même de donner à l'Eglise un Pape de sa faction & de sa pleine autorité. Cette idée donna au Pape Jules une vive appre-

henſion d'être déthroné dès ſon vivant par un Prince d'un eſprit vif & ardent, & qui auroit en main des forces auſquelles il ſeroit impoſſible de reſiſter.

Le Pape eſt inquiet des démarches du Cardinal d'Amboiſe.

Ce qui augmenta encore l'inquietude du Pape, ce fut que le Cardinal d'Amboiſe qui avoit été ſon rival quand il fut élû, avoit eu une conference ſecrette avec l'Empereur dans la ville de Trente, & qu'ils avoient même pris des meſures afin que l'Empereur & le Roy de France puſſent ſe voir & s'aboucher en quelque lieu commode. Cette propoſition avoit fort inquieté le Pape, naturellement défiant & ſoupçonneux. Mais il n'y avoit nullement à craindre que ces deux Princes vouluſſent tenter une entrepriſe également pernicieuſe à l'Egliſe & à l'Etat. Une Puiſſance fondée ſur l'opinion des hommes plûtôt que ſur ſes propres forces eſt toûjours inquiete & chancelante, telle qu'eſt la puiſſance Eccleſiaſtique. De ſorte que ce Pontife fit remuer toutes ſortes de reſſorts pour empêcher l'entrevûë de l'Empereur & du Roy de France. Le Roy Ferdinand comme un fin & ruſé politique n'oublia rien pour jetter des défiances & des ſoupçons dans l'eſprit de l'Empereur, Prince facile & ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on vouloit lui donner,

en lui faisant entendre qu'il y avoit du mystere & de la mauvaise volonté dans l'empressement & l'amitié que le Roy de France lui temoignoit, dont il devoit se defier.

Le Roy de France comblé de gloire retourne en ses Etats.

Le Roy de France ayant terminé en si peu de tems la guerre d'Italie, avec tant de gloire pour lui & de si grands avantages pour son Royaume, alla se reposer à Milan, d'où il partit peu de tems après pour retourner en ses Etats, où plusieurs affaires importantes le rappelloient incessamment, il dispersa 1500 Cavaliers armez de toutes pieces dans les villes qu'il avoit recemment conquises, ils y demeurerent en garnison sous la conduite de Charles d'Amboise Seigneur de Chaumont & Connétable de France. Cette charge étoit plus illustre, & d'un plus grand poids & d'une plus grande autorité que celle de General de la Cavalerie.

La plus grande partie de l'Armée Imperiale fut distribuée vers Trevise & dans plusieurs places du Tirol, qui sembloient pancher à la revolte entraînées par le mauvais exemple de plusieurs autres villes. Les Venitiens n'avoient rien conservé de leurs conquêtes ou de leurs usurpations dans tout le continent de l'Italie. Ce regret les picquoit vivement & leur ins-

piroit des pensées de faire de nouveaux efforts pour se relever après s'être vû à deux doigts d'une perte totale & reduits à la derniere extremité. Les habitans de Padouë prenoient de secretes mesures pour se revolter & secouer le joug des Allemands qui leur paroissoit insupportable. Les Venitiens prirent cette occasion dans l'absence des troupes Allemandes qui étoient alors fort éloignées du Padouan. Ils traiterent secrettement de cette affaire avec les citoyens, & après avoir bien concerté ensemble la conduite qu'il falloit tenir & les mesures qu'ils devoient prendre pour faire réussir heureusement ce projet, ils se rendirent les maîtres de la ville & chasserent la garnison Allemande.

André Gritti à la tête de mille cavaliers & de quelques troupes d'Infanterie se saisit d'abord des portes. Les citoyens accoururent & firent main basse sur les Allemands qui furent contraints de se refugier dans la citadelle qu'ils rendirent dès le lendemain par composition; de sorte que cette ville qui avoit été prise par les Allemands, fut reprise sur eux au bout de quarante deux jours. Les Venitiens regarderent cette époque comme la fin de leurs miseres & le commencement de leur bonheur. Les affaires humaines

s'élevent & tombent presque selon les diverses conjonctures. L'Empereur étoit au pied des Alpes quand on lui apporta la premiere nouvelle de ce fâcheux évenement, éloigné de Padouë d'environ vingt-quatre milles. Les Venitiens poussant leur pointe prirent Assula, où il y avoit en garnison 250 Espagnols qu'ils firent passer au fil de l'épée. Ils exercerent une pareille cruauté sur 200 autres Soldats de la même nation qui étoient en garnison à Castel-Franco. Le Capitaine Alvarade qui les commandoit y fut fait prisonnier de Guerre.

Les Venitiens massacrent un grand nombre d'Espagnols.

La fureur des Venitiens & l'envie de se vanger des maux qu'ils avoient soufferts étoit telle, qu'ils massacrerent impitoyablement 1500 Espagnols qui avoient passé de l'armée Françoise dans l'armée Imperiale. Il est vrai que ces Troupes avoient commis de grands desordres dans la campagne, pillant & tuant les gens du païs, sans épargner la pudeur des femmes & des filles qu'ils violoient impunément, les Espagnols s'étoient rendus odieux par leur avarice, leur licence effrenée, leurs débauches & les desordres qu'ils commettoient par tout. On fit main basse sur eux, ils furent tous égorgez ou faits prisonniers, il n'en échappa qu'un petit nombre de ce massacre general.

Verone vouloit suivre aussi l'exemple de Padouë & se rendre aux Venitiens, Mais la Palice y accourut promptement avec des Troupes & contint les habitans dans le respect & l'obéïssance, en attendant que l'Empereur y pût envoyer une garnison suffisante pour retenir les Bourgeois enclins à la revolte. L'Empereur fit venir de nouvelles Troupes de Flandre & d'Allemagne, ne voulant pas rentrer en Italie ni recommencer la guerre avec une armée trop foible, pour ne pas exposer au mépris la Majesté Imperiale.

Quand toutes les Troupes de ce Prince furent rassemblées, son armée forte de trente mille hommes reprit la route d'Italie. Le Roy de France lui envoya 1300 Cavaliers de Troupes auxiliaires & le Pape 300. On marcha vers Padouë avec toutes ces forces pour en faire le siege vers le commencement de Septembre. Petilian accourut au secours avec les principaux chefs de l'armée Venitienne, qui se jetterent dans la place, bien resolus de la défendre jusqu'à la derniere extrêmité, de même les habitans promirent de s'exposer à toutes sortes de maux pour soutenir le siege & pour ne pas retomber sous la domination des Imperiaux, qui leur étoit devenuë insupportable. Leur principale ressource consistoit en

deux mille Cavaliers Epirotes. Ils faisoient de frequentes sorties qui desoloient les assiegeans & ruinoient chaque jour tous leurs travaux, sans leur donner le tems de se reconnoître & de respirer.

Cependant les batteries de canon abatirent une grande partie de la muraille & firent une brêche assez large. Les Allemands se presenterent en bon ordre pour insulter la place & pour y entrer par la brêche, mais ils furent repoussez avec un grand carnage, il y avoit dans la place plus de vingt-cinq mille hommes en état de porter les armes & de la défendre, ils recevoient à tous momens de nouveaux secours sans qu'il fût au pouvoir des assiegeans de s'y opposer. De sorte que les assiegez non contens de garder leurs murailles, sortirent pour donner bataille en pleine campagne. Les Espagnols s'étoient déja emparé d'un bastion & ils y avoient fait un logement. Mais une mine que les assiegez firent jouer à propos les fit presque tous perir. C'étoit l'élite & la fleur de l'Infanterie Espagnole, qui avoit toûjours fait la guerre & remporté tant de victoires sous la conduite du Grand Gonzalve.

Cette deroute abbatit le courage des

aſſiegeans, de ſorte qu'ils ne cherchoient qu'un pretexte honnête pour lever le ſiege ſans honte & ſans infamie, n'eſperant plus d'emporter la place, quoique la bréche fut conſiderable. Ils ſe retirerent enfin au commencement du mois d'Octobre ſans ſe ſoucier de leur reputation, l'ennui de la longueur du ſiege & la crainte, l'emporterent ſur l'honneur. La reputation eſt d'une extrême conſequence à la guerre. Cette levée de ſiege faite mal-à-propos & dans une fâcheuſe conjonƈture, cauſa tout-à-coup une grande revolution dans les affaires.

L'eſperance que les Venitiens conçurent de vaincre les Allemands, leur inſpira un deſir ardent de les attaquer & de leur donner bataille. Les habitans de Vicence ſe ſouleverent les premiers & prirent les armes, ils appellerent à leur ſecours les Padouans, contre Gaſpard Sanſeverin qui commandoit dans la ville une garniſon de trois milles Allemands au nom de l'Empereur. On les attaqua avec tant de furie, qu'ils furent contraints de ſe rendre & d'abandonner la ville.

D'un autre côté les Troupes Venitiennes ne demeuroient pas oiſives, jugeant à propos de profiter de la fortu-

ne qui se declaroit en leur faveur. Elles reprirent aux environs de Padouë plusieurs places dont le Duc de Ferrare s'étoit emparé. Ce qui fit soupçonner que les habitans avoient excité sous main les Venitiens à entreprendre cette guerre, & que leurs victoires ne devoient point être attribuées ni à la force & à la superiorité de leurs armes, ni à la negligence où à la lâcheté des Allemands, mais plûtôt à la malice & aux fourberies des gens du païs.

Les bons succez redoublent le courage des Venitiens.

Tous ces succès enflerent le courage & redoublerent les esperances des Venitiens, ils preparerent une Flotte & remonterent le Po pour aller assieger Ferrare. Ils prirent en chemin faisant quelques petites places. Les gens du païs les favorisoient à cause de l'aversion extrême qu'ils avoienr pour les Allemands. Ils n'eurent pas le même succez devant Ferrare. Le Duc & le Cardinal son frere furent secourus bien à propos par les troupes du Pape & du Roy de France. Une batterie de canons qu'ils placerent sur les bords du Po, mit en desordre l'armée Venitienne, en telle sorte que de dix-sept Galeres on n'en sauva que deux, ce qui les obligea de lever promptement le siege & de se retirer avec honte.

Cependant André Gritti fit prisonnier de guerre le Marquis de Mantouë qui se retiroit à la tête d'une Troupe de Cavalerie, il le surprit avant qu'il pût rentrer dans la ville, où il tâchoit de se sauver par des chemins detournez. La ville de Verone flottoit entre la crainte & l'esperance, la crainte faisoit pancher les habitans du côté de l'Empereur, l'inclination leur faisoit preferer les Venitiens. Jean Emmanuel y étoit en Garnison avec deux mille Espagnols qu'il commandoit. Un nouveau secours de François qui vint tout à propos, empêcha les habitans de se revolter & les retint dans le devoir malgré le panchant qui les entrainoit.

D'Aubigni commandoit les Troupes auxiliaires de France, il étoit neveu du fameux d'Aubigni qui s'étoit signalé tant de fois pendant tout le cours de la guerre de Naples, & que les Historiens François mettent au nombre des plus grands Generaux qui ayent commandé les Troupes de cette Nation. D'un autre côté Charles d'Amboise qui conduisoit l'élite de l'armée de France, étoit campé entre Bresse & Cremone pour être plus en état de donner du secours à ceux qui en auroient le plus de besoin, Trivulce fut chargé du soin de garder la Bresse, Louis

de Beaumont qui servoit depuis quelques années dans l'armée de France, fut envoyé à Rome en la place de Jean Emmanuel qui souhaitoit de se retirer. Ce Beaumont étoit originaire de Gascogne d'une illustre noblesse, d'une habileté dans l'art militaire & d'une valeur égale à sa haute naissance.

CHAPITRE III.

Le Roy Ferdinand pour être plus en état de continuer avec succez la guerre d'Affrique termine toutes les contestations qu'il avoit avec l'Empereur.

LA jalousie des familles de Beaumont & de Grammont avoit excité de grands desordres & de longues Guerres dans la Gascogne, la Navarre & plusieurs endroits du Royaume d'Espagne, depuis la mort du Comte de Lerins. Le Roy Ferdinand forma le dessein de faire rentrer dans tous les biens de ses ancêtres Louis de Beaumont fils du deffunt & d'une sœur du Roy qui vivoit encore alors. Il forma ce projet dans le tems

que le feu de la guerre étoit le plus allumé par toute l'Insubrie, mais il étoit bien difficile d'adoucir l'esprit aigri de Beaumont qui supportoit avec une extrême impatience & un ardent desir de se vanger de tous les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits. Toutes les mesures que l'on prit pour le flechir ; la complaisance, l'autorité, les offres, les flateries furent inutiles. On trouvoit qu'il y avoit de l'injustice à punir le fils pour les fautes personnelles du pere qui avoit causé de grands desordres dans l'Etat par les factions.

Ferdinand avoit encore une autre chose fort à cœur, il souhaitoit avec beaucoup d'empressement de terminer enfin toutes les contestations qui étoient entre L'Empereur & lui, il y avoit déja long-tems que l'on cherchoit des mesures efficaces pour finir cette dispute qui tenoit tous les esprits en suspens & partagez. Cette reconciliation étoit le remede le plus sûr pour contenir l'esprit inquiet des Seigneurs Espagnols amateurs des choses nouvelles & des factions, & qui panchoient tout ouvertement vers la revolte.

On cherche des mesures pour finir les contestations entre l'Empereur & le Roy Ferdinand.

Depuis la mort de la Reyne Isabelle Epouse de Ferdinand, ce Prince ne sentoit nulle repugnance de remettre entre les

mains de Charles de Luxembourg ſon petit fils, le Royaume d'Eſpagne qui lui appartenoit de droit du côté de ſa mere & que la foibleſſe de ſon eſprit aliené mettoit hors d'état de gouverner par elle-même, mais Ferdinand vouloit attendre que ce jeune Prince eût atteint l'âge de 22 ans ſelon la diſpoſition expreſſe du Teſtament de la Reyne Iſabelle. Cette clauſe étoit fort avantageuſe à Ferdinand, qui n'en vouloit point demordre. L'eſprit de l'homme eſt inſatiable, & la cupidité du commandement n'a point de bornes, cette paſſion eſt la plus violente de toutes celles dont le cœur humain eſt agité & qui flatte le plus ſon ambition.

On choiſit pour Juges de cette grande conteſtation, le Roy de France & le Cardinal d'Amboiſe qui renvoyerent en Eſpagne André Burgius pour y porter les conditions & les clauſes du traité qu'ils avoient projeté, il y fut reçû avec toutes ſortes d'agrémens. L'Evêque de Catane Ambaſſadeur de Ferdinand fut choiſi pour negocier cette affaire avec l'Empereur, & pour ſtipuler les conditions du traité par lequel on demeura enfin d'accord que Ferdinand demeureroit adminiſtrateur du Royaume de Caſtille, & que quand il arriveroit que le Roy Ferdinand eût un enfant mâle de la Reyne Germaine

de Foix son Epouse, cela ne pouvoit préjudicier aux droits legitimes de Charles, sur le Royaume de Castille. Pour donner plus de poids aux conditions de ce traité, il fut jugé à propos dans une assemblée generale des Etats, d'obliger tous les peuples à renouveller leur serment de fidelité en faveur de Charles, ne reconnoissant point d'autre heritier legitime du Royaume de Castille & que Ferdinand de son côté feroit un serment particulier de bien gouverner le Royaume selon les loix & les coûtumes de l'Etat.

L'Empereur demandoit que l'on assignât tous les revenus de la Principauté des Asturies pour la subsistence & l'entretien de Charles son petit fils. Ferdinand s'y opposa d'abord comme à une nouveauté dont on n'avoit point encore eu d'exemple en faveur d'aucun Prince d'Espagne avant qu'il eût été marié, cependant il consentit à la fin qu'on lui assignât une pension annuelle de trente mille écus d'or, promettant d'augmenter cette pension quand le Prince se marieroit pour fournir à ses besoins autant que l'abondance & la richesse du tresor le pourroient permettre.

Demandes de l'Empereur pour l'entretien de Charles de Luxembourg son petit fils.

Outre toutes ces conditions, l'Empereur vouloit aussi qu'on lui assignât per-

sonnellement sur les revenus du Royaume de Castille une pension de cent mille écus d'or, dont il avoit un besoin tres-pressant, toutes ses Finances ayant été épuisées par la guerre. Ce Prince croyoit ne pas mettre à un trop haut prix, la paix qu'on lui demandoit. Le Roy cependant s'y opposa sous pretexte que le Tresor Royal & les Finances étoient entierement épuisées & endettées de cinq cent mille écus d'or pris sur les Banquiers que l'on étoit obligé de rembourser incessamment.

Ferdinand promit aussi à l'Empereur de lui donner cinquante mille écus d'or que les Florentins lui devoient, pour les avoir secourus pendant la guerre qu'ils avoient contre les Pisans, dont ils venoient d'opprimer la liberté. Il s'engagea encore de lui envoyer 300 Cavaliers armez de toutes pieces, dont il payeroit la solde pendant quatre ou cinq mois pour faire la guerre aux Venitiens. On ajoûta à toutes ces conditions que quand Charles prendroit la resolution de venir en Espagne, on lui envoyeroit une Flotte pour l'y porter, & que dès le moment qu'il y seroit arrivé, cette même flotte conduiroit le Prince Ferdinand son cadet dans les païs-bas.

Jean Emmanuel ni les autres Seigneurs Espagnols

Espagnols n'eurent aucune connoissance de tous ces grands projets, parce qu'ils étoient alors en Allemagne. A la premiere nouvelle qu'ils en eurent, ils employerent tous les ressorts dont ils se purent aviser pour rompre le concordat sans y pouvoir réussir, afin de rompre toutes leurs mesures, cette affaire fut entierement remise entre les mains de la Princesse Marguerite, avec un plein pouvoir de l'Empereur son pere de conclure & de signer le traité. Les contestations & les disputes cesserent enfin par les soins & la vigilance de cette sage & vertueuse Princesse. On envoya au Roy Louis XII. par une espece de bienséance, les articles du traité deja conclu, afin qu'il en decidat selon la justice & l'équité, de concert avec le Cardinal d'Amboise.

Louis XII faisoit alors sa demeure au Château de Blois. Mercurin Gatinarin President de Bourgogne & André Burgius Ambassadeur ordinaire de l'Empereur, comparurent en qualité d'Avocats pour défendre la cause & les interêts de ce Prince. De la part de Ferdinand, Jacques Albion son Ambassadeur à la Cour de France & Jerôme Cabamillus destiné pour lui succeder, firent paroître leur zele à soutenir les interêts de leur maître. Après que toutes les raisons eu-

rent été amplement déduites de part & d'autre, tous les articles & toutes les conditions du traité dont les parties étoient tombées d'accord furent approuvées & confirmées par une Sentence contradictoire au commencement du mois de Decembre.

Traité de paix conclu entre l'Empereur & le Roy Ferdinand.

Conformément aux conditions de ce traité on restitua à ceux qui avoient suivi le parti de l'Empereur, tous les biens, les honneurs, les charges & les dignitez dont ils avoient été dépoüillez, avec une entiere liberté de retourner en leur patrie quand ils le jugeroient à propos. On rendit aussi la liberté à Pierre Guevarra prisonnier depuis longtems. Telle fut l'issue de cette longue contestation, qui tenoit tous les esprits en suspens & qui entretenoit la division par toute l'Espagne.

Depuis que la paix eut été concluë entre l'Empereur & Ferdinand, plusieurs Seigneurs Espagnols pleins d'impatience, amateurs de choses nouvelles, partirent pour aller en Flandres faire leur Cour au jeune Prince. Alfonse Manrique Evêque de Badajox, homme d'un esprit inquiet & turbulent & dont l'humeur n'avoit jamais pû compatir avec celle du Roy, ne pouvant souffrir la situation des affaires presentes, aima mieux passer

en Flandres & s'exiler volontairement, que de vivre à son aise & en repos dans sa patrie.

Il n'y avoit plus rien qui troublast la tranquillité du Royaume d'Espagne depuis la reconciliation de l'Empereur & & de Ferdinand. Ce Prince pour profiter du loisir que la paix lui donnoit, s'appliqua tout entier à faire de grands preparatifs pour porter la guerre en Afrique contre les ennemis éternels du nom Chretien. Il esperoit retirer bien plus de gloire & de plus grands avantages de cette guerre que de celle qu'il venoit de faire aux Venitiens. Après que chacune des Puissances liguées eurent retiré des mains des Venitiens les villes qui lui appartenoient, Ferdinand pretendoit que la guerre devoit finir, car il étoit désavantageux aux interêts de la Religion Chrétienne, d'exterminer entierement la Republique de Venise dont on pouvoit tirer de grands secours contre les Turcs & les autres ennemis du nom Chretien.

Ce Prince jugeoit donc à propos que l'on reçut les Venitiens au rang des autres Puissances Confederées, afin d'unir toutes leurs forces ensemble pour attaquer de concert les Turcs par mer & par terre. Tous les Alliez n'avoient pas

Projets pour attaquer de concert les Ottomans par mer & par terre.

les mêmes pensées ni les mêmes inclinations que Ferdinand, il étoit bien difficile de les réünir & de les amener tous au même point, quoique Ferdinand s'offrit de conduire lui-même l'armée en Orient, quand les Princes Chrétiens auroient fourni chacun leur contingent & les choses necessaires pour l'heureux succez de cette grande entreprise. Le Pape approuva & loüa infiniment un dessein si noble & si genereux & promit authentiquement d'y contribuer selon toute l'étenduë de son pouvoir.

Les Troupes de Naples & de Sicile pouvoient favoriser cette pieuse croisade, à cause du voisinage & de la facilité du transport & des convois. Quoyque Ferdinand temoignât à l'exterieur un grand empressement pour cette entreprise; cependant les politiques, les personnes les plus sages & les plus sensées croyoient que ses secrets sentimens n'étoient nullement conformes aux apparences, & qu'il n'étoit plus d'un âge pour passer en Orient & se mettre à la tête d'une croisade, d'autant plus que tout les mouvemens n'étoient pas encore bien appaisez dans le Royaume de Castille & que l'on voyoit encore en plusieurs endroits des restes des anciennes factions, qui ne lui permettoient nullement de s'é-

loigner des frontieres de ses Etats & de faire un aussi grand voyage pour passer en Orient.

On suspendit donc pour un tems toutes les idées de cette nouvelle croisade ; & l'on s'appliqua uniquement aux preparatifs de la guerre que l'on projettoit de faire en Affrique contre les Maures, ce qui paroissoit beaucoup plus utile & plus aisé. Pierre Navarre avoit déja dans le Port de Masalquivir, treize Galeres bien équipées remplies de Soldats d'élite, de munitions de guerre & de bouche & de toutes les choses necessaires pour une grande entreprise. Il fit mettre à la voile & alla d'abord dans l'Isle d'Emisse, où Vianelle l'attendoit avec quelques Vaisseaux, ils y demeurerent ensemble quelques jours en attendant que la rigueur de l'hyver s'adoucit un peu & que les tempêtes se calmassent. On resolut dans le Conseil de guerre d'aller faire le siege de Bugie que les anciens nommoient Thabraca. Les soldats souhaitoient ce siege avec ardeur, dans l'esperance de piller & de s'enrichir, car cette ville étoit alors tres-riche & tres-celebre, scituée sur la côte de Numidie, peu éloignée de la Mauritanie, entre Tunis & Tremesen. Abuferric Roy de Thunis la réunit pour toujours à son

Empire : mais dans la suite il la ceda à son fils Abdulhasis, sous le nom & le titre du Royaume independant de celui de Thunis.

Mesintelligence & grandes haines entre les Princes Maures pour la domination.

Abduruhumel l'un de ses descendans en étoit le Roy lorsque les Chrêtiens prirent la resolution d'aller conquerir ce Royaume, dont il avoit dépossedé Muleio Abdala, quoique son droit fut le plus apparent, étant issu du frere aîné, l'ambition & le desir de regner qui est la plus imperieuse & la plus ardente de toutes les passions, avoit excité entre ces deux concurrens des haines irreconciables.

Cette ville est scituée avantageusement sur le coteau d'une petite montagne qui s'éleve insensiblement, elle étoit entourée d'une muraille assez forte & flanquée d'une bonne Citadelle scituée au haut de la ville, dans laquelle on comptoit alors plus de huit mille familles, & plusieurs écoles celebres, remplies d'un grand nombre d'étudians ; on la regardoit en ce tems-là comme l'une des plus celebres villes de toute l'Affrique. La Campagne est rude, inegale & remplie de rochers, plus disposée à porter des arbres que du bled, que l'on est obligé de faire venir du dehors pour la subsistance des habitans.

Au commencement du mois de Janvier de l'année 1510. l'armée Navale d'Espagne partit d'Evisse & cotoya pendant cinq jours les rivages d'Affrique, les vents contraires empêcherent les troupes de debarquer en arrivant, le Roy Maures parut en armes sur la colline, à la tête de dix mille hommes de pied & de quelque Cavalerie, ils approcherent du rivage pour empêcher les Espagnols de mettre pied à terre, mais les batteries des vaisseaux les obligerent de reculer: de sorte que les Troupes Espagnoles descendirent sur le rivage sans nul obstacle de la part des ennemis.

L'armée Navale d'Espagne porte des troupes en Affrique contre les Maures.

Navarre distribua toute l'armée en quatre corps, qui monterent sur la colline en bon ordre & presenterent le combat que les Maures n'oserent accepter, la crainte les obligea de rentrer dans la ville, se confiant plus en la force de leurs murailles qu'en leurs armes & leurs bras: mais cette esperance les trompa, une partie des Soldats Espagnols se glisserent par le côté de la vieille ville que les Maures avoient abandonnée, ils planterent des échelles à la muraille & se jetterent dans la ville, une terreur panique troubla l'esprit des habitans, qui commencerent à fuir de tous côtez sans savoir ce qu'ils faisoient ni où ils alloient;

de ſorte que les ſoldats s'acharnerent d'abord au pillage ſans que perſonne s'y oppoſât, le Roy même abandonna la ville & ſortit avec toutes ſes troupes.

Une victoire auſſi bruſque & auſſi étonnante remplit de terreur toute l'Afrique, d'autant plus qu'Abdala qui étoit priſonnier depuis long-tems profitant de ce déſordre briſa ſes chaînes & ſortit de priſon, pour ſe refugier vers les Eſpagnols. Un Oncle paternel de ce Prince l'avoit fait mettre aux fers pour uſurper ſon Royaume. Les Eſpagnols enflez de ce grand ſuccez ſortirent en bataille de la ville & ſe mirent à pourſuivre le Tyran, qui n'oſa les attendre & ſe ſauva avec ſes troupes fugitives.

Toutes les villes circonvoiſines étonnées d'un évenement ſi ſubit, ſe ſoumirent à l'envi, implorant la clemence & la protection du Roy Ferdinand. On vit arriver de tous côtez des Ambaſſadeurs demander la paix & le pardon des offenſes paſſées, la ville d'Alger fut l'une de celles qui temoigna le plus d'empreſſement, quelques-uns ont cru qu'elle étoit la Capitale des Etats du Roy Maſſinice, Gezer en langue Arabeſque ſignifie une Iſle, elle étoit en ce tems-là peu conſiderable : mais cette ville s'eſt enrichie des dépoüilles des Chrétiens. Tous ſes habitans

ſont autant de Pirates qui pillent & font trembler les côtes & les villes maritimes d'Eſpagne. Le Roy de Tremeſen & pluſieurs autres petits voiſins ſuivirent l'exemple de la ville d'Alger & ſe ſoumirent, demandant humblement la paix à Ferdinand. La valeur de Navarre avoit fait une ſi grande impreſſion ſur l'eſprit des Infidelles qu'ils étoient perſuadez que tout lui étoit poſſible, & que les Troupes Eſpagnoles pouvoient tout entreprendre ſous la conduite de ce fameux general.

L'une des principales conditions que l'on impoſa aux Barbares pour leur accorder la paix, ce fut de les obliger à rendre la liberté à tous les eſclaves Chrétiens ſans aucune rançon, & de payer par chaque année un tribut honnoraire au Roy d'Eſpagne. Quoique toutes ces affaires donnaſſent beaucoup d'occupation au general, cependant il travailloit avec beaucoup d'application à faire de nouveaux preparatifs pour recommencer la guerre pour profiter de la haute reputation que ſes dernieres conquêtes lui avoient acquiſe & de la conſternation des Infideles, avant qu'ils puſſent reprendre haleine & revenir de l'étourdiſſement General où ils étoient alors. La reputation à la guerre fait plus que la force pour

On veut obliger les Barbares de rendre la liberté à tous les eſclaves Chrétiens.

faire réussir les entreprises & pour le succez des évenemens.

Alfonse d'Albuquerque nommé Capitaine general des Indes, voulant dès le commencement de son emploi, acquerir de la reputation & donner une haute estime de sa bonne conduite & de sa valeur, s'empara de la ville de Gra, située sur le rivage du Royaume de Decan, il en fit le siege principal & la ville capitale de la domination Portugaise dans les Indes, quoique le terrain ne soit pas d'une grande étenduë étant resserré par deux rivieres qui se jettent près de là dans la mer, & qu'il contienne à peine vingt milles de tour, cependant il est tres-riche & dans une situation très commode pour le commerce d'Orient, à cause du grand nombre des nations voisines & des étrangers qui y abordent de tous côtez par la mer.

Zabaim Idelcan, qui étoit alors Seigneur de Goa & qui en ceda malgré lui la possession aux Portugais, fut forcé d'aller faire la guerre bien loin de là, & d'en retirer toutes les Troupes qui y étoient en garnison. Le Pirate Timoya qui ravageoit toutes ces côtes avec quatorze vaisseaux, donna avis à Albuquerque de l'état où se trouvoit la ville de Goa, n'ayant plus de Garnison ni de soldats,

& que par consequent l'occasion étoit tres-favorable pour s'emparer sans peine & sans peril de cette place. Albuquerque ayant effectivement reconnu par lui-même que l'avis du Pirate étoit veritable, fit entrer sa flotte dans le Port, vers le milieu du mois de Fevrier en l'année 1510 & prit la ville sans aucune resistance puisqu'il n'y avoit point de garnison ni de soldats pour la garder.

François Almeïda son predecesseur eut une destinée bien differente, car étant arrivé au Cap-de-bonne-Esperance, ses soldats & quelques passagers étant descendus de leurs vaisseaux pour chercher de l'eau & des provisions, ils prirent querelle avec des Ethiopiens que l'on nomme Caffres en ce païs-là. Almeida descendit promptement de son Vaisseaux pour aller au secours des siens & fut malheureusement tué dans le combat. Ce grand homme étoit digne d'une fin & d'une destinée plus heureuse, après avoir échappé tant de perils sur mer & sur terre & acquis une si haute reputation par sa valeur & tant d'actions heroïques, il ne devoit pas perir par la main d'un miserable Caffre. Ce genre de mort étoit plus deplorable que la mort même.

Garsie de Tolede fils aîné du Duc d'Albe, avoit été destiné par le Roy Ferdinand

pour être General de l'expedition d'Affrique, persuadé que sa noblesse & sa haute naissance seroient d'un grand relief pour soutenir le poids de cette guerre. On croyoit que la presence de Navarre étoit necessaire en Italie, où la guerre commençoit à se rallumer avec plus d'ardeur que jamais. Le Duc d'Albe passa bien du tems avant que de s'embarquer. Navarre plein d'impatience & se trouvant fort incommodé des grandes chaleurs & du mauvais air d'Affrique, mit à la voile & partit de Bugie avant la venüë de son successeur. Il alla en Sicile vers le Promontoire de Lylibée. Les Galeres de Naples & de Sicile se joignirent dans ce port.

Après que l'on eut fait la revüë des troupes retournées de Bugie, on trouva qu'elles se montoient à huit mille hommes, lesquels furent joints à six mille qui étoient sur la nouvelle Flotte. Toutes ces Troupes mirent à la voile, partirent ensemble & parurent en peu de tems à la vüë de Tripoli, ville celebre & scituée au-delà de Numidie, que l'on a nommée l'Affrique, d'un nom particulier, laquelle dependoit autrefois du Roy de Thunis. La plus grande partie de cette ville est entourrée de la mer. L'espace qui la joint au continent est fortifié d'une

bonne muraille, flanquée de tours & d'un bon fossé plein d'eau, la ville étant bien munie d'hommes pour la deffendre & de munitions pour soutenir un long siege. La Cavalerie Numide & plusieurs autres especes de Maures accoururent pour deffendre la place, en telle sorte que l'armée des Assiegez qui étoit dans la ville, égaloit en nombre celle des Assiegeans.

Navarre après avoir fait debarquer toutes les Troupes les divisa en deux corps. La moitié fut commandée pour attaquer les Maures qui avoient fait une sortie dans l'intention de disputer le terrain & de deffendre le rivage. L'autre moitié eut ordres d'attaquer la ville. Outre ces deux attaques, un bon nombre de soldats & de matelots étant sortis tout-à-coup des vaisseaux, se mirent en devoir de planter des échelles & de prendre la ville par Escalade. On se batit pendant deux heures avec une grande opiniâtreté de part & d'autre ; enfin les Maures perdant courage se voyant vaincus & poussez de toutes parts, on entra dans la ville l'épée à la main, par la porte surnomée de la victoire.

Action genereuse de Ramire, Seigneur Arragonois

Ramire, Arragonois d'origine & d'une naissance tres ancienne & tres-illustre, monta des premiers sur la muraille & se

jetta dans la place l'épée à la main. Il fut suivi d'un grand nombre de soldats qui livrerent un nouveau combat dans la place, où les assiegeans trouverent de plus grands obstacles qu'ils n'avoient cru, le desespoir augmentoit le courage & la fureur des Maures. A la verité ils n'esperoient plus de remporter la victoire : mais du moins ils ne vouloient pas mourir sans se vanger & vouloient conserver leur honneur en perissant. La fureur, la rage & le desespoir furent enfin forcez de ceder au courage & à la valeur des Assiegeans, lesquels firent passer par le fil de l'épée plus de cinq mille Maures, sans parler d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Gouverneur de la ville.

Cette victoire couta du monde aux Espagnols, outre un grand nombre de soldats du commun qui furent tuez sur le champ de bataille, un assez grand nombre de Seigneurs & de personnes de distinction & de fameux Officiers perirent en differentes attaques ; de ce nombre fut l'un des Cabrera, qui s'étoit signalé par ses longs services & ses actions heroïques ; qui lui ont merité à juste titre une place honorable dans l'histoire. Rodrigue Porres Tribun, fut tué de même, & Christophle Ariaran, Amiral, homme

d'une valeur ſinguliere & doué d'une prudence égale à ſon courage.

On abandonna la ville aux ſoldats qui la pillerent, ce fut la recompenſe de leurs travaux & du ſang qu'ils avoient repandu. Mais au lieu de ſonger à l'avenir & de conſerver ces grandes richeſſes pour eux & pour leurs familles, ils conſumerent tout leur pillage en feſtins & en débauches, ſans s'inquieter en aucune façon du lendemain. On diſtribua aux ſoldats qui étoient ſur la Flotte & qui furent laiſſez pour garder la ville, tous les priſonniers & toutes les marchandiſes que l'on pût encore trouver dans la ville. A peine le general pût-il contenter par ces grandes largeſſes, l'avarice inſatiable des ſoldats. Il ſe croyoit encore fort heureux, d'avoir pû empêcher à ce prix, leurs revoltes & leurs mutineries ordinaires.

CHAPITRE IV.

Continuation de la guerre d'Italie & des évenemens les plus remarquables qui arriverent pendant ces troubles.

L'Ardeur avec laquelle on avoit commencé la guerre contre la Republique de Venise, s'étoit beaucoup rallentie, on ne poussoit plus les choses avec la même vigueur qu'auparavant, ces premiers efforts qui avoient produit des évenemens si remarquables, étoient devenus languissans. Dès le moment que le Roy de France eut retiré des mains des Venitiens les villes qui lui appartenoient, il s'en retourna promptement en sa patrie. L'Empereur avoit commencé contre les Venitiens la guerre sans la finir. La ville de Padouë avoit secoué le joug. Les François après avoir pris Verone s'étoient encore emparé de tous les lieux circonvoisins pour leur tenir lieu de gage & de nantissement de soixante mille écus d'or qu'ils avoient pretez à l'Empereur pendant le cours de la guerre, jusqu'à un parfait payement ; car on avoit

ajouté dans les conventions, cette clause, que si la somme n'étoit pas renduë dans l'espace d'un an, la ville de Verone demeureroit en proprieté au Roy de France.

Le Prince d'Anhalt general de l'armée Imperiale n'avoit pas une fort grande autorité sur ses Troupes qui n'étoient gueres nombreuses, parce que l'Empereur manquoit d'argent pour les payer & demandoit qu'on lui en envoyat incessament : sa demande & ses instances étoient tres justes. Charles d'Amboise Grand Connétable de France lui amena des troupes auyiliaires payées de l'argent de France. Avec ce secours il prit Vicence en peu de tems, les citoyens sans s'obstiner à se défendre, se soumirent à la volonté de l'Empereur. Le Roy d'Espagne lui envoya aussi 400 Cavaliers armez de toutes pieces. Le Pape ne fournit aucunes Troupes, persuadé qu'il n'y étoit pas obligé, soit qu'il fut fâché contre le Roy de France lequel protegea ouvertement le Duc de Ferrare ennemi declaré du saint Siege.

Ce qui paroit de plus vrai-semblable, c'est que le Pape touché du malheur des Venitiens & de l'extremité où ils se voyoient reduits, ne voulut point permettre qu'une aussi florissante Republique

Le Pape s'oppose à la ruine totale [illegible] la Republique de Venise.

fut détruite de fond en comble, de forte que levant l'anathême & l'excommunication qu'il avoit lancée contre les Venitiens, il les reçut au rang de ses amis & de ses Alliez. Le motif principal d'un changement aussi subit fut qu'il avoit projetté de se servir de leurs troupes contre le Duc de Ferrare, lequel se flatant du secours & des forces du Roy de France, s'étoit revolté contre le Saint Siege. La haine du Pontife contre ce Prince étoit plus aigre & plus grande que son offense.

L'indignation du Pape étoit fondée sur ce que l'eau de la mer qui deborde en certains endroits de la Principauté de Ferrare, se congele en sel, que l'on transporte & que l'on vend. Ce commerce est préjudiciable aux Salines du Pape & aux tributs que les Douainiers en retirent. Outre ce premier grief, on vouloit encore exiger de nouveaux impôts sur les marchandises que l'on transportoit à Venise par le Pô. Ces nouveautez aigrirent l'esprit prompt & boüillant du Pape, lequel cita le Duc de Ferrare pour venir comparoître à Rome devant son Tribunal; en même tems ce Pontife renvoya à Gennes sur les Galeres de Venise Campofregose & plusieurs autres Seigneurs Genois exilez, pour tâcher

par leur autorité & leur credit de soulever les citoyens de Gennes contre le Roy de France & de les détachèr entierement de ses interêts & de son parti qu'ils favorisoient depuis long-tems.

En attendant que quelque mouvement se fist & que quelque changement arrivât dans la ville de Genes par le ministere & les intrigues de ces exilez, le Pape fit partir de Luques Marc-Antoine Colonne à la tête d'une troupe de Cavalerie pour aller aux environs de Gennes & pour être en état d'agir si quelque occasion favorable se presentoit; mais il ne s'en presenta point. Ces desseins & ces demarches furent inutiles; Cependant le Pape obtint des Venitiens la liberté du Duc de Mantouë qu'ils retenoient prisonnier depuis long-tems. Le Pape avoit jetté les yeux sur lui pour le faire General des Troupes qu'il destinoit contre le Roy de France pendant la guerre qu'il avoit resolu de lui declarer: mais il exigea de ce Duc qu'il lui laissât son fils en ôtage pour gage de sa parole & de sa fidelité.

Le Pontife s'étoit mis en tête de s'emparer du Duché de Ferrare & de le réunir au Domaine des Papes qui étoient les Seigneurs directs, sans faire aucune attention à la puissance & à la force du Roy

de France qui avoit mis Ferrare & le Duc ſous ſa protection. Les commencemens de cette guerre furent tres-heureux : tout réüſſiſſoit au Pontiſe ſelon ſes ſouhaits : mais la fin ne repondit pas aux commencemens. Les troupes du Pape s'emparerent en peu de jours des villes & des places ſituées au-delà du Pô, de la dépendance du Duc de Ferrare & l'on y mit de nouvelles garniſons.

Le Roy de France prend le le Duc de Ferrare & ſes Etats ſous ſa protection contre le Pape.

Ces ſuccez firent naître la penſée d'aſſieger Luques ; mais Châtillon accourut au ſecours à la tête de 300 Cavaliers François armez de toutes pieces. Les troupes Papales ne ſe croyant pas en état de reſiſter, leverent le ſiege & prirent le parti de ſe retirer : de ſorte que les villes conquiſes deſtituées de toute eſperance de ſecours par cet éloignement, rentrerent d'elles-mêmes ſous la domination du Duc de Ferrare : mais il ne la garda pas long-tems par la bizarrerie & la viciſſitude continuelle de la fortune qui varie ſouvent à la guerre.

Le Cardinal de Pavie uſant d'adreſſe & d'artifice s'empara de Modene au nom du Pape, de crainte que la ville de Regio qui n'en eſt pas fort éloignée n'eut un pareil ſort, le Duc de Ferrare y jetta une bonne garniſon. Charles d'Amboiſe general de l'armée de France fit auſſi mar-

marcher des troupes de ce côté-là, qui garentirent la ville du peril dont elle étoit menacée. Le Pape pour s'oppoſer avec plus de ſuccez aux entrepriſes du Roy de France prit la reſolution de faire entrer en Italie douze mille Suiſſes, nation guerriere & feroce, faiſant ſon compte d'en payer huit mille & que les quatre autres mille ſeroient à la ſolde des Venitiens.

Le deſſein principal de ce Pape étoit de chaſſer les François de toute l'Italie, & de rappeller d'Allemagne Maximilien Sforce, errant & vagabond depuis longtems, pour le faire rentrer dans le Milanez dont le Roy de France l'avoit chaſſé. On donna le ſoin de faire entrer les Suiſſes en Italie, à l'Evêque de Sion qui étoit lui-même Suiſſe d'origine, & pour l'animer davantage à s'acquiter de cet emploi avec zele & promptitude, on lui fit naître l'eſperance d'un chapeau de Cardinal. Ces grands projets ſurpaſſoient de beaucoup les forces du Pape : mais il y ſupplea par ſa grande capacité, par ſa ſoupleſſe, par la vivacité d'un genie ardent, broüillon, inquiet, entreprenant, que les plus grands obſtacles n'étoient pas capables d'arrêter ni d'étonner & qui s'étoit formé par un long uſage aux entrepriſes les plus difficiles.

Sous le Pontificat du Pape Sixte son Oncle, il avoit excité plusieurs factions; homme habile, intriguant, fertile en inventions & tres-propre à semer des soupçons; des défiances & des troubles. Pendant que le Pape Innocent gouvernoit l'Eglise, Jules persuada aux Seigneurs Napolitains de se revolter & de prendre les armes contre leur Roy legitime, il engagea les François à venir en Italie & à troubler la paix publique sous le Pontificat d'Alexandre; ainsi pendant toute sa vie, il ne pût se tenir en repos, ni y laisser les autres; amateur du tumulte, il cherchoit par tout des occasions de broüiller pour exercer son esprit inquiet & turbulent.

Charles d'Amboise prend des mesures pour éluder les projets du Pape.

Charles d'Amboise pressentit le dessein caché du Pontife, il rapella ses troupes dispersées & les fit cantonner aux environs de Milan, pour être en état de dissiper les complots des ennemis, s'ils entreprenoient quelque chose contre les interêts de la France, & pour veiller à la sureté de Genes & de Milan, il chercha des pretextes pour colorer un départ si subit, en disant qu'il ne vouloit rien entreprendre en l'absence de l'Empereur & de son armée, d'autant que les troupes des Venitiens étoient fort augmentées & qu'on ne pouvoit gueres esperer de

remporter ſur eux de grands avantages.

Dans cette decadence des affaires, les Imperiaux ſe ſentant fort inferieurs aux ennemis & deſeſperant de pouvoir tenir la campagne devant eux, & ne croyant pas les fortifications de Vicence capables de ſoutenir un ſiege, ils retirerent de la ville & de la fortereſſe toutes les munitions & tous les canons pour les tranſporter à Veronne, ayant moins d'égard à leur reputation & à leur gloire, qu'à la conſervation de leur vie.

Marie Manrique épouſe de Gonzalve avoit toûjours demeuré à Gennes juſqu'à ce tems-là, ce long ſejour commençoit à devenir ſuſpect aux François, d'autant que le Pape ſollicitoit continuellement avec de grandes inſtances ſon mari de paſſer en Italie, & lui offroit de tres-grands avantages pour être le general de ſes troupes, voulant faire ceſſer les ſoupçons que l'on avoit de ſes deſſeins, elle partit pour retourner en Eſpagne, par Fontarabie.

Cependant le Roy Ferdinand avoit convoqué à Monçon les Etats Generaux d'Arragon, de Valence & de Catalogne pour le 18 jour d'Avril de l'année 1510. Son principal deſſein étoit de leur demander des ſubſides & des ſecours d'hom-

mes & d'argent pour la guerre d'Affrique ; d'autant que le Tresor Royal & les Finances étoient fort épuisées après toutes les guerres que l'on avoit été obligé de soutenir pendant long-tems sans interruption. Le Roy pour ne pas manquer cette occasion partit de Madrid au Printems, il y laissa le Prince Ferdinand son petit fils, le Cardinal Ximenes & les Conseillers d'Etat. Le Duc de Medina-Sidonia & Pierre Gyron accompagnerent le Roy qui leur avoit pardonné les fautes de leur jeunesse & leurs rebellions passées : mais il leur retint comme en ôtage & pour gages de leur fidelité, les forteresses de Sanlucar, de Niebla & de Huelar. Le Connétable, le Marquis de Prié & le Comte d'Urenia s'y joignirent encore, soit pour faire honneur au Prince, ou soit qu'ils eussent ordre de suivre, de crainte qu'ils n'excitassent des troubles.

Ils arriverent tous ensemble à Monçon, après avoir fait quelque sejour à Saragosse. L'assemblée fut tres-nombreuse, parce que c'étoit la premiere fois que Ferdinand avoit assemblé les Etats de toute la nation, car avant ce tems-là chaque Province du Royaume d'Arragon avoit tenu ses Etats separément. Outre les projets de la guerre d'Affrique & d'Italie

talie qui donnoient de l'inquietude à Ferdinand, il avoit encore fort à cœur, n'ayant point eu d'enfans de Germaine de Foix son épouse, de s'assurer la succession du Royaume de Naples & d'y faire consentir le Roy de France, en changeant les articles du traité dont ces deux Princes étoient demeurez d'accord auparavant, & d'y ajoûter de nouvelles conditions.

Le Roy de France avoit formé le dessein de s'emparer du Royaume de Naples.

Le Roy de France faisoit la sourde oreille à ces demandes qui blessoient directement ses interêts & ses intentions, car il avoit de son côté formé le dessein de s'emparer de ce Royaume, ou par les formalitez de la justice & du droit, ou par la force des armes. Ainsi toutes les subtilitez de Ferdinand & ses esperances furent vaines, quoique le Cardinal d'Amboise qui avoit fort envie de lui faire plaisir, eut employé tout le credit qu'il avoit sur l'esprit de Louis XII. pour engager ce Prince à acquiescer à ce que demandoit Ferdinand : mais par malheur pour lui, ce Cardinal mourut précisement en ce tems là.

Cette incertitude & ces soins inquietoient jour & nuit le Roy d'Arragon. Il cherchoit dans son esprit toutes sortes d'inventions & rouloit une infinité de projets pour faire réussir son entreprise. Après avoir épuisé tous les ressorts de sa

politique, il crut que rien n'étoit plus avantageux pour ses interêts que de s'adresser au Pape en cette conjoncture. Il connoissoit la haine implacable de ce Pontife contre le Roy de France, & il prit des mesures justes pour faire tourner cette haine à son profit & pour en retirer tous les avantages qu'il pourroit. Un Prince politique & prudent peut faire servir à son utilité particuliere des choses avantageuses au bien public, pourveu qu'il n'employe que des moyens honnêtes & permis dans l'execution de tous ses desseins.

Dans cette vûë Ferdinand s'adressa au Pape, & lui demanda pour lui & ses successeurs, l'investiture du Royaume de Naples, comme un benefice du Saint Siege, à condition de le posseder en qualité de feudataire de l'Eglise Romaine. Cette demande surprit d'abord le Pape & lui parut exhorbitante, contraire aux loix de la justice & de l'équité, blessant directement le droit & les interêts du Roy de France, qu'il ne vouloit pas violer injustement, quoiqu'il fût son ennemi declaré : mais dans la suite sa haine étant encore de beaucoup augmentée & sentant le besoin qu'il avoit des secours du Roy Ferdinand pour l'aider à pousser vivement la guerre qu'il projettoit de faire au

Roy de France, il se relâcha tout-à-coup de sa premiere roideur & de ses premiers refus, il accorda au Roy Ferdinand tout ce qu'il demandoit, & fit expedier sur ses demandes un Bref si ample & si avantageux, que Ferdinand ne pouvoit en souhaiter un plus authentique, quand il l'auroit dicté lui-même, ni en des termes plus favorables.

Le Pape Alexandre avoit accordé par une bulle expresse au Roy Louis XII une partie du Royaume de Naples, en le nommant Roy de Naples & de Jerusalem, c'étoit une entreprise bien difficile & bien hardie que de revoquer un decret aussi authentique sans le signifier au Roy & sans l'entendre, on n'avoit point encore vû d'exemple d'un procedé aussi violent, il fallut donc user d'adresse & d'artifice pour prononcer un pareil jugement & pour y donner quelque couleur de vrai-semblance. On dit pour pretexte que la concession du Pape en faveur de Loüis XII. étoit annulée, parce qu'il avoit manqué pendant deux années de suite de payer la pension annuelle à laquelle il s'étoit obligé comme par forme de Tribut; & de plus que ce partage du Royaume de Naples entre Ferdinand & le Roy de France, avoit été fait sans la participation & le consentement du Pape,

comme si cette raison eût été suffisante pour dépoüiller Louis XII. de ce qui lui apartenoit legitimement selon les conventions reciproques des deux Roys uniquement interessez en cette affaire.

Ferdinand & ses successeurs sont constituez Rois de Naples par une Sentence du Pape.

Cette Sentence du Pape toute irreguliere & toute injuste qu'elle étoit, constitua Ferdinand & ses successeurs seuls heritiers du Royaume de Naples, à la charge & à condition de payer tous les trois ans le jour de la Fête des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, à la Chambre Apostolique, huit mille onces d'or, & presentement cinquante mille écus d'or avec une haquenée blanche richement enharnachée. Tous les successeurs de Ferdinand furent soumis de même à payer le même tribut dans la suite des tems.

Ces conditions ausquelles Ferdinand se soumit & qu'il obsérva fidelement pendant toute sa vie, étoient precisément les mêmes que celles qui avoient été autrefois imposées au Roy Charles premier du nom, lorsqu'il monta sur le Trône de Naples, avec la permission & l'agrément du Pape. Dans la suite des tems ces conditions onereuses furent un peu adoucies du consentement du Pape même & du College des Cardinaux, qui renoncerent à la pension triennale des huit mille onces d'or & au present de cinquante

mille écus d'or, se contentant de la haquenée blanche que l'on offriroit tous les trois ans par forme de tribut, à condition cependant que toutes les fois que les ennemis du Saint Siege feroient la guerre sur les terres Papales, le Roy de Naples seroit obligé d'envoyer 300 Cavaliers armez de toutes pieces en qualité de troupes auxiliaires, dont le Pape pretendoit se servir incontinent dans la guerre qu'il projettoit de faire au Duc de Ferrare.

Leon X. exige une pension annuelle du Roy de Naples & de ses successeurs.

Le Pape Leon les années suivantes exigea du Roy de Naples & de ses successeurs, une pension annuelle de sept mille écus d'or, pour accorder à l'Empereur Charles Quint le titre & le nom de Roy des Romains avec le Royaume de Naples contre les promesses expresses qui avoient été faites aux maisons d'Anjou & d'Arragon lorsqu'elles étoient en possession du Royaume de Naples. Le Roy de France vit avec un extrême depit tous les droits qu'il avoit legitimement sur le Royaume de Naples transportez au Roy d'Espagne par le decret du Pape, qui l'en dépoüilloit injustement par une autorité usurpée. Il se vit trompé par la souplesse & les artifices du Roy Ferdinand & par la haine inveterée que le Pape lui portoit. Il menaça de se vanger

& de porter le fer & le feu dans toute l'Italie, si l'on ne retractoit tout ce que l'on avoit fait contre ses interêts & si on ne lui rendoit promptement justice.

Ce Prince envoya des Ambassadeurs à Monçon où se tenoit l'assemblée generale des Etats d'Arragon, ils se plaignirent à Ferdinand même de l'injustice de son procedé, contre lequel ils protesterent avec de grandes menaces de la part de leur maître. Toutes ces menaces s'évaporerent en l'air, ce grand bruit fut entierement inutile & ne toucha point le cœur de Ferdinand ni ne l'obligea de changer de conduite ni de restituer le bien d'autrui, persuadé, ou faisant semblant de l'être, qu'il lui appartenoit legitimement depuis le decret & la concession du Pape.

Cependant les Etats Generaux du Royaume d'Arragon, accorderent au Roy du consentement unanime de tous les ordres, un don gratuit de cinquante mille écus d'or, pour la dépense & les frais de la guerre d'Affrique. Cette somme étoit immense par rapport à ce tems-là & aux richesses de ce Royaume, aux privileges & aux immunitez de la nation : tant on avoit du zele & d'ardeur pour achever d'opprimer les Maures dont on avoit souffert si long-tems la Tyrannie. La nou-

velle que l'on reçut en même tems de la prise de Tripoli redoubla encore la bonne volonté des Arragonois, qui firent sur le champ un nouveau decret pour declarer que si des affaires importantes obligeoient indispensablement le Roy de partir avant la fin & la conclusion des Etats, la Reyne Germaine de Foix son Epouse, prendroit sa place & y presideroit en son absence, avec un plein pouvoir de Gouverner le Royaume pourveu que le Roy voulût la declarer Regente.

On fit encore dans les Etats une nouvelle declaration pour revoquer les assemblées & les confederations établies afin de donner la chasse aux voleurs & aux scelerats qui remplissoient tout le Royaume de brigandages & de massacres. Ces assemblées utiles dans leur origine, avoient degeneré dans la suite & servoient de pretextes à des conventicules & à des factions dangereuses au bien & au repos de l'Etat. Les choses le plus utilement établies deviennent ruineuses par le tems, & pernicieuses au bien & au repos des Etats, par la malignité des hommes & par l'abus qu'ils en font.

Garsie de Tolede, General de l'armée navale destinée à porter la guerre en Afrique, étoit à Malaga dans l'Andalousie & travailloit avec une application infati-

gable à faire tous les preparatifs necessaires pour l'heureux succez de cette grande entreprise, dont le Roy Ferdinand paroissoit fort occupé. Cependant le grand empressement de Garsie de Tolede se rallentit un peu par les nouvelles que l'on reçut alors que la peste étoit à Bugie & qu'elle faisoit perir bien du monde : de sorte que la Flotte ne mit à la voile que vers la fin de l'Eté, elle portoit sept mille hommes, c'étoit un renfort tres-considerable. Etant arrivé à Bugie, le General fit debarquer trois mille hommes qu'il y laissa en garnison. Diegue Vera, après avoir donné ses ordres dans la ville, en partit avec le General qui fit voile vers Tripoli sur une Flote de seize Vaisseaux. Ce secours arriva fort à propos, d'autant que Pierre Navarre avoit déja fait embarquer huit mille hommes sur sa flotte dans le dessein de mettre incessamment à la voille & d'aller aux Gerbes, à l'Occident de Tripoli, ces deux villes étant éloignées l'une de l'autre environ de trois cent milles. L'Isle des Gerbes est l'une des plus considerables & des plus grandes qui soient situées sur les rivages de l'Affrique.

Grands preparatifs que fait faire le Roy Ferdinand pour porter la guerre en Affrique contre les Maures.

Les anciens lui donnoient le nom de Meringes ou de Girba. Les campagnes des environs sont sabloneuses, toutes cou-

vertes de Palmiers & d'Oliviers qui font un ſpectacle & une verdure tres-agréable à la vûë : Elle eſt ſi proche du continent qu'un pont ſeul la joint au rivage d'Affrique. Sa circonference eſt environ de ſeize mille. On y ſouffre une grande diſette d'eau & l'on ne trouve aucune fontaine dans toute l'Iſle, ni aucune ville, mais ſeulement des villages. Il y a ſur le bord de la mer une fortereſſe, où le Prince fait ſa demeure, elle dependoit autrefois du Roy de Thunis : mais elle a maintenant un Seigneur particulier que les Inſulaires appellent Xequem en langage vulgaire.

Tout le monde fut de l'avis que Navarre propoſa, de partir de Tripoli & d'aller aux Gerbes avec toutes les Troupes, la Flotte y arriva le vingt-ſixiéme jour d'Août, les ſoldats mirent pied à terre ſans que perſonne s'oppoſât à la deſſente. L'armée fut partagée en ſept corps, quoique Garcie de Tolede en fût le Generaliſſime, cependant il voulut combattre dans un corps ſeparé à la tête d'une troupe choiſie de nobleſſe qui marchoit dans le premier rang pour n'avoir point de rival ni de compagnon de la gloire qu'il pretendoit acquerir en cette action. Quelques-uns ont dit que Navarre par jalouſie s'y oppoſa d'abord, mais

qu'il y consentit à la fin pour n'avoir point de querelle ni de demêlé avec un jeune homme boüillant & fort emporté.

Un Seigneur Maure commandoit 150 chevaux & deux mille hommes de pied, dont la plûpart n'étoient armé que de gros bâtons & de massues, ne se croyant gueres en état de combattre ni de resister à des Troupes aguerries & bien armées, ils demanderent la paix sous des conditions équitables, que les Espagnols refuserent avec fierté par mépris pour ces miserables Insulaires, & se tenant bien assurez de la victoire. Un peu après midi les troupes s'ébranlerent pendant une chaleur excessive, qui allumoit pour ainsi dire des flammes sur un terrain sabloneux. Les superstitieux en tirerent un mauvais presage & crurent que cette entreprise auroit un issuë funeste ; car ils regardent souvent comme un prodige & un effet particulier de la colere de Dieu, ce qui n'est qu'une disposition & une suite naturelle des causes secondes.

Les Espagnols refusent avec fierté d'accorder la paix aux Maures.

Les Espagnols brûlez du Soleil & tourmentez par la poussiere, étoient comme forcenez & hors d'eux-mêmes, ils se jettoient par terre n'en pouvant plus, un grand nombre moururent de soif. Après avoir marché quelque tems, l'armée arriva

dans un champ planté de palmiers, ils y trouverent de vieilles masures & des herbes qui leur firent soupçonner qu'il pouvoit bien y avoir quelques sources d'eau vive en cet endroit; tous les soldats pleins de l'esperance de pouvoir appaiser la brulante soif dont ils étoient tourmentez, abandonnerent leurs rangs & coururent en desordre pour arriver des premiers. Les Maures ayant apperçû cette confusion & ce tumulte, crurent que ce moment étoit favorable pour eux & qu'ils n'auroient pas de peine à déffaire des gens debandez qui couroient au hazard & sans discipline.

Les Maures attaquent brusquement les Espagnols & les reduisent à de grandes extremitez.

En effet, ils les attaquent & se jettent sur eux à l'improviste. Garsie de Tolede étoit à pied & presque sans armes avec ceux de sa suite, quelques-uns effrayez du peril où ils le voyoient, lui conseilloient de rebrousser chemin & de se retirer. A Dieu ne plaise, leur repondit-il, que nous soyons venus si loin pour reculer & fuir devant ces miserables, nôtre mauvaise fortune pourra peut être nous ôter la vie, mais du moins nous soutiendrons la noblesse de nôtre naissance & nous remplirons tous nos devoirs en gens d'honneur jusqu'à la fin, nous ne mourrons pas sans nous vanger & nous vendrons bien cher nôtre vie, faisons

en sorte que personne ne soit tué ; que tourné vers les ennemis en les regardant de front, que ce soit là vôtre premier soin & vôtre plus grande inquietude.

Garcie prononça ce peu de paroles ayant les yeux étincelans & le visage tout en feu où l'ardeur de son courage étoit exprimée. En même-tems il se saisit d'une hallebarde que portoit un Seigneur Arragonois & se jetta au travers des Maures qui marchoient pour attaquer les Espagnols. Les Soldats peu touchez des remontrances du General & des Grands exemples d'une rare valeur qu'il leur montroit, tournerent le dos & se mirent en fuite de tous côtez, saisis d'une terreur panique qui leur avoit ôté la reflexion & la raison, le peril prochain & la crainte de la mort, étouffant en eux tous les sentimens d'honneur & de vertu.

Alors les Maures serrant leurs bataillons attaquerent de furie les Espagnols & tuerent d'abord quatre des plus ardens & des plus avancez ; Garsie de Tolede, Garcie Sarmento, Loayza, & Velasquez, tous quatre d'une naissance, illustre & distinguée & chefs des corps de troupes qu'ils conduisoient. Le trouble des fuyards & leur consternation étoit telle, que sans savoir ce qu'ils

faisoient ni où ils vouloient aller, ils portoient en fuyant la confusion & le desordre dans les autres corps sur lesquels ils tomboient: de sorte que dans ce peril pressant toute l'armée se mit en fuite.

Navarre ne sachant que faire, ni quelles mesures prendre pour remedier à ce desordre general, se servit de sa prudence & des grandes lumieres qu'il avoit dans la science militaire. Il posta le Regiment de Diegue Pachieco & quelques autres corps de reserve qu'il avoit à la main dans des endroits difficiles & impraticables pour arrêter la fureur des Maures & pour faciliter aux fuyards les moyens de se rallier. Cette précaution empêcha que toute l'armée ne fût taillée en pieces; car tout y étoit en confusion, & il n'y en eut qu'un petit nombre qui pût se retirer vers le port & se refugier dans les Vaisseaux. Comme la foulle étoit fort grande & le nombre des Navires trop petit pour recevoir une si grande quantité de fuyards, il y en eut un tres-grand nombre qui se noyerent; car ils se jettoient en foule dans la mer, esperant de gagner à la nage quelques Vaisseaux.

Quatre mille Espagnols avec un grand nombre de noblesse perdent la vie dans un combat.

Quatre mille Espagnols perirent ou furent faits prisonniers dans cette malheureuse journée ; parmi lesquels il y avoit un grand nombre de Noblesse ; comme Alfonse d'Andrade, Santangele, Melchior Gonzalve, fils du conservateur d'Arragon, avec une infinité d'autres Seigneurs de distinction. Le General Maure ayant appris que Garsie de Tolede étoit d'une naissance illustre & parent du Roy d'Espagne, fit mettre son corps dans un cercueil separé pour le garder. Il écrivit à Hugues Moncade pour lui en donner avis, en lui offrant ce corps pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Fernand Alvare de Tolede étoit encore en bas âge lorsque Garsie son pere fut tué. Cet enfant dans la suite des tems rendit son nom tres-celebre à la guerre, par un grand nombre d'actions heroïques qui le firent aller de pair avec tous les plus grands Capitaines du Royaume d'Espagne. Sa prudence étoit égale à sa valeur, la fortune secondoit toutes ses entreprises qui étoient toûjours suivies d'un heureux évenement, sa fierté jointe à la severité de ses mœurs lui nuisirent en plusieurs occasions & l'empêcherent peut-être d'égaler les plus grands Capitaines de l'antiquité. Frideric de Tolede pere de Garsie, étoit cousin du Roy Fer-

dinand. Son ayeul fut le premier de cette famille honoré du titre de Duc par son merite personnel. Son pere Ferdinand Alvare reçut par la liberalité de son oncle paternel Archevêque de Tolede, la ville d'Albe qui fut érigée en Duché auprès de Salamanque.

Navarre fut honnoré par le Roy, du titre & de la qualité de Comte, en recompense de ses grands services. Ce General avant que de mettre à la voile & de partir de la côte de Mauritanie, envoya son neveu avec Alfonse d'Aguilar, temoins du malheur arrivé aux troupes Espagnoles, porter au Roy la nouvelle de cette fâcheuse avanture & de la défaite entiere de l'armée ; que le General avoit été tué avec un grand nombre d'Officiers & de Soldats, & que la honte & l'infamie de cette deroute avoient encore été plus grande que la perte. Navarre mandoit encore au Roy qu'il avoit envoyé les Galeres à Naples selon ses ordres, & que lui avec le reste de la Flotte après huit jours d'une furieuse tempête, avoit relâché à Tripoli vers la mi-Septembre, qu'il avoit laissé trois mille hommes en garnison pour la garde de cette ville sous le commandement de Diegue Vera, & qu'il avoit donné le congé à un pareil nombre de Soldats accablez de fatigues & des blessures qu'ils avoient reçûës.

Les Espagnols ravagent les côtes d'Afrique avec leur armée navale.

Le reste de la Flotte sur laquelle il y avoit quatre-mille Soldats choisis, fit voile vers les Gerbe & Thunis pour ranger les côtes d'Affrique & tenir les Maures en respect. Les Generaux Portugais de leur côté étendoient aussi avec beaucoup de gloire, la domination de cette Couronne en Affrique: mais la jalousie & la mesintelligence qui regnoit parmi eux étoit un grand obstacle à leurs conquêtes; car chacun vouloit commander & gouverner avec independance. Si l'Espagne eût voulu bien s'entendre alors avec le Portugal & agir de concert, ils auroient detruit sans peine toute la domination des Maures en Affrique: mais les interêts particuliers l'emportent presque toûjours sur le bien public & general.

CHAPITRE V.

Le Roy Ferdinand delibere de faire En même tems la guerre en Afrique & en Italie. Le Pape prend ses mesures pour attaquer le Duc de Ferrare protegé par les François.

PEu de temps après la conclusion des Etats d'Arragon, le Roy Ferdinand passa par Saragosse, pour aller de là en Castille. Le Pape Jule partit en même-tems de Rome avec precipitation pour se rendre à Bologne, ville de la Gaule Cisalpine, où la situation de ses affaires l'appelloit necessairement. Ferdinand avoit resolu de tenir en personne les Etats de Castille qu'il avoit convoquez à Madrid par un Edit exprès. Mais les soins de la guerre d'Affrique donnoient encore à ce Prince de plus grandes inquietudes, il vouloit s'y transporter lui-même pour tirer une vengeance éclatante de l'affront que ses troupes avoient reçû.

D'un autre côté tous les Princes d'Italie le sollicitoient avec empressement

d'aller en ce païs-là & lui demandoient du secours en l'assurant d'un heureux succez ; les forces de ce Prince étoient en effet tres-redoutables en ce tems-là. Le Pape étant arrivé à Bologne vers la fin du mois de Septembre, faisoit de grands preparatifs pour commencer incessamment la guerre contre le Duc de Ferrare, sous le commandement du Duc d'Urbin, qui jusqu'alors n'avoit pas encore fait de grands progrez. L'ennemi fier de ses propres forces & de la protection de France, harceloit incessamment les troupes du Pape & les avoit obligées de se retirer auprès de Modene, dans un camp fortifié, d'où la crainte les empêchoit de sortir.

Ferdinand étant arrivé à Madrid dès le commencement d'Octobre renouvella en presence du Nonce du Pape, des Ambassadeurs de l'Empereur & du Prince Charles, son serment, par lequel il s'engageoit d'employer tous ses soins pour soutenir les interêts du Royaume de Castille, selon les articles dont on étoit convenu auparavant, & selon les obligations que lui imposoit le caractere d'administrateur du Royaume. Ce Prince étoit encore fort en peine, comment il pourroit accorder les interêts du Pape & du Roy de France, qui paroissoient si

brouillez, & contenter ces deux Puiſſances en même-tems, ſans ſe faire des affaires avec l'une ou avec l'autre. Il prit donc la reſolution de demeurer neutre, & de ſe menager habilement entre ces deux Princes : de ſorte qu'ayant donné ordre à Fabrice Colonne de conduire à l'armée du Pape trois cent Cavaliers Napolitains, pour ſervir dans ſes troupes, il lui recommanda en même tems de ne point faire la guerre ſur les frontieres du pays qui appartenoit au Roy de France, ſe contentant d'aſſiſter le Pape contre le Duc de Ferrare.

Pour empêcher que le Roy de France ne s'offençat de ce ſecours donné contre ſes Alliez, il envoya les onze Galeres arrivées depuis peu d'Affrique à Naples, il les envoya ſur les côtes de Toſcane pour tenir en reſpect les Genois & pour les empêcher de ſe revolter contre le Roy de France & de ſecouer la domination Françoiſe, ce qu'ils avoient envie de faire depuis long-tems.

Lorſque le Pape partit de Rome pour aller faire la guerre au Duc de Ferrare, il avoit ordonné à tous les Cardinaux de le ſuivre, ſans qu'aucun put prétendre de s'en diſpenſer ni de s'excuſer ſur quelque pretexte que ce pût être. Plu-

Le Pape va en perſonne faire la guerre au Duc de Ferrare, les Cardinaux refuſent de le ſuivre

sieurs de ces Prelats choquez de la hauteur & de la severité du Pape, ou secretement attachez aux interêts de la France & desireux de choses nouvelles, resolurent de se refugier à Naples. Le Viceroy ayant été sondé sur ce projet, refusa ouvertement de recevoir les Cardinaux sur les frontieres du Royaume, se défiant qu'ils agissoient par cabale & qu'il y avoit du mystere dans le voyage de Naples que l'on proposoit.

Ils changerent donc d'avis par necessité & se retirerent à Florence. Le Pape cependant ne cessoit de les presser avec de grandes instances de se rendre incessament auprès de lui. Son importunité le rendoit encore plus suspect, on étoit persuadé qu'il avoit quelque dessein & que cet empressement affecté cachoit sa mauvaise volonté. Cette crainte rendoit encore les Cardinaux plus reservez & leur suggeroit chaque jour quelque nouvelle excuse pour les empêcher de partir & d'obéïr au Pape, ils attendoient quelque revolution dans les affaires pour se resoudre & prendre des mesures conformes à leurs interêts dans les differentes conjonctures.

Dans le tems que le Pape étoit à Bologne & que son armée demeuroit campée autour de Modene, le Connétable

de France forma un projet plûtôt par ostentation & pour faire parler de lui, que par une esperance bien fondée d'acquerir une veritable gloire, il se mit à la tête de 400 chevaux, il en prit encore 200 qu'il trouva sur sa route, & parut tout à coup devant Bologne avec cette Cavalerie, comme ayant formé le dessein d'insulter & d'enlever cette place. L'entreprise étoit chimerique & bien au-dessus de ses forces. Les Bentivoglies bannis de cette ville lui rehaussoient le courage & lui promettoient de le soutenir de toutes leurs forces & de toutes celles de leur cabale, en l'assurant que les portes s'ouvriroient dès le moment qu'il se presenteroit avec ses troupes devant la place. Le succez ne repondit nullement à ces belles promesses, ni aux esperances que l'on avoit conçuës.

La presence de Fabrice Colonne, qui arriva tout à propos avec des troupes, fortifia le Pape & les Cardinaux que la peur avoit saisis dans le grand peril dont ils se virent tout-à-coup menacez. Les citoyens n'oserent branler & furent contenus en respect. Les François perdirent courage & l'esperance qu'ils avoient de réussir dans leur entreprise : de sorte que levant promptement le sie-

ge, ils retournerent ſur leurs pas. Fabrice ne jugea pas à propos de les pourſuivre ni de les inquieter dans leur retraite, ſe ſouvenant de la défenſe que le Roy lui avoit faite de commettre aucun acte d'hoſtilité contre les François, ni de s'oppoſer à leurs deſſeins pour favoriſer quelque autre Puiſſance.

Le Pape intimidé par les François tombe dangereuſement malade.

A peine le Pape étoit il revenu de la terreur que la temeraire entrepriſe des François lui avoit cauſée, qu'il tomba dangereuſement malade: en telle ſorte que les Medecins deſeſpererent de ſa gueriſon & de ſa vie.

Dans cette conjoncture, les Cardinaux commencerent ouvertement leurs cabales pour parvenir à l'honneur du ſuprême Pontificat, ſans ſe ſoucier d'obſerver les bienſéances, ni de menager leur reputation & les regles de la modeſtie, leurs ſoins furent inutiles : car la ſanté fut renduë au Pape, qui apprit avec un chagrin extrême tout ce qu'avoient fait les Cardinaux dans le tems qu'ils le croyoient prêt à expirer. Il les en reprit aigrement après les avoir tous aſſemblez : trouvant fort mauvais qu'ils priſſent des meſures pour lui donner un ſucceſſeur, lorſqu'il étoit encore en vie, proteſtant que cette audace meritoit un châtiment. Les Souverains regardent toûjours d'un mauvais

œil, tous ceux qui se mettent en devoir de leur chercher un successeur à contre tems.

Dèsle commencement de son Pontificat, Jules avoit fait une Bulle fulminante contre les Simoniaques. Cette Bulle n'avoit point encore été publiée pour plusieurs raisons & differens obstacles qui se succederent les uns aux aûtres. Le sejour d'une partie des Cardinaux à Florence donnoit encore au Pontife de nouveaux chagrins & de nouvelles inquietudes, ils avoient toûjours refusé d'obéïr aux ordres réïterez de se rendre auprès de lui à Bologne. Ce Pape défiant étoit persuadé qu'ils tramoient tous ensemble quelque dessein tragique & capable de troubler le repos & l'union de l'Eglise.

Pour empêcher les mauvais effets de leurs complots, le Pape trouva bon que les Cardinaux se retirassent à Naples comme ils l'avoient souhaité d'abord, La crainte le rendoit doux & complaisant; mais ils n'en voulurent rien faire Après toutes les démarches qu'ils avoient faites, ils se crurent trop avancez pour reculer. Deux de ces Cardinaux plus hardis, ou plus temeraires que les autres, prirent la resolution d'aller à Pavie pour indiquer le Concile General dont on parloit depuis long-tems. Entreprise insou-

tenable & audacieuse, ils colorerent leur dessein du pretexte de la reformation des mœurs qui étoient alors fort depravées & dans un grand dereglement parmi les Chrétiens, jusques-là qu'ils proposoient même de déposer le Pape si cela étoit necessaire pour le repos & l'avantage de l'Eglise. C'étoit là sans doute un grand projet; mais qui pouvoit avoir d'étranges suites.

L'Empereur & le Roy de France prennent les Cardinaux sous leur protection.

L'Empereur & le Roy de France entrerent de concert dans les vûës & les desseins de ces Cardinaux & les prirent sous leur protection. On fit aussi quelques demarches auprès du Roy d'Arragon pour lui inspirer les sentimens des autres & pour le faire donner dans le piege. On avoit arrêté dans le traité de Cambray, que l'Empereur feroit tenir des Conciles Nationaux en Allemagne, où tous les Evêques de la Nation Germanique se trouveroient. Que la même chose se pratiqueroit en Castille & en Arragon pour y faire les mêmes reglemens qui avoient été déja faits en France, à Orléans d'abord, & ensuite à Tours dans le Concile National. C'étoit une hardiesse & une entreprise insoutenable, que des Princes seculiers osassent faire la loy & prescrire des conditions au Souverain Pontife de l'Eglise, dans une matiere pure-

rement Ecclesiastique. Ces démarches étoient préjudiciables & honteuses à la dignité du pere commun de l'Eglise. On attribuoit aussi aux Prêtres de l'Eglise Gallicane, le pouvoir de gouverner leurs Eglises quand ils seroient retournez en France, avec une pleine independance, & que ceux qui s'opposeroient à leurs privileges seroient privez de leurs revenus, qui seroient appliquez à l'entretien & aux reparations des Eglises. Toutes ces entreprises étoient capables de ruiner le bon ordre & la paix de l'Eglise & de jetter par tout des semences de division. Le Pape témoigna par des anathêmes la douleur que cette hardiesse lui causa. Il excommunia tous ceux qui oseroient soutenir de pareilles entreprises, & entr'autres le grand Connétable de France, Trivulce & les autres Generaux qui servoient dans l'armée Françoise d'Italie.

On negocioit en ce tems-là le mariage de la Princesse Jeanne Reyne de Naples avec Charles Duc de Savoye. Le Roy Ferdinand Oncle de la Princesse étoit le premier mobile de cette affaire. On donnoit deux cent mille écus d'or pour la dot & les meubles de l'Epouse. Cependant ce mariage ne s'acheva pas, sans que l'on en ait sçu la veritable raison. Peutêtre que l'âge avancé de la Reyne en fut la

cause. Le Duc de Savoye épousa dans la suite la Princesse Beatrix fille du Roy de Portugal.

Grands troubles à Naples : le peuple se souleve & prend des armes.

Vers la fin de cette année on vit à Naples de grands troubles : le peuple se souleva & prit les armes à l'occasion de l'Inquisition que l'on vouloit établir selon la coutume d'Espagne. Les Inquisiteurs s'étoient mis en devoir d'exercer leurs fonctions en cette ville avec une grande exactitude & une rigueur qui effraya tout le monde, ce qui étoit incompatible avec l'humeur des Napolitains. André Palucius étoit le grand Inquisiteur, il avoit pour Ajoint le grand Vicaire de l'Archevêque. Il étoit presque impossible d'appaiser l'émotion d'un peuple en fureur, la sedition augmentoit de jour en jour. Le Viceroy publia un Edit de bannissement contre tous les Juifs venus d'Espagne, lesquels après avoir embrassé la Religion Chrétienne, l'avoient abandonnée pour reprendre les erreurs du Judaïsme & leurs anciennes superstitions.

Le nombre de ces Apostats étoit fort grand. Depuis qu'ils eurent été bannis du Royaume, les Chrétiens delivrez de ce mauvais commerce & n'ayant plus tant de mauvais exemples devant les yeux, reprirent leurs anciennes pratiques de pieté ; de sorte que l'employ & les fonctions

des Inquisiteurs parurent alors moins necessaires. Ainsi l'on resolut de les abolir entierement : on suivit en cette occasion la pratique des Pilotes les plus experimentez, ils ne s'obstinent pas toûjours à vouloir luter contre les vagues & la tempête, ils cedent & se laissent conduire au gré des vents. Le Pape même qui tire de si grands services du ministere des Inquisiteurs, crut que le tems n'étoit pas favorable pour ériger dans le Royaume de Naples ces Tribunaux qui pouvoient troubler la tranquilité publique dans la situation où les esprits & les affaires étoient en ce tems-là. Cette sage précaution calma les mouvemens & ramena la tranquilité dans le Royaume.

Il y avoit déja long-tems que la conduite du Roy d'Arragon paroissoit suspecte au Roy de France, il craignoit qu'il ne favorisât le parti & les interêts du Pape avec lequel il venoit de conclure un nouveau traité ; il avoit aussi lieu d'apprehender que les Suisses à la solde du Pape n'approchassent des frontieres du Milanez qui deviendroit malheureusement le theatre de la guerre, ce que Louis XII apprehendoit sur toutes choses. Dans cette pensée il crut qu'il étoit à propos de faire quelques démarches pour appaiser l'esprit inquiet du Pape & le mettre

dans ses interêts par le ministere du Cardinal de Pavie, favori du Saint Pere & tout-puissant sur son esprit.

Louis XII offres de l'argent & des troupes pour faire la guerre aux Turcs.

Pour y réussir plus sûrement & pour engager le Pape par un motif tres pressant, Louis XII offrit de bonnes troupes de Cavalerie & d'Infanterie pour faire la guerre au Turc. Outre ces offres ce Prince promit encore d'engager le Duc de Ferrare de payer au Pape quatre mille écus d'or par chaque année & de lui ceder les Bourgs & les Villages de la campagne de Bologne qui lui avoient été accordez par le Pape Alexandre comme par forme & à titre de dot, lorsqu'il épousa Lucrece de Borgia.

Ces offres & ces conditions étoient tres-honnêtes & devoient engager le Pape à les accepter avec joye : mais ce Pontife vouloit envahir toute la Duché de Ferrare, & il se flattoit d'y réussir, cette esperance le rendoit intraitable & opiniâtre. Après s'être emparé de Modene il se disposoit à prendre Regio & Ribuera, Cette entreprise mit l'Empereur de mauvaise humeur qui pretendoit que Modene, son territoire & les Bourgs voisins avoient été donnez au Duc de Ferrare comme Fiefs dépendans de l'Empire, & que l'on ne pouvoit les demembrer de cette Principauté sans son aveu &

ſa participation : de ſorte qu'il fit dire tres-ſerieuſement au Pape de ſe deſiſter de ſon entrepriſe & de ne pas aller plus loin, il demanda la reſtitution de la ville de Modene, menaçant le Pape de ſon reſſentiment en cas de refus, car il avoit des troupes toutes prêtes. Une declaration ſi ſeche & ſi précise chagrina le Pape & lui cauſa de grandes inquietudes. Il conſentoit à la verité de remettre la ville de Modene entre les mains de l'Empereur, à condition qu'il la gardât & qu'il ne la rendît pas au Duc de Ferrare, bien moins encore au Roy de France.

Les preparatifs de la guerre d'Affrique donnoient des ſoins & des inquietudes au Roy Ferdinand, il ne laiſſoit pas pour cela d'être attentif aux mouvemens de l'Italie, renonçant à toutes ſes autres affaires, il partit de Madrid au commencement de l'année 1511 pour ſe rendre à Seville & donner tous ſes ſoins aux preparatifs de la guerre d'Affrique, afin de ſe vanger de l'affront que ſes troupes y avoient reçu. Un nouveau chagrin le piquoit encore vivement contre les Maures. Son General Villanelle mit pied à terre dans l'Iſle de Querquenſia pour y chercher des proviſions & de l'eau avec 40 ſoldats ſeulement, les Maures qui s'étoient

mis en embuſcade les attaquerent à l'improviſte & les ſurprirent lorſqu'ils s'y attendoient le moins à la faveur des tenebres & de la nuit, ils les trouverent enſevelis dans le ſommeil & hors d'état de pouvoir ſe defendre, ils les maſſacrerent tous & coupperent la tête à Villanelle.

Le Pape de ſon côté oppiniatré à la guerre de Ferrare, deſoloit & ruinoit tout le Païs par les courſes continuelles de ſes troupes pendant la rigueur de l'hyver qui fut tres-rude & tres-incommode au commencement de cette année 1511 : cependant ſon armée jointe à celle des Venitiens ne faiſoit pas de grands progrez : de ſorte que comme il étoit d'un eſprit ardent & inquiet & que le moindre retardement lui cauſoit une impatience tres-vive, il partit bruſquement de Bologne ſans nul égard pour ſa ſanté ni pour la rigueur de la ſaiſon & alla faire le ſiege de la Mirandole. Il arriva qu'un jour deliberant avec les Cardinaux ſur les évenemens de ce ſiege, un boulet de canon tiré de la ville renverſa la tente où ils étoient tous aſſemblez, ce qui parut de plus ſurprenant & comme une eſpece de miracle, c'eſt que ce boulet ne tua ni ne bleſſa perſonne ; le Pape le fit porter & ſuſpendre dans l'Egliſe de Nôtre-

Dame de Lorette, comme un signe de la protection speciale de la mere de Dieu.

La veuve de Louis Pic Comte de la Miradole redoutant la colere du Pape & les effets de son indignation, quoique la place fut tres-bien fortifiée & munie de toutes les choses necessaires pour soutenir le siege & faire une longue resistance, prit la resolution de se soumettre & de capituler de bonne heure. Cet heureux succez redoubla l'esperance du Pape, il partit incontinent pour retourner à Bologne & envoya son armée assieger Ferrare. André Gritti General de l'armée Venitienne joignit celle du Pape; cependant tous leurs efforts furent inutiles. Le Duc de Ferrare à la tête de ses troupes, accompagné du Connétable de France qui commandoit un grand corps de Cavalerie Françoise parurent en bon ordre sur la rive du Pô, bien resolu à donner bataille si les Generaux du Pape & des Venitiens étoient dans la même disposition. Les troupes Papales ne se croyant pas en état de combattre, jugerent plus à propos de se retirer.

Les François voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour Ferrare allerent camper vers Regio sous les Ordres de Gaston de Foix, jeune Prince doué de toutes sortes de bonnes qualitez, d'un

Gaston de Foix jeune Prince, commande l'armée Françoise en Italie.

excellent naturel, d'un genie élevé, plein de grands sentimens & conformes à sa haute naissance. Pour empêcher que la ville de Modene ne fut emportée tout en même-tems, Marc-Antoine Colonne y jetta un grand secours au nom du Pape, quoique cette ville eut été déja cedée à l'Empereur par la mediation du Roy Ferdinand. Le Pape voyant que ses premiers projets n'avoient pas réussi selon ses desirs, resolut de recommencer ses hostilitez contre la Principauté de Ferrare.

Ce Pontife se persuada que la ville de Ravenne étoit tres-commode pour le passage de ses troupes à cause du voisinage de la mer, & que l'armée Navale de Venise lui serviroit à transporter ses troupes & ses munitions de guerre & de bouche. Ayant ainsi concerté son dessein il partit de Bologne à la tête de ses troupes : mais cette nouvelle tentative ne lui réussit pas avec plus de succez & plus de bonheur que la premiere. L'armée Papale fut encore à cette fois vaincuë & dissipée. L'armée de Venise n'osa remonter le Po, pour entrer dans le Ferrarois, parce qu'il y avoit des batteries de canon rangées sur les bords de la riviere pour lui disputer le passage.

En ce tems-là Charles d'Amboise Sei-

gneur de Chaumont & Connétable de France, mourut à Regio au commencement du mois de Fevrier de l'année 1511. Quelques jours après le Pape fit une promotion de neuf Cardinaux dans la ville de Rhavene pour remplir toutes les plaplaces qui vacquoient dans le Sacré Collége. L'Evêque de Sion né en Suisse fut de ce nombre, la haine qu'il portoit aux François ne contribua pas peu à son élevation. L'Empereur avoit envoyé en Italie un Evêque avec le titre & le caractere d'Ambassadeur pour terminer les differens entre le Pape, le Roy de France & la Republique de Venise. Ce mediateur fut aussi honoré de la pourpre, afin de donner encore plus de poids à sa négociation.

Trivulce fut mis en la place de Charles d'Amboise Connétable de France, en attendant les ordres de la Cour. Les injures personnelles qu'il avoit reçuës du Pape & les mauvais traitemens faits à la Princesse de la Mirande sa niece & fille de sa sœur, l'animoient vivement à la vengeance, il s'en presenta d'abord une belle occasion en se saisissant de la ville de Bologne que l'éloignement du Pape & de ses troupes exposoit à être facilement insultée. Trimulce s'y rendit en toute diligence & l'emporta sans aucune difficulté. Le Duc

Trivulce se rend le maître de la ville de Bologne.

d'Urbin qui commandoit dans la place de la part du Pape se retira promptement avec la foible garnison qui y étoit, ne se croyant pas assez fort pour resister aux ennemis, d'autant plus que les citoyens les favorisoient secretement. Le Cardinal de Pavie se retira aussi en même-tems & alla se renfermer dans Ravenne, se plaignant amerement du Duc d'Urbin contre lequel il intenta une sanglante accusation devant le Pape, soutenant que la ville de Bologne n'avoit été perduë que par sa faute, il lui reprochoit encore de s'entendre secretement avec le Duc de Ferrare contre les interêts du Pape : cette accusation étoit fondée sur l'alliance de ces deux maisons, d'autant que l'épouse du Duc d'Urbin étoit fille de la sœur du Duc de Ferrare.

Les amis du Duc d'Urbin lui firent savoir en peu de tems ce qui se tramoit contre lui à la Cour du Pape : car il est impossible que les affaires de conséquence demeurent long-tems secrettes dans les Cours des Princes qui sont toûjours assez remplies d'espions, de personnes inquietes & jalouses, attentives à saisir toutes les occasions de nuire à ceux qui se distinguent par leurs merites & qui s'élevent au-dessus des autres.

Les traits de l'envie sont d'autant plus

nuisibles & plus funestes, qu'ils sont plus cachez & que l'on s'en défie le moins. Le Duc d'Urbin plein de douleur & de rage, penetré d'un ardent desir de vengeance, attaqua en pleine ruë le Cardinal qui alloit à l'audience du Pape, quoiqu'il fut suivi d'un grand cortege, escorté de plusieurs Officiers des troupes, lui plongea un poignard dans le sein, & le tua sur le champ, la faveur du Pape, ni l'éclat de la pourpre ne purent garentir ce Cardinal d'une mort aussi funeste. Ce coup étoit plein d'audace & de temerité & marquoit l'excez de la douleur de celui qui osoit se vanger avec tant d'éclat. La faveur & l'autorité du Pape son Oncle le mit à couvert du châtiment que meritoit ce Parricide impie. Comme les hommes sont naturellement méchans, enclins à mal penser & à parler mal des actions extraordinaires, plusieurs s'imaginerent & le publierent que cet attentat avoit été commis de l'aveu & par le conseil du Pape qui lui avoit facilité les moyens de s'enfuir pour se mettre à couvert des poursuites de la justice & se garantir de la punition qu'il meritoit pour un crime aussi detestable.

Le Duc d'Urbin attaque en pleine ruë un Cardinal & le tuë sur le champ.

CHAPITRE VI.

Des mesures que prennent quelques Cardinaux pour la reformation des mœurs & la convocation d'un Concile General.

LEs Cardinaux assemblez dans les derniers conclaves pour l'élection d'un Souverain Pontife, avoient reglé d'un commun accord & du consentement general du Sacré College, que celui d'entr'eux qui seroit élu Pape à la pluralité des suffrages, convoqueroit dans l'espace de deux ans un Concile General des Evêques dispersez dans toute l'étenduë du monde Chrétien. Cette convention unanime fut confirmée par le serment de tous les Cardinaux assemblez qui se soumirent volontairement à toutes sortes de maledictions & d'anathemes, s'ils venoient à manquer de parole & à violer une promesse aussi authentique. Ils croyoient que ce remede étoit absolument necessaire pour guerir les maux de la République Chrétienne.

Jules obtint le Pontificat à la pluralité

des suffrages : mais il oublia bien-tôt la promesse & le serment qu'il avoit fait avec tous les autres Cardinaux, persuadé que la Souveraine Puissance dont il se voyoit revêtu, suffisoit pour l'en affranchir. C'étoit un homme hardi, entreprenant, arrêté à ses volontez, ne cedant aux remontrances & aux conseils, qu'autant qu'ils étoient agréables & flatoient ses prejugez, il n'eut pas de grands égards pour les decrets des Conciles de Constance & de Basle, qui avoient ordonné que l'on rassembleroit le Concile tous les dix ans, avec menaces de punir tous ceux qui s'opposeroient à une aussi sainte institution.

Pendant le Pontificat d'Alexandre & de Jules, on vit plusieurs évenemens qui ne faisoient gueres d'honneur à l'Eglise Romaine & qui remplirent de desordre & de confusion la Cour Pontificale. Les gens de bien souhaitoient avec empressement que l'on reformât tous ces abus; mais le mal étoit parvenu à un tel excez qu'il paroissoit sans remede. Les vices étoient passez en habitude par la licence que chacun se donnoit de les commettre impunément après avoir banni toute crainte & toute pudeur, tant la dépravation étoit Generale, d'autant plus que la corruption se repandoit du chef dans les membres.

L'Empereur & le Roy de France se declarent ouvertement contre le Pape Jules.

La haine ouverte & declarée de l'Empereur & du Roy de France contre le Pape, fit naître à deux Cardinaux Italiens & au Cardinal de Narbonne qui se joignit encore à eux la pensée de convoquer une assemblée generale de tous les Evêques Chrétiens, ils se transporterent à Pavie pour executer leur dessein, dont le motif principal étoit de mettre des bornes à la puissance exhorbitante des Papes & de reformer la licence & les abus qui regnoient dans les mœurs des Ecclesiastiques & sur tout dans la Cour de Rome. On crut que ce remede étoit specifique pour guerir le mal dont on se plaignoit, quoiqu'il soit sujet à de grands inconveniens; car il faut toûjours craindre la licence de la multitude dans une assemblée generale.

Ces Cardinaux étant sortis de Pavie se transporterent à Milan, ils y publierent un decret pour assembler le Concile General dans le tems même que la guerre de Ferrare étoit le plus allumée & se faisoit avec plus d'ardeur & d'animosité, ils exposerent les raisons de leur procedé qu'ils fondoient sur la situation presente de l'Eglise & la necessité indispensable de travailler promptement à la reformation des mœurs par un Concile General, auquel on avoit toûjours eu re-

cours dans tous les siecles pour remedier aux besoins & aux maux pressans de l'Eglise. Les raisons de cette convocation étoient plausibles eu égard aux desordres & à la corruption generale qui regnoient dans les mœurs des Ecclesiastiques & des Seculiers.

Plusieurs Evêques de France adhererent au projet des Cardinaux & se joignirent à eux pour obtenir la convocation du Concile General. Les Ambassadeurs du Roy de France & de l'Empereur concoururent aussi dans le même dessein & fortifierent tous par leurs suffrages le parti des Cardinaux qui publierent enfin leur decret pour l'assemblée du Concile General. Cette entreprise étoit nouvelle & hardie, & l'on s'étonnoit avec raison de voir le Roy de France & l'Empereur qui avoient toûjours été si attachez au Saint Siege, soutenir une faction qui blessoit son autorité dans un point si délicat.

Les Evêques de France se joignent aux Cardinaux pour la convocation d'un Concile.

La ville de Pise fut d'abord designée pour le Concile qui devoit s'ouvrir le premier jour de Septembre, & l'on prioit instamment tous les Evêques de s'y trouver. L'Empereur approuvoit le procedé des Cardinaux & toutes les démarches qu'ils avoient faites jusqu'alors: mais la ville de Pise ne lui paroissoit pas assez

bien placée pour le lieu du Concile, à cause des Prelats d'Allemagne, il étoit persuadé que la ville de Constance leur seroit bien plus commode, à cause de son voisinage & du trop grand éloignement de l'autre. Outre que l'Italie n'étoit pas assez tranquile, & qu'il y avoit encore des restes de la guerre qu'il venoit de faire aux Florentins.

Ferdinand parut entierement opposé à toutes ces entreprises, d'autant plus qu'on l'accusoit ouvertement d'y être entré d'abord & d'avoir favorisé le decret de la publication du Concile, il employa ses bons Offices & ses sollicitations pour en detourner l'Empereur, en lui representant tous les malheurs & toutes les calamitez dont l'Italie venoit d'être affligée, que ses playes saignoient encore & que l'on s'exposoit à les rouvrir par ces nouvelles entreprises, qui paroissoient hors de saison, en voulant reformer d'anciens abus on s'expose à ébranler les fondemens des Empires, & à une ruine totale, au lieu d'arrêter de certains desordres que l'on peut dissimuler sagement dans les circonstances où l'on se trouve, en attendant quelque occasion plus favorable, car souvent l'on s'expose à des dissentions éternelles & à un schisme funeste, en voulant pousser les

choses à bout par un excez de rigueur & de severité.

Après toutes ces remontrances faites à l'Empereur, le Roy donna ordre à Cabanilla son Ambassadeur à la Cour de France, de faire des demarches avec prudence & modestie envers le Roy, pour l'engager à restituer au Saint Pere la ville de Bologne avec toutes ses dépendances, & d'empêcher que ses Generaux en Italie ne fissent de nouvelles usurpations sur les terres Papales & de prendre bien garde de troubler la paix de l'Eglise par la convocation d'un Concile General dans la situation où les affaires se trouvoient alors; que pour lui il étoit resolu d'employer tous ses soins & toutes ses forces, afin d'empêcher que la Republique Chrétienne ne souffrit quelque échec & se mettre en état de détourner tous les malheurs dont elle se voyoit menacée.

Loüis XII s'excusa sur le procedé du Pape qui lui avoit manqué de parole & violé les conditions du traité conclu entr'eux, qu'à la verité les évenemens de la guerre sont douteux & incertains, que c'est Dieu qui donne la victoire, que de son côté il étoit toûjours dans la disposition de faire la paix à des conditions justes & raisonnables : mais que si ses ennemis aimoient mieux la guerre, il ne

Le Pape manque aux paroles qu'il avoit données au Roy de France Louis XII.

les redoutoit nullement & qu'il étoit en état de leur tenir tête par tout & de confondre leurs desseins. Ce Prince demandoit entr'autres chosesque l'on observât ponctuellement le traité de Cambray, il demandoit encore que l'on remit dans tous leurs droits honneurs & privileges, les Cardinaux qui s'étoient separé du Pape., que l'on dispenseroit le Duc de Mantouë General de l'armée Venitienne du serment de fidelité qu'il avoit fait en prenant le commandement de ces troupes; & qu'on lui renvoyeroit son fils qui étoit en ôtage pour son pere entre les mains du Pontife, qu'il accorderoit la paix au Duc de Ferrare & qu'il abrogeroit toutes les Bulles fulminées contre lui, sans l'obliger à deguerpir les places qu'il occupoit de l'autre de côté du Po, puisqu'elles lui avoient été données en dot.

Le procedé du Roy de France & de l'Empereur, fâche le Saint Pere.

L'Empereur faisoit par ses Ambassadeurs les mêmes demandes que le Roy de France & qui paroissoient insupportables au Pontife; c'étoit un homme d'un esprit intraitable & hautain, il ne pouvoit souffrir que ses feudataires ou ses sujets voulussent lui donner la loi, car il pretendoit la donner à tout le monde. Ferdinand bien fâché de voir que ses remontrances & ses sollicitations étoient entierement perduë, desesperant de pouvoir rien ob-

tenir par les voyes de la douceur & de la negociation, resolut d'employer des moyens plus violens & la force de ses armes pour se faire craindre.

Cette resolution étant prise, le Roy d'Arragon renonça au personnage & au caractere de mediateur & se declara tout ouvertement pour les interêts & le parti du Pape, il s'y devoua même avec tant d'ardeur que negligeant les soins de la guerre qu'il avoit projetté de faire en Affrique contre les Maures, il s'appliqua uniquement avec une ardeur extrême & donna tous ses soins aux preparatifs de la guerre d'Italie: il y fit passer d'abord mille archers, que le Roy d'Angleterre son gendre lui avoit envoyez & qui étoient déja à Cadis en attendant l'occasion de s'embarquer pour aller en Affrique.

Le Beau-pere & le gendre convinrent encore entr'eux que si le Roy de France ne restituoit pas la ville de Bologne au pape, & s'il s'opiniatroit à demander toûjours la convocation d'un Concile General, le Roy d'Angleterre passeroit en Aquitaine avec ses troupes pour y faire la guerre à la France, tandis que le Roy d'Arragon seroit occupé en Italie au secours du Pape.

Toutes ces choses ayant été concertées

de la sorte, Ferdinand partit de Seville pour se rendre à Burgos, d'où il donna ordre à Pierre Navarre de conduire incessamment à Naples le corps de troupes qu'il commandoit pour les joindre à l'armée florissante que Cardonne avoit mis sur pied, sous le pretexte specieux de la faire passer en Affrique contre les Maures. Ferdinand ordonna que la ville de Tripoli dont on s'étoit emparé depuis peu seroit dépendante de la Sicile à cause de la proximité des lieux & de la commodité du transport pour les vivres & les munitions, on y envoya Requesens en qualité de gouverneur & de Successeur de Diegue Vera: mais les troubles qui s'exciterent parmi les Soldats de la garnison, obligerent le Viceroy de Sicile d'opter Requesens & de l'emmener en Italie à cause de sa grande experience & de son habileté en l'art militaire & surtout en artillerie.

Le Pape & le Roy Ferdinand projettent de faire un traité d'union contre leurs ennemis.

Il y avoit déja long-tems que le Pape & le Roy Ferdinand projettoient de faire un traité d'alliance & d'unir leurs forces contre leurs ennemis communs, en traitant des conditions le Roy demanda qu'on lui fournît de l'argent pour la solde de ses troupes, cette proposition parut fort chagrinante & fort onereuse au Pape dans l'incertitude du succez qui

eſt toûjours fort douteux à la guerre, au lieu que l'argent lui paroiſſoit un moyen ſûr pour s'attirer du reſpect & de la conſideration. Le Pape inquiet & incertain penſoit à ſe tourner du côté du Roy de France qui lui avoit propoſé des conditions fort équitables : mais comme ce traité n'avoit pû s'achever, il s'étoit vû dans la dure neceſſité de ſe jetter entre les bras du Roy d'Arragon dont il connoiſſoit la fidelité & la conſtance.

La plus grande partie des troupes de Ferdinand, paſſerent en Italie ſous la conduite d'Alfonſe Carvaïal & pour tromper les François, on fit courir le bruit qu'elles étoient deſtinées à faire la guerre en Affrique : mais une feinte auſſi groſſiere ne pouvoit pas ſubſiſter ni tromper le monde long-tems ; d'autant plus qu'en même tems que ces troupes partirent de Malaga, Pierre Navarre conduiſit à Naples 1500 Soldats qui avoient ſervi ſous lui avec tant de gloire pendant la guerre d'Affrique.

Quoique l'on vît de tous côtez de grands preparatifs de guerre ; cependant l'on ne faiſoit point encore des actes d'hoſtilité. Sur ces entrefaites le Roy de France, ſoit qu'il en eût effectivement le deſir, ou que ce fût une feinte, fit offrir en mariage ſa fille cadette à l'Infant Fer-

dinand & qu'il renonceroit à toutes ses prétensions sur le Royaume de Naples en faveur de ce mariage. Ces propositions parurent tres-avantageuses à Ferdinand qui les approuva d'abord, & promit de faire la paix, pourveu que le Roy de France voulût consentir à restituer Bologne au Pape, qui souhaitoit cette restitution avec beaucoup d'empressement : mais le Roy de France n'en voulut rien faire & il ne manquoit pas de bonnes raisons, dont la possession étoit la plus forte & qu'il avoit une bonne armée pour la soutenir.

Cependant le tems se passoit en ces pourparlers & ces déliberations, sans que l'on commençat la guerre. Le Roy de France dès le commencement avoit pris sous sa protection la famille des Bentivoglies & la ville de Bologne, après avoir nommé pour Generalissime de ses troupes en Italie, Gaston de Foix Duc de Nemours qu'il avoit fait Gouverneur du Milanez, avec ordre d'employer tous ses efforts pour conserver la ville de Milan & pour empêcher qu'elle ne fût insultée.

Les Rois d'Angleterre & d'Arragon demandent restitution de la ville de Bologne

D'un autre côté les Roys d'Angleterre & d'Arragon envoyerent leurs Ambassadeurs en France pour demander au Roy la restitution de Bologne, & pour lui

notifier que leurs maîtres prenoient le parti du Pape en cette affaire. C'étoit une declaration de guerre en forme & que l'on ne pouvoit dissimuler. Le Roy de France en fut indigné & declara nettement que la resolution de garder Bologne étoit prise aussi-bien que le Milanez, que leurs menaces ne l'épouvantoient point & qu'il étoit prêt à commencer la guerre, quand ils le voudroient.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour de France, le Pape tomba dangereusement malade : en telle sorte que les Medecins desespererent bien-tôt de sa guerison. A cette nouvelle l'Empereur vint dans la ville de Trente. L'Evêque de Catane ayant obtenu un passeport fit le voyage d'Espagne. C'étoit un homme d'une vaste ambition & qui formoit sa brigue dès le vivant même du Pape pour se faire élire après sa mort; un grand nombre de Partisans appuyerent sa cabale : car les cours sont toûjours remplies de flateurs devouez à favoriser les desirs & les passions des personnes ambitieuses. Le Cardinal de Sanseverin se faisoit remarquer entre les autres par sa complaisance & ses assiduitez, non-seulement il l'assuroit du Pontificat, mais lui promettoit même de lui faire avoir une partie du

Royaume de Naples par le credit de sa famille & de ses creatures, en haine du nom & de la domination d'Espagne. Pour réüssir dans ce dessein, il n'avoit qu'à se montrer à l'assemblée de Pise où tous les Cardinnux Factieux tenoient alors une espece de Concile. Ces esperances furent vaines & tous ces projets s'en allerent en fumée, le Roy Ferdinand rouloit bien d'autres projets qui dissiperent entierement les desseins des Factieux.

En effet, dès le commencement du mois d'Octobre le traité d'alliance fut conclu entre le Pape, Ferdinand, & les Venitiens. Ils donnerent à ce traité le nom de la sainte union, pour retirer Bologne & tout ce qui appartenoit au Pape des mains du Roy de France, & pour soutenir l'autorité du Saint Siege contre les Cardinaux Factieux de l'assemblé de Pise Il étoit stipulé entre les conditions du traité, que vingt jours après sa publication, le Roy Ferdinand envoyeroit en Italie 1200 Cavaliers armez de toutes pieces & mille de Cavalerie legere : dix mille Fantassins Espagnols pour être joints aux Troupes Papales & Venitiennes, sans parler de la Flotte de Venise qui seroit occupée à tenir la mer & à garder les côtes. Le Pape & les Venitiens par les articles du traité

traité s'obligeoient de payer chaque mois quarante mille écus d'or pour la solde de l'armée d'Espagne, pendant que la guerre dureroit.

Cardonne, Viceroy de Naples fut nommé par Ferdinand Generalissime de l'armée confederée. Les Venitiens promirent encore par les conditions du traité, de ne jamais redemander les sommes qu'ils avoient prêtées autrefois aux Rois de Naples de la maison d'Arragon : cette liberalité envers les morts ne tiroit pas à consequence, car ils n'esperoient gueres d'être jamais remboursez de cet argent. L'Empereur ne voulut point entrer dans cette ligue, dont les conditions parurent tres-onereuses au Pape, sur tout par raport à l'article de l'argent, mais il fut forcé d'y souscrire par necessité, parce que pendant sa maladie la noblesse & le peuple de Rome s'étoient soulevez & avoient pris les armes, se plaignant que l'on violoit leurs privileges, qu'on les opprimoit sous une servitude Tyrannique, & qu'on leur avoit imposé un joug insupportable depuis le commencement & pendant tout le cours du Pontificat de Jules.

Les conditions de la ligue paroissent onereuses au Pape.

Il y avoit à craindre que les Florentins qui étoient sous la protection du Roy de France & soutenus de ses troupes, ne

les conduisissent à la vûë de Rome sans que personne pût s'opposer à leur marche ni les empêcher de créer un Pape de leur faction, ce qui étoit le point essentiel dans la conjoncture des affaires; d'un autre côté l'assemblée de Pise donnoit de grandes inquietudes au Pape, que l'on menaçoit de deposer pour en mettre un autre en sa place ; cette tentative auroit replongé l'Eglise dans ses anciens desordres & renouvellé tous les malheurs que l'on avoit souffert pendant le schisme & dont la playe saignoit encore.

En ce tems-là Diegue Garsie Paredes, homme connu par son audace & par un grand nombre de mauvaises actions, qui s'étoit mis à faire le metier de Pirate après la guerre de Naples, desesperant desormais d'obtenir l'admnistie de tant de crimes, se jetta dans le parti de l'Empereur pour faire la guerre aux Venitiens, il fut fait deux fois prisonnier, la premiere auprès de Veronne dans un combat tumultueux qui se fit entre les Imperiaux & les Epirotes. La seconde fois étant dans son lit malade à Vicence, lorsque cette ville retourna sous la domination des Venitiens ses anciens maîtres. Alors Villemarin Grand Amiral eut ordre de partir d'Espagne & de conduire

à Naples l'armée Navale pour se joindre à la Flotte des confederez.

CHAPITRE VII.

L'armée des Confederez se dispose à entrer en action & à commencer les hostilitez en Italie.

SElon les ordres que Ferdinand avoit donné à Pierre Navarre, ce General conduisoit à Cayette l'Infanterie Espagnole, tandis que le Viceroy de Naples disposoit ses troupes à entrer en Action & à commencer les hostilitez, la Cavalerie étoit de même prête à partir & n'attendoit que les ordres. Prosper Colonne s'excusa & ne voulut point être de cette entreprise, craignant de blesser sa gloire & sa reputation en servant sous un autre General. Ces delicatesses sur le point d'honneur ont souvent des suites tres-fâcheuses à la guerre & font manquer de belles occasions. On donna à Fabrice Colonne le nom & la qualité de Lieutenant General pour tâcher de guerir ses scrupules par l'exemple de son Oncle & pour l'engager à prendre parti dans la guerre. André Caraffe Comte de Sainte

Severine refusa de même tous les emplois qu'on lui offroit, nonobstant la haine qu'il portoit aux François, & qu'il avoit herité de ses ancêtres.

On remarqua que les Seigneurs de la faction Angevine temoignerent en cette guerre plus d'ardeur que tous les autres, pour effacer par de grands services le souvenir des animositez passées. Après avoir changé de maître ils reprirent pour la patrie leur ancien zele. Les plus ardens & ceux qui se signalerent avec plus d'éclat furent le Marquis de Bitonte, fils du Duc d'Adria, le Marquis d'Atele fils du Prince de Melphes, les enfans des Comtes de Matalone & d'Allien, le Marquis de Bisiniano, quelque desir qu'il en eût ne pût marcher, étant au lit malade; mais pour faire mieux connoître quels étoient ses sentimens, comme la guerre se faisoit contre la France, il renvoya au Roy le collier de l'Ordre de Saint Michel dont ce Prince l'avoit honoré, marquant par là qu'il renonçoit à son alliance & à son amitié. Le Prince de Melphes, les Comtes de Matalone & d'Adria en firent autant.

Le Viceroy de Naples se mit en marche le deuxiéme jour de Novembre à la tête de la Cavalerie Napolitaine; on ne vit jamais de plus belles troupes, plus

brillantes, mieux montées, ni mieux équipées. L'Empereur inquiet & flotant, ne savoit à quoi se resoudre ni quel parti prendre; ses resolutions se détruisoient l'une après l'autre, le Cardinal de Sanseverin ne cessoit de le repaître d'esperances chimeriques. D'un autre côté Urrea lui promettoit le Milanez s'il vouloit joindre ses forces à celles de la ligue, dont dépendoit absolument le salut de la Republique qui lui aideroit à frais commun à se mettre en possession de Milan, & d'empêcher outre cela que le Duc de Gueldres ne lui fist la guerre à l'avenir.

Cette derniere condition le flattoit davantage & lui paroissoit plus sûre & plus avantageuse que toutes les autres. Cependant il avoit encore assez de peine à se resoudre, son esprit inquiet demeuroit toûjours incertain & flottant, telle est la destinée des hommes inconstans & malheureux qui ne prennent jamais bien leur parti & qui flottent toûjours entre l'incertitude & l'inconstance. L'Ambassadeur que le Roy Ferdinand avoit à la Cour de Rome menagea une treve entre l'Empereur & les Venitiens, qui fut tres-avantageuse à la ligue dans la suite.

Incertitudes de l'Empereur sur le parti qu'il doit prendre.

Cependant le Roy de France de son côté prenoit toutes ses mesures & n'oublioit rien pour resister à cette forte ligue,

ou même pour l'attaquer s'il en trouvoit quelque occasion favorable. Il écrivit au Duc de Nemours de se mettre incessamment à la tête de son armée composée de troupes choisies & d'aller par tout chercher les ennemis, le Roi de France avoit tiré de la Suisse un grand nombre de soldats qu'il avoit incorporez dans son armée, pour empêcher cette nation belliqueuse, & fiere d'entrer dans le parti du Pape. Le Cardinal de Sion qui avoit été depuis peu honoré de la pourpre redoubloit son zele & ses bons Offices pour son Bienfaiteur, afin d'engager & de retenir l'Empereur dans le même parti, il lui promettoit le Souverain Pontificat ou pour lui-même ou pour quelqu'une de ses créatures, se faisant liberal aux dépens du bien d'autrui, soit qu'il lui tendit un piege ou qu'il se mocquat de lui, il lui promettoit encore avec la même hardiesse de lui faire restituer tout ce que les Papes avoient usurpé de l'Empire.

Enfin pour achever d'éblouir l'Empereur ou plûtôt de le tromper par des offres specieuses & frivoles, il lui promit que les peuples du Milanez & les Genois lui envoyeroient des troupes auxiliaires toutes les fois qu'il voudroit faire la guerre pour rentrer dans cette partie du Royaume de Naples qu'il avoit tant à

cœur de recouvrer. Ces promesses étoient sans doute si magnifiques, qu'il falloit être bien credule pour y ajouter foi & pour s'y laisser tromper.

Cependant le Cardinal de Sanseverin après avoir obtenu son congé de l'Empereur partit peu satisfait du mauvais succez de ses vastes projets & de ses grandes entreprises. Le Viceroy de Naples avoit pris ses mesures pour faire marcher ses troupes par Florence, & de ne rien laisser derriere lui qui appartint aux ennemis, ou dont ils pussent s'emparer, parce que le Roy de France & les Cardinaux Factieux étoient les maîtres de cette ville. Le Pape s'opposa sans que l'on en pût savoir le motif, à une resolution si sage & si bien concertée : mais il voulut absolument que l'armée prit sa marche par l'Aruze, pour aller aux environs de Bologne dont il avoit projetté le siege, tant il avoit d'envie de reprendre cette place.

Le Cardinal de Sanseverin se retire peu satisfait de l'Empereur

La saison étoit fort incommode, l'hiver tres-rude, les chemins mauvais & embarrassez, car on étoit à la fin du mois de Decembre. Navarre pour ne point perdre de tems & pour tenir toûjours les ennemis en haleine & leur donner de l'inquietude, fit faire le Siege de la Bastide, forteresse située sur le Pô dans le Du-

ché de Ferrare, quoiqu'elle fût gardée par 250 Soldats Italiens. Cardonne approuva ce dessein & vint l'assieger le dernier jour de Decembre de l'année 1511. Les assiegez ne s'apperçurent point du peril dont ils étoient menacez, ils se défendirent avec vigueur : mais enfin les Espagnols emporterent la place au troisiéme assaut. Toute la Garnison fut passée au fil de l'épée avec Vestitulle qui la commandoit. Cet exemple de rigueur intimida les villes voisines qui crurent que tout étoit possible à une nation qui forçoit dans l'espace de cinq jours une citadelle bien munie & bien fortifiée.

On esperoit que la crainte & la terreur obligeroient les villes à se rendre sans attendre qu'on les attaquât. Cette espece de victoire est la plus prompte & la plus avantageuse. La ville fut renduë entre les mains du Cardinal de Medicis, Legat du Pape pendant cette guerre, il abandonna aux Soldats le pillage qui n'étoit pas fort considerable & qui leur faisoit plus d'honneur que de profit.

La mere d'Alfonse d'Arragon fils cadet du Roy Frederic, le remit entre les mains du Roy de France quoiqu'il n'eut encore que 12 ans, les François avoient resolu d'équiper une Flotte pour conduire ce jeune Prince à Naples, se flat-

tant que tous les Napolitains prendroient les armes à son arrivée pour le remettre sur le Trône de ses peres. D'autant plus que la licence des soldats Espagnols avoit rendu toute la nation odieuse aux peuples du Royaume de Naples. Ils esperoient qu'un changement de domination les rendroit plus heureux. Les hommes aiment naturellement à se flatter; ils esperent de pouvoir obtenir avec facilité ce qu'ils desirent avec ardeur. Les grands, les petits, la noblesse, & le peuple faisoient des vœux pour le jeune Prince & & se flattoient déja de réussir dans leurs projets, parce que tout le Royaume étoit degarni de ses soldats qui étoient passez en Italie.

Cardonne General de l'armée des confederez, & Navarre après avoir deliberé sur les operations de la campagne, resolurent de conduire les troupes entre Carpi, ou les François étoient campez, & Bologne, que les Alliez vouloient assieger: mais ils vouloient auparavant se rendre les maîtres de la campagne, prendre les Bourgs & les villages voisins de Bologne, pour en faciliter la prise. C'est la methode la plus usitée dans les entreprises militaires de commencer par les choses les plus aisées pour parvenir aux plus difficiles. On reçut la nouvelle

que le Duc de Nemours à la tête d'un grand corps de Cavalerie & d'Infanterie marchoit au secours de la place. Le Bâtard de Bourbon, Alegre, & Robert de la marche étoient dedans avec 300 Cavaliers bien armez ; joints à un grand nombre de Bourgeois aguerris qui avoient pris les armes pour se défendre jusqu'à l'extrémité.

Fabrice Colonne étoit d'avis de ne se point tant presser pour faire ce siege de crainte de gâter leurs affaires par une impatience à contre-tems. La plûpart des Officiers de l'armée étoient de ce sentiment, il n'y eut que Navarre lequel emporté par un courage boüillant s'opiniatra à vouloir incessamment commencer le Siege ; disant qu'après s'être tant avancé & n'étant plus qu'à quinze milles de Bologne, on les accuseroit de poltronerie s'ils reculoient & s'ils se retiroient sans rien faire. Cet avis l'emporta à cause de sa grande reputation, & de sa grande experience au métier de la guerre, à cause aussi du credit & de l'autorité qu'il avoit sur l'esprit des Soldats qui le respectoient & qui le craignoient, outre que Navarre avoit le défaut de ne servir que foiblement & à contre-cœur dans les affaires que l'on entreprenoit contre son avis pour avoir le plaisir de les

faire échouer & pour mortifier ceux qui les avoient conseillées.

Les Soldats du Pape eurent ordre d'obeïr au Cardinal Legat & à Cardonne Generalissime de l'armée des Confederez auquel le Pape envoya par honneur un chapeau & une épée; present que les Pontifes avoient accoutumé d'envoyer aux plus grands Princes. Il lui envoya aussi des étendarts benis le jour de Noel, selon le Rit Romain. Les Venitiens ne fournirent ni les Soldats ni l'argent qu'ils avoient promis pour la cause commune selon les conditions du traité, ils prêterent plûtôt leur nom que leurs forces pour assister les Alliez, voulant tirer tout l'avantage des peines & des avances des autres, sans qu'il leur en coutât rien. Peut-être que la situation presente de leurs affaires ne leur permit pas de faire mieux.

Le Pape envoye une épée par honneur à Cardonne General de l'armée confederée.

Cardonne partit enfin de son camp & vint poster son armée à la vûë de Bologne, d'où il considera le plan, l'assiete & la disposition à l'oisir. Vers le milieu du mois de Janvier en l'année 1512. Il remarqua que les environs de la ville étoient rudes & peu praticables, incommodes pour le campement des troupes & pour les étendre, d'autant que le terrain étoit entrecoupé de plusieurs

ruisseaux plein de bouë & de fange, à cause de la saison qui étoit alors au plus fort de l'hiver. Cependant il choisit un camp le plus commode qu'il pût pour mettre les troupes à couvert. Il y avoit dans la ville 500 Cavaliers armez de toutes pieces & deux mille hommes de pied. D'Alegre étoit le principal Commandant : il s'étoit rendu celebre dans les guerres passées : il avoit en effet de la valeur, de l'experience au metier de la guerre & de la conduite.

Il arriva qu'au même jour que Cardonne se mit en marche avec l'armée des Confederez, le Duc de Ferrare marcha aussi à la tête de ses troupes pour aller assieger la Bastide. Le combat fut rude & sanglant pendant vingt heures de part & d'autre, la ville fut enfin forcée, prise d'assaut & detruite de fond en comble, parce qu'on ne croyoit pas pouvoir la garder au milieu de tant d'ennemis, cependant le Duc de Nemours s'appliquoit avec empressement à ramasser les troupes Françoises auprès de Parme où ce General étoit alors. Il avoit dans son armée 800. Cavaliers armez de toutes pieces, mille armez à la legere & 3000 hommes de pied, sans parler de mille Fantassins Ferrarois, de deux mille hommes de pied Navarrois avec quelque

Cavalerie de troupes auxiliaires.

Ce Prince avoit formé le dessein d'aller au secours des assiegez avec cette petite armée & de donner bataille aux ennemis pour les obliger à lever le siege de Bologne. Sa brillante jeunesse & le sang illustre qui boüilloit dans ses veines lui inspiroient cette noble fierté. Fabrice Colonne commandoit une partie de l'armée Confederée dans un deffilé par où les François étoient obligez de passer : mais Cardonne Generalissime de toutes les troupes confederées lui donna ordre de venir joindre incessamment le gros de l'armée qui faisoit le siege de Bologne, & d'aller se poster avec le corps qu'il commandoit sur un coteau de l'Appenin.

Le Duc de Ferrare prend une place d'assaut & la détruit de fond en comble.

On avoit resolu de dresser en cet endroit-là une batterie de canons, qui battroient la ville avec avantage de haut en bas, afin de donner l'assaut quand on auroit fait une brêche raisonnable à la muraille. Ce dessein fut abandonné peu de tems après, & l'on rassembla toutes les troupes pour les mettre en état de disputer le passage aux François, & de leur interdire les approches de Bologne. Cependant les canons ayant fait une breche entre la porte de Saint Michel & celle de Florence, quelques soldats eurent l'audace de se glisser par cette breche

& d'aller planter des drapeaux sur une Tour voisine, comme une marque de la victoire. Ce spectacle excita de grands cris de part & d'autre. Les assiegez redoublant leur courage & leur vigueur, se battirent avec tant de valeur & d'opiniatreté qu'ils chasserent enfin les assiegeans de la Tour & des autres postes qu'ils avoient déja occupez. Une tempête qui survint tout à coup obligea les assiegeans de se retirer, & sauva la ville. Le froid extrême, les vents, la neige, la grêle engourdissoient les Soldats qui n'avoient pas la force de tenir leurs armes, ni de faire les fonctions de la guerre.

Ces circonstances favorables faciliterent au Duc de Nemours les moyens de jetter un grand corps de troupes dans la place : parce que le camp des assiegeans étoit fort éloigné. Les tenebres d'une nuit fort obscure favoriserent son dessein sans que les ennemis se missent en devoir de s'y opposer, ni sans que les sentinelles mêmes s'en apperçussent. Ce secours venu si à propos changea entierement la face des affaires, & abatit le courage & l'esperance des assiegeans.

Gardonna Generalissime de

Cardonne craignant quelqu'autre malheur & quelque fâcheux échec, & voyant

ſes troupes rebutées des incommoditez d'une ſaiſon ſi rigoureuſe, leva le ſiege & conduiſit l'armée avec les bagages, les munitions, & l'artillerie à S. Lazare éloigné de Bologne d'environ deux miles. Les troupes Papales ſaiſies d'une terreur panique allerent encore plus loin, & ne ceſſerent de marcher juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrivées ſur les terres de la domination du Pape, où elles ſe crurent plus en ſûreté. Cardonne alla camper à Saint Pierre. Les autres Generaux ſe partagerent dans les Bourgs voiſins avec differens corps de troupes en attendant que la rigueur du froid ſe rallentit & que la ſaiſon devint plus favorable pour recommencer le ſiege. Telle fut l'iſſue de cette grande entrepriſe qui ſe fit avec plus de bruit & d'appareil que de profit pour les Alliez, qui n'y acquirent pas une grande reputation après tout l'éclat qu'ils avoient fait.

L'armée confederée leve le siege devant la ville de Bologne.

On reprochoit à Cardonne ſa pareſſe & ſa lenteur, car il laiſſa paſſer huit jours ſans rien faire dans une ſaiſon tres-incommode & tres-rude & d'avoir mal pris ſes meſures pour camper l'armée à une trop grande diſtance de la place. Il fit auſſi de grandes fautes dans la conſtruction des travaux & des mines : mais la plus impardonnable de toutes, ce fut

d'avoir laissé introduire dans la place assiegée un grand secours sans s'y opposer, & même sans s'en appercevoir : c'est ainsi que les gens de guerre ont accoutumé d'imputer aux Generaux tous les mauvais succez qui arrivent. Il est vrai qu'il choisit fort mal son tems, & une saison trop incommode pour commencer un siege de cette consequence, c'est-ce que la renommée publioit au desavantage de Cardonne, & il faut l'avouer que la reputation est d'un grand poids dans les expeditions militaires.

Les Suisses qui avoient promis & qui s'étoient engagez de venir au siege, manquerent de parole aussi-bien que les Venitiens, quoiqu'ils y fussent engagez selon les articles du traité de la confederation. Ces contre-tems diminuerent un peu les torts de Cardonne & le disculperent : car il n'avoit pû prevoir tant de fâcheuses circonstances, & le défaut des secours qui lui manquerent. Entre les autres celebres Capitaines Espagnols, Antoine de Leiva Alvarade, Ferdinand d'Avalos Marquis de Pescaire furent à ce siege, où ils prirent les premieres teintures de l'art militaire. Peu de tems après le Marquis de Pescaire devint un Grand General d'armée & rendit son nom celebre dans toute l'Italie par un grand nombre d'ac-

tions heroïques & de victoires qui le firent aller de pair avec tous les plus grands Capitaines de son siecle.

D'un autre côté le Roy d'Angleterre faisoit la guerre contre la France avec un mediocre succez, il étoit entré dans l'Aquitaine au commencement du Printems à la tête de ses troupes. Sa propre inclination & ses chagrins particuliers l'animoient à cette guerre. Les frequentes exhortations de l'Ambassadeur du Roy d'Espagne, qui lui representoit sans cesse les interêts de la cause commune, l'y excitoient encore davantage, avec le Marquis d'Orset, proche parent du Roy, dont la faveur & l'autorité étoient tres-grandes dans le Royaume : mais on agissoit fort lentement. Le Roy d'Espagne ne pensant plus à la guerre d'Affrique, fit conduire toutes ses troupes à Oran, pour conserver ce poste & pour le mettre à couvert des insultes des Maures. Il distribua ses Soldats dans les campagnes & les maisons voisines pour épargner la dépense ; car on lui entretenoit par ce moyen 200 Cavaliers & 400. Fantassins en garnison, sans qu'il fut obligé de rien debourser ; pour consoler les Bourgeois de cette dépense, le Roy leur accorda des immunitez, avec une grande diminution des impôts ordinaires.

Le Roy d'Espagne borne ses projets à la conservation d'Oran, ville celebre d'Affrique.

Le reste de la dépense fut tiré de la caisse militaire, & du Tresor des Finances.

Environ ce tems-là, la Reyne de Portugal accoucha dans la ville de Lisbone le dernier jour de Janvier en l'année 1512, d'un Prince nommé Henri; dans la suite des tems, ses grandes vertus furent honnorées de la pourpre de Cardinal, & tous les Princes de la maison Royale étant éteints après la deplorable catastroffe de Sebastien Roy de Portugal, il monta sur le Trône. Le jour de la naissance de ce Prince, il tomba dans la ville de Lisbonne une grande quantité de neige, ce qui fut regardé comme un prodige parce que cela n'arrive presque jamais en ce païs-là, l'air y étant toûjours doux & temperé. Les speculatifs crurent que la blancheur de la neige étoit le symbole de la grande Sainteté du jeune Prince, & de la chasteté qu'il garda inviolablement pendant toute sa vie, jusqu'au dernier soupir, sans s'être jamais laissé amollir ni corrompre par les plaisirs, & le commerce des femmes. Il ressembloit au Roy son pere par le visage & par tout son exterieur, & ne lui cedoit nullement en grandeur de courage, ni par sa constance & sa generosité. Son regne de dix-sept mois fut un tissu continuel de chagrins, de

peines & d'inquietudes, sans qu'il se relachât jamais de ses exercices continuels de pieté, jusqu'à la derniere extremité de sa vie. Les Portugais l'ont toûjours regardé comme l'un de leurs meilleurs Princes, & furent tres-affligez de la courte durée de son regne.

CHAPITRE VIII.

Le Pape pour faire plus de dépit aux François, soumet le Roy de Navarre à l'anathême, & le declare excommunié.

LA guerre continuoit toûjours en Italie avec des succez differens, depuis que l'armée de la ligue avoit été obligée de lever le siege de Bologne. Pendant que le Duc de Nemours étoit éloigné, les habitans de Bresse & de Bergame crurent que l'occasion étoit favorable pour secouer le joug des François & se remettre sous l'ancienne domination des Venitiens. Les Châteaux & les Forteresses retenuës par les garnisons, perseverent dans l'obéïssance & le devoir. Cette audace parut trop grande, & d'une trop

dangereuse consequence pour être ni dissimulée ni pardonnée, de crainte que les autres villes seduites & entraînées par ce mauvais exemple, ne se revoltassent comme les autres.

Après que le Duc de Nemours eut suffisamment pourvû aux fortifications, & à la garde de la ville de Bologne, il crut qu'il étoit necessaire d'aller où le mal paroissoit le plus pressant. Il emmena d'Alegre, & laissa un autre Gouverneur dans Bologne avec de bonnes troupes, 300 Cavaliers armez de toutes pieces, trois mille hommes de pied, avec les munitions & les provisions necessaires. Quand on sçût que le Duc de Nemours approchoit, le General Gritti lui alla au devant à la tête de l'armée Venitienne, avec les habitans de Bresse & une multitude confuse accouruë de tous côtez : les remords de ce qu'ils avoient fait, & le desespoir d'obtenir le pardon, les rendoient plus temeraires & plus audacieux. Le Duc de Nemours dedaigna de se battre avec cette canaille, ne voulant pas perdre un seul de ses soldats, dans un combat aussi peu glorieux pour lui. Ayant pris un detour par le pied de la montagne, il entra de nuit dans la Forteresse, & dès le lendemain il donna de ce côté-là un assaut à la ville, qu'il

emporta de force. La ville étant prise, il attaqua à l'improviste le camp des Venitiens, sans leur donner le tems de se reconnoître. Le combat fut rude & sanglant de part & d'autre : mais enfin la victoire se declara entierement pour les François. Le General Gritti fut fait paisonnier avec Antoine Justiniani, que le Senat de Venise avoit fait Gouverneur de la ville revoltée. Mainfroy eut aussi le même sort & tomba comme les autres entre les mains des ennemis.

A l'égard du Comte Louis Bogare qui livra la place aux Venitiens dont il étoit originaire & qui avoit un grand credit sur l'esprit des habitans, ayant été pris les armes à la main en combatant, il fut obligé de repondre aux accusations qu'on lui fit. On lui avoit mis les fers aux pieds & aux mains. Il ne put donner de bonnes raisons pour se justifier. Ainsi il fut condamné à perdre la tête comme traître, & comme coupable de leze-Majesté : cet exemple de severité intimida les habitans de Bergame, ils reconnurent leur faute & rentrerent dans l'obéïssance.

La sage & vigoureuse conduite que le Duc de Nemours observa dans une occasion si délicate, lui acquit une grande reputation, & releva infiniment sa

Sage conduite du Duc de Nemours General des troupes Françoises.

gloire, quoiqu'il eût déja rendu son nom tres-celebre après avoir défendu Bologne, obligé les ennemis de lever le siege, après avoir chassé les Espagnols, il reprit encore avec une promptitude merveilleuse deux villes tres-importantes, & les obligea de rentrer sous la domination des François dont elles avoient secoué le joug.

D'Aubigni eut ordre de veiller à la garde de Bresse, avec un bon corps de troupes; le reste de l'armée fut distribué aux environs de Veronne. Le Duc de Nemours voulant retirer quelque fruit de ses victoires, & se delasser un peu après tant de fatigues, se rendit à Milan pour se divertir & passer le tems, pendant le reste de l'hyver à des jeux & à des spectacles convenables à sa jeunesse; car les personnes de cet âge se donnent un peu plus de licence pendant le tems du carnaval. Le Roy de France temoigna du chagrin de voir le General de ses troupes dans la situation où les affaires étoient alors, se livrer aux plaisirs & aux divertissemens de la saison, au lieu de redoubler sa vigilance & ses soins pour se tenir toûjours en garde contre les tentatives & les surprises des ennemis. Il lui donna coup sur coup des ordres severes & reïterez, de ramasser ses

troupes, de les tenir toûjours en haleine, & en état d'attaquer & de combattre les ennemis & même d'aller au devant de Cardonne & de chercher l'armée des Alliez.

Tout ce qui s'étoit passé depuis peu, les differentes rencontres, & les combats avoient beaucoup diminué les troupes des Princes liguez, dont les affaires étoient dans une fâcheuse situation, les mauvais succez & l'échec qu'ils venoient de recevoir avoient diminué leur reputation. Les troupes n'étoient pas encore bien revenuës de leurs allarmes, & n'avoient pas repris la confiance qu'elles avoient auparavant. L'occasion étoit belle d'attaquer cette armée dans la conjoncture où elle se trouvoit alors. Les mauvais succez des Espagnols, la perte de leur reputation, & le triste état de leurs affaires, avoient beaucoup augmenté le courage & la confiance des peres qui tenoient l'assemblée de Pise, la prosperité des François redoubloit leur esperances. Enflez des succez de leurs protecteurs, ils nommerent deux Legats tirez de leur assemblée, le Cardinal de Sanseverin pour aller commander à Bologne en Italie, & Baïus pour aller à Avignon en France avec le titre & l'autorité de Legat.

Le Pape n'oublioit rien & faisoit

toutes sortes d'avances pour faire entrer l'Empereur dans la ligue & pour le reconcilier avec les Venitiens. Il offrit de nouveau les conditions qui avoient déja été proposées sans succez; il ne put pas même obtenir de l'Empereur de joindre quelques troupes à celles des Alliez; comme il s'y étoit engagé auparavant. Le mauvais état des affaires d'Espagne retenoit ce Prince & rallentissoit son zele pour la ligue, Il se tenoit sur ses gardes & se contentoit d'être paisible spectateur des évenemens, sans y prendre aucune part, attendant à se resoudre & à prendre son parti selon les differentes conjonctures,

Cependant il prit la resolution d'employer toutes ses forces pour faire la guerre aux Venitiens, & pour se vanger de leurs usurpations : mais la diligence & l'habileté de Jerôme Viquins leur Ambassadeur, calma pour un tems la colere de ce Prince & l'engagea à conclure avec la Republique une trêve, à condition de lui fournir une grande somme d'argent qu'il stipula ; mais il en fallut rabattre une bonne partie à cause de leur disette & de l'épuisement de leurs Finances.

Dans la conjoncture où se trouvoit alors le Roy de France, il crut être obligé

gé d'appliquer tous ses soins à bien fortifier les côtes & les villes maritimes de Guyenne & de Normandie. On ne doutoit point que le Roy d'Angleterre ne dût tourner ses armes de ce côté-là, pendant que ses principales forces étoient occupées en Italie. Il menagea aussi l'esprit du Roy de Navarre & le fit entrer dans ses interêts. Il avoit promis à Gaston de Foix Duc de Nemours, le Royaume de Navarre, quand la guerre d'Italie seroit achevée. L'amitié du Roy de France devint à la fin tres-funeste au Roy de Navarre, il est necessaire d'expliquer ici plus au long les circonstances de ce grand évenement & d'en rapporter l'histoire.

Jules II. ayant reconnu que ce Prince favorisoit les ennemis de l'Eglise, & que les Peres de l'assemblée de Pise entroient aussi dans les mêmes sentimens tint un grand Conseil avec les Cardinaux qui lui étoient affidez & prit une resolution que l'on ne prend qu'à l'extrêmité contre les Princes rebelles, quand on desespere absolument de les ramener à leur devoir. Après cette violente resolution, le Roy & la Reyne de Navarre furent excommuniez selon les ceremonies que l'Eglise Romaine observe en de pareilles occasions, privez de leurs états qui fu-

rent abandonnez au premier qui pourroit s'en rendre le maître. Cette Sentence d'excommunication fut fulminée à Rome le 18 jour de Fevrier.

Le Roy & la Reyne de Navarre sont excommuniez par le Pape Jules II

On crut que cette Sentence avoit été obtenuë par le manege, & les artifices du Roy Ferdinand. Cette conjecture étoit fondée sur l'affectation qu'il eut de garder long-tems cette Bulle avant que de la faire publier, voulant connoître la disposition des esprits & de quelle maniere on pensoit à cette occasion. Il avoit peur aussi d'aigrir les esprits des Princes qui se trouvoient tous interessez dans cette affaire. Il envoya des Ambassadeurs en differentes cours sous pretexte de bienveillance envers les Princes, pour les avertir d'abandonner le parti du Roy de France, dont l'union avec le Roy de Navarre avoit été la principale cause de son malheur, & de l'excommunication qu'il s'étoit attirée. Il les exhortoit donc de ne point favoriser les ennemis de l'Eglise, & de ne point accorder de passage à leurs troupes par leurs Etats, pour adoucir l'esprit aigri du Roy de Navarre; Ferdinand lui fit offrir Isabelle sa petite fille, ou Catherine sa sœur en mariage pour le Prince Henri son fils, qui avoit été envoyé en Espagne sur cette esperance.

Le Roy de Navarre refusa avec une hauteur pleine de fierté ces offres qui paroissoient tres-honnêtes & qu'il eut peut-être acceptées dans un autre tems : mais le secours qu'il esperoit de la part du Roy de France, lui fit mépriser avec dedain tout ce qu'on lui offroit, il commença même à chagriner tous ceux qui étoient affectionnez au parti de Ferdidand, & à lever des troupes pour se mettre en défense si l'on venoit à l'attaquer. Les grands succez des François en Italie, les malheurs continuels des Espagnols augmentoient la confiance & la fierté du Roy de Navarre.

Le Roy de Navarre refuse avec fierté les offres qu'on lui fait.

Cardonne retranché auprès de Bologne se tenoit dans son camp, sans oser, ni avancer, ni reculer, quoique le Pepe le pressât tous les jours de faire quelque irruption sur les frontieres du Milanez, & d'attaquer les ennemis par quelque endroit : mais il se contentoit d'appliquer toutes ses précautions pour empêcher qu'on ne lui couppât les vivres & qu'on ne le fit mourir de faim dans son camp. La ville de Ravenne dont il tiroit la meilleure partie de ses munitions de guerre & de bouche en étoit fort éloignée : les François étoient redoutables, fiers de leurs succez, hardis & audacieux. Les troupes de la ligue se trouvoient fort

affoiblies & diminuées : la rigueur de l'hyver continuoit toûjours avec la même violence, & faisoit perir un grand nombre de soldats, plusieurs avoient déserté & desertoient encore tous les jours. Les ennemis n'étoient pas bien éloignez, 600 Cavaliers s'étoient retirez des troupes faute de paye. Le Duc d'Urbin tramoit sourdement quelque entreprise de concert avec le Roy de France, dont il avoit touché de l'argent pour faire de nouvelles levées de soldats, ce qui étoit de notorieté publique, puisque le Banquier de Florence lui avoit delivré cet argent au nom du Roy.

Cardonne & le Legat du Pape voyant l'armée de la ligue fort diminuée pour les raisons que l'on vient de dire, prirent ensemble la resolution de lever quatre mille Italiens pour les incorporer dans les Regimens qui n'étoient pas complets. Le Pape offrit sur le champ de l'argent pour fournir à cette dépense & pour les autres besoins des troupes. L'armée de la ligue ayant été renforcée par ce nouveau supplément, le Pape souhaitoit ardemment que l'on allat chercher les François pour leur donner bataille. L'esperance de vaincre le rendoit impatient, tous les retardemens lui paroissoient insupportables. Ferdinand plus re-

ſervé temoignoit bien moins d'empreſſement, perſuadé que les François qui ont beaucoup d'ardeur & de feu au commencement, ſe rallentiſſent bien-tôt & perdent une grande partie de leur vivacité, il fut d'avis de prolonger toûjours ſur divers pretextes & d'attendre que les troupes de Veniſe euſſent joint l'armée des Alliez. La treve qu'ils avoient concluë avec l'Empereur facilitoit cette jonction, pour peu qu'ils en euſſent d'envie.

On attendoit encore un bon nombre de Suiſſes. Les deux armées étoient déja en preſence vers la fin du mois de Mars, en ſorte qu'il ni avoit plus d'apparence de pouvoir éviter une bataille generale, ſans une grande tache, & une grande infamie pour ceux qui voudroient reculer & refuſer une auſſi belle occaſion d'acquerir de la gloire. L'armée des confederez étoit campée aux environs de Bologne & diſtribuée dans les Bourgs & les villages voiſins. Cardonne reſolut d'y attendre les François, ſi l'envie leur prenoit de decider cette grande querelle par un combat general. La ſituation avantageuſe de ce camp relevoit le courage & les eſperances des Alliez qui temoignoient une ardeur incroyable d'en venir aux mains & de combattre les François.

Les affronts qu'ils avoient essuyé par le passé redoubloient encore l'envie qu'ils avoient de laver leur honte, dans le sang de leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté autrefois tant de victoires celebres.

Le Duc de Ferrare à la tête d'un grand corps de troupes joint l'armée Françoise.

Les François approcherent leur camp, le Duc de Ferrare les avoit joint avec un grand corps de troupes bien équipées & bien montées. Les deux armées demeurerent en presence pendant trois jours de suite, sans en venir aux mains. L'incommodité & la difficulté du terrein rebutoit les François, d'un autre côté Cardonne avoit resolu de suivre les ordres de Ferdinand qui lui défendoit de ne rien risquer & de ne point hazarder la bataille, que lorsqu'il seroit pour ainsi dire assuré de la victoire. Les François se virent donc obligez de décamper, pour ne pas hazarder une affaire generale & decisive, d'où dependoit l'Empire & le sort de toute l'Italie, ilsse mirent en marche le dernier jour de Mars & prirent leur route pour aller à Ravenne, dans le dessein de se rendre les maîtres de cette ville.

Ils esperoient d'affamer par là le camp des ennemis qui en tiroient leur subsistance & leurs principales provisions. Cardonne avoit pressenti cet inconve-

nient, & pour y remedier il avoit envoyé 100 Cavaliers & 1000 hommes de pied pour garder la ville qui étoit alors le meilleur magazin de son armée. Mais il ni avoit gueres d'esperance avec ce peu de troupes de la défendre contre toutes les forces des François, ce qui le fit resoudre à marcher avec ses troupes sur la piste du secours qu'il envoyoit à Ravenne pour la défendre lui-même & pour empêcher qu'elle ne tombat entre les mains des ennemis. Les deux camps n'étoient éloignez que d'environ trois miles. Cependant le fort de Ravenne lui donnoit tant d'inquietude qu'il fit prendre les devans à Marc-Antoine Colonne avec 100. Cavaliers armez de toutes pieces, & 500. Fantassins Espagnols, avec ordre de se jetter dans la place, & de la garder tres-soigneusement

Mesures que prend Cardonne pour empêcher les François de prendre Ravennes.

La ville de Ravenne est située sur les bords de la mer Adriatiqne, entre deux rivieres peu profondes & qui baignent les murs de la ville. Les François choisirent leur camp entre ces deux rivieres, le Jeudi Saint ; ils approcherent de la muraille, & dès le lendemain ils livrerent un rude assaut à la ville, que la garnison soutint avec beaucoup de valeur. Cardonne marcha le long de la riviere qui separoit les deux camps, pour

s'approcher le plus près qu'il pût de la ville, il s'arrêta dans un poste éloigné des ennemis d'environ deux miles. On tint là un grand Conseil de Guerre pour déliberer s'il s'en approcheroit encore davantage. Les opinions furent partagées, Fabrice Colonne étoit d'avis que l'on s'arrêtat sans aller plus avant, persuadé que les vivres manqueroient bien-tôt aux ennemis, & qu'ils seroient obligez de décamper à leur vûë, ce qui leur donneroit un grand avantage sur eux & une grande facilité de les battre en deffilant.

Colonne ajoutoit entr'autres raisons qu'ils pouvoient aisément garder Ravenne du poste où ils étoient campez, ou que si les ennemis avoient l'audace & la temerité de l'insulter, ils tomberoient sur eux & les battroient à dos avec une assurance presque infaillible de remporter la victoire. Tel étoit le raisonnement bien sensé de Fabrice Colonne : mais Navarre homme farouche & intraitable, entêté de ses opinions, dont il ne vouloit jamais démordre quelque raisons qu'on pût lui aporter, ennemi declaré de tout parti & de toute opinion, qu'il n'avoit pas lui-même suggerée, s'opiniâtra contre l'avis de Colonne ; il témoigna un violent desir de combattre, se confiant sur-tout en la valeur des Espagnols, qu'il

vouloit oppoſer à toutes les forces des ennemis : c'étoit plûtôt une audace temeraire & une fureur qu'un veritable courage.

L'avis de Navarre, qui paroiſſoit plus éclatant & plus glorieux, fut preferé au Conſeil le plus ſage, & le moins perilleux. Ainſi les troupes eurent ordre de marcher & de s'approcher des ennemis. La Cavalerie Françoiſe eſcarmoucha d'abord contre un gros bataillon Eſpagnol ; mais l'on ne fit rien de remarquable ce jour-là de part ni d'autre ; car les François rentrerent bien-tôt dans leur camp. Les Eſpagnols demeurerent toute la nuit ſous les armes en preſence des ennemis & travaillerent ſans relâche à faire de legeres fortifications & des tranchées autour de leur camp. Le lendemain qui étoit le propre jour de Pâques, le trois des Ides d'Avril les armées ſe mirent de concert en bataille, de leur propre mouvement & comme ſi elles ſe fuſſent donné le mot. Il y avoit dans l'armée des François vingt-quatre mille hommes de pied, Gaſcons, Allemands, Italiens, deux mille Cavaliers armez de toutes pieces, deux mille de cavalerie legere & cinquante canons.

Le Duc de Ferrare & la Palice commandoient l'avant-garde ; le Senechal de Normandie menoit le corps de bataille

avec le Cardinal de Sanſeverin Legat de l'aſſemblée de Piſe. Frederic Bozoli conduiſoit l'arriere-garde. Le Duc de Nemours à la tête d'un eſcadron de Cavalerie composé de gens d'élite faiſoit une eſpece de corps de reſerve, pour porter promptement du ſecours dans les endroits qui en auroient le plus de beſoin.

Diſpoſitions de l'armée Françoiſe commandée par le Duc de Nemours.

Selon le bruit commun il y avoit dans l'armée des Alliez dix-huit mille Fantaſſins, parmi leſquels on comptoit huit mille Eſpagnols, quatre mille Italiens, douze cent Cavaliers armez de toutes pieces, deux mille de Cavalerie legere & ſeulement 24 canons tout au plus. Le General Cardonne auroit dû décamper à la ſourdine avant le jour & ſans faire de bruit, afin de dérober ſa marche, pour empêcher les ennemis de paſſer la riviere & ranger ſes troupes en bataille, ſur le bord de l'autre côté, il ſuivit en cela ſon propre ſentiment, où celui de Navarre, contre l'avis tres-ſage que lui avoit donné Fabrice Colonne : de ſorte que les ennemis ayant jetté des ponts ſur la riviere, la paſſerent ſans aucun obſtacle, & ils eurent tout le loiſir pour étendre leurs troupes dans la plaine comme ils voulurent.

Fabrice commandoit l'avant-garde des Alliez, dans laquelle il y avoit 800 Ca-

valiers armez de toutes pieces, six cent chevaux de Cavalerie legere, & quatre mille hommes de pied. Tout le reste de l'armée fut separé en deux corps, sous le commandement de Cardonne & de Navarre. Avant que de commencer le combat, chaque General exhorta en peu de mots sa troupe à bien faire son devoir, leur promettant la victoire s'ils bannissoient de leur cœur toute crainte, & s'ils se comportoient pendant le combat en gens de bien & d'honneur. On dit que le Duc de Nemours harangua ses Soldats & ses Officiers en ces termes.

Harangue du Duc de Nemours à ses Troupes avant le combat.

Il y a long-tems compagnons que vous « desirez de combattre les ennemis en « pleine campagne, après avoir déja rem- « porté sur eux tant de victoires. Je vous « ai souvent entendu demander avec « empressement, quand est-ce que l'on « nous fera voir les ennemis : ce que vous « avez tant desiré vous sera enfin accordé « aujourd'hui. Toute l'Italie sera le prix « de vôtre victoire : Rome même cette « Rome si orgueilleuse ne pourra vous « échapper, cette ville enrichie des dé- « poüilles de tous les Chrétiens. Rien « ne pourra vous empêcher d'enlever, « l'or, l'argent, les pierreries, les ri- « ches meubles dont elle regorge, & « qu'elle ramasse depuis si long-tems. «

„ Qui pourra vous empêcher de porter
„ vos armes victorieuses de Rome à Na-
„ ples pour punir les ennemis de tant
„ d'injustices qu'ils ont fait à la France.
„ La victoire que vous remportez au-
„ jourd hui donnera le commencement à
„ toutes celles qui vous attendent. Les
„ signes de vôtre valeur qui brillent sur
„ vôtre visage m'en repondent. Vous al-
„ lez combattre les mêmes ennemis qui
„ ont fui si honteusement devant vous
„ auprès de Bologne, pendant les tene-
„ bres de la nuit; Ils ont jugé plus à pro-
„ pos de se retirer & de se cacher der-
„ riere les murailles de Faenza que de
„ vous attendre en pleine campagne pour
„ vous combattre. Il y a entre vous la
„ même difference que l'on remarque
„ entre les fuyards & les vainqueurs: les
„ premiers sont poltrons & timides, les
„ autres sont intrepides & assurez. On
„ ne trouve plus dans cette armée ces
„ braves soldats qui avoient vieilli &
„ servi avec tant de gloire pendant la
„ guerre de Naples. Leur armée n'est
„ composée que de jeune soldats sans ex-
„ perience au metier de la guerre, ou
„ qui ne sont accoutumez à combattre
„ que contre de miserable Maures qui
„ les ont défait à plate couture la derniere
„ année: ce qui a achevé de les rendre

méprisables aux yeux de toute la terre. «
Ne remarquez vous pas encore qu'ils «
ont passé toute la nuit à fortifier & à re- «
trancher leur camp, qu'ils ont fermé «
avec des chariots qui ne leur seront d'au- «
cune utilité, quand nôtre artillerie aura «
commencé à jouer. Ils seront bien for- «
cez d'abandonner leurs retranchemens «
& de se montrer en pleine campagne. «
Je crains seulement que l'avantage du «
nombre ne vous ôte une partie de la «
gloire; d'autant que vôtre armée est de «
la moitié plus nombreuse que celle des «
ennemis: cependant profitez de cette «
belle occasion que Dieu offre de rem- «
porter une pleine victoire, puisque les «
ennemis ont l'audace & la temerité de «
se presenter en bataille, sans avoir «
égard à l'inegalité de leurs forces. Ce «
n'est ni leur valeur ni l'esperance de «
vaincre qui les pousse à combattre; c'est «
le credit & l'autorité de Fabrice Co- «
lonne, qui veut tout hazarder pour se- «
courir Marc-Antoine Colonne son pa- «
rent, comme il le lui à promis. La co- «
lere de Dieu irrité par l'orgueil & les «
crimes du faux Pape Jules les aveugles «
& les pousse à leur perte, seduits qu'ils «
sont par les artifices & les fourberies «
de l'Arragonois, lequel à si souvent «
abusé de la bonté & de la generosité «

„ de nôtre Prince : mais qu'eſt-il neceſ-
„ ſaire de retarder vôtre ardeur par un
„ trop long diſcours ? Allez au nom de
„ Dieu attaquer vos ennemis ; ce jour
„ rendra le Roy de France maître de
„ toute l'Italie & vous enrichira tous
„ en particulier des dépoüilles de vos en-
„ nemis vaincus. Vous me trouverez par
„ tout à vôtre tête dans le chemin de
„ la gloire & de l'honneur, expoſant
„ ma vie aux plus grands perils comme
„ j'ai toûjours fait dans toutes les occa-
„ ſions : je ſerai le temoin de vôtre valeur
„ & de vos belles actions, je vous don-
„ nerai du ſecours dans le peril, & vous
„ remporterez pour la recompenſe de
„ vos peines, plus de richeſſes de l'Italie
„ que tous les ſoldats qui y ont fait la
„ guerre & gagné des batailles depuis
„ trois cens ans.

A peine ce Prince avoit-il achevé de parler que l'artillerie fit une rude décharge ſur les premiers rangs des François & y cauſa un grand dommage, tous au travers de la riviere : mais l'artillerie de France qui joua dans le même moment fit encore un plus grand fracas & un bien plus grand deſordre parmi la Cavalerie des Alliez ; d'autant qu'ils avoient un bien plus grand nombre de Canons ; qu'ils étoient bien mieux placez & mieux

ſervis ſans qu'aucune fortification ni aucun retranchement pût mettre les ſoldats à couvert de cette formidable artillerie.

Dans cette extremité, le Marquis de Peſcaire ſe mit à la tête de la Cavalerie legere & attaqua bruſquement les ennemis en ſe mêlant parmi eux, pour les combattre de plus près & ne point perdre tant de Soldats que le Canon tuoit de loin; alors les Cavaliers des deux armées ſe mêlerent en confuſion, & ſans garder leurs rangs en bon ordre. Le combat fut ſanglant, il n'y avoit aucun coup de perdu étant tous les uns ſur les autres. Le nombre des bleſſez fut grand, toutes les bleſſures furent faites de front, aucun ne fut bleſſé par derriere. La Cavalerie des François beaucoup plus nombreuſe combattoit avec une valeur incroyable; la joye étoit peinte ſur leur viſage. Les Alliez pouſſez par le grand nombre commencerent à perdre un peu de terrain. Le cheval du Marquis de Peſcaire ayant été tué dans la mêlée, il tomba entre les mains des ennemis qui le firent priſonnier de guerre. Paci qui avoit acquis tant de gloire pendant la guerre de Naples fut tué ſur le camp de bataille.

Alors Navarre voulant avoir tout l'honneur de cette journée & s'attirer

tout le fruit de la victoire ; ayant remarqué le desordre qui regnoit parmi la Cavalerie, se mit à la tête l'Infanterie qui n'avoit point combatu, qui étoit encore toute fraiche & la mena au combat, après avoir rallié quelques Cavaliers dispersez pour la soutenir avant que d'en venir aux mains, & d'attaquer un grand corps d'Allemands que l'on avoit en tête ; le Colonel Zamud qui commandoit une brigade d'Espagnols ayant trouvé en son chemin un Officier Allemand d'une taille gigantesque nommé Jacques Empser, lui fit un défi pour se battre en un combat singulier, que l'Allemand accepta de bonne grace à la vûë des deux armées : mais il fut blessé d'abord d'un grand coup de lance qui le désarçonna & le jetta par terre : à ce spectacle toute l'armée des confederez s'ébranla & se jetta de furie sur les troupes Auxiliaires de France ; dans un moment tous les Allemands furent taillez en pieces, les Navarrois & les Italiens ne pouvant soutenir le choc des ennemis se debanderent & prirent la fuite sans avoir perdu beaucoup de monde. La constance & l'opiniâtreté des Allemands leur fut fatale, ils aimerent mieux se faire tuer sur le champ de bataille, que de sauver leur vie par une fuite honteuse. De douze

Capitaines qu'ils étoient, neuf furent tuez. La perte des Soldats fut égale à proportion. Les Espaguols poursuivirent leur pointe jusqu'à ce qu'ils arriverent au parc d'artillerie, dont ils s'emparerent à ce que disent leurs Auteurs : mais les François n'en demeurerent pas d'accord, & préendent que Galeotte General d'Artillerie la défendit jusqu'à l'extrêmités avec beaucoup de valeur. Tous conviennent unanimement que la Cavalerie Françoise voyant le desordre & la deroute generale de ses Alliez se jetta sur les Espagnols, & les attaqua avec tant de furie, qu'ils ne purent soutenir cette violente attaque, quoiqu'ils se défendissent pendant quelque tems avec une extrême valeur : mais ils étoient déja fort épuisez par les grands combats qu'ils venoient de livrer, & ils ne se voyoient soutenus d'aucune Cavalerie. Zamud perit en cette occasion avec un grand nombre de bons Officiers. La valeur de ce grand homme étoit digne d'un sort plus heureux.

Navarre fut fait prisonnier de guerre en combattant au plus fort de la mêlée avec un courage intrepide, les autres échappez du carnage se rallierent comme ils purent, pour se retirer du champ de bataille, & pour éviter la mort dont ils voyoient de tous côtez d'affreuses

images. Le Duc de Nemours forma sur le champ le dessein d'attaquer ce bataillon qui se retiroit; afin que rien ne manquat à sa victoire, & que la déroute des ennemis fut entiere & complette, il avoit du chagrin de voir ce corps d'Infanterie se retirer à ses yeux, & lui dérober par cette belle retraite une partie de l'honneur de sa victoire. La Palice lui representoit qu'il devoit être content & qu'il en avoit assez fait pour un jour, qu'il se donnât bien de garde de mettre de braves gens au desespoir, qu'ils vendroient cherement leur vie, que puisqu'ils se retiroient paisiblement & s'avouoient vaincus, il falloit leur laisser tous les passages libres: car ajoutoit-il, on a vû souvent l'esperance & le bonheur naître du desespoir même.

Ces sages remontrances ne toucherent point l'esprit boüillant du Duc de Nemours; la jeunesse l'emporta sur la prudence. A la tête d'un petit nombre d'Officiers, & de Soldats il se mit à poursuivre ceux qui se retiroient. Les Espagnols ayant fait volte face, firent une grande décharge de mousquetade, le Duc de Nemours fut renversé de son cheval; un miserable soldat le voyant en cet état le massacra impitoyablement, sans être touché des paroles de ce Prince

Le Duc de Nemours est tué malheureusement après avoir gagné la bataille de Ravenne.

qui lui reprefentoit que le Frere de la Reyne d'Arragon étoit fon prifonnier. Ce malheureux foldat tranfporté de rage & de fureur, ne voulut point lui faire de quartier, foit qu'il n'entendoit pas affez le François pour comprendre ce que le Prince lui vouloit dire.

D'Alegre & fon fils perirent auffi dans cette malheureufe occafion. Lautrec demeura long-tems parmi les morts. Fabrice Colonne d'un autre côté ayant rallié quelques troupes, foutenoit encore une efpece de combat le mieux qu'il pouvoit & il ne ceffa que depuis qu'il eut reçû deux bleffures, fon cheval étant tombé fous lui, il fut fait prifonnier de guerre par les Soldats du Duc de Ferrare. Après ces échecs, les François fe virent les maîtres abfolus du champ de bataille, n'ayant plus d'ennemis pour leur difputer cet honneur : cependant cette victoire toute grande & toute complette qu'elle fut les confterna, & les penetra d'une vive douleur par la perte infinie qu'ils avoient faite en la perfonne du Duc de Nemours leur General ; ils n'eurent pas la force de pourfuivre leurs ennemis tout vaincus qu'ils étoient, ni de faire de nouvelles entreprifes.

D'Alegre & fon fils periffent dans le combat de Ravenne.

On ne peut determiner au jufte le nombre des morts qui perirent de part

& d'autre en cette fameuse bataille de Ravenne, tant on trouve de varieté parmi les Auteurs sur ce fait, ils le déguisent, ils amplifient, ils diminuent, selon qu'ils sont affectionnez aux differens partis; ce qui est de certain, c'est que le combat dura pendant cinq heures, avec beaucoup d'ardeur & d'opiniâtreté de part & d'autre; presque tous les Allemands furent passez au fil de l'épée, la plus grande partie des Generaux François perirent à la reserve de la Palice & du Duc de Ferrare: mais la victoire ne put consoler les François de la perte du Duc de Nemours. Trois mille Cavaliers se sauverent du carnage, avec quatre mille Fantassins Espagnols. Cardonne s'enfuit à Anconne pour ramasser les debris de son armée; plusieurs Seigneurs se sauverent avec lui, le Comte de Popoli, Rodrigue-Diaceron, Alfonse Carnajol, Antoine de Leiva; quoiqu'il eut eu deux chevaux tuez sous lui dans le combat, Ferdinand Valdez, Jules de Medicis de l'orde des Hospitaliers.

Au nombre des prisonniers se trouverent encore Cardonne frere du Marquis de Padule, qui mourut de ses blessures peu de jours après la bataille, Fernand Alarcon, les Marquis d'Atele, & de Bitonte avec un grand nombre

d'autres Seigneurs & Officiers qui furent tous conduits à Milan, à la reserve de Fabrice Colonne, d'Alarcon, & de Jean Cardonne qui demeurerent à Ferrare; la ville de Ravenne après la bataille ouvrit ses portes aux vainqueurs. La crainte obligea les habitans à se rendre à de certaines conditions que les François ne se mirent pas en peine d'observer avec beaucoup de regularité; la victoire & le succez, avec le chagrin qu'ils eurent de la mort de leur General, les rendoient feroces & intraitables. Dès le moment que Marc-Antoine Colonne fut sorti de Ravenne avec ses Troupes, les François se mirent à piller la ville de tous côtez avec beaucoup d'acharnement sans se soucier des gemissemens des pauvres Bourgeois, qui se voyoient traitez avec tant d'inhumanité; car s'ils se mettoient en devoir de resister pour sauver leur bien, & s'arracher des mains de ces pillards; on les massacroit sans misericorde: de sorte que l'on commençoit déja à regretter les Espagnols, quoiqu'ils se fussent rendu tres-odieux par leur avarice & leurs insolences.

Les François vainqueurs pillent impunement les Eglises & les Monasteres.

Dans ce desordre & ce pillage General, les François n'épargnoient pas même les Eglises ni les Monasteres, confondant le profane avec le sacré. Les Historiens

François accusent un certain Colonel nommé Jaquin d'avoir été l'auteur de cette profanation. Ce sacrilege s'étoit fait faire un habit tout chamaré d'or, des dépoüilles sacrées qu'il avoit enlevé des Eglises & des Couvens de Bresse. Il se faisoit voir à ces compagnons en ce superbe équipage, & les exhortoit de s'enrichir criminellement à son exemple, en commettant les mêmes impietez.

Un grand nombre de villes, comme Forli; Cesenne, Rimini, & plusieurs autres se soumirent aux Vainqueurs à l'exemple de Ravenne, que le Cardinal Sanseverin Legat de l'assemblée de Pise, prit en sa sauve-garde & protection, après avoir reçû leur serment de fidelité.

Le bruit de cette bataille qui fut l'une des plus celebres que l'on eut vû depuis long-tems en Italie, se répandit bientôt de tous côtez; quoique cette déroute fut grande, le Pape ne s'en laissa point abbattre, son courage demeura toûjours intrepide, quoique le peuple Romain consterné de cette victoire eut pris les armes & menaçât de se revolter.

Le Duc d'Urbin les consola & les rassura, il avoit toûjours été opposé au

Pape jusqu'alors; mais il changea tout à coup de sentimens & de parti, pour effacer ses premieres fautes par quelque service considerable, qui put le remettre bien dans l'esprit du Pape son Oncle & meriter sa bienveillance; Jules de Medicis obtint la permission de voir le Legat son Oncle paternel, & après avoir bien concerté la chose entr'eux, il écrivit pour apprendre au Pape qui étoit dans une étrange inquietude, la veritable situation des affaires; il l'exhorta à prendre courage, en l'assurant que la perte des François étoit plus considerable que celle des Alliez, & que dans fort peu de tems les affaires changeroient bien de face.

Le Duc d'Urbin change de parti & se reconcilia avec le Pape.

On persuada aussi au Roy Ferdinand que la perte de ses troupes étoit moindre qu'on ne l'avoit cru d'abord, & que la renommée l'avoit publié par tout; puisque l'on trouve dans les lettres mêmes qu'il écrivit à ce sujet, qu'il n'avoit perdu que 1500 hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie; cependant il prit déslors la resolution, de renvoyer en Italie le Grand Gonzalve, ce fameux Capitaine qui s'y étoit rendu si celebre pendant les dernieres guerres, & qu'il jugeoit tres-propre à retablir par sa presence, & par sa bonne conduite, les af-

faires de la ligue qui étoient dans un assez mauvais état.

Ce Prince ordonna en même-tems au Commandeur Solisis, de conduire incessamment en Italie deux mille Espagnols, pour remplacer ceux qui avoient perdu la vie dans la bataille, & pour relever le courage des autres. Lorsque l'on porta la nouvelle de ce combat au Roy de France, & de la victoire que ses troupes avoient remportée. Je souhaiterois, dit ce Prince, penetré d'une vive douleur, rachetter la vie du Duc de Nemours par la perte de toute l'Italie, & je souhaitte de pareilles victoires à mes ennemis. Les vaincus sont en effet domptez & humiliez; mais la plus grande perte est du côté des Vainqueurs.

Les Venitiens sont en doute s'ils doivent se jetter dans le parti de la France.

Après cette victoire les Venitiens crurent que les François s'empareroient aisément de tout le Royaume de Naples, & même de l'Italie entiere : ils ne sçavoient à quoi se resoudre, ni s'ils se jetteroient dans le parti de la France : mais Spinelle Comte de Cariati Ambassadeur de Ferdinand à Venise, le soutint par un discours fait à propos, qui leur releva entierement le courage, en leur persuadant que la perte des Alliez étoit bien moins grande que la renommée ne le publioit, il les empêcha par sa harangue d'entrer

d'entrer dans de nouveaux traitez, & de rompre les liaisons qu'ils avoient prises avec les confederez. Le Cardinal Sarento fut chargé des affaires de Naples pendant l'absence de Cardonne, & pendant que la guerre dureroit. On rappella de Sicile, Hugues de Moncade pour le soulager & pour conserver dans des tems aussi facheux, les Royaumes de Naples & de Sicile; il s'acquita avec beaucoup de zele & de bonheur de l'emploi qu'on lui avoit confié. Il conduisit en allant à Naples un bon nombre de Soldats Espagnols Infanterie & Cavalerie, qu'il avoit retiré des Garnisons de Tripoli. Cardonne se rendit à Naples en même-tems pour y faire de nouvelles levées de Soldats, & preparer toutes les choses necessaires afin de pousser la guerre avec vigueur contre la France, & reparer les affaires de la ligue qui étoient dans une tres-mauvaise situation, depuis la perte de la fameuse bataille de Ravenne. Les grandes esperances que le Pape avoit conçûës se trouvoient fort déconcertées; mais après s'être tant avancé il ne pouvoit plus reculer ni se départir de la ligue, d'autant que le Roy Ferdinand étoit sa plus grande ressource dans la facheuse conjoncture de ses affaires. D'ailleurs les Peres assemblez à Pise le chagri-

noient infiniment; il prit donc la resolution d'assembler de son côté un Concile pour s'opposer entierement à l'assemblée de Pise qui se tenoit sans son consentement.





HISTOIRE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGTIE'ME

CHAPITRE I.

Pendant l'assemblée de Pise, le Pape Jules II. convoque & commence le Concile de Latran.



ERDINAND avoit un desir extrême de détacher l'Empereur des interêt & du parti du Roy de France. La bonne intelligence de ces deux Princes l'inquietoit & lui étoit en effet tres-préjudiciable. Il choisit Urrea pour l'envoyer en qualité d'Ambassadeur tenir la place de l'Evêque de Catane, avec ordre de menager l'accommodement de l'Empereur & des Venitiens, & de conclure entr'-eux

& le Pape un traité d'alliance; le genie de l'Empereur inconstant & variable avoit de la peine à se fixer à aucun parti & ne sçavoit précisément de quel côté se tourner. Entre plusieurs projets qu'il rouloit tour à tour dans son imagination, il crut que le plus expedient étoit d'envoyer un Ambassadeur à Rome pour conclure une bonne paix entre toutes les Puissances qui se faisoient la guerre depuis longtems au grand préjudice de la Republique Chrétienne.

Il promettoit à l'Empereur de la part des Venitiens, les villes de Veronne & de Vicence, pour les garder à perpetuité, & que l'Empereur cederoit aux Venitiens les autres villes reprises sur eux, qu'ils garderoient comme feudataires de l'Empire, à condition de donner à ce Prince deux cent cinquante mille écus d'or en argent comptant, & trente mille écus d'or de pension annuelle. On laissoit à l'arbitrage du Roy Ferdinand, les autres articles qui étoient en contestation entre l'Empereur & les Venitiens pour les terminer à des conditions raisonnables. Cette negociation fut sans succez, l'Ambassadeur de l'Empereur rebuta avec fierté toutes les conditions qui furent proposées, c'étoit un homme d'un esprit vaste & qui ne suivoit que ses idées. D'un au-

tre côté les Venitiens esperant de voir bien-tôt arriver de grandes revolutions en Italie, se flatterent d'en pouvoir profiter & tirer de grands avantages du malheur d'autrui, la longue experience qu'ils avoient des choses humaines les faisoit raisonner de la sorte, & l'évenement fit bien-tôt voir qu'ils ne s'étoient pas trompez.

L'Empereur & la Princesse Marguerite Gouvernante des Pays-Bas; demandoient avec de grandes instances au Roy Ferdinand des secours d'hommes & d'argent, pour les aider à soutenir la guerre contre le Duc de Gueldres, que le Roy de France protegeoit & qui causoit de grands desordres sur les frontieres de Flandres: mais la guerre d'Italie donnoit bien d'autres soins & d'autres inquietudes à Ferdinand, & ne lui laissoit pas assez de loisir pour s'embarasser de la guerre de Flandres: ces négociations se faisoient vers la fin de l'été.

Les Portugais prennent Goa & font de grandes conquêtes dans les Indes.

Environ ce tems-là les Portugais poussoient leurs conquêtes dans les Indes avec un bonheur & des succez inconcevables. Emmanuel Roy de Portugal après avoir conquis la fameuse ville de Goa & le Royaume de Calecut, forma le dessein de prendre la ville de Malaca, dont la situation étoit tres-avantageuse & tres-

commode pour y établir un grand commerce à cause du voisinage de la Mer, & que cette ville est entourée de plusieurs nations riches & nombreuses. La commission d'attaquer Malaca fut donnée à Diegue Siqucita parti de Lisbonne depuis trois ans. Il moüilla d'abord à l'Isle de Sumatra, vis-à-vis de Malaca qui est précisement sous l'équateur. Ce païs est habité de differentes nations toutes infectées des erreurs & des superstitions de Mahomet. Le terrain y est fertile & abondant & produit des fruits deux ou trois fois par chaque année avec une abondance qui surprend.

Les Portugais firent une espece d'alliance avec les Insulaires de Sumatra pour établir entr'eux un commerce reciproque. Ils leur apprirent que la ville de Malaca n'étois pas fort éloignée, qu'elle avoit été autrefois de la domination du Roy de Siam, & qu'elle dépendoit maintenant d'un Prince particulier nommé Mahomad. Les Portugais firent avec lui un traité d'alliance pour l'établissement d'un commerce reciproque.

Rodrigue Arrocius fut introduit dans la ville avec un bon nombre de Portugais qui furent logez dans des maisons particulieres qu'on leur avoit assignées, afin de faciliter davantage le commerce entre

les deux nations : mais le Prince Mahometan d'un esprit inquiet & soupçonneux, s'imagina que les Portugais avoient tramé quelque pernicieux complot contre lui, & prit des mesures secrettes pour le prevenir : de sorte que les ayant fait attaquer lorsqu'ils y pensoient le moins, & n'étant nullement sur leurs gardes, il en massacra une partie & jetta le reste dans les fers. Cette nation est naturellement legere & volage ; elle change de sentimens & de parti à la moindre lueur d'esperance & commet toutes sortes de perfidies pour un interêt fort leger ; les Portugais n'étoient nullement en état de resister à tant d'ennemis ; de sorte que leur General ayant sauvé du débris le plus qu'il pût de marchandises, se retira d'abord à Coccin, & de là en Portugal.

Les Portugais sont traitez cruellement par les Indiens dans la ville de Malaca.

Albuquerque Commandant General des Indes ayant appris le cruel traitement que Mahomad avoit fait aux Portugais de Malaca, resolut d'en tirer une sanglante vangeance, de crainte que les Barbares ne prissent de là occasion d'insulter les Européens si un tel attentat demeuroit impuni ; il fit promptement équiper une Flotte pour aller attaquer Mahomad & le châtier d'une maniere éclatante de la Barbarie qu'il avoit exercée contre les Portugais, il partit de Goa & alla moüil-

ler l'ancre dans le port de Sumatra, il arriva enfin à Malaca, il prit chemin faisant un vaisseau des ennemis dans lequel les Portugais étant entrez ils apperçurent une grande flamme qui leur fit peur & leur ôta l'envie d'enlever ce Vaisseau : mais étant revenus de cette premiere frayeur & ayant interrogé quelques esclaves, ils reconnurent que cette flamme qui les avoit d'abord intimidé n'étoit qu'un feu artificiel qui ne pouvoit leur faire de mal, & que les Barbares avoit composé pour leur faire peur.

Peu de tems après ils s'emparerent d'un autre vaisseau Mahometan commandé par Nahodarbeguia ennemi juré des Portugais & qui avoit conseillé au Roy de les faire tous esclaves ou de les massacrer. Ce Barbare pressé des remords de sa conscience, & n'esperant nullement d'obtenir le pardon de son crime s'il tomboit entre les mains des Portugais, resolut au moins de vendre cher sa vie & de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité : mais enfin ayant été percé de plusieurs coups, il mourut de ses blessures. On regarda comme un miracle de ce que le corps de ce Barbare étant tout criblé de coups, il n'en sortit pas une goute de sang : mais l'ayant dépoüillé & lui ayant arraché un collier qu'il portoit : le sang

commença à ruisseler de toutes ses blessures en abondance, les Portugais ayant demandé aux Mahometans la cause d'un évenement si étrange & si nouveau, les Infideles leur apprirent qu'il y avoit dans ce brasselet une Pierre d'une vertu merveilleuse, dont la proprieté specifique étoit d'arrêter le sang; que ces Pierres se trouvoient dans le Royaume de Siam & qu'on les tiroit du corps de certains animaux que le peuple appelloit des cabrises.

Enfin la Flotte Portugaise moüilla devant Malaca le premier jour de Juillet. On livra plusieurs combats aux habitans, ils se défendoient avec une opiniâtreté qui approchoit du desespoir, bien persuadez qu'ils ne devoient point attendre de quartier: mais après divers évenemens; Cette ville celebre fut emportée & ajoutée à l'Empire des Portugais dans les Indes. On y abolit en même-tems toutes les superstitions Mahometanes, pour y introduire la Religion & les ceremonies Chrétiennes qui florissoit jusqu'aux dernieres extrêmitez du monde.

Pendant que l'on faisoit honnorer dans les Indes avec un profond respect la Majesté Pontificale, cette suprême dignité trop peu respectée dans l'Europe étoit exposée à l'envie & aux persécutions de

ceux qui devoient la proteger. On étoit en danger de voir bien-tôt arriver un schisme funeste, & on avoit tout lieu de l'apprehender, à moins que Dieu ne le détournat par sa providence, en arrêtant les mauvais desseins & les complots des personnes mal-intentionnées : cette apprehension d'un schisme prochain causoit au Pape de grandes inquietudes : de sorte que moins touché des soins & des preparatifs de la guerre, il resolut de retourner à Rome pour tâcher par son adresse, & sa dexterité de détourner la tempête dont l'Eglise étoit menacée.

Le Pape fait publier une Bulle pour assembler un Concile General.

Après avoir fait une infinité de reflexions & meurement concerté la chose dans son esprit, il crut qu'il falloit ceder au tems, & tâcher d'adoucir l'aigreur de ses ennemis, pour se garantir de leurs mauvaises volontez. Dans cette vûë il fit publier une Bulle vers le milieu du mois de Juillet, pour rassembler selon l'usage de l'Eglise Catholique dans un Concile General les Evêqnes de tout le monde Chrétien, qui étoient invitez par cette Bulle de se trouver à Rome dans l'Eglise de Latran, vers le 20 du mois d'Avril de l'année prochaine.

Cette annonce d'un futur Concile chagrina infiniment les ennemis du Pape, & déconcerta leurs projets. Ce Pontife

d'un genie violent, & peu maître de ses passions se laissoit emporter à des sallies & à des menaces qui ne convenoient nullement au Pere commun de tous les Fidelles.

Il menaçoit de declarer en plein Concile, que le mariage du Roy & de la Reyne de France étoit illegitime, & qu'il les obligeroit de se separer. Que l'Aquitaine & la Normandie avoient été envahies contre le droit & l'équité, & qu'il affranchiroit les peuples de ces Provinces de leur serment de fidelité, pour n'être plus au Roy de France, & pour être à l'avenir dépendans du Royaume d'Angleterre.

Le Pape est irrité personnellement contre le Roy Loüis XII.

Ces menaces étoient des signes de la douleur du Pape & du chagrin personnel qu'il ressentoit contre le Roy Louis XII. pour l'intimider & le détourner de la guerre qu'il lui faisoit: mais tout ce grand feu s'évaporoit en fumée. Une colere cachée & finement dissimulée peut être nuisible & dangereuse: mais quand elle se manifeste ouvertement, elle fait moins de mal; car il est bien plus aisé de s'en garantir: cette crainte cependant ne laissa pas de rendre le Roy de France plus traitable & plus disposé à faire la paix avec les Venitiens pourveu qu'ils lui accordassent les mêmes

conditions qu'ils avoient offertes à l'Empereur : mais ce Prince ne persevera pas long tems dans cette disposition ; il crut qu'il lui étoit plus avantageux, & qu'il mortifieroit davantage le Pape, en continuant toûjours de proteger les Peres assemblez à Pise, comme il avoit fait jusqu'alors. L'Empereur faisoit aussi de son côté de nouveaux efforts pour transferer le Concile dans la ville de Verone ou de Trente.

Ni l'une ni l'autre de ces deux villes n'accommodoit le Roy de France pour l'assemblée du Concile General. Il objectoit le mauvais air de Verone, où l'on voyoit assez souvent des maladies contagieuses. La ville de Trente lui paroissoit trop petite pour contenir facilement tout le monde, qui se trouve ordinairement dans un Concile. Il tâchoit donc de persuader aux Peres assemblez à Pise de se dépêcher, & de travailler au grand ouvrage qu'ils avoient entre les mains sans discontinuer, pour ne pas laisser plus long-tems tous les Chrêtiens en suspens & dans l'incertitude. Il persuada aussi aux Florentins de laisser les Cardinaux entierement les maîtres de Pise, tandis qu'ils y seroient assemblez, pour leur donner encore plus d'autorité. Les Florentins pleins de prudence & de circons-

pection repondirent qu'ils ne pouvoient retirer leur Garnison de la ville, ni la laisser à la disposition des Cardinaux, que quand il y auroit un assez grand nombre de Prélats, & assez de monde pour la garder & garantir le Concile de toute insulte.

Cependant les Cardinaux de l'assemblée de Pise protesterent publiquement qu'ils étoient dans la disposition d'écouter des propositions de paix, pourveu qu'ils pussent retourner auprès du Pape en toute sureté, & qu'on leur assignat un lieu commode où ils pussent agir librement sous la protection du Pontife. Ces belles promesses & des paroles si specieuses, n'étoient qu'un jeu & une illusion pour éblouir le monde; car ils n'avoient nulle envie de faire ce qu'ils promettoient; ils ne songeoient en effet qu'à prolonger le tems pour ne rien conclure de tout ce qu'on leur proposoit, jusqu'à ce qu'ils eussent achevé tous les projets qu'ils avoient dans l'esprit & pour lesquels ils s'étoient separé du Pape.

Ce Pontife de son côté ne s'endormoit pas à leur sujet. Il les fit citer pour les obliger de comparoître en personne. Quatre Cardinaux furent chargez d'instruire leur procez après quatre mois de délai, ayant observé toutes les forma-

Le Pape fait proceder contre les Cardinaux de l'assemblée de Pise.

litez requiſes en telle occaſion, ils prononcerent contr'eux pour les punir de leur coutumace & de leur rebelion, une Sentence qui les dégradoit de l'honneur du Sacerdoce & de la Pourpre. La plus grande partie du Sacré College adhera à cette Sentence de condamnation : quelques-uns cependant vouloient diſculper les Cardinaux Factieux, & que l'on moderat la Sentence, prétendant qu'ils n'avoient rien fait contre les loix, & les regles ordinaires de l'Egliſe, en s'aſſemblant pour reformer les mœurs & la diſcipline de l'Egliſe, dans les membres & dans le chef; pluſieurs ſe plaignoient tout ouvertement de la rigueur que l'on avoit tenuë à leur égard, en les dégradant d'une maniere auſſi violente & auſſi injurieuſe, pluſieurs blamoient la conduite trop violente du Pape, & que l'on pouvoit lui ôter le pouvoir des clefs, ſelon les decrets du Concile de Baſle expoſez dans la Seſſion onziéme.

Le Pape prend des meſures pour faire réuſſir le Concile de Latran.

Avant que de commencer le Concile que le Pape avoit reſolu d'aſſembler dans l'Egliſe de Latran. Il nomma huit Cardinaux afin qu'ils diſpoſaſſent de bonne heure toutes les choſes neceſſaires pour faire réuſſir ce grand projet, ſelon ſes intentions qui avoient pour objet la re-

formation des mœurs du peuple & du Clergé de Rome, & de la Cour Romaine; car il n'étoit pas de la bienséance de voir regner le vice, la simonie, l'impudicité, toutes sortes de desordres dans le même lieu ou se fabriquent les loix de justice, de probité, d'équité, de sainteté, pour être répanduës de ce Tribunal, dans toute l'étenduë du monde Chrétien.

Les Prelats de Naples & de Sicile refuserent d'abord de venir au Concile que le Pape avoit indiqué dans l'Eglise de Latran; il s'appliqua avec beaucoup de soin à leur persuader la complaisance & la docilité qu'il exigeoit d'eux en cette occasion; il demanda aussi avec empressement aux Archevêques de Tolede & de Seville, les deux plus considerables Prelats de toute l'Espagne, la même complaisance pour se trouver à son Concile au tems marqué. Il fit même pressentir à l'Archevêque de Seville qu'il l'honnoreroit de la Pourpre de Cardinal.

Le Pape avoit en vûë par toutes ces démarches, d'ôter le credit & l'autorité à l'assemblée de Pise, pour faire entendre à tout le monde que les Cardinaux qui la composoient étoient des Schismatiques & des Factieux. La victoire de Raven-

ne les rendoit fiers & plus entreprenans, ils se transporterent à Milan en ce tems-là, ils eurent l'audace de faire un Decret injurieux contre le Pape, & le citerent pour venir se presenter en personne dans leur assemblée; ils lui marquerent dix villes, afin qu'il en choisit une pour y tenir un Concile libre; car sans une liberté entiere on ne peut rien decider dans ces sortes d'assemblées.

Ils reprochoient encore au Pape d'avoir été cause par sa mauvaise conduite que l'on avoit repandu beaucoup de sang humain, que pour tous ces crimes & plusieurs autres malversations, ils le declarerent déchu de la dignité Pontificale, conformement aux Decrets des Conciles de Basle, dans la Session onziéme du Concile de Constance. On afficha un exemplaire de la Sentence des Cardinaux contre le Pape, aux portes des Eglises de Milan, de Gennes, de Florence, de Verone & de Bologne. Tous les Fidelles fremirent de l'audace de ces Cardinaux, qui redoubla encore le zele & l'empressement du Pape pour achever ce qu'il avoit commencé : de sorte que dès le commencement du mois de May, il assista en personne à la premiere séance du Concile de Latran, en

qualité de President & de chef de cette assemblée.

Un grand nombre de Cardinaux & d'Evêques de differens Païs s'y trouverent pour contre-balancer l'autorité des Cardinaux de Pise, & pour s'opposer à leur audace. Gilles de Viterbe General des Augustins, l'un des plus fameux Predicateurs de ce siecle, fut present à cette premiere Session, & fit un excellent discours à l'assemblée; dont voici le précis. Après tant de malheurs, & de calamitez que l'Italie souffre depuis si long-tems. On peut maintenant esperer avec quelque vrai-semblance d'en voir bien-tôt la fin. Nous savons par une longue experience depuis le Regne de Constantin que les Conciles ont toûjours été regardez comme le remede le plus prompt & le plus efficace pour remedier aux maux de l'Eglise. Les Evêques de differens païs rassemblez dans le même lieu, inspiré par le Saint Esprit délibererent avec plus de certitude & d'utilité, sur ce qu'il est plus à propos de faire & de statuer pour le bien commun des Fideles; rappellez à vôtre memoire les évenemens des siecles passez, & vous reconnoîtrez sans peine que les Conciles ont toûjours été le plus efficace & le plus excellent remede que l'Eglise ait employé

L'assemblée des Cardinaux de Latran s'oppose à ceux de Pise.

dans tous les tems pour combattre & pour extirper les heresies & pour confondre l'audace & les erreurs des heretiques. Ne sont-ce pas encore les moyens dont on s'est servi pour confondre l'audace des mauvais Princes & pour s'opposer à leurs entreprises criminelles. N'est-ce pas ce qui a répandu la terreur dans leurs esprits. N'est-ce pas ce qui a conservé la Majesté de l'Eglise Romaine, le culte & les ceremonies de la Religion, la pieté des Fideles, leur obéïssance & leur soumission.

Que si le fruit ne répond pas aux peines & aux soins que l'on se donne, si les vices & la corruption se débordent de tous côtez & perdent une infinité de Chrétiens si la licence & les déreglemens regnent par tout; il faut peut-être s'en prendre à la negligence qu'on a eu pendant long-tems d'assembler des Conciles & de se servir d'un remede aussi salutaire. Qui pourroit s'empêcher de gemir & de repandre des larmes en voyant les malheurs, & les calamitez dont l'Italie est affligée depuis si long-tems par l'avarice & l'ambition des Princes qui la dechirent & la mettent en pieces, par les violences & les brigandages des Soldats qui confondent le profane & le sacré, & qui font couler dans les campagnes le sang de ses citoyens,

Les Innocens & les personnes sans défenses sont tous les jours exposées aux épées meurtrieres de ces brigands.

C'est de vôtre prudence & de vôtre fermeté, Saint Pere, que l'on attend le remede à tant de maux ; vous vous êtes chargé sans doute d'un emploi bien penible & d'un fardeau tres-pesant. Le succez a secondé jusques-ici tous vos desseins, vous avez plus ajouté de villes au patrimoine de l'Eglise, que plusieurs de vos predecesseurs ensemble. Vous avez chassé & extèrminé les brigands : les grands chemins sont libres, les marchands voyagent par tout sans crainte, & sans inquietude. Qui pourroit ne pas avouer que toutes ces choses ne soient grandes & dignes d'admiration ; mais on attend encore de vôtre prudence, une entreprise qui mettra le comble à vôtre gloire. Appliquez tous vos soins à remettre la paix & l'union entre les Princes Chrétiens ; afin qu'ils unissent leurs forces & leurs troupes contre l'ennemi commun du Christianisme, en cessant de se faire la guerre entr'eux au grand détriment de la Religion : car ne voit-on pas les vices & l'insolence débordez de toutes parts ? Avec quelle liberté & quel mépris ne parle-t-on pas maintenant des choses de la Religion ? L'ambition a-t-elle jamais fait plus

Discours de Gilles de Vitterbe fait en presence du Pape & des Cardinaux.

de ravages. Quand a-t-on vû couler plus de sang, qu'au Siege & à la bataille de Bresse ? Ce grand nombre de Peres & de Prelats se sont ici rassemblé pour remedier à tant de malheurs, avec la grace de Dieu, & pour soutenir l'Eglise contre les efforts de ceux qui l'attaquent; Jesus-Christ les soutiendra dans une si Sainte entreprise. C'est sa cause & sa gloire que vous défendez. Les glorieux Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, protecteurs de cette ville & de cette Eglise vous aideront par leurs suffrages à la soutenir, vous l'avez delivrée de la persecution des cruels Tyrans qui l'opprimoient Continuez vos soins jusqu'au bout; afin que ses enfans vivent en paix à l'abri de vôtre protection.

CHAPITRE II.

Divers mouvemens en Italie : une nombreuse armée de Suisses vient au secours du Pape, les commencemens de la guerre de Navarre.

LA guerre qui duroit depuis si long-tems en divers endroits d'Italie, avoit épuisé les peuples qui ne voyoient nulle ressource à leurs maux que dans l'esperance de la paix, qui les delivreroit des courses, & des vexations des gens de guerre: mais la discorde se ralluma avec plus de fureur que jamais, & fut à la fin tres funeste à la France; c'est-ce qu'il faut expliquer & raconter en peu de mots. L'Evêque de Sion avoit été assez heureux par ses soins, & tous les mouvemens qu'il se donna de conclure enfin une tréve, entre l'Empereur & les Venitiens. La nouvelle de la bataille de Ravenne & de la déroute des Troupes Confederées engagea les Suisses dans les interêts du Pape. Cet évenement qui devoit les rebuter anima plus que

jamais cette fiere & feroce nation à entreprendre la défense du Pape, dont les affaires étoient alors dans une situation assez fâcheuse. Les Suisses prirent donc la resolution de passer en Italie pour aller au secours du Pape. Vers le milieu du mois de May, une armée de seize mille hommes de cette Nation, vint camper dans la Bresse avec un attirail de dix-huit canons de campagne, & toutes les munitions de guerre & de bouche qui leur étoient necessaires, sans parler d'une autre petite armée de 6000 hommes qui marchoit par les frontieres du Milanez pour se rendre auprès de Navarre : & de deux mille autres qui avoient pris leur route vers Bergame, pour joindre les autres. Cette multitude de gens de guerre étoit excessive & tres-incommode pour un aussi petit païs. Le Cardinal de Sienne étoit le principal chef & le conducteur de ces Troupes Suisses.

Plusieurs François qui faisoient la guerre en Italie abandonnerent ce païs pour retourner en France ; soit qu'ils ne se crussent pas assez forts ni en état de resister tout à la fois aux Allemands, aux Italiens, aux Suisses qui venoient fondre en Italie de tous côtez, soit qu'ils prissent le pretexte d'aller défendre l'Aquitaine contre les Troupes du Roy

d'Angleterre qui couroient cette Province & y causoient de grands desordres. La Palice General de l'armée de France en Italie, s'opposa le mieux qu'il pût avec peu de Troupes dans l'Insubrie aux efforts des Confederez ; quoiqu'il vit avec douleur ses Soldats deserter chaque jour & abandonner les étendarts. Vers la fin du mois de May, plus de vingt mille Suisses camperent auprès de Veronne, que les François abandonnerent aussi-bien que la Citadelle : de sorte que les ennemis s'en rendirent les maîtres sans aucune effusion de sang.

Depuis ce tems-là, le Senat de Venise donna ordre à Paul Capelle qui fut fait Gouverneur de Veronne, de joindre ses Troupes aux Suisses ; elles étoient composées de 700 Cavaliers armez de toutes pieces, de 800 hommes de Cavalerie legere & de 4000 Fantassins. Les François en abandonnant Veronne se retirerent à Valese ; les Suisses les y suivirent à la piste ; mais ils se retirerent avant que les ennemis fussent arrivez & marcherent vers Cremone. Cette nation si fiere & naturellement si audacieuse paroissoit alors saisie d'une terreur panique, qui les faisoit fuir devant leurs ennemis.

Le peu d'Allemands qui restoient encore dans l'armée de France l'abandonne-

rent par l'adresse de l'Empereur qui s'avisa dans ces conjonctures de demander leur solde, que l'on n'étoit nullement alors en état de leur payer. Cette desertion consterna tellement la Palice, qu'il partit sur le champ de Cremone & marcha toûjours sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fut arrivé auprès d'Asti sur les frontieres du Milanez & des Alpes, resolu d'abandonner entierement l'Italie dans le desespoir de s'y pouvoir conserver avec le peu de Troupes qu'il avoit alors.

Le plûpart des villes du Milanez secouent la joug de le domination Françoise.

Toutes les autres villes ayant secoüé le joug de la domination Françoise retournerent à leurs anciens maîtres. Le Cardinal de Sion s'empara de la ville de Cremone au nom de l'Empereur. Milan & toutes les villes du Milanez retournerent entre les mains des Vainqueurs. Il sembloit que tous les élemens fussent soulevez contre les François. Pour donner encore plus d'autorité aux armes de la ligue, & pour rendre la cause des Confederez meilleure & plus legitime; on crut qu'il étoit à propos de rappeller d'Allemagne Maximilien Sforce & de le remettre en possession du Milanez. Les Cardinaux Factieux étonnez d'une revolution si subite, & ne se croyant pas trop en sureté à Milan, se retirerent en France. Les villes de Plaisance & de Parme

Parme dans cette grande viſciſſitude des affaires ſe ſoumirent volontairement au Pape, qui ſaiſit cette occaſion pour declarer qu'elles lui appartenoient de droit & qu'elles étoient de la dépendance de l'exarcat de Ravenne dans le tems que les Grecs étoient les maîtres de l'Italie. Ces anciens droits que l'on vouloit faire revivre n'avoient de ſolide fondement que parce qu'on étoit les maîtres & qu'on avoit les armes à la main pour les faire valoir.

Le Roy Ferdinand cherche un pretexte pour faire la guerre au Roy de Navarre

Il y avoit long-tems que Ferdinand cherchoit un pretexte pour faire la guerre au Roy de Navarre & pour s'emparer de ſes Etats; afin de ſe vanger des affrons & des torts qu'il croyoit avoir reçu de ce côté-là & dont le Roy de France avoit été le principal inſtrument; parce que le Roy de Navarre avoit refuſé de donner le Prince Henri ſon fils en ôtage à Ferdinand. On voulut au moins l'obliger à livrer ſix Fortereſſes en ôtage au lieu du Prince. Mauleon fut envoyé en Ambaſſade à Burgos: mais il n'avoit pas des pouvoir aſſez amples de la part du Roy de Navarre pour conclure aucun traité. Cependant il promit que les Navarrois ne feroient aucunes hoſtilitez ſur les Frontieres d'Eſpagne.

On fit reponſe à cet Ambaſſadeur de

la part de Ferdinand, après de longues contestations que l'on donnoit à son maître l'alternative ou de demeurer neutre entre les Roys de France & d'Espagne; ou que s'il fournissoit quelques Troupes au Roy de France, il en fourniroit autant au Roy d'Espagne pour la guerre des Alliez. La fortune & la grande Puissance de Ferdinand étoit fort suspecte. On avoit lieu de craindre que le Duc de Nemours étant mort, le Roy d'Arragon qui avoit épousé sa sœur ne se mit en état de s'emparer de la Navarre, la regardant comme la dot de son Epouse. d'Orval Ambassadeur de Louis XII. auprès du Roy de Navarre, promit à ce Prince que si Ferdinand se mettoit en devoir de l'insulter, on viendroit à son secours avec toutes les forces de France; car c'est la coutume de ceux qui sont dans les cours étrangeres, d'éblouir par des promesses specieuses & des paroles magnifiques qui ne sont suivies d'aucun effet & qui s'évaporent en l'air. On promit aussi en mariage au Prince Henry la fille cadette du Roy de France. Ce Prince credule se laissa éblouir de vaines promesses qui n'avoient nulle solidité, & qui furent la cause de sa ruine: car il méprisa sous cette esperance de s'allier avec l'Espagne pour entrer dans

l'alliance & les interêts du Roy de France.

Cependant le Marquis d'Orset aborda avec sa Flotte, sur les frontieres de Biscaye vers la fin du mois de May. Il conduisoit cinq mille Archers choisis parmi la noblesse d'Angleterre. Frideric Evêque de Siguenza l'attendoit au Port de Saint Sebastien pour lui fournir des vivres & des munitions necessaires, par l'ordre du Roy son maître.

On fit de grandes levées dans le Royaume de Castille, & l'on mit sur pied une armée raisonnable sous la conduite du Duc d'Albe. Ferdinand crut qu'il étoit plus à propos d'attaquer d'abord la Navarre; pour ne rien laisser derriere soi, ayant formé le dessein de penetrer jusqu'en Aquitaine; afin de trouver des moyens & des facilitez d'executer ces vastes projets. Il resolut d'assembler les Etats Generaux d'Arragon & d'y faire Presider la Reyne Germaine de Foix son Epouse. Il mit aussi sur pied un bon nombre de Soldats Arragonois pour servir sous lui en cette guerre, qu'il avoit resolu de faire en personne, à ce qu'il disoit.

Le Roy de Navarre craignant la tempête dont il se voyoit menacé, envoya son grand Maréchal en Ambassade vers

le Roy Ferdinand ; il promit de délivrer quelques Forteresses pour servir d'ôtages de sa fidelité. Il prenoit enfin un parti qu'il avoit rejetté autrefois : mais il n'étoit plus tems.

Ferdinand prend la resolution de faire le Siege de Pampelune.

Dans la persuasion où l'on étoit que tout le reste du Royaume suivroit bientôt le sort de la Capitale. On jugea plus à propos d'attaquer d'abord Pampelune. On persuada au General d'Angleterre d'en faire autant de son côté ; mais il n'en voulut rien faire, disant, qu'il n'osoit attaquer le Roy de Navarre sans une permission expresse de son maître. Il se plaignoit même que Ferdinand n'avoit point de troupes pretes pour faire la Guerre en Gascogne, comme il s'y étoit engagé par les conditions du traité, qu'il avoit manqué l'occasion de prendre Bayonne, lorsque cette ville étoit denuée de garnison ; mais que presentement elle étoit munie de Troupes, & de provisions : de sorte que la prise en seroit bien plus difficile. On voyoit par là que le Roy d'Espagne tournoit tout à son profit & qu'il ne faisoit la guerre, que pour son interêt particulier ; sans se soucier de celui de ses Alliez : qu'il ne pretoit que son nom dans la ligue par une vaine ostentation, & que les effets ne repondoient nullement à ses engagemens & à ses promesses,

Le Duc d'Albe chargé du Commandement des Troupes du Roy d'Arragon, attendoit ses ordres auprès de Victoria; pour savoir de quel côté il marcheroit afin de commencer les hostilitez. Il avoit dans son armée mille Cavaliers armez de toutes pieces, & 1500 hommes de Cavalerie legere avec 6000 Fantassins Commandé par Rengif & Villalba Capitaines d'une longue experience, & qui avoient vieilli dans les armées. Diegue Vera conduisoit l'artillerie composée de vingt Canons; enfin le Duc d'Albe reçut les ordres de la Cour qui lui mandoit d'aller faire incessamment le Siege de la ville de Pampelune, Capitale du Royaume. Il partit sur le champ & arriva en peu de jours sur la frontiere de la Navarre, vers le milieu du mois de Juillet, Louis de Beaumont qu'un long exil avoit irrité contre le Roy son maître, étoit dans l'avant-garde & souhaitoit avec ardeur de se vanger des affronts qu'il croyoit avoir reçû.

Ces preparatifs donnerent de grandes inquietudes au Roy de Navarre, lequel connoissant le peril dont sa personne & ses Etats étoient menacez; jugea qu'il étoit necessaire d'envoyer en Bearn la Reyne son Epouse & le Prince son fils, pour les éloigner des perils de la guerre; mais pour

Le Roy de Navarre envoye la Reyne son Epouse & le Prince son fils en Bearn.

lui, il voulut demeurer dans Pampelune; afin de donner ses ordres de plus près, resolu de se bien défendre, jusqu'à la derniere extrêmité. Ses forces étoient mediocres & nullement proportionnées à celles des ennemis; rien ne s'opposa à leur marche; & ils ne trouverent point les obstacles qu'ils avoient apprehendez. Le Roy de Navarre s'étant retiré à Lombiere, les habitans de Pampelune se rendirent sur le champ; suppliant tres-humblement le vainqueur d'avoir compassion d'eux, pour les recompenser de leur prompte soumission; les articles de la capitulation, furent arrêtez & signez le 25 de Juillet, jour de la Fête de Saint Jacques. Les autres villes du Royaume de Navarre étonnées de cette prompte expedition se disposoient déja toutes à se rendre, à l'exemple de la Capitale.

Le Roy de Navarre ne sachant plus quelles mesures prendre dans la consternation où il voyoit tous ses sujets; choisit trois personnes de distinction pour les envoyer vers le Duc d'Albe; & l'assurer qu'il se soumettoit à toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer. Ce General lui repondit qu'il falloit attendre sur cela les ordres du Roy Ferdinand, & que sa volonté seroit la regle du traité qu'il demandoit. Les Ambassadeurs en-

voyez vers Ferdinand, en rapporterent des conditions tres-dures & tres-onereuses, que le Royaume de Navarre demeureroit entre ses mains pendant tout le tems que la guerre des Alliez dureroit & jusqu'à ce que les affaires de l'Eglise fussent terminées. Que le Prince Henri son fils demeureroit en ôtage de la parole de son pere & qu'on l'envoyeroit en Castille pour y être élevé.

C'étoit une chose qui paroissoit tres-criante & tres-injuste que de demander à la fois, le Royaume avec l'Heritier, sans specifier le tems dans lequel on promettoit de le renvoyer à son pere:de sorte que s'il lui prenoit envie de le garder toûjours, on ne pouvoit point lui reprocher d'avoir manqué à sa parole. Le Roy de Navarre irrité de la rigueur & de la dureté de Ferdinand, & d'ailleurs n'esperant pas un trop bon parti en Espagne, aima mieux passer en France pour s'y refugier.

Depuis le départ du Roy, toutes les villes de la Navarre se soumirent sans resistence & envoyerent des Procurations pour conclure leurs traitez, il n'y eut que la Forteresse de Stella, & les habitans de la vallée d'Escua, lesquels se confiant sur leurs fortifications & l'incommodité du païs qu'ils habitoient de-

meurerent fidelles à leurs anciens maîtres. Cependant les Troupes du Roy de France parties pour le secours de la Navarre arriverent enfin en Bearn, avec assez de bruit & peu de succez. Ferdinand averti de leur marche, se rendit incontinent sur les Frontieres de la Navarre, pour donner ses ordres de plus près & envoyer du secours aux endroits qui en auroient plus de besoin. Plusieurs grands Seigneurs voulurent accompagner le Roy en ce voyage; entr'autres Emanuel Benavides, Louis de la Cueva, Velasco Grand Connétable du Royaume de Castille, Antoine Acunha Evêque de Zamora. Ce Prelat étoit allé à Pampelune par les ordres du Pape, pour avertir le Roy de ne point prendre le parti des Cardinaux Factieux, qui troubloient si mal à propos la paix de l'Eglise; que s'il refusoit d'obéir, on le menaçoit des dernieres extrêmitez, & de faire sur sa personne un exemple pour tous les autres Princes.

Toutes ces démarches ne firent pas alors grande impression & furent assez inutiles. Cependant le Roy Ferdinand ayant trouvé un homme qu'il crut propre pour notifier au Roy de Navarre les conditions de paix qu'il lui avoit depuis peu imposées; il l'envoya en Bearn pour s'acquiter de cette negociation.

Mais le Roy de Navarre ne gardant plus de mesures, le fit arrêter sans aucun ménagement envers le Roy d'Arragon & poussant l'outrage jusqu'au bout, il le livra entre les mains du Duc de Longueville Gouverneur d'Aquitaine, ennemi juré de Ferdinand & General de l'armée de France, qui étoit venu au secours du Roy de Navarre. Le merite de la personne, ni le caractere d'Ambassadeur respectable, parmi les Barbares même ne purent le garantir de cette insulte. On chercha des pretextes pour colorer la détension de cet Ambassadeur, auquel on reprocha entr'autres choses d'avoir assisté à la bataille de Ravenne; comme si c'eut été un crime digne de l'outrage qu'on lui faisoit en l'arrêtant prisonnier contre toute sorte de bienséance. Peu de tems après, soit que le Roy de Navarre se repentit de ce qu'il venoit de faire; soit qu'il crut cet homme propre à la negociation qu'il avoit en tête; quoiqu'il en soit, il l'envoya vers Ferdinand pour traiter de la paix; mais il retint auprès de lui en ôtage ses trois freres qui promirent de le representer toutes les fois qu'ils en seroient requis.

Ce fut comme une espece de miracle que tout le Royaume de Navarre tombat en si peu de tems entre les mains du

Tout le Royaume de Navarre tombe entre les mains du Roy d'Espagne.

Roy d'Espagne, avec tant de vitesse & tant de facilité : ce qui fit soupçonner aux François qu'il y avoit eu de la supercherie & de la convivence entre le Roy de Navarre & d'Arragon ; ils se persuaderent qu'un évenement si prompt & si subit n'étoit nullement un effet de la lâcheté des Arragonois, ni de la valeur des Espagnols ; mais de la fraude du Roy de Navarre qui avoit bien voulu laisser envahir ses Etats sans se défendre.

Ce Prince pour se disculper entierement aux yeux de toute l'Europe, d'un soupçon aussi injuste, s'alla remettre volontairement & se livrer entre les mains du Roy de France, & donna en ôtage l'une des meilleures places qui lui restoient encore pour gage de sa fidelité ; afin que les François y missent une bonne garnison & l'empêchassent de tomber entre les mains des Espagnols ses ennemis.

Louis XII avoit resolu d'enuoyer en Aquitaine ses meilleures troupes, sous la conduite du Dauphin lequel y avoit joint les siennes avec celles qui étoient revenuës d'Italie, & plusieurs personnes d'une grande distinction. Ferdinand de son côté s'appliquoit avec de grands soins à fortifier les places de sa nouvelle conquête, & principalement la ville de

Pampelune. Il exigea des habitans qu'ils lui pretâssent un nouveau serment de fidelité comme à leur Roy legitime, & non plus comme à un simple depositaire qui avoit gardé cet état en sequestre, pour autoriser son procedé, il se plaignoit que le Roy Jean avoit manqué aux articles du traité dont on étoit convenu. C'est ainsi que le Royaume de Navarre changea de maître par le droit de la guerre qui est le plus fort de tous les droits, & passa dans les mains de Ferdinand.

On employoit toutes sortes d'intrigues pour engager Pierre Navarre Grand Maréchal de la Couronne, & le Comte de Saint Etienne à entrer dans les interêts de Ferdinand. Le Comte que l'on appella depuis Marquis de False, se laissa aisément persuader de ceder au tems, & d'embrasser le parti du vainqueur; ce qu'il fit avec beaucoup de chaleur & de zele, après en avoir déliberé avec sa famille: mais le Maréchal demeura toûjours fortement attaché au parti de son maître, sans se laisser éblouir par les grandes promesses que lui firent les Emissaires que Ferdinand employoit en cette negociation; disant qu'il ne pouvoit changer sans infamie, & sans fletrir sa reputation d'une tache inefaçable.

On tâche de faire entrer en France les Troupes de Castille.

Il y avoit déja long-tems que la resolution étoit prise de faire passer en France les Troupes de Castille, dans ce dessein le Duc d'Albe fit prendre les devans au Colonel Villalba avec 300 hommes de pied & 300 chevaux, pour aller jusqu'au pied des Pyrennées à la découverte, & faire quelque tentative; afin de s'ouvrir un chemin en France de ce côté-là; le Duc d'Albe marchoit sur ses traces avec toute l'armée, accompagné de Fernand de la Vega, Grand maître de Castille, & de Diegue Ayala que Ferdinand lui avoit associez, se confiant en leur valeur, leur prudence & leur grande habileté au metier de la guerre.

Cette marche du Duc d'Albe fut tres-avantageuse en cette conjoncture aux interêts de Ferdinand; car elle empêcha l'armée Françoise d'entrer en Espagne & de venir troubler la conquête de la Navarre; elle facilitoit aussi les moyens d'envahir encore l'Aquitaine. On sollicita de même vivement le Marquis d'Orset de joindre ses Troupes à celles d'Espagne pour profiter d'une aussi belle occasion, & pour se saisir de l'Aquitaine; mais il le refusa absolument & s'opiniâtra à ne rien faire de tout ce qu'on lui demandoit: disant que la saison étoit passée, & le tems trop incommode; puis-

qu'on étoit déja à la fin de l'Automne : il disoit encore que la premiere ardeur de ses Troupes étoit fort rallentie, & le nombre fort diminué par le mauvais air & les maladies frequentes.

C'étoient-là les raisons que l'on étaloit en public : mais la raison secrette & veritable étoit le mécontentement que l'on avoit du procedé de Ferdinand, qui s'étoit mocqué des Anglois, pour ne s'occuper uniquement que de la conquête du Royaume de Navarre, tandis que l'armée Angloise tenoit l'Aquitaine en échec, dont Ferdinand ne s'étoit gueres mis en peine : de sorte que l'hyver approchant, ce General resolut de faire incessamment passer son armée en Angleterre ; mais elle étoit beaucoup diminuée ; sans avoir retiré aucun avantage des grandes dépenses que l'on avoit faites pour cette entreprise, telles étoient les plaintes que faisoit ce General Anglois pour colorer son prompt départ ; mais les plus habiles politiques soupçonnerent qu'il s'étoit laissé éblouir, & séduire par l'or de France ; que toutes les excuses qu'il apportoit pour disculper du contraire n'étoient que de vains pretextes & des voiles pour couvrir sa cupidité.

CHAPITRE III.

Des grands changemens qui arriverent en Italie, depuis la bataille de Ravenne. Le Pape excommunie le Roy de France & met le Royaume en interdit.

ON vit arriver une grande revolution par toute l'Italie, depuis la bataille de Ravenne. Les François qui avoient gagnée n'en furent pas mieux que s'ils eussent été vaincus : car en peu de tems ils se virent battus, maltraitez, chassez de tous côtez. C'est ainsi que les malheurs & les infortunes suivent de près la prosperité. Le Duc d'Urbin à la tête des Troupes Papales, marcha vers les confins de Bologne, portant le ravage par tout ; brûlant les Bourgs & les campagnes à la vûë des citoyens ; il força les Bentivoglies de changer de parti, & d'arborer sur leurs remparts les armes du Pape, après en avoir ôté celles de France. Ce fut ainsi que cette ville tres-celebre retourna sous son ancienne domination, & fut ôtée aux François qui s'en étoient rendu les maîtres.

Il y avoit déja long-tems que l'on negocioit pour reconcilier le Pape avec le Roy Louis XII. On conçût d'abord de bonnes esperances du succez de cette negociation ; mais à la fin toutes ces belles apparences s'évanouirent. L'humeur inflexible & severe du Pape rendit inutiles toutes les peines que l'on se donna & toutes les démarches que l'on fit pour cette reconciliation. Presque au même tems que tout le monde la croyoit fort avancée, le Pape fit publier une Sentence, & une Bulle d'excommunication contre le Roy de France, & mit tout son Royaume en interdit : car on punit souvent mal à propos les sujets en voulant punir les Princes. Le Pape en même-tems affranchit les Normans & les peuples d'Aquitaine du serment de fidelité qu'ils avoient fait au Roy. Parce que les Lyonnois avoient reçû les Cardinaux Factieux dans leur ville. Il leur ôta les droits & les franchises des Foires pour les transporter à Geneve, où elles étoient autrefois. Fabrice Colonne fit tant par le credit & l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du Pape que ce Pontife se reconcilia avec le Duc de Ferrare, auquel on permit de venir à Rome, après avoir mis en liberté tous les prisonniers de guerre qu'il avoit en sa puissance. Il entra dans

Le Pape Jules II. excommunie le Roy Louis XII. & met son Royaume en interdit

l'assemblée des Cardinaux tête nuë, dans une posture de Suppliant, écoutant avec beaucoup de soumission l'aigre reprimande, & les reproches amers que le Pape lui fit d'une maniere feroce & pleine de dureté; après quoi il l'affranchit pourtant de la Sentence d'excommunication qui avoit été portée contre lui pendant la guerre. Ce Pontife ne lui restitua pourtant pas la ville de Regio, contre ce qui avoit été stipulé dans le traité d'accommodement. Il eut même la pensée de le faire mettre en prison, pour le forcer en le persécutant de lui remettre la ville de Ferrare entre les mains. Comme ce Pape étoit d'un esprit ardent & opiniâtre; il eut été impossible de le faire demordre de cette prétension, si le Duc ne s'en fut garanti par un prompt départ; ainsi il triompha de l'artifice par adresse.

Cardonne qui s'étoit retiré du côté de Naples rétablit en peu de tems les débris de son armée qui avoit été fort maltraitée & mise en déroute à la bataille de Ravenne. Il marcha ensuite vers l'Abruze, & après avoir fait la revuë de ses Troupes, il trouva sept mille Fantassins, sans parler de deux mille autres qui étoient arrivez d'Espagne depuis peu. 1200 Cavaliers armez de toutes pieces

350 chevaux de Cavalerie legere. On en attendoit encore 400 que Prosper Colonne devoit amener incessamment.

On lui donna le commandement de l'avant-garde, le Comte de Golizani commandoit le corps de bataille avec le Duc d'Utrecht, & Antoine de Leyna. Alfonse Carvayal conduisoit l'arriere-garde avec quelques autres Officiers Generaux qu'on lui donna pour le seconder. Cardonne étoit à la tête de cette armée lorsque le Pape ennuyé & fatigué de la guerre; & des grandes dépenses qu'il étoit obligé de faire pour la continuer; lui ordonna de se tenir sur ses frontieres & de suspendre sa marche : disant pour pretexte, que puisque la guerre étoit achevée dans l'Insubrie, il n'étoit plus necessaire de fatiguer davantage les Provinces, & d'achever de les ruiner par la marche des gens de guerre, & les contributions que l'on étoit obligé de fournir pour leur entretien. Ce pretexte étoit au moins specieux & digne du Pere commun des fideles.

Mais ce Pontife agissoit par d'autres motifs & avoit bien d'autres pensées dans l'esprit, ayant formé le glorieux dessein de chasser absolument de l'Italie tous les Etrangers; les François principalement par le secours des Espagnols,

Le Pape forme le dessein de chasser de l'Italie tous les étrangers.

des Suiſſes & des Princes d'Italie, qui y avoient grand interêt; afin de vivre plus en repos.

Cardonne ne faiſant pas beaucoup d'atention aux ordres & a la défenſe du Pape, paſſa inceſſamment dans l'Abruze avec toutes ſes Troupes, & continuant ſa marche alla camper aux environs de Bologne; les Députez des Suiſſes vinrent l'y trouver & lui notifier de nouveau les Ordres du Pape avec des défenſes tres-expreſſes de paſſer plus avant, ou que s'il s'opiniâtroit à le faire, il les trouveroit ſur ſon paſſage, ils lui repreſentoient qu'après avoir chaſſé les François de l'Inſubrie, il avoit aſſez de Troupes pour achever de conquerir les villes & les forteresſes qui demeuroient encore attachées à la France, & qu'il n'étoit plus neceſſaire de fatiguer les Alliez par des marches de Soldats qui leur étoient fort à charge.

Cardonne répondit aux remontrances des envoyez Suiſſes, qu'étant le Generaliſſime de l'armée des Confederez, il ne pouvoit conſentir à ce qu'on vouloit exiger de lui, que de l'aveu & du conſentement des Princes Alliez: de ſorte qu'ayant décampé ſur le champ, il alla d'abord à Bologne & de la à Modene. Le Conſeil de guerre ayant été aſſem-

blé, on ne put conclure après de grandes contestations les projets ausquels on devoit s'attacher ; car les Venitiens ne vouloient point consentir que Cardonne marchat vers l'Insubrie avec ses Troupes. Ils vouloient que l'on fit le Siege de Bresse que les François leur avoient enlevée. D'Aubigni la gardoit avec trois mille hommes de garnison, bien resolus de se défendre.

D'un autre côté les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy d'Espagne étoient d'avis que l'on fit ce Siege avec l'armée de la ligue, & qu'on la prit au nom de tous les Princes Confederez : mais enfin après y avoir murement pensé, on crut que cette place n'étoit pas d'une fort grande conséquence aux interêts des Alliez, & qu'il ne falloit pas mécontenter les Venitiens pour si peu de chose. On crut qu'il étoit plus avantageux d'aller à Florence pour proteger les Medicis, & les reconduire en leur patrie d'où ils avoient été bannis par la plus grande injustice du monde.

Après la conference de Mantouë, Cardonne revint à Modene où il avoit laissé son armée. Julien de Medicis l'accompagnoit ; le Cardinal de Medicis son frere s'étoit sauvé de France par le plus grand bonheur du monde. En même-tems

Maximilien Sforce qui prenoit déja qualité de Duc de Milan, esperant d'être bien-tôt rétabli dans l'heritage de ses peres, partit d'Allemagne pour se rendre dans le Milanez où il étoit attendu ; esperant de retirer bien-tôt toutes les villes de l'Insubrie qui étoient encore sous la domination de la France. Les Troupes du Pape occupoient encore en ce païs-là ; les villes de Parme & de Plaisance ; comme si elles eussent été autrefois du Domaine de l'Eglise.

Les Peres du Concile de Latran se retirent aprés la deuxiéme séance.

Plusieurs raisons & entr'autres les maladies qui attaquerent les Peres du Concile de Latran les obligerent de se retirer après deux séances, & d'en differer la continuation au commencement de Decembre. Le Pape avoit fort envie d'obliger les Peres de ce Concile à faire une croisade contre le Turc, afin d'engager dans cette pieuse guerre tous les Princes Chrétiens ; l'occasion étoit tres-favorable, d'autant que les enfans de Bajazet se faisoient la guerre pour la succession de l'Empereur leur pere. Selim le cadet étoit protegé par les Janissaires qui avoient detroné son pere après avoir fait mourir les ainez Acommat & Corecut. Il sembloit que le Ciel offrit aux Chrétiens une belle occasion d'opprimer ces fiers Othomans : le Pape n'oublioit rien

pour animer les fideles dans une conjoncture si avantageuse. Cependant quelques politiques qui rafinoient sur les intentions secretes du Pape croyoient que son dessein caché étoit de chasser les Espagnols de l'Italie après en avoir chassé les François, ou du moins de leur donner le change & les écarter, sous le specieux pretexte d'aller faire la guerre aux Turcs. Les personnes peu sinceres & soupçonneuses croyent toûjours qu'il y a du mystere dans tout ce que les autres font. Cependant on ajouta foi à ces soupçons; car tout le monde étoit persuadé de la mauvaise volonté du Pape.

Il avoit été resolu dans le Grand Conseil de guerre que les Alliez avoient tenu sur les operations de la prochaine campagne, que Cardonne Viceroy de Naples & Generalissime de l'armée des Confederez, conduiroit toutes leurs Troupes vers Florence. Le bruit couroit que l'on vouloit remettre cette ville en liberté & la délivrer du joug de ceux qui l'opprimoient; afin de faire en sorte qu'elle ne servit plus à l'avenir de retraite & d'azyle aux Factieux. L'armée de Cardonne alla camper aux environs de Florence, sans que personne se fut opposé à sa marche. On avoit eu la précaution d'y faire porter toutes sortes de munitions

Les Confederez veulent faire le Siege de Florence.

& de vivres. Cependant les Citoyens de Florence étant sommez de rendre la ville n'en voulurent rien faire. L'artillerie fit en peu de tems une grande breche, par laquelle la place fut forcée, & prise d'assaut. Le Soldat avare & insolent exerça toutes sortes de brigandages, de violence & d'infamies contre les malheurex Citoyens, confondant le profane & le sacré, pillant indifferemment les maisons & les Eglises, violant les vierges & les femmes mariées, massacrant impitoyablement celles qui aimoient mieux mourir que de consentir à leurs desirs effrontez & à leurs propositions infames.

Un exemple si cruel répandit par tout la terreur & força les Florentins d'entrer malgré eux dans l'alliance, & le traité qu'on leur proposoit, quoiqu'ils fussent naturallement intraitables & opiniâtres. Pour les y engager encore davantage, on ôta l'emploi qu'exerçoit Soderin, qui disposoit absolument de toutes les affaires pendant la guerre & pendant la paix, & qui étoit un partisan outré du Roy de France. On nomma quelques Notables de la ville, pour conclure avec les Espagnols. Le Traité que l'on avoit projetté, Cardonne les

reçut tres-favorablement & conclut sans peine & sans de grandes contestations ; le traité que la ligue souhaitoit de faire avec les Citoyens de Florence. Les principaux articles étoient que les Medicis & les Pavi qui avoient été exilez retourneroient avec honneur dans leur patrie & qu'on leur restitueroit tous leurs biens paternels, dont ils avoient été dépoüillez. Que les Citoyens de Florence seroient admis authentiquement & publiquement dans le traité de la ligue Generale ; qu'ils renonçeroient à la protection de France pour se mettre sous celle d'Espagne & du Roy Ferdinand. On nomma pour leur faire plaisir, & meriter leur confiance & leur bienveillance. Le Marquis de Padule General de leurs Troupes, à condition qu'il fourniroient à Cardonne une bonne somme d'argent, dont il avoit un besoin extrême pour payer ses Troupes.

Les Florentins se mettent sous la sauve-garde du Roy Ferdinand.

A l'exemple des Florentins, les citoyens de Luques & de Sienne se mirent aussi sous la Sauve-garde & la protection du Roy Ferdinand. En même-tems Janus Marie Campafregose, appuyé d'une grande faction fut introduite dans la ville de Genes, dont il fut fait Doge au nom du Pape. Tout le païs de cette Republique renonça publiquement à la protec-

tion de France, croyant sortir d'une fâcheuse servitude & jouir d'une heureuse liberté.

Depuis ce tems-là tout réussit en Italie aux Espagnols selon leurs souhaits, comme s'ils eussent été les arbitres & les maîtres de la fortune ; en telle sorte qu'il n'avoient rien à desirer. On avoit resolu d'envoyer le Grand Gonzalve en Italie ; son départ fut differé d'abord sous quelques pretextes, & ensuite entierement rompu, pour les raisons que l'on va dire. Depuis l'échec que les Espagnols avoient reçû à la bataille de Ravenne, où ils furent si mal menez par les François, tout le monde jetta les yeux sur Gonzalve, le croyant seul capable de reparer les affaires & de remedier à la calamité publique, par sa prudence & par sa valeur. La honte que l'on venoit de recevoir, le peril de l'Etat, & le danger personnel dont chacun étoit menacé, tout cela avoit banni les idées de jalousie & de haine que la grande reputation & les prosperitez continuelles de Gonzalve dans les esprits de plusieurs personnes du premier rang, qui regardoient sa haute fortune avec dépit & des yeux d'envie. On disoit encore que le peu d'habileté de Cardonne au metier de la guerre, sa paresse & sa lenteur jointe à l'emportement & à la

la temerité de Navarre avoit causé la perte de la bataille, la honte & le malheur des Espagnols, on regardoit Gonzalve comme un homme envoyé du Ciel dont le courage, la valeur, les talens pour la guerre étoient au dessus de la condition humaine.

Plaintes contre Cardonne: éloges que l'on fait de Gonzalve.

Ferdinand lui-même, quoiqu'il ne fut pas bien persuadé de la netteté de la vertu, du désintereffement & de la fidelité de Gonzalve, auquel il avoit donné en diverses rencontres de grandes mortifications & de grands chagrins, dont il devoit apprehender les suites & les effets de sa haine & de sa vengeance, il crut cependant pour le bien public qu'il ne pouvoit se dispenser de le renvoyer en Italie dans la facheuse conjoncture où se trouvoient alors les affaires de ce pays-là, n'ayant personne que Gonzalve capable de les retablir. Le Roy étoit alors avec toute sa Cour à Burgos. Il donna ordre à Gonzalve de se preparer pour passer incessamment en Italie. Ce grand Capitaine souffroit avec un grand dégout cet ennuyeux repos où on le laissoit depuis long-tems, tandis que la guerre continuoit de tous côtez; il reçut avec une joye extrême, la nouvelle de son départ pour l'Italie, que le Roy même lui annonça. Il s'offrit de bon cœur à sa-

crifier le reste de sa vie pour le salut de la Republique. Il goutoit cependant un secret plaisir de voir que l'on fut forcé de recourir à lui dans les besoins pressans de la republique, qu'on le regardât comme le seul homme capable d'y remedier, & qu'on le remit avec honneur à la tête des Troupes dont on lui avoit ôté le Commandement sans avoir rien fait qui pût lui attirer ce chagrin.

Il se rendit à Malaga pour mettre ordre à son voyage & pour en faire plus aisément les preparatifs avec l'intention & l'esperance de partir incessamment. Depuis que le départ de Gonzalve fut annoncé, il est incroyable avec qu'elle joye on venoit en foule de tous côtez se ranger sous ses Etendarts, dans l'intention de partir avec lui pour avoir part à sa gloire & à ses triomphes. Un nombre infini de jeunes Seigneurs vinrent avec empressement se ranger au tour de lui, pour apprendre le metier de la guerre, sous la conduite & sous les yeux de ce grand Capitaine. Ce grand concours chagrina le Roy & lui devint suspect. Il étoit politique, âgé, rusé, soupçonneux; il eut peur que cette florissante armée n'inspirat à Gonzalve des pensées & des esperances trop vastes & trop ambitieuses. Il arrive assez souvent que les gens de

bien deviennent plûtôt suspects aux Princes que les méchans. Les applaudissemens que l'on donne au merite & à la vertu sont interpretez en mauvaise part, comme des signes de perfidie.

De sorte que Ferdinand n'étant plus le maître de sa crainte & de ses soupçons, défendit à Gonzalve de mener en Italie plus de 500 Cavaliers avec 2000 hommes de pied. Cette défense ne fit qu'augmenter le zele; les plus grands Seigneurs demandoient avec empressement d'être choisis & preferez aux autres & un grand nombre des gardes du corps de Sa Majesté ou d'autres gens de guerre à sa solde ayant obtenu leur congé passerent en Italie pour servir en qualité de volontaires sous la conduite d'un Capitaine qui avoit toûjours été si heureux & dont la reputation étoit répanduë par tout avec tant d'éclat.

Le Roy Ferdinand entre en soupçon de l'autorite de Gonzalve.

On vit sur tout partir de Castille & d'Andalousie un grand nombre de volontaires qui servoient à leurs dépens & sans avoir d'autre esperance que la gloire qu'ils se flattoient d'acquerir dans cette noble carriere. Plus les Espagnols témoignoient d'ardeur & d'empressement pour suivre Gonzalve en Italie, plus les chagrins & les soupçons du Roy augmentoient. Il inventoit chaque jour de nou-

veaux pretextes pour retarder son départ, esperant que Cardonne remporteroit sur les ennemis quelque grand avantage ou quelque victoire qui rétabliroit sa reputation, & qui feroit que l'on pourroit se passer d'envoyer Gonzalve en Italie; nonobstant le bruit que l'esperance de son départ avoit fait.

Les bonnes nouvelles qui arrivoient coup sur coup d'Italie, & l'étrange revolution des affaires en ce païs-là, délivrerent Ferdinand de l'inquietude où il étoit: ne croyant plus être obligé de se tant contraindre; il fit sçavoir à Gonzalve qu'il avoit quitté le dessein de le faire passer en Italie, ou que du moins son voyage étoit suspendu & differé jusqu'à la fin de l'hyver, & afin de dédommager en quelque façon les Officiers qui s'étoient mis en dépense, croyant passer en Italie, il declara qu'il les envoiroit faire la guerre dans la Navarre à ses dépens.

Ferdinand défend à Gonzalve de passer en Italie.

Cet ordre fut porté à Gonzalve dans la ville de Cordoüe au commencement de Septembre; ce qui lui causa & à tous les gens de guerre un extrême depit. Les Officiers de Cavalerie refuserent d'aller servir en Navarre, à la reserve de Gontier Quixada. Gonzalve penetré d'un vif ressentiment écrivit au Roy &

à ses amis des lettres qui marquoient assez la douleur qu'il ressentoit au fonds de son cœur. Il se plaignoit amerement de la jalousie, des artifices, des complots & des fraudes des courtisans qui portoient envie à sa gloire; car c'est le propre des envieux de traverser autant qu'ils peuvent le bonheur & la prosperité d'autrui pour s'élever sur le débris de leur fortune, ne pouvant se distinguer par eux-mêmes ni par un merite personnel.

Les plus grandes ames se laissent quelquefois aller à leur dépit & cedent aux mouvemens de la colere; deux considerations faisoient principalement de la peine à Gonzalve dans le chagrin qu'on lui causoit; il eut peur que sa gloire & sa reputation n'en souffrit quelque atteinte, après l'éclat que son futur voyage en Italie avoit fait; car les hommes sont naturellement enclins à juger mal, & à tourner en mauvaise part les évenemens dont ils ne connoissent pas les raisons secrettes. On pouvoit soupçonner que le subit changement du Roy étoit fondé sur des raisons essentielles & sur quelque offense grieve de la part de Gonzalve. C'est une necessité d'essuyer les mauvais discours & les soupçons désavantageux du monde; mais cette necessité est dure & fait bien de la peine.

Un autre chagrin causoit encore du dépit à Gonzalve, plusieurs personnes de distinction avoient fait de grandes dépenses pour se disposer au voyage d'Italie, sans que le Roy y eut aucun égard, ni qu'il se fut mis en peine de les dédommager, ou de leur faire la moindre gratification. Cette pensée le mettoit au desespoir, lorsqu'il venoit à faire reflexion combien d'honnêtes gens avoient incommodé leurs affaires à son occasion, afin de lui témoigner l'estime & la consideration qu'ils avoient pour sa personne. Le regret que cette idée lui causoit, lui paroissoit plus insupportable que la mort même.

Gonzalve demande à Ferdinand la permission de se retirer de la Cour.

Dans cette pensée il prit la resolution de se condamner lui-même à un exil volontaire. Il fit demander au Roy la permission de sortir de la Cour, & de se retirer à Terra-Nova petite ville de son Domaine, située à l'extrêmité de l'Italie, dans un Païs très-agréable, mais solitaire & fort éloigné de tout commerce du monde pour se rendre moins suspect. Il fit entendre au Roy qu'il regarderoit cette permission comme une insigne faveur: mais Ferdinand qu'un long usage du monde avoit appris à se défier de tout, & qui savoit dissimuler ses sentimens secrets sous de belles apparences, & des

paroles pleines de flateries & de feintes caresses, lui repondit qu'il n'étoit plus necessaire qu'il passat en Italie, puisque les François en avoient été entierement chassez, ni d'envoyer d'Espagne en ce païs-là de nouvelles Troupes, dans un tems que le Pape prenoit des mesures pour chasser tous les Espagnols qui étoient en Italie.

Ce Prince rusé ajouta à sa reponse, que le congé qu'il demandoit pour se retirer de la Cour & de se bannir lui-même aux extrêmitez de l'Italie, lui faisoit trop de peine, & que désormais il ne devoit songer qu'à passer sa vie en repos, après avoir acquis dans le monde une si haute reputation & à jouir dans sa maison, au milieu de ses proches & de ses amis, de sa fortune & de sa gloire. Pourquoi s'exposer à de nouveaux perils quand on n'avoit plus rien à desirer. Des loüanges si flateuses en apparence n'étoient qu'un voile donc Ferdinand se servoit pour couvrir ses défiances & sa jalousie; car les effets ne repondoient nullement à des paroles si obligeantes.

Gonzalve ressentit dans la suite en differentes occasions des marques essentielles de la jalousie & de la haine cachée du Roy. Les Courtisans le rendoient tous les jours plus suspect & plus odieux par

des accusations & des calomnies secretes dont il lui étoit impossible de se justifier parce qu'on ne les mettoit pas en évidence. L'envie est d'autant plus à craindre & fait d'autant plus de mal, qu'elle est plus cachée & qu'elle affecte de se mieux déguiser sous de belles apparences. Gonzalve ayant demandé la grande maîtrise du Royaume de Leon, vacante par la mort de Garcie-Las, Ferdinand lui refusa cette dignité & lui prefera Ferdinand de Tolede. La demande qu'il fit d'une Commanderie de l'Ordre de Saint Jacques eut le même succez & fut suivie comme l'autre d'un refus désobligeant. Ces refus qu'il regardoit comme des affrons le picquerent jusqu'au vif & lui firent connoître à n'en plus douter la haine secrette du Roy à son égard.

La jalousie & la haine cachez du Roy contre Gonzague se fait sentir.

Cette jalousie & cette haine étoit fondée sur differens motifs. La bonne volonté de Gonzalve & sa fidelité fut toûjours suspecte à Ferdinand, il en faisoit souvent des confidences & des plaintes secretes à ses amis ; il cachoit pourtant son chagrin, & ne le faisoit point paroître publiquement en consideration des importans services que Gonzalve lui avoit rendus. La plûpart des Princes qui se voyent hors d'état de recompenser dignement les personnes qui se sont

ſacrifiées pour l'état, pour leur fortune & pour leur gloire, les regardent comme des importuns qui leur reprochent à tous momens leur ingratitude : de ſorte que les mêmes ſervices qui devroient meriter leur reconnoiſſance & leur amitié, ne font qu'irriter leur jalouſie & leur haine. Les Princes ſont naturellement plus enclins par le fonds d'ingratitude qui eſt en eux à faire du mal que du bien: perſuadez que tout leur eſt dû, & que quand on à tout ſacrifié pour leur ſervice, on n'a fait que ſon devoir. Les bienfaits leur coutent & leur pezent : la vangeance leur eſt plus naturelle & flatte davantage leur amour propre, quand ils croyent ne pouvoir dignement recompenſer les grands ſervices qu'on leur à rendus, ils ne voyent les gens qu'à regret & les regardent comme des fâcheux & des importuns. Si Ferdinand ne croyoit pas pouvoir aſſez recompenſer le merite & les ſervices de Gonzalve, il ne devoit pas au moins lui refuſer les gratifications & les honneurs qui dépendoient de lui, & dont il ne pouvoit le fruſtrer avec bienſéance, pour en gratifier d'autres qui avoient moins ſervi l'état. Mais qu'eſt-il neceſſaire de fournir ſur cela aux Princes des maximes ſalutaires, on ne ſauroit corriger par des preceptes le fonds de leur

naturel. On ne remediera jamais à la jaloufie, ni aux haines des Courtifans qui afpirent aux graces de la Cour & qui mettent tout en œuvre pour écarter ou fupplanter leurs concurrens & leurs rivaux. Plus on a de merite, plus on eft en bute à leurs calomnies; car tous les moyens leur paroiffent legitimes, fraudes fupercheries, détours, artifices, pour renverfer tous ceux qui leur font obftacle & pour s'élever fur le débris de leur fortune.

CHAPITRE IV.

Continuation des guerres de Navarre: Les François affiegent la ville de Pampelune pour la reprendre fur les Efpagnols.

LE Duc d'Albe campoit auprès du Bourg de Saint Jean avec l'armée Efpagnole, quoiqu'il ne fit pas de grands progrez, il empêchoit du moins les François d'entrer en Efpagne de ce côté-là. Les Efpagnols faifoient cependant de grands ravages fur la frontiere, enlevoient impunément tout le Betail, pil-

loient, maſſacroient & commettoient toutes ſortes de deſordres, ils étoient hors d'état de faire de grands exploits de guerre faute de canon, Diegue Vera entreprit de les tranſporter par deſſus la montagne à force de bras & de poulies nonobſtant la difficulté de l'entrepriſe qui paroiſſoit abſolument impoſſible dans l'execution, il y réuſſit cependant par ſa grande induſtrie & l'on vit avec étonnement une artillerie poſtée dans la vallée de l'autre côté de la montagne, auprès du Bourg de Saint Jean, où l'armée d'Eſpagne étoit campée.

Le Duc de Bourbon, Longueville, Montpenſier, la Palice & Lautrec campoient ſur les frontieres de Bearn avec l'armée Françoiſe, dans laquelle il y avoit 800 Cavaliers armez de toutes pieces 8000 hommes de pied. Ils n'étoient pas fort éloignez des Eſpagnols: outre ces Troupes le Dauphin commandoit encore un corps de Troupes conſiderables pour envoyer du ſecours par tout où il ſeroit plus neceſſaire. On attendoit de jour en jour le Roy de Navarre qui devoit joindre l'armée Françoiſe avec ſes Troupes particulieres pour faire quelque irruption en Eſpagne & pour tâcher de recouvrer ſes Etats par la force des armes. Les peuples

L'armée Françoiſe ſe raſſemble ſur les frontieres de Navarre

de la Vallée, de Roncevaux & des vallées voisines, desirant avec ardeur de rentrer sous la domination de leurs anciens maîtres, prirent les armes pour se délivrer du joug & de la domination des Espagnols. Pierre Navarre Maréchal du Royaume qui avoit été neutre jusqu'alors se jetta ouvertement dans le parti des François & partit brusquement de Tudella où le Roy Ferdinand étoit venu recevoir la Reine son Epouse après la tenuë des Etats d'Arragou où elle avoit Presidé.

La démarche du Maréchal de Navarre donna de bonnes esperances au Roy qui mit tout en œuvre pour rechauffer le zele de ses sujets & profiter de la conjoncture favorable où il se trouvoit; car il étoit bien persuadé qu'à la guerre tout dépend d'un certain moment fatal que l'on ne ratrape plus quand on l'a laissé échapper. Le Duc d'Albe campoit au pied de la montagne, proche le Bourg de Saint Jean. Le Roy de Navarre auquel la Palice s'étoit joint: fit une irruption de l'autre côté dans le Royaume de Navarre vers le milieu du mois d'Octobre. Les Espagnols étoient inferieurs par le nombre de leurs Troupes: de sorte qu'ils n'osoient exposer leur fortune au hazard d'une bataille generale; ils se contente-

sent de disposer differens corps de garde dans les endroits difficiles pour garder les deffilez & pour disputer le passage aux François, s'ils se presentoient pour les forcer.

Fernand Valdez voulut par honneur garder l'un de ces postes, que les François attaquerent vivement & qu'ils emporterent après avoir massacré toute la garnison & tué Fernand Valdez qui se défendit jusqu'à l'extrêmité avec une valeur opiniâtre : il avoit demandé par dépit & une espece de desespoir à garder ce poste perilleux, à son retour d'Italie après la bataille de Ravenne. Le General lui demanda Come, en l'insultant; où sont les bons Officiers de l'armée? Cette parole de mépris le picqua jusqu'au vif & lui perça le cœur; il ne put se guerir de cette playe qu'en se faisant tuer comme il fit.

Le Duc d'Albe connoissant le peril dont la ville de Pampelune étoit menacée, partit à la tête d'un détachement de mille hommes Cavalerie & Infanterie & vingt pieces de canons, avec ordre au reste des Troupes de passer incessamment les montagnes pour aller secourir Pampelune. Il eut été fort aisé au Roy de Navarre de les empêcher de passer, ce qu'il negligea de faire par une espece d'aveuglement que l'on ne comprenoit

Le Duc d'Albe se met en état de secourir Pampelune & de faire lever le siege.

point ; il tarda trop long-tems à conduire ses Troupes devant Pampelune, où il n'y avoit alors qu'une garnison assez foible, il étoit fort aisé d'insulter & d'enlever cette place, si ce Prince eut sçu mieux prendre ses mesures pour profiter de l'occasion : mais le Duc d'Albe ayant jetté un grand corps de Troupes dans la place, les Bourgeois n'oserent remuer quelque bien intentionnez qu'ils fussent pour leur Prince legitime.

En même-tems l'Archevêque de Saragoce conduisit à l'armée d'Espagne un corps de six mille hommes Cavalerie & Infanterie. Ce secours arriva fort à propos d'autant que l'armée d'Espagne étoit foible en comparaison de celle de France. Estella ville assez considerable se revolta pour secouer le joug des Espagnols, les habitans ennuyez du nouveau Gouvernement & voulant retourner sous la domination de leurs anciens maîtres, prirent les armes & se revolterent contre les Espagnols qu'ils regardoient comme leurs tyrans, François Navarre y accourut avec des Troupes Espagnoles qui y furent introduites par quelques Bourgeois affectionnez au Gouvernement present : la ville fut abandonnée aux Soldats qui la pillerent.

Tout réussissoit mal au Roy de Navar-

re; au lieu que tout favorisoit les desseins de ses ennemis; cependant le Sénéchal de Bigorre avec ses Troupes fit une irruption sur les frontieres d'Arragon avec un grand succez. Les Soldats qu'il conduisoit, gens feroces, accoutumez à mener une vie dure parmi les montagnes & les rochers, à souffrir la faim & le froid, dans un païs sterile & Barbare, excitez par l'envie du pillage se jetterent brusquement sur les Arragonois & sans leur donner le tems de se reconnoître & de se rallier, en tuerent plus de deux mille & mirent le reste en fuite, prirent tout leur bagage & quelques pieces de campagne.

Ce petit succez encouragea le Roy de Navarre, il conduisit ses Troupes vers Pampelune pour en faire le Siege; mais sa plus grande esperance étoit dans le zele & l'affection des Bourgeois dont il se tenoit assuré, il croyoit qu'à son approche ils feroient quelques mouvemens dans la ville. Son esperance fut trompée, le Duc d'Albe avoit trop bien pris ses precautions pour empêcher tout soulevement; car il avoit fait sortir dès le commencement deux cent Bourgeois de la ville qu'il croyoit les plus affectionnez à leur Prince & plus capables de remuer. Les autres devenus plus sages par cet

exemple & craignant un traitement pareil demeurerent en repos : outre cela on fit encore de nouvelles Troupes dans la ville pour renforcer la garnison de Pampelune. Toutes ces circonstances empêchoient le Roy de Navarre d'en faire le Siege dans les formes : il attendoit encore de nouvelles Troupes de la part du Dauphin. Ces longueurs étoient fort avantageuses pour la garnison & préjudiciables aux Navarrois.

L'indolence & la lenteur du Roy de Navarre ruine ses affaires.

La Palice étoit au desespoir de voir que les projets ne réussissoient point & que le Roy de Navarre gâtoit ses affaires par sa lenteur; cependant quelques Troupes Françoises se jetterent dans la Biscaye pour faire diversion & pour obliger les Arragonois de se partager & de diminuer leurs forces par ce partage. Lautrech étoit le General de ces Troupes qu'il conduisit par Fontarabie à Saint Sebastien dans le dessein de s'en emparer. La ville étoit petite : mais bien fortifiée située à l'extremité de l'Espagne. Jean d'Arragon, fils de l'Archevêque de Saragoce, étoit alors par hazard en cette ville pour passer de là dans les Pays-Bas, Jean Nucée devoit l'accompagner dans ce voyage pour aller en qualité d'Ambassadeur à la Cour du Prince Charles, leur presence sauva Saint Sebastien & re-

leva le courage des Habitans qui se défendirent en desesperez ; quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils chasserent les assiegeans qui furent contraints de se retirer en Aquitaine craignant que les Milices qui accouroient de toutes parts ne leur coupassent les passages.

En même tems Ferdinand d'Arragon Duc de Calabre qui étoit détenu depuis long-tems dans la Cour du Roy d'Arragon, prit des mesures pour se sauver & se retirer dans le camp des François. On lui avoit fait naître l'esperance de recouvrer le Royaume de Naples qui lui appartenoit de droit : mais que le Roy d'Arragon possedoit. Un dessein de cette importance ne pouvoit s'executer sans secours & sans en faire confidence à ceux qui devoient être du complot, qui fut bien-tôt découvert par les espions de Ferdinand, qui fit mettre aux fers ce malheureux Prince & quatre de ses complices. Les malheureux se trouvent toûjours abandonnez & mal servis dans tout ce qu'ils projettent : il semble même que la prudence & l'esprit les abandonne aussi dans les occasions où ils en auroient le plus de besoin. Le Duc fut mis d'abord dans la prison d'Atiensa, & conduit ensuite dans une Forteresse du Royaume de Valence. Ses complices atteints &

convaincus du crime de leze-Majesté furent trainez par les ruës & pendus pour expier leurs forfaits; leurs cadavres furent coupez en pieces & dispersez en plusieurs endroits pour une plus grande infamie.

La saison étoit alors fort incommode & approchoit de l'hyver, les François resolurent de reparer par de nouveaux efforts leur negligence & leurs fautes passées, ils commencerent leurs exploits par le pillage de deux Couvents de Religieuses sans aucun respect pour les Eglises. Un Officier Allemand eut l'audace de forcer le Tabernacle & d'en enlever le Saint Ciboire, après avoir répandu sur l'Autel les Hosties consacrées. Une Religieuse témoin de cette profanation fremissant de zele & de colere; que faites vous lui dit-elle, osez vous toucher les Saintes Hosties avec des mains profanes : ne craignez-vous pas la colere & la vangeance de Dieu, pour une aussi grande impieté ? Ce même Dieu que vous avez outragé, témoin de vôtre crime en sera bien-tôt le vangeur, cet Officier regardant la Religieuse avec un sourire moqueur; si c'est là le Dieu des Espagnols, lui dit-il, ce n'est pas le Dieu des Allemands. Peu de tems après cette avanture on vit en effet naître en Allemagne ces grandes disputes entre les Pro-

Profanation d'un Officier Allemand qui prend le Saint Ciboire & jette les Hosties.

testans & les Catholiques, par rapport au mystere adorable du tres-saint Sacrement de l'Autel : le sacrilege de l'Officier Allemand ne demeura pas impuni ; car un Auteur digne de soi, rapporte que le ventre de ce malheureux s'ouvrit, que toutes ses entrailles se répandirent par terre, & qu'il perit à peu près de la même maniere que le traître Judas.

Les canons ayant fait une grande bréche à la muraille, les François livrerent coup sur coup deux assauts pour entrer par la bréche dans la ville ; mais les Espagnols les repousserent toûjours avec une valeur & un bonheur incroyable. Le carnage fut grand de part & d'autre ; de sorte que la bréche paroissoit comblée par les cadavres. Le Colonel Vilalva, Fernand de Tolede, Fernand de la Vega, Antoine Fonseque, eurent le principal honneur de cette belle défense, ils empêcherent par leur bonne conduite & leur valeur, que la ville de Pampelune ne fut reprise par les François qui combatoient pour le Roy de Navarre, ayant appris qu'un grand secours d'Espagnols étoit en marche pour venir les attaquer par derriere, ils jugerent à propos de lever promptement le Siege, ne se croyant pas assez forts pour resister, ils décamperent le dernier

jour de Novembre pour se retirer en France. Louis de Beaumont Connétable de Navarre & Villalva se mirent à leurs trousses & tomberent sur l'arriere-garde; ils tuerent quelques Soldats & prirent treize pieces de Canon; telle fut la fin de la guerre de Navarre dont le prix fut la perte d'un Royaume entier.

La Faction des Grammons succombe & abandonne les postes qu'ils o-cupoient.

La Faction des Grammons n'esperant plus de se pouvoir soutenir, ils cederent aux vainqueurs les villes & les Forteresses qu'ils gardoient encore, aimant mieux vivre en repos & en sureté dans la dépendance que de combattre avec inquietude & toûjours exposez au caprice de la fortune, toutes les bréches de la ville de Pampelune furent reparées en peu de tems. On prit le dessein d'y ajouter une citadelle pour une plus forte défense & pour ôter aux ennemis l'envie de venir l'attaquer une autrefois; c'étoit aussi pour mieux contenir les citoyens dans l'obéissance & leur devoir & pour leur ôter l'envie de se revolter. Le Capitaine des Gardes de la Cour fut fait Gouverneur de Navarre avec le titre de Viceroy & de Marquis de Comare, en recompense de ses importans services; en attendant qu'il pût regler ses affaires & se mettre en état de vacquer au Gouvernement du Royaume de Navarre. Le

Duc d'Albe nomma Pierre de Tolede Marquis de Ville-franche, jeune homme d'un merite & d'une valeur incroyable & qui avoit donné des marques d'un grand courage pendant que le Siege avoit duré, il fut dans la suite Viceroy de Naples, & s'acquita de cet emploi pendant plusieurs années avec beaucoup de gloire & de succez ; digne heritier des grandes vertus de ses illustres ayeuls.

Pendant que les François faisoient la guerre pour remettre le Roy de Navarre sur le Trône & dans la possession de ses Etats, dont il avoit été chassé par le Roy d'Arragon : Cardonne après avoir fini la guerre de Toscane en Italie & remis le calme parmi les Florentins, forma le dessein d'aller dans l'Insubrie, pour tâcher de rétablir un peu sa reputation qui avoit souffert un grand échec à la bataille de Ravenne. Les Venitiens faisoient alors le Siege de la ville de Bresse que les François leur avoient enlevée & dans laquelle ils avoient encore une bonne garnison ; avec l'esperance de se rendre bien-tôt les maîtres de cette place. L'Empereur au contraire soutenoit que cette place devoit lui appartenir, & qu'il ne souffriroit jamais qu'aucune autre puissance prétendit de s'en emparer. Les Suisses qui avoient en-

trepris la défense de Maximilien Sforce disoient que cette place étoit de la dépendance du Duché de Milan ; & qu'ils employeroient leurs forces contre tous ceux qui oseroient soutenir le contraire.

On donne à Cardonne la commission de chasser les François.

Il y avoit à craindre que ces trois Puissances ainsi divisées & partagées de sentimens ne fissent quelque grand éclat & fort préjudiciable à la cause commune. Il fut donc resolu dans un grand Conseil de guerre tenu à Modene, que Cardonne se chargeroit de cette entreprise pour chasser les François & pour reprendre Bresse au nom de la ligue, & que dans la suitte on rendroit la place à celui auquel elle devoit appartenir selon les loix & l'équité, quand on auroit meurement examiné cette affaire. Cette resolution fut approuvée de toutes les Puissances interessées à la prise de cette place.

Cardonne décampa d'auprès de Modene au commencement du mois d'Octobre & conduisit son armée vers la Mirandole au même-tems que le feu de la guerre étoit le plus allumé dans tout le Royaume de Navarre ayant fait la revûë de ses Troupes : il n'y trouva que neuf mille hommes de pied ; mais on attendoit de jour en jour Prosper Colonne qui devoit encore amener 1400 hommes de

Cavalerie & d'Infanterie. Le Pape voulut inutilement les empêcher de passer sur les terres de l'Etat Ecclesiastique, & il voulut obliger le Cardinal de Sion d'employer ses soins envers les Suisses; afin qu'il s'oppofassent à la marche des Troupes que Cardonne avoit resolu de mener dans l'Insubrie.

Le Pape se plaint que les Espagnols vouloient se rendre les maîtres de l'Italie.

Le Pape disoit par tout en se plaignant que les Espagnols aspiroient à la monarchie universelle & qu'ils avoient formé le dessein de se rendre les seuls maîtres de l'Italie. Quel avantage retirerons-nous, ajoutoit-il, d'avoir chassé les François au-delà de nos frontieres, si nous avons le malheur de retomber sous la servitude & le joug des Espagnols qui les surpassent encore en avarice, en méchancetez, en cruauté: Cardonne cependant ne faisant gueres d'attention aux murmures & aux plaintes du Pontife, penetra jusqu'à Veronne sans aucun obstacle; Rocandolf lui amena deux mille Fantassins Allemands de renfort avec 400 chevaux de Cavalerie legere, six gros canons, une coulevrine, & 20 canons de campagne.

On marcha vers Bresse avec ces Troupes & cet attirail de guerre. D'Aubigni déja fatigué par le Siege que les Veniciens avoient commencé, & craignant

d'être accablé par cette nouvelle armée, arbora ſur les remparts les Etendarts de l'Empereur pour marque qu'il demandoit à capituler & à ſe rendre. Alors l'Envoyé du Pape ſe rendit dans le camp des Eſpagnols pour leur expliquer les intentions de ce Pontife ſelon les ordres qu'il en avoit reçû. Cardonne lui repondit d'une maniere douce & inſinuante, que l'on étoit prêt à obéir aux ordres du Pape; mais que dans cette occaſion il devoit expliquer ſes intentions avant que l'armée de la ligue eut paſſé le Pô; qu'il devoit lui-même venir en perſonne à l'armée pour l'empêcher de paſſer outre: mais que dans l'état où les choſes étoient preſentement, on ne pouvoit plus reculer ſans infamie, que quand la guerre ſeroit finie avec honneur, on ſe conformeroit abſolument aux volontez du Pape.

Cardonne étant parti de Veronne dépecha un courier aux Venitiens pour les aſſurer qu'en qualité de Generaliſſime de l'armée de la ligue, il rendroit juſtice à tous les aſſociez & qu'il ne manqueroit à aucun de ſes devoirs, il les exhortoit en même-tems de joindre leurs forces aux ſiennes pour les interêts de la cauſe commune, il tachoit de les animer par ces belles paroles qui n'avoient

n'avoient rien d'effectif ni de réel, chacun ne songeant qu'à ses interêts personnels, sans se mettre beaucoup en peine de l'interêt commun. L'armée d'Espagne n'étoit qu'à huit mille de la ville assiegée, lorsque les François battirent la chamade pour faire la capitulation à des conditions raisonnables, on accorda des passeports à 400 Cavaliers & à deux mille hommes d'Infanterie avec leurs Etendarts, armes & bagages, & d'autres marques d'honneur avec la permission de se retirer où ils jugeroient à propos pour leur plus grande commodité, à la réserve de Milan & des autres villes fortifiées où il y avoit garnison Françoise.

Pendant que toutes ces choses se passoient en Italie, les Cardinaux Factieux & rebelles au Pape continuoient leurs séances dans la ville de Lion, ils repaissoient les Princes de leur parti de belles promesses, & leur offroient de grands presens de choses qui n'étoient pas en leur Puissance. Hugues de Monende Viceroy de Sicile fit entrer dans le port de Tripoli une armée navale pour recommencer la guerre d'Affrique à la premiere occasion. Le Duc d'Urbin commandoit une petite armée entre Ravenne & Bologne : mais ses Troupes étoient

assez mal disciplinées ; car elles se débandoient, & se répandoient par les campagnes, pour voler sans épargner les massacres, les violemens & toutes sortes de brigandages, au grand détriment des malheureux villageois que l'on opprimoit, & qui étoient absolument hors d'état de s'opposer à ces violences. Ce fut tout le fruit que l'on retira de la guerre contre le Duc de Ferrare que le Pape avoit resolu d'opprimer & de ruiner sans ressource.

CHAPITRE V.

Histoire de ce qui arriva dans le Milanez au retour de Maximilien Sforce qui revenoit d'Allemagne après une longue absence.

MAximilien Sforce après avoir fait quelque séjour auprès de Trente & de Veronne, où il attendoit que les François fussent chassez de toute l'étenduë de ses Etats, & que l'on eut repris les Citadeles de Milan & de Cremone, il falloit aussi recompenser les Suisses des secours qu'ils avoient fourni pendant cette guerre, & ils attendoient avec beaucoup d'impatience l'argent qu'on leur avoit promis. On sollicitoit vivement

les peuples du Milanez de vouloir bien contribuer à une partie de cette dépense : mais ils prétendoient s'en excuser sur l'épuisement de leurs Finances & l'état déplorable où les longues guerres avoient reduit leur Etat ; ce n'est pas qu'ils manquassent de zele pour leur Prince & que son retour ne leur fit un tres-grand plaisir, ils ne vouloient point permettre que l'on démembrat son Etat, ni ceder Parme ou Plaisance, au Pape qui s'en étoit emparé, ni la ville de Cremone aux Venitiens qui leur avoit été cedée par un traité conclu avec les François.

Cependant on convint que les Peuples du Milanez fourniroient aux Venitiens pour les dépenses de la guerre, cinquante mille écus d'or pendant deux ans, & le reste du tems quarante mille écus d'or par chaque année, comme une espece de tribut honoraire. Qu'on livreroit trois places pour servir d'ôtages. Les autres Princes de la ligue n'étoienr pas bien d'accord sur ce traité ; l'Empereur ne vouloit pas que l'on remit Sforce en possession du Milanez, il jugeoit plus à propos que l'on choisit l'un de ses petits fils, parce que toute l'Italie & les François étoient irritez contre Maximilien, & vouloient que l'on choisit pour Duc de Milan un Prince de l'ancienne race.

Cette conjoncture fit naître à l'Evêque d'Aſt la penſée de ſe faire Duc de Milan, parce qu'il étoit originaire de cette famille & fils de Galeace ancien Duc de Milan ; mais conçû par un adultere. Ces prétenſions ne déplurent point au Cardinal de Sion, dans l'eſperance de retenir ſous un nom emprunté la Regence & le Gouvernement de cet Etat dont il étoit déja en poſſeſſion ; il ſe flattoit que l'Evêque ſe contenteroit d'un vain titre & d'une apparence de Principauté, tandis qu'il joüiroit lui même de tout ce qu'il y avoit de ſolide & de réel dans le Gouvernement de l'Etat ; que plus ſon pouvoir ſeroit petit & ſes forces médiocres ; plus auroit il beſoin d'être appuyé du ſecours & des forces d'autrui.

La maiſon de Maximilien Sforce étoit ſuſpecte au Pape.

Il ſembloit même que le Pape pour ſon interêt particulier ne s'oppoſeroit point à un tel projet, d'autant que la perſonne de Maximilien lui étoit ſuſpecte & qu'il avoit toûjours paru oppoſé à ſes interêts, quoiqu'il eut de grandes obligations à l'Empereur & au Roy Ferdinand, on avoit cependant lieu de croire qu'il ne leur ſeroit ni attaché longtems ni fidele.

Pour prevenir tous ces obſtacles, dès que la ville de Breſſe eut été priſe, les amis & les Partiſans de Sforce jugerent à

propos de le conduire à Milan le plûtôt qu'il seroit possible, il entra dans la ville au commencement de Janvier de l'année 1513, accompagné du Cardinal de Sion, de Cardonne & de plusieurs autres Seigneurs & Prelats. Toute la ville lui alla au-devant avec de grandes demonstrations de joye. Sa longue absence redoubloit le desir & l'empressement de le revoir. Les Suisses lui remirent en grande ceremonie entre les mains les clefs de la ville ; le Senat ordonna qu'on le recevroit avec la même pompe & les mêmes respects que l'on avoit toûjours reçû les anciens Ducs de Milan.

Après que toutes les ceremonies de cette pompeuse reception furent achevées ; après que l'on eut rendu des graces à Dieu pour cet heureux retour, & pour le prier de répandre ses benedictions sur le Gouvernement, on reprit incontinent les pensées de guerre ; car on jugea qu'il étoit absolument necessaire d'arracher des mains des François toutes les places qu'ils possedoient encore dépendantes de la Duché de Milan. Les Troupes du Duc reprirent incontinent la Forteresse de Novarre & plusieurs autres places où il y avoit des garnisons Françoises qui furent obligées de se rendre par force & de se retirer

pour faire place aux Garnisons Milanesés.

On tâche de faire la paix entre l'Empereur & les Venitiens.

On prenoit alors des mesures, & l'on negocioit pour changer en une paix durable, la tréve entre les Venitiens & l'Empereur, d'autant que le tems limité pour la tréve expiroit au mois de Janvier prochain. Les Venitiens ne vouloient entendre à aucun traité qu'on ne leur eut restitué Veronne pour préliminaire: mais enfin on resolut de les y contraindre par la force & par la jonction des Troupes de l'Empereur, du Roy d'Espagne & du Duc de Milan, qui se réunirent toutes en un corps d'armée, on ne fit nulle mention des Suisses en ce traité parce que la Trimoüille fit tant par ses offres avantageuses par sa souplesse & ses insinuations, qu'il les entraîna enfin dans le parti du Roy de France, avec lequel ils firent leur traité peu de tems après qu'ils eurent renoncé à la ligue.

Avant que d'entamer la guerre contre les Venitiens; Cardonne jugeoit plus à propos de pacifier entierement le Milanez, d'obliger les François de déguerpir de toutes les places qu'ils occupoient encore, de reparer les villes & les Forteresses qui avoient été ruinées pendant la guerre pour les mettre en état de défense. Trivulce avoit encore dans son ar-

mée cinq mille hommes de Troupes choisies, il en accouroit tous les jours de nouvelles de toutes parts, il y avoit à craindre que ce General ne se vit bientôt en état de recommencer la guerre dans le Milanez; c'étoit un homme d'une grande reputation dont la prudence & la valeur étoient connus de tout le monde.

Prosper Colonne eut ordre d'aller camper auprès d'Ast pour s'opposer au passage des Troupes Françoises, d'autant que cette ville est située sur les Frontieres de l'Insubrie, pour embarasser de plus en plus les François, le Roy d'Aragon persuada au Roy d'Angleterre son gendre, d'aller porter la guerre en France, tandis que leurs forces étoient partagées. Le génie des Anglois est naturellement fier & intraitable, ils ont beaucoup de peine à demeurer en repos avec leurs voisins. Pour les animer encore davantage, Ferdinand leur promit un grand renfort de Troupes Espagnoles entretenuës à ses dépens, qui iroient débarquer à Calais, ville de la dépendance d'Angleterre, & que de là on les feroit passer en Normandie & en Guyenne pour faire une grande diversion & obliger le Roy de France à partager ses Troupes en plusieurs endroits.

Ferdinand veut engager le Roy d'Angleterre à faire la guerre au Roy de France.

Ces offres étoient en effet tres-avanta-

geuses aux Anglois, si les effets eussent répondu à des promesses aussi magnifiques. Le Roy d'Angleterre plein de ces grandes esperances, mit promptement en mer une Flotte de 50 Vaisseaux sur laquelle on fit embarquer neuf mille hommes, choisis sur toute la jeunesse d'Angleterre bien équipez, bien armez, brulant d'un desir ardent de passer en France. Le Roy d'Angleterre à son tour pressa aussi Ferdinand son beaupere d'envoyer de son côté cinquante autres Vaisseaux pour les joindre à la Flotte Angloise & pour attaquer la France de concert.

Ce n'étoit nullement l'intention de Ferdinand, plus fin que son gendre. Sa santé commençoit déja à être fort alterée; son grand âge & ses fatigues continuelles avoient fort diminué ses forces & sa vigueur. D'un autre côté les Troubles de l'Andalousie lui donnoient beaucoup d'inquietude. On crut alors que sa maladie avoit été causée par un brevage que la Reyne son Epouse avoit elle-même preparé avec des drogues trop fortes & trop chaudes, dans l'esperance de le mettre en état d'avoir un enfant, toute la Cour étoit alors à Medina-del-Campo. Carvaïal & Pierre Martyr ont rapporté ce fait dans leurs Commentaires comme une chose certaine & indubitable. Ils désignent

La santé du Roy Ferdinand est attaqué par un brevage & des drogues trop chaudes.

même les noms des principales Dames de la Cour qui aiderent la Reyne à composer ce filtre. Le Roy après avoir avalé ce brevage fatal, sentit tout à coup un grand dégout pour toutes sortes d'alimens : de sorte qu'il ne pouvoit plus manger de rien ; il avoit même de la peine à souffrir le monde ; pour éviter le commerce des hommes & tâcher de recouvrer l'appetit qu'il avoit absolument perdu, il passoit les journées entieres sur les montagnes & dans les forêts voisines.

Parmi les autres symptomes de sa maladie, le Roy tomboit en de frequentes foiblesses, on voyoit l'hydropisie se former peu à peu, signe certain d'une mort prochaine. Cette potion fatale que la Reyne lui fit prendre, eut des suites bien funestes & bien contraires à ses intentions. La mort du Duc de Medina-Sidonia, fut la premiere cause des troubles d'Andalousie. Mencia sa sœur avoit épousé Pierre Gyron ; outre cette sœur legitime, il avoit encore un frere bâtard nommé Alfonse Peres de Guzmán ; il nomma sa sœur, son heritiere universelle sans faire aucune mention du bâtard à cause du grand défaut de son origine.

L'Epoux de Mencia autorisé de ce

Teſtament s'empara de toute la ſucceſſion de ſon beaufrere & principalement de la Ville de Medina-Sidonia, Capitale de toute la Duché. Eleonore Stunica, belle mere de Henri, & de Mencia; car leur pere avoit épouſé en ſecondes nôces ſa concubine, Mere de Guzman implora le ſecours du Roy pour ſoutenir les droits de ſon fils; ce Prince l'écouta favorablement, dans l'eſperance de marier avec Guzman une fille de l'Archevêque de Sarragoce, quand il ſeroit Duc de Medina-Sidonia. Les principaux Seigneurs de la Province prirent parti en cette querelle & ſe declarerent pour l'un ou pour l'autre ſelon leurs inclinations; il y avoit tout à craindre que ces differens interêts n'excitaſſent une guerre civile dans l'Andalouſie, on redoutoit l'eſprit ardent & entreprenant de Pierre Gyron, capable de tout riſquer pour venir à bout de ſes prétenſions, & nullement de moderation, de patience & de Conſeil; à moins que la choſe ne vint de lui-même, ſans lui être ſuggerée, & qu'elle ne fut entierement conforme à ſes inclinations.

Cependant on trouva le moyen d'appaiſer ces naiſſances de troubles, pour examiner & juger cette affaire dans une juſtice reglée par les Loix & l'équité.

La ſucceſſion fut adjugée au frere du mort; la faveur du Roy eut beaucoup de part en ce jugement pour faire incliner les Juges du côté de celui que le Roy Ferdinand vouloit favoriſer.

Le Pape Jules II. âgé de 70 ans tombe malade.

Il y avoit long-tems que la Santé du Pape Jules étoit attaquée, ſes inquietudes & ſes ſoins continuels achevoient de l'accabler. Les moindres accidens peuvent déranger la Conſtitution d'un corps déja affoibli par l'âge & ſes infirmitez. Tout le monde voyoit aſſez qu'un homme de 70 ans, & affoibli par une maladie dangereuſe ne pouvoit pas aller loin. Un cours de ventre avec une fievre continue acheva d'épuiſer entierement ſes forces, il y avoit à craindre qu'après ſa mort les Cardinaux revoltez ne fiſſent un Pape de leur Faction, ſous le pretexte apparent d'un Concile aſſemblé qui prétendoit avoir droit d'élection. Le College des Cardinaux qui étoient à Rome envoya des ordres au Duc de Milan, aux Florentins, aux Habitans de Sienne & de Luques, de bien garder les paſſages pour empêcher les Cardinaux Factieux d'aller à Rome & d'entrer dans le Conclave qui ſe devoit tenir pour l'élection d'un nouveau Pape.

Jules mourut vers le 20 de Fevrier en l'année quinze cent treize. Son corps fut

porté en grand pompe dans l'Eglise de Saint Pierre ; entre les autres grands monumens que ce Pape a laissez à la posterité, ce fut lui qui commença le premier à donner une nouvelle forme, & une nouvelle structure au Vatican. Les Papes ses Successeurs y ajouterent de nouveaux ouvrages. Pie & Gregoire XIII firent encore de plus grandes dépenses & avec plus de diligence que les autres. Enfin Sixte Quint acheva entierement & mit dans sa perfection ce grand ouvrage, digne de l'admiration de tout le monde.

Dès que le Pape fut mort le peuple Romain prit les armes & se souleva ; ces desordres arrivent à Rome quand le Siege est vacant, sur tout quand le Gouvernement a été dur & Severe, le peuple tâche de se vanger & de se dédommager comme il peut. Les Colonnes que le Pape avoit persecutez, les Ursins qu'il avoit favorisez prirent les armes les uns contre les autres, & coururent à la vangeance transportez de jalousie & de haine. Le peuple en fureur exerça d'abord sa rage contre le Monastere de Saint Paul, de l'Ordre de Saint Benoît, qui fut pillé & ravagé ; on fit encore d'autres brigandages & plusieurs massacres en differens endroits de la ville.

Les Cardinaux renvoyerent d'abord le

fils du Duc de Mantouë qui étoit en ôtage à Rome, comme garand de la parole & de la fidelité de son pere envers le Saint Siege, ils entrerent dans le Conclave au commencement du mois de Mars; & dès le septiéme jour le Cardinal de Medicis fut élu Pape à la pluralité des suffrages, tous les jeunes Cardinaux lui donnerent leur voix. Le grand nombre l'emporta; car on compte & l'on ne pese pas les suffrages. Au commencement de son Pontificat, il prit le nom de Leon X. & dès le même jour il declara qu'il vouloit s'unir à la ligue & entrer dans la confederation des Alliez, il promit aussi d'employer ses soins & ses bons offices pour faire entrer dans la grande alliance, le Roy d'Angleterre & l'Empereur.

On renvoye à son pere le fils du Duc de Mantouë qui étoit en ôtage à Rome.

Les Cardinaux Factieux s'obstinoient toûjours à demeurer dans la ville de Lyon plûtôt par opiniâtreté que par l'esperance d'aucun succez considerable, ils en partirent cependant se flattant d'arriver assez tôt à Rome pour entrer dans le Conclave avec les autres Cardinaux; car ils étoient soutenus par le credit & l'autorité de Prosper Colonne qui se disposoit lui-même à aller en personne à Rome, pour donner un Pape à l'Eglise Chrétienne; comme il s'en vantoit publiquement; mais ses promesses étoient bien au-dessus de son

pouvoir. Une Puissance Superieure dissipa la tempête dont on se voyoit menacé. Cardonne en qualité de Generalissime s'opposa au départ de Colonne, de crainte que sa presence n'excitat de grands tumultes dans la ville, d'autant que le peuple paroissoit fort enclin à la revolte, il craignoit encore que les Peres du Conclave n'eussent pas la liberté de leurs suffrages, ce qui seroit le dernier des malheurs.

Un Vaisseau armé en course enleva les deux Cardinaux Factieux à l'embouchûre de l'Arne, riviere d'Italie qui passe à Florence & à Pise de là se jette dans la Mer de Toscane, ils furent conduits à Pise. Jules de Medicis donna avis de cette capture au Pape nouvellement élu & à son Oncle, lequel donna ordre que l'on conduisit les prisonniers d'abord à Viterbe & ensuite dans la Citadelle de Castellana pour les obliger de se justifier dans la prison. On leur fit assez d'honneur & à l'Ambassadeur de France qui les accompagnoit.

Le Cardinal de Medicis est mis sur le Trône de S. Pierre, il prend le nom de Leon X.

Depuis la mort de Jules, l'autorité du nouveau Pape n'étant pas encore bien établie, il ne fut pas difficile au Duc de Milan, de s'emparer de Plaisance & de faire une tentative pour prendre Parmes, Cardonne y accourut avec ses Troupes,

de crainte que les François ne saisissent cette occasion pour recommencer la guerre avant que le traité de l'Empereur & des Venitiens fut conclu, ils ne convenoient pas de leurs faits ni des conditions du traité, l'Empereur avant que d'entrer dans un plus grand détail demandoit d'abord la Bresse, & Verone. Les Venitiens au contraire ne vouloient consentir à aucun traité, qu'au préalable on ne leur rendit leur ancien Domaine. Les François tâcherent de tirer pour leurs interêts particuliers quelque avantage de ces contestations.

André Gritti & Liviano ayant été remis en liberté soutinrent avec plus de chaleur que jamais les interêts de la France & s'opposerent de toute leur force aux desseins de l'Empereur : de sorte que le Roy de France se pressant de conclure promptement le traité, restitua aux Venitiens tout ce qu'ils avoient possedé avant la guerre, à la reserve de Cremone & de quelque autre place qu'il voulut expressement qu'on rendit au Duc de Milan en reconnoissance des bons offices du Roy de France. Les Venitiens lui promirent des secours d'hommes & d'argent pour recommencer la guerre du Milanez ; mille Cavaliers armez de toutes pieces, six mille hommes de pied sous la con-

duite de Liviano. Le Roy de France de son côté s'obligeoit de fournir 1200 chevaux & 12000 hommes de pied, qui auroient pour Generalissime Robert Comte de la Marche, secondé de la Trimoüille & de Trivulce qui connoissoient parfaitement l'Italie & qui avoient tous deux de grands talens & une grande experience en l'art militaire.

Ils conduisirent sans perdre de tems, leurs Troupes auprès d'Ast. Liviano à la tête de l'armée Venitienne se disposa à insulter Veronne, que si l'entreprise ne réüssissoit pas, on avoit resolu de joindre les deux armées ensemble. La nouvelle du traité des François avec les Venitiens surprit tout le monde & fit grande impression sur les esprits. Plusieurs villes de l'Insubrie abandonnerent le parti de Sforce, d'autant que cette nation est naturellement tres-volage, aime les changemens & les nouveautez. L'inconstance & la vicissitude des choses humaines est incomprehensible ; la fortune tourne dans un moment, & cause des revers qui déconcertent les projets les plus prudens.

Le Roy de France & les Venitiens s'unissent contre le Duc de Milan.

A peine Sforce avoit-il gouté les premieres douceurs de son rétablissement qu'il commença à tomber dans le précipice. L'union de la France avec les Ve-

nitiens fut la premiere cause de son malheur. Ce traité fut conclu en peu de tems avec beaucoup de mystere & de secret par la negociation du Cardinal Carvajal. Le Roy Ferdinand souhaitoit que l'on fit une Treve au-delà des Alpes, pour avoir le tems de confirmer dans la Navarre sa domination qui n'étoit pas encore bien établie, parce qu'elle ne faisoit que de commencer. D'un autre côté les François faisoient tous leur efforts pour rétablir leur domination dans l'Insubrie, dont ils avoient été chassez : c'étoit là leur plus grande inquietude & ce qu'ils souhaitoient avec plus d'ardeur, sans se soucier des interêts du Roy de Navarre & de Sforce, ni même de leur reputation, tant ils avoient à cœur d'obtenir ce qu'ils souhaitoient avec tant d'empressement. Les Venitiens & les François s'unirent donc pour se mettre en état de se vanger plus aisément de leurs ennemis ? L'orgueil suit naturellement une grande puissance, & quand on se croit au dessus de ses affaires, on méprise les foibles qui ne sont plus en état de resister.

Jacques Conchillo transferé de l'Evêché de Catane à celui de Lerida, fut envoyé à Bayonne en qualité d'Ambassadeur, pour regler les articles de la Treve, avec Odet de Foix, Seigneur de Lautrec,

& Gouverneur d'Aquitaine; leurs conferences furent inutiles, ne pouvant convenir entr'eux des conditions que l'on propoſoit de part & d'autre, ils renoüerent leurs conferences au mois de Mars enſuivant dans une place voiſine de Fontarabie, mais de la domination du Roy de France, on convint de part & d'autre de ces conditions, qu'il y auroit une treve pour une année, entre Ferdinand & tous ſes Alliez; le Roy d'Angleterre, Charles d'Autriche, avec le Roy de France; le Roy d'Ecoſſe & le Duc de Gueldres: que pendant tout ce tems-là il y auroit liberté de commerce entre toutes ces Nations. Le Roy de France ne fit nulle mention du Roy de Navarre ni de ſes interêts dans ce traité, ce qui faiſoit voir aſſez clairement qu'on l'abandonnoit à ſes ennemis, ſans aucune eſperance de pouvoir jamais ſe rétablir.

A l'égard du Roy d'Angleterre & de l'Empereur, on declara que s'ils refuſoient dans deux mois d'entrer en ce traité & d'y ſouſcrire, ils n'y pourroient plus revenir. L'Empereur trouva fort mauvais que l'on eut conclu ce traité à ſon inſçû, & que l'on ſe fut tant preſſé de le conclure: il ſe plaignoit en cela des artifices & des mauvaiſes intentions du Roy Ferdinand, lequel promit de ceder

la Principauté de Milan au Roy de France huit jours après que la Treve auroit été signée & ratifiée. L'Empereur se plaignoit encore amerement du Cardinal Carvaïal, lequel avoit été toûjours son ennemi declaré & qui avoit cherché toutes les occasions de le chagriner, par l'attachement qu'il avoit aux interêts du Roy de France, oubliant sa patrie & l'amour qu'il devoit avoir pour elle. Comme ce Cardinal avoit l'esprit fin & délié, il fut le seul qui trouva le moyen de réunir tous ces Princes, en les prenant par leur foible, & leur faisant connoître évidemment leurs veritables interêts, bien mieux qu'ils ne les connoissoient eux-mêmes : de sorte que chacun de ces Princes ne songeant qu'à soi, abandonna ses Alliez, sans beaucoup d'égards pour les bien séances, la reputation & l'honnêteté. Tel étoit le caractere & la disposition du cœur & d'esprit des Princes qui signerent cette Treve ; on ne doutoit nullement qu'en conséquence de ce traité, les Venitiens ne rentrassent bien-tôt dans toutes les places & dans toutes les villes que l'Empereur leur avoit enlevées & qui avoient été de leur ancienne domination, avant les dernieres guerres d'Italie : Voilà ce qui picquoit ce Prince jusqu'au vif, quoiqu'il fit semblant de cacher son chagrin sous d'autres pretextes.

L'Empereur se plaint du procedé du Roy Ferdinand sur l'affaire du Milanez.

Avant la Treve conclue entre les Roys de France & d'Arragon, Lautrec avoit amené l'armée Françoise auprès de Bayonne & de Dax, dans le dessein de s'emparer de la ville de Saint Jean, dont la garnison & les fortifications étoient assez foibles, il esperoit après la prise de cette place, aller au-delà des montagnes & de tomber sur la Navarre, ce qui ne paroissoit pas fort difficile; mais la Treve conclue précisement en ce tems-là; dissipa tous ces projets & ces belles esperances. Cette Treve facilita les moyens à Ferdinand de se bien établir dans la possession de la Navarre & d'augmenter même cet Etat par de nouvelles acquisitions. Le Roy Jean dépoüillé de son Royaume de Navarre faisoit encore quelques efforts pour tâcher de le recouvrer, quoique son armée ne fut que de cinq ou six mille hommes; il attendoit quelque conjoncture favorable ou quelque évenement qui pourroit faire changer de face à sa mauvaise fortune.

Les peuples de Biscaye prennent les armes pour s'opposer aux Espagnols.

D'un autre côté le Maréchal de Navarre sous le titre du Marquis de Cortez à la tête de deux mille hommes, faisoit diversion & des courses sur les frontieres de Biscaye. Les habitans gens durs & feroces, accoutumez à la guerre prirent les armes pour s'opposer aux courses &

aux ravages des ennemis qui ne songeoient qu'à piller & à ravager. Les Comtes de Foix dans les tems passez avoient possedé la Vallée d'Andore en Catalogne, dans le voisinage de la ville d'Urgel, vers les Monts Pyrenées. Ce païs tomba entre les mains de Catherine Reyne de Navarre heritiere de ses ancêtres; mais le Roy d'Arragon s'en empara & il ajouta ce nouveau Domaine à sa premiere Conquête.

Environ ce tems-là, le Cardinal de Sarento partit de Naples pour assister au Conclave, pendant son absence les peuples de la Bruze & de la Poüille prirent les armes & se revolterent pour secoüer le joug, parce que les Gouverneurs avoient suivi Cardonne à la guerre & n'avoient laissé que de foibles garnisons dans les places; plusieurs villes déplorant leur misere & ne pouvant plus supporter la pesanteur de leur joug, se soûleverent en même-tems, aimant mieux mourir que de trainer toûjours une vie aussi malheureuse. Le peuple ne sauroit garder de moderation, tout est extrême dans sa conduite & dans ses mouvemens où il craint lui-même, où il se fait craindre, les plus forts oppriment les foibles; s'il a le dessus, il commet des massacres, des brigandages, toutes sortes de de-

ſordres dans l'eſperance de l'impunité, confondant le ſacré avec le profane, quand il ne reſpecte plus l'autorité.

Les bruits de la guerre des Turcs donnent de grandes inquietudes à Ferdinand

On avoit répandu le bruit de tous côtez, que le Turc preparoit une nombreuſe armée Navale, dans le deſſein de faire la guerre aux Chrétiens : on ne ſavoit encore ſur quelle Province cette furieuſe tempête devoit tomber : on croyoit toutesfois que ce grand armement avoit pour objet l'Iſle de Rhodes, ou la Sicile & la Poüille, qui étoient davantage à la bien-ſéance des Infideles & plus expoſées à leurs inſultes. Les Venitiens depuis leur Alliance avec les François ſe diſpoſoient auſſi à reprendre par la force des armes toutes les villes qui leur avoient été arrachées depuis la guerre & qu'ils avoient eux-mêmes uſurpé autrefois dans la Poüille.

Tous ces mouvemens donnoient de grandes inquietudes à Ferdinand, il ſe voyoit obligé de faire fortifier pluſieurs villes maritimes, il mit en mer à tout évenement une bonne armée Navale, ſous le Commandement de l'Amiral Villemarin. On vit auſſi arriver de grands mouvemens dans la ville de Genes en ce tems-là. Les Adornes bannis de leur patrie ; quoiqu'ils euſſent été toûjours fort attachez aux interêts de Ferdinand;

ennuyez de leur exil qui duroit trop long-tems, se jetterent dans le parti du Roy de France, auquel ils promirent que quand il auroit chassé les Fregoses, la ville de Genes & les Genois rentreroient dans son Alliance.

De pareilles entreprises ne purent être tenuës long-tems secrettes, quoi qu'elles eussent été pratiquées avec beaucoup de mystere & de grandes précautions. On reconnut enfin que Fiesque & ses freres conspiroient avec les exilez; mais il fut tué par les freres du Doge, comme coupable du crime de Felonie, & de haute trahison. Les freres du mort furent assez heureux pour se sauver du massacre; ils prirent la fuite & se joignirent aux Adornes, & ayant mis promptement des Troupes sur pied, ils vinrent se presenter en armes devant Genes, pour se vanger dans le sang de leurs ennemis. L'armée navale de France vint incessamment à leur secours. Le Doge avec les Galeres de Genes, lui alla au devant. Les François feignant d'avoir peur, firent semblant de fuir: tandis que le Doge les poursuivoit avec beaucoup de chaleur & d'imprudence, les Adornes & les Fiesques à la tête de leurs Troupes de Terre, s'emparerent de Genes; c'est ainsi que les joyes sont mêlées de chagrins & les

Les Adornes Genois se jettent dans le parti du Roy de France.

prosperitez d'adversitez. Le Doge fut contraint de se retirer avec sa Flotte à Piombino. Octave Fregose fut fait Doge en sa place du consentement des citoyens auxquels il étoit tres-agréable : ils le crurent capable de bien gouverner leur Etat, ils avoient aussi de grands égards pour l'Archevêque de Salerne son frere assez proche parent du Pape. La joye des Adornes ne fut pas de longue durée. Les Fregoses ne sçachant où trouver du secours, ni quelles mesures prendre pour se tirer du malheur où ils étoient s'adresserent à Cardonne, & lui promirent que s'ils pouvoient rentrer dans leur patrie par son secours ; Genes & les Genois se donneroient au Roy d'Espagne. Le Marquis de Pesquaire vint avec de bonnes Troupes, se presenter devant la ville de Genes ; chassa les Adornes & remit la Ville & l'Etat entre les mains de la Faction, amie de l'Espagne. On ne voulut rien changer par rapport au Doge ; d'autant que Fregose originaire de Genes étoit aimé de tout le monde, & que même il avoit de la bienveillance pour les Adornes, quoiqu'ils fussent de la Faction opposée.

CHAPITRE VI.

Les François joints aux Venitiens recommencent la guerre en Italie. Bataille de Novarre où les François sont vaincus par les Suisses.

ON ne pouvoit plus douter après l'Alliance qui avoit été conclue entre le Roy de France & les Venitiens, que la guerre ne dût bien-tôt se rallumer dans l'Italie. Les Troupes Françoises se rassembloient peu à peu auprès d'Ast & de Turin. La Trimoüille employoit tous ses soins sans se donner de relâche pour se mettre en état de combattre les ennemis. C'étoit un homme d'un esprit vif & ardent, avide de gloire & ambicieux, plus attaché à l'honneur qu'à l'argent ou à ses plaisirs; on lui envoya de France 400 hommes de Cavalerie legere. Trivulce son Collegue étoit originaire d'Italie. Sacromore qui avoit toûjours été dans le parti du Duc de Milan, le trahit & l'abandonna; sa trahison ne demeura pas long-tems impunie; il expia son crime dans son sang.

Liviano à la tête de l'armée Venitienne

se disposoit à faire le Siege de Veronne, bien persuadé que la crainte ou la confiance des Troupes dépendoit des premiers succez ; on aura de la peine à croire qu'outre ces Troupes, le Roy de France entretenoit encore dans l'Insubrie & dans la Gaule Cisalpine, trois autres corps d'armée en même tems. On ne comprenoit pas même comment une Province d'une aussi petite étenduë put suffire à l'entretien de tant de gens de guerre. Cinq mille Fantassins Allemands, & 800 Cavaliers vivoient à discretion auprès de Veronne, où ils commettoient impunément de grands desordres, pillant & saccageant les villages, les bourgs & les villes, sans que personne s'opposat à leurs brigandages.

Cardonne Viceroy de Naples étoit campé auprès de Plaisance, avec une armée de sept mille hommes de pied & 2200 Chevaux, bien disposez à piller l'Italie & à s'enrichir des dépoüilles des malheureux. Le Duc de Milan avoit à sa solde une bonne armée de Suisses dans laquelle il avoit mis toute sa confiance ; car il leur avoit en effet l'obligation du recouvrement de ses Etats. Leur armée étoit de 8000 hommes choisis, sans parler de cinq autres mille qui devoient passer les Alpes & les joindre incessam-

ment; quoique ces Troupes fussent bonnes & aggueries; cependant les grands preparatifs que faisoit le Roy de France repandirent la terreur dans toute l'Insubrie; un grand nombre de villes abandonnerent le Duc de Milan pour se donner au Roy de France. Ce peuple volage n'étoit ni fidele à son devoir, ni constant dans sa perfidie.

Le Duc de Milan craignoit de mettre toute sa fortune & le bonheur de ses Etats au hazard d'une bataille generale & décisive, ni même tenir la campagne, il jugea plus à propos & plus prudent pour lui de se retirer & de se fortifier dans Novarre, où il se refugia le dernier jour du mois de May avec toutes ses Troupes, il ne se souvenoit plus, ou du moins il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que les Bourgeois de cette ville avoient autrefois trahi son pere & livré aux François, ou du moins il voulut se persuader que cet évenement avoit été un pur effet du hazard. Cardonne lui fit savoir qu'il desiroit de joindre son armée à la sienne; mais que la disette d'argent retardoit la marche de ses Troupes. L'Ambassadeur qu'il avoit à Rome, lui promettoit depuis long tems de grandes sommes qui ne lui avoient pas encore été remises entre les mains, & qu'il at-

Le Duc de Milan craint d'exposer ses Etats au succez d'une bataille generale.

tendoit depuis long-tems, il ajoûta que le Roy d'Espagne lui avoit donné de nouveaux ordres de remener ses Troupes à Naples, pour ne pas irriter le Roy de France ; c'est ainsi que les Historiens d'Espagne excusent la negligence, ou la lenteur de Cardonne, ce qu'il y a de plus à craindre dans les choses équivoques & douteuses, c'est de demeurer toûjours flottant & incertain, sans pouvoir se déterminer à aucun parti : de sorte que ce Viceroy par sa conduite équivoque & ambigue, ne put gagner la confiance & l'amitié du Duc de Milan, ni des François.

En même-tems l'armée Françoise se mit en marche composée de huit mille hommes de pied & de 800 Cavaliers armez de toutes pieces, de 3000 Allemands & d'un grand nombre d'autres Soldats ramassez au hazard, gens qui ne sont touchez, ni de l'honneur, ni de l'infamie. On fit d'abord semblant de vouloir assieger Novarre; mais les François ne poursuivirent pas cette entreprise & se retirerent dans leur ancien camp, bien fortifié & entouré de bons retranchemens dans le voisinage de Novarre.

La nouvelle qu'ils reçurent alors qu'une nombreuse armée de Suisses marchoit en diligence au secours de la place,

fut la principale raiſon qui obligea les François de ſe retirer; ce ſecours venu ſi à propos fit naître au Duc de Milan l'eſperance de vaincre les François : de ſorte que les Troupes ſortirent en bon ordre de la ville, dans le deſſein de les attaquer. Les François ne ſe ſentant pas aſſez forts ni trop bien poſtez, vouloient d'abord éviter la bataille : mais enfin s'y voyant comme forcez l'honneur l'emporta, ne voulant donner aucune atteinte à leur reputation.

Ils ſe mirent donc en bataille ne pouvant faire autrement dans la conjoncture où ils ſe trouvoient; cependant la Cavalerie Françoiſe ne ſe mit point en devoir de combattre, n'en ayant pas la volonté, au contraire, l'Infanterie combatit pendant deux heures avec beaucoup de valeur & d'acharnement ; les Allemands ſoutinrent avec un courage feroce & une fermeté invincible, les efforts & les attaques des ennemis; quand ils eurent été vaincus & défaits, les Suiſſes ne trouverent plus d'obſtacle & remporterent une victoire complete; le carnage fut plus grand qu'il ne devoit être par rapport au petit nombre des Troupes qui combatirent; plus de ſept mille hommes demeurerent étendus ſur le champ de bataille; tous les Allemands

ſe firent tuer. Un grand nombre de nobleſſe, de Capitaines celebres, par une infinité de belles actions & pluſieurs Officiers Generaux perdirent la vie en ce combat; Coriolan, Trivulce, Louis de Beaumont & pluſieurs autres d'une rare valeur & d'un grand merite; il y avoit long-tems que l'on n'avoit entendu parler d'une victoire auſſi memorable.

Les Suiſſes remportent une victoire complette ſur les François & ſur les Allemans.

Ce ne fut pas une victoire infructueuſe ſeulement pour l'oſtentation & pour le bruit. Milan, Pavie & toutes les autres villes de l'Inſubrie ſe rendirent incontinent au Vainqueur, ſans ſe ſoucier ni ſans aucune crainte des François, dont ils voyoient les Troupes miſes en déroute & détruites par les Suiſſes qui n'avoient point de Cavalerie. Cardonne après la victoire, envoya au Duc de Milan 400 Cavaliers armez de toutes pieces, dont il avoit grand beſoin, pour achever de pourſuivre & de diſſiper les fuyards & les débris de l'armée vaincüe, dont la Cavalerie n'avoit point combatu le jour de la bataille. L'armée d'Eſpagne étoit campée à Trebie auprès de Plaiſance & ne changea point de poſte; cependant elle ne fût pas inutile; car elle empêcha Liviano de joindre l'armée Françoiſe avec les Troupes Venitiennes; ce qui fut la principale cauſe du gain de la bataille de Novarre.

Liviano General de l'armée Venitienne ayant appris la déroute des François rebroussa chemin, & ne se mit plus en devoir de les joindre, de peur d'être enveloppé devant & derriere, par les Napolitains & les Suisses, il y avoit dans l'armée Venitienne 1300 Cavaliers & 5000 Fantassins mal choisis & mal équipez. Les Finances des Venitiens étoient entierement épuisées par les Guerres continuelles qu'ils soutenoient depuis long-tems; les Bourgeois étoient obligez de payer le dixiéme de tous les revenus, pour les besoins de l'Etat, & le centiéme de toutes les denrées & de toutes les marchandises qui se vendoient. Ces impositions étoient fort à charge, faisoient gemir & crier le peuple.

Telle étoit alors la situation des affaires dans l'Insubrie; les esprits partagez entre la crainte & l'esperance, attendoient quelque nouvelle revolution. Les Cardinaux Factieux qui étoient à Rome renoncerent à leurs cabales, pour vivre en paix à l'avenir & pour meriter les bonnes graces du nouveau Pontife, en lui témoignant un repentir sincere de tout ce qu'ils avoient fait jusqu'alors, ce retour fut encore un effet de la bataille de Novarre & du mauvais état des affaires du Roy de France en Italie. On rendit

à ces Cardinaux Penitens, leurs Benefices, leurs dignitez & l'honneur du Cardinalat dont ils avoient été degradez par Jules II. Les maux & les calamitez que souffrirent ces Cardinaux pendant leur prison, les rendirent plus sages & les ramenerent à l'obéissance; ce fut ainsi que finit leur revolte qui les avoit separez du Pape & de l'Eglise pour faire un schisme; dont on avoit tout lieu de craindre des suites tres-fâcheuses.

Le Duc de Milan sollicite Cardonne de lui envoyer de prompts secours.

Le Duc de Milan sollicitoit sans cesse Cardonne de joindre ses Troupes à celles du Milanez, de crainte que les François après avoir reparé les débris de leur armée; ne fissent encore de nouveaux efforts pour l'attaquer & pour insulter ses Etats. Cardonne touché des remontrances & des prieres du Duc qui lui parurent tres-équitables, separa son armée en trois corps pour marcher à son secours du côté de Verone, que Liviano avoit assiegée avec les Troupes Venitiennes & qu'il poussoit vivement. Cardonne en chemin faisant se rendit le maître de la ville de Pescaire.

Renius Gouverneur de Creme pour les Venitiens homme ardent, vigilant, habile, hardi, fin & rusé; se rendit en diligence à Bergame dont les citoyens avoient ouvert les portes à Cardonne,

avec assurance de lui fournir une bonne somme d'argent pour la subsistance de ses Troupes. Le General Venitien ayant gagné quelques Bourgeois, fut introduit dans la ville avec ses Troupes pendant la nuit; il s'empara de l'argent que l'on avoit promis à Cardonne, fit main basse sur ses Soldats.

Après la prise de la ville de Pescaire Cardonne se rendit devant Padouë pour l'attaquer: mais cette entreprise paroissoit au-dessus de ses forces, à cause de la grande étenduë de la ville; d'autant plus que Liviano ayant promptement levé le Siege de Verone, marcha en toute diligence pour s'opposer aux desseins de Cardonne: en sorte qu'il fut contraint de se retirer avec plus de perte que de profit; car dans un combat contre la Cavalerie des Epirotes; Alfonse Carvaïal tres-habile Officier de guerre, Cardenas & Spinosa furent faits prisonniers. Telle étoit alors la face des affaires en Italie.

Ferdinand fait les premieres démarches pour conclure la paix avec le Roy de France.

du côté de l'Espagne, le Roy Ferdinand accablée d'années & de maladies, de soins & d'inquietudes, fit les premieres démarches pour conclure une paix solide & durable avec le Roy de France, ne doutant point que cette paix ne lui dût être plus avantageuse que la continua-

tion de la guerre : on parla dans cette conference du mariage de l'Infant Ferdinand, avec la Princeſſe Renée, fille cadette de Louis XII, qui devoit être le gage & le lien de la paix ; le Roy ſon pere devoit lui donner en dot le Milanez & l'Etat de Genes ; Et Ferdinand donnoit à ſon petit fils le Royaume de Naples à perpetuité. Ces conditions paroiſſoient avantageuſes de part & d'autre ; mais ce n'étoient que des illuſions & des promeſſes en l'air, ſes intentions ſecretes étoient bien oppoſées à ce que l'on publioit & à ce qui paroiſſoit à l'exterieur, on ſe ſervit de paroles ſpecieuſes pour tromper ſon ennemi, en l'amuſant par de vaines eſperances.

Le Roy de France craignoit alors une grande tempête du côté de l'Angleterre, dont le Roy étoit deſcendu à Calais avec quarante mille hommes de pied & quinze cent Chevaux. Cette ville tres-forte & bien munie, étoit alors de ſa dépendance, il en partit avec ſon armée pour aller faire le Siege de Therovanne. Le Dauphin ſe rendit en toute diligence à Abbeville, pour s'oppoſer aux deſſeins des Anglois, & pour donner du ſecours à la ville aſſiegée, avec une armée de François, que l'on mit ſur pied à la hâte : mais cette armée fut

vaincuë & battuë à plate couture dans une bataille reglée. Le Duc de Longueville avec un grand nombre de Seigneurs François furent faits prisonniers de guerre, après cette victoire la ville de Therovanne fut emportée de force; la citadelle & les murailes furent détruites. Après cette expedition, l'armée Angloise marcha en diligence du côté de Tournay.

En même-tems le Roy d'Ecosse; Allié du Roy de France, fit une irruption en Angleterre pour faire diversion; mais le Comte de Sorris à la tête des Anglois l'attaqua, mit son armée en déroute & le tua.

Le bruit de cette victoire consterna les citoyens de Tournay, & leur ôta toute esperance de pouvoir être secourus : de sorte que sans differer davantage, ils se rendirent au Roy d'Angleterre. L'Empereur se rendit à Tournay pour le voir, avec la Princesse Margueritte & le Prince Charles d'Autriche, ils partirent tous ensemble pour aller à l'Isle & pour y conferer d'affaires tres-importantes; tout retardement paroissoit fâcheux au Roy d'Angleterre, & comme ces affaires devoient être apparemment d'une longue discussion; on jugea plus à propos de nommer des Ambas-

ſadeurs & des Miniſtres pour les examiner & les terminer à loiſir.

L'Empereur les Roys d'Eſpagne & d'Angleterre veulent attaquer la France.

En effet les Miniſtres de l'Empereur du Roy d'Angleterre & de Ferdinand, après avoir murement deliberé ſur les interêts des Puiſſances qui les faiſoient agir reſolurent d'un commun accord que dès le moment que la Treve ſeroit expirée ; les trois Princes chacun de ſon côté attaqueroient la France. Le Roy d'Eſpagne en ſon particulier ſe chargea de faire la guerre en Aquitaine, à ſes perils & à ſes frais ; cependant ce Prince avoit promis de faire la paix avec le Roy de France, & de marier le Prince Ferdinand ſon petit fils, avec la Princeſſe cadette de France ; il eſt vrai que le Roy d'Eſpagne n'approuva pas ce que ſon Miniſtre avoit fait, comme l'évenement le fit aſſez voir dans la ſuite des tems.

On confirma par un nouvel Acte le mariage de Charles d'Autriche avec la Princeſſe Marie, ſœur du Roy d'Angleterre qui avoit été conclu tant de fois ſans être achevé, & l'on promit de part & d'autre qu'il ſeroit enfin celebré l'année prochaine. On alloit entrer dans l'hyver, ce qui fit ceſſer la guerre aux environs de Therovanne & l'armée Angloiſe repaſſa la mer après avoir éta-

bli de bonnes garnisons dans les places conquises. Les affaires de France n'avoient jamais été dans une situation plus déplorable ; cet Etat se voyoit menacé d'une ruine entiere par la Triple Alliance ; d'autant plus que l'Empereur fit encore passer une armée de Suisses aux environs de Therovanne pour resserrer davantage les Troupes Françoises de ce côté-là.

On crut dans ces conjonctures fâcheuses qu'il étoit absolument necessaire de rappeller d'Italie la Trimoüille ; quoiqu'il eut vaincu en bataille cette nation intraitable & feroce ; cependant elle donna la Loy & imposa des conditions tres-rudes, comme si elle eut en effet gagné la victoire. Le Roy de France fut obligé en vertu du traité conclu avec les Suisses, de ne plus se mêler de l'assemblée de Pise & de ne plus donner à l'avenir sa protection aux Cardinaux Factieux ; il fut obligé encore de retirer ses Garnisons des Citadelles de Milan & de Cremone ; ce qui fut encore plus honteux, est que les Suisses l'obligerent de leur donner quatre cent mille écus d'or, comme une espece de pension ou de Tribut, qui fut le prix de la paix ; qu'auroient-ils pû exiger davantage, s'ils eussent remporté la victoire : mais il

étoit si important & si necessaire de détourner cette tempête dont le Royaume étoit menacé que l'utilité l'emporta sur l'honneur en cette occasion. Comme ce traité & des conditions aussi onereuses avoient été extorquées par force & par necessité, elles ne furent pas de longue durée. Le Roy de France ne se crut obligé d'en tenir aucune, à la reserve de l'accord passé entre le Pape & lui, de ne plus proteger à l'avenir l'assemblée de Pise, ni les Cardinaux Factieux qui y Presidoient contre l'aveu & l'autorité du Pape. Les hommes doux & complaisans lorsque le peril les menace; sont fiers & intraitables après que le peril est passé & qu'ils n'ont plus rien à craindre



CHAPITRE VII.

Les heureux succez, les victoires & les Conquêtes des Portugais dans l'Orient ; continuation de la guerre d'Italie. Bataille de Vicence, où les Venitiens sont entierement vaincus.

TOus les Princes Chrétiens animez de haine & de l'esprit de discorde, se faisoient la guerre à toute outrance, & tâchoient de se détruire les uns les autres ; tandis qu'Emmanuël Roy de Portugal plus sage, & mieux conseillé que les Princes ses voisins, appliquoit tous ses soins & toute son industrie à faire fleurir ses Etats & à enrichir ses sujets ; il joüissoit au dedans du calme & de la paix qui lui facilitoit les moyens d'agrandir & d'enrichir son Royaume par le commerce ; il portoit la guerre au dehors jusqu'aux extrêmitez de l'Affrique & d'Orient, où ses armes se rendirent tres-redoutables, par une longue suite de victoires & de prosperitez au

grand avantage & à l'honneur de la Religion Chrétienne, dont le culte s'étendoit de jour en jour parmi les peuples de l'Orient.

Après que l'on est sorti de l'embouchure du détroit de Gibraltar à la gauche des rivages d'Affrique, où l'Occean borne le continent; on trouve dans le Royaume de Fez lo ville de d'Azamor celebre par le grand nombre de ses Habitans, de ses richesses; par la fertilité & la bonté de son territoire; ses campagnes & ses murailles sont baignées par une riviere que les gens du païs nomment en langue vulgaire Ommirabihum. Le Roy Emmanuël fit une tentative pour prendre cette opulente ville que les anciens nommoient Azama selon les conjectures de certains Auteurs qui ne sont ni tout à fait demonstratives ni entierement méprisables. Les Portugais trompez par les belles paroles & les fausses promesses du Maure Zejam se desisterent de cette entreprise; mais ce traitre s'en saisit dès qu'ils furent partis & qu'il les vit éloignez, une sédition des citoyens irritez contre le Tyran facilita aux Portugais les moyens de se vanger de sa perfidie & de l'affront qu'il leur avoit fait & qu'ils avoient dissimulé jusqu'alors par politique, en attendant une

Tentative inutile du Roy Emmanuel en Affrique.

occaſion favorable de le punir avec éclat de ſa ſuperchérie & de l'inſulte qu'il leur avoit faite.

Les reſſentimens & la colere des Roys deviennent plus redoutables & plus funeſtes avec le tems. On mit en mer une Flotte, on leva une armée de vingt mille hommes de pied & de 1700 chevaux pour cette expedition d'Affrique, à laquelle Jean Meneſez & les principaux Seigneurs de Portugal voulurent avoir part. Le Duc de Bragance fut nommé General de cette belle armée, en conſideration de ſa haute naiſſance, car il étoit fils d'une ſœur du Roy. Tous les preparatifs de cette grande entrepriſe étant achevez, on mit à la voile au Port de Liſbonne ſur la fin de l'Eté, pendant une chaleur exceſſive, la navigation fut longue & incommode à cauſe d'une continuelle bonace, qui empêchoit les Vaiſſeaux d'avancer faute de vent; cependant la Flotte parut devant Azamor au commencement de l'Automne; on donna d'abord quelques petits combats qui ne decidoient rien; quand les canons eurent fait à la muraille une breche conſiderable; on y tua un grand nombre des principaux Maures qui ſe défendirent avec beaucoup de valeur: mais la nuit ſuivante les Maures ſans attendre un ſecond aſſaut ſe

sauverent à la faveur des tenebres, par une porte éloignée de la breche & moins gardée que les autres: de sorte que les Portugais au commencement de Septembre se saisirent sans peine de la ville; que ses propres citoyens avoient abandonnée à la merci des vainqueurs.

Il arriva comme il arrive presque toûjours après une grande victoire, que toutes les autres villes suivirent l'exemple de la Capitale & se rendirent même avant que d'être assiegées. Le Duc de Bragance après avoir pourveu à la sureté de la ville par une bonne Garnison qu'il y établit sous la conduite de Menesez & de Rodrigue Barette, ramena la Flotte & l'armée en Portugal. Plusieurs Seigneurs Portugais que cette victoire avoit rendu plus fiers, étoient d'avis d'aller assieger la ville de Maróc. L'esperance d'y faire un grand butin les aveugloit & suspendoit l'usage de leur raison, pour les empêcher d'appercevoir l'extravagance d'une entreprise aussi temeraire & aussi folle. Le Duc de Bragance qui raisonnoit avec plus de justesse & plus de sang froid, se contenta de leur dire pour leur donner le change, qu'il falloit obtenir la permission du Roy & que cette entreprise passoit ses pouvoirs; qu'il n'osoit s'y embarquer sans en avertir la Cour & sans son aveu.

Les Seigneurs Portugais proposent d'aller faire le Siege de la ville de Maroc.

Ce grand ſuccez arrivé ſi promptement & contre toute eſperance, redoubla le courage & l'ardeur d'Emmanuël, il ſe propoſa d'aller avec ſa flotte reconnoître toute cette Cote d'Affrique & d'attaquer le Peignon de Velez. La conteſtation entre les Portugais & les Eſpagnols, duroit depuis long-tems, ſur les limites de cette Cote d'Affrique, & ils n'avoient pû encore établir rien de fixe ſur leurs prétenſions & ſur leurs droits: de ſorte que pour ne pas irriter les Caſtillans ſur leurs droits prétendus, Emanuël aima mieux tourner ſes forces ailleurs & aller chercher à faire d'autres Conquêtes.

Du côté d'Italie la guerre continuoit toûjours: mais avec aſſez de lenteur; Cardonne ſe mit à ravager les Cotes des Venitiens, il enleva pluſieurs barques & pluſieurs chariots remplis des meubles des particuliers que la crainte de la guerre faiſoient fuir à Veniſe, il abandonna tout ce butin au pillage, & en proye aux Soldats, qui devinrent tous riches aux dépens des malheureux, pour pouſſer les Venitiens à bout & pour achever de les deſeſperer; ces Soldats affamez & avides de butin, après avoir ravagé leurs maiſons de Plaiſance, ils y mettoient le feu, au grand dépit des ha-

bitans de Venise, qui voyoient à leurs yeux ces maisons de plaisance reduites en cendres, sans pouvoir l'empêcher. On éleva des batteries à la portée du canon de Venise, d'où l'on tiroit sur les Fauxbourgs pour les réduire en poussiere, comme si la ville eut été effectivement assiegée. Ce qui remplit les Venitiens de douleur & d'indignation, non pas tant pour la perte que pour l'insulte & l'affront qu'on leur faisoit, en voyant les ennemis qui avoient l'assurance de venir se presenter devant leur ville, sans que personne se mit en devoir de les vouloir vanger.

Triste situation des Venitiens qui sont desolez par la guerre.

Les Venitiens sont naturellement arrogans & glorieux, les affrons les picquent jusqu'au vif : enfin Liviano quoique bien tard, arriva avec l'armée Venitienne, dans la resolution de combattre Cardonne, pour se vanger des affrons qu'il venoit de faire aux Venitiens ; Cardonne se voyant de tous côtez entouré d'ennemis, parut un peu étonné du peril qui le menaçoit ; d'ailleurs il étoit assez content de la gloire qu'il venoit d'acquerir, en mortifiant jusqu'au vif les Venitiens, & du butin immense qu'il avoit fait, prit la resolution de rebrousser chemin, & de retourner à Vicence, d'où il étoit parti ; ses Soldats

conduisoient avec eux 500 chariots tout remplis des meubles & des dépoüilles des malheureux Venitiens.

Liviano General de l'armée Venitienne ayant été joint sur sa route par la Garnison de Padouë, & d'un grand nombre d'autres Soldats, se pressa pour venir attaquer les Espagnols, ne doutant point qu'il ne dut avoir un grand avantage sur une armée fatiguée d'une longue marche embarassée de bagages & du grand butin qu'elle avoit fait sur les terres des Venitiens, outre que leur armée étoit bien plus nombreuse que celles des Espagnols qui ne contenoit en tout que sept mille Fantassins & 1200 chevaux.

Outre les Troupes reglées dont l'armée Venitienne étoit composée, il y avoit plus de dix mille païsans sur les montagnes & dans les defilez pour disputer le passage à l'armée ennemie, il est vrai qu'ils n'avoient pour armes que des bâtons & des massuës, & tout ce qu'ils avoient pû trouver au hazard. Les Espagnols se trouvoient dans un extrême peril; car le General des Venitiens s'étoit campé dans un poste par où ils devoient passer necessairement auprès de Vicence: de sorte qu'étant couppez par devant & par derriere, ils ne pouvoient ni avancer ni reculer; cependant ils eu-

rent l'adresse ou le bonheur de se retirer de ces lieux embarrassez, & d'attirer les ennemis en pleine campagne; car ayant cru que les Espagnols par cette manœuvre, prenoient effectivementt la fuite, ils se presserent de les poursuivre, pour ne les pas laisser échapper. Cette grande précipitation mit le trouble dans leurs rangs; ils ne marchoient plus en ordre de bataille; tout étoit en confusion.

Sage resolution du Marquis de Pescaire qui veut que l'on attaque les ennemis.

Cardonne ayant remarqué ce desordre voulut en profiter en habile homme & tirer tout l'avantage qu'il pourroit de l'imprudence & de la faute des ennemis; il demanda au Marquis de Pescaire qui commandoit ce jour-là l'arriere-garde, ce qu'il falloit faire en cette occasion; il faut combattre Monsieur, lui dit-il, & attaquer les ennemis, sans differer un moment, & sans leur donner le tems de se reconnoître & de revenir du desordre & de la confusion, où vous les voyez. Prosper Colonne qui conduisoit la Cavalerie fut du même avis que Pescaire. Les Allemands étoient à l'avant-garde & roulloient avec les Espagnols, ayant été avertis de la volonté des Generaux; ils attaquerent avec tant de furie les Venitiens, qu'il leur fut impossible de soutenir un choc si brusque & si impetueux; tous prirent la fuite en même-

tems & se dissiperent, sans observer dans cette retraite precipitée, ni rangs, ni ordre de bataille. Pour achever de les détruire, le Marquis de Pescaire se mit à leurs trousses & les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les habitans les fermerent craignant que les ennemis ni entrassent pêle-mêle avec les fuyards; dont plusieurs qui voulurent traverser la riviere pour se sauver à la nage, se noyerent dans le courant.

Cependant Cardonne s'étant joint aux Allemands & à quelques cohortes Espagnoles, attaqua un corps de reserve de Cavalerie & d'Infanterie, qui se tenoit sur une colline avec cinq pieces de Canon; ceux-ci ne firent pas une meilleure resistance que les autres, & se mirent d'abord en fuite sans combattre, aimant mieux se laisser tuer par derriere en fuyant; car la peur leur avoit ôté le courage & tous les sentimens d'honneurs Cette bataille fut donnée au commencement d'Octobre en l'an 1513, les Venitiens perdirent en ce combat 700 Cavaliers & un bien plus grand nombre de gens de pied, le reste fut dissipé & se sauva par la fuite; on prit tout leur bagage & 22 canons, le General de l'armée Venitienne se sauva à Padouë; Gritti Lieutenant General ne voulut

Les Venitiens sont battus, & se dissipent

point s'arrêter, jusqu'à ce qu'il se fut mis en seureré à Trevise, tant il étoit préoccupé de sa peur.

Parmi les vainqueurs, Fernand Alarçon, Garcie Paredes, Garcie Manrique, remporterent la principale gloire de cette journée. La déroute fut grande, tres-honteuse & tres-funeste aux Venitiens; depuis cette victoire, les Espagnols maîtres de la campagne, firent tout ce qu'ils voulurent, sans trouver aucun obstacle à leurs desseins; la ville & la Forteresse de Bergame qui avoient toûjours fidelement persisté dans le parti des Venitiens, se rendirent incontinent aux vainqueurs. Paul Ballion prisonnier de guerre fut remis en liberté sur sa parole, après avoir promis avec serment de revenir, si les Venitiens refusoient de l'échanger avec Carvaïal aussi prisonnier de guerre à Venise: mais celui-ci mourut en prison avant que l'échange put se faire; cependant l'autre ne revint point, ne croyant plus être obligé à son serment, ni qu'on le pût acccuser avec justice de mensonge, ou de mauvaise foy. Ceux qui ont resolu de ne pas garder leurs promesses, ne manquent jamais de mauvaises raisons pour se disculper.

Il y avoit déja loug-tems que l'on assiegeoit

assiegeoit la Citadelle: la Garnison fatiguée de ce long Siege, fut enfin forcée de se rendre, celle de Cremone eut le même sort: de sorte que les François furent encore une fois absolument chassez de tout l'Etat de Milan & de tout ce qu'ils possedoient au-delà des Alpes; ils ne retinrent que la Citadelle de Genes qui commandoit la ville & tenoit les Bourgeois en respect à leur grand dépit: ce frein ou ce joug leur paroissoit insupportable. Le nouveau Doge mit sur pied des Troupes pour en faire le Siege, & pour s'affranchir de cette servitude; pendant que la fortune traitoit si mal les François & les persecutoit de tous côtez, les Adornes & les Fiesques exilez vinrent promptement à leur secours, quelques Partisans de leur Faction leur faciliterent l'entrée dans la ville: mais n'ayant pû exciter de sédition & voyant que rien ne branloit en leur faveur, ils furent contraints de retourner d'où ils étoient venus & de sortir de la ville avec honte & avec la perte de leur canon. Luc Alagon qui étoit alors à Genes de la part du Roy Ferdinand, ne contribua pas peu à contenir le peuple, par sa vigilance & ses soins, pour empêcher qu'il ne fit aucune sédition. Cinq cens Espagnols re-

poufferent les François qui étoient déja au pied de la muraille & se disposoient à insulter la ville.

Constitution du Concile de Latran qui se tenoit à Rome.

On continuoit toûjours à Rome le Concile de Latran. Les François y furent admis comme les autres Puissances ; depuis qu'ils eurent cessé de proteger les Cardinaux Factieux & leur prétendu Concile. Les Ambassadeurs du Roy protesterent publiquement que l'Eglise de France étoit unie & soumise à l'Eglise Romaine. On negocioit pour marier la fille de Galeace Duc de Milan, avec Julien de Medicis frere du Pape, ce mariage étoit assez du goût du Roy Ferdinand, il donna ordre à Villemarin d'employer ses bons offices pour le succez de cette affaire : mais quand on voulut demander le consentement d'Isabelle d'Arragon pour le mariage de sa fille : A Dieu ne plaise repondit-elle, que je consente jamais de ma vie à une chose aussi indigne ; cette Princesse quoique persecutée de la fortune, conservoit toûjours sa fierté au milieu de ses malheurs qui ne lui avoient point abattu le courage, son refus étoit principalement fondé sur l'inclination qu'elle avoit en particulier pour Maximilien Sforce ; car en devenant son gendre ; les droits sur la Principauté de Milan, dont il avoit

été dépoüillé, auroient pû revivre dans sa posterité; cette esperance lui causoit la répugnance qu'elle faisoit paroître pour Medicis.

Le Pape favorisoit secretement le parti des Venitiens; il avoit du chagrin du malheur de cette Republique, qu'il voyoit en danger d'être renversée de fond en comble, il fit des démarches auprès de Cardonne pour l'empêcher de pousser les choses à la derniere extrêmité, & pour trouver des expediens afin de faire cesser les désordres & les malheurs de la guerre. Les peuples de L'abruse & de la grand'-Grece, ne pouvant supporter le joug & la domination trop cruelle de leurs Seigneurs, prirent les armes & se souleverent de tous côtez, pour tâcher de mettre fin à leurs miseres; aimant mieux mourir que d'être toûjours malheureux. Pierre Castrio fut assez habile ou assez heureux pour appaiser ce peuple mutiné & de lui faire entendre raison. On donna au Comte de Maure le Gouvernement de la Poüille avec ordre d'y resider, pour être plus en état d'appaiser les séditions qui pourroient naître à l'avenir.

Le Pape prend part aux malheurs de la Republique de Venise.

Au commencement de l'année 1514, la Reyne de France cessa de vivre, toute la nation pleura la mort de cette

grande Reyne : mais sur tout le Roy son Epoux paroissoit inconsolable ; en effet elle possedoit dans un éminent degré toutes les rares perfections qui peuvent rendre une Princesse aimable & respectable. Le Roy étoit alors à Blois, il eut peur que les Bretons ne se soulevassent par dégoût & par aversion de la domination Françoise. Les Princes lui envoyerent de tous côtez leurs Ambassadeurs, pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa douleur & à sa perte. Celui qui vint de la part de Germaine de Foix Reyne d'Arragon, étoit chargé de redemander Nemours, Narbonne & tout ce qui appartenoit au feu Duc de Nemours son frere, comme étant son heritiere legitime & unique.

Ramire de Guzman envoyé à Rome en qualité d'Ambassadeur, fit en passant avec les Genois un traité d'alliance, & le Roy son maître. Ce traité contenoit deux chefs, par le premier, le Roy Ferdinand prenoit sous sa protection la ville & la Republique de Genes, & Fregose qui en étoit le Doge. Par le second article, les Genois s'engageoient reciproquement de fournir au Roy un certain nombre de Soldats, pour être à son service.

En même tems les Adornes prenoient

des mesures avec les Suisses pour changer l'Etat de cette Republique, qui étoit cependant alors dans un état très-florissant. Les Roys de France & d'Arragon fatiguez des longues guerres qui épuisoient leurs Royaumes; pensoient tres-serieusement à se procurer du repos, par une paix solide & durable, & par le mariage du jeune Prince Ferdinand, avec la Princesse Renée, seconde fille du Roy de France, qui devoit être le lien & le nœud du traité que les deux Monarques projettoient. L'affaire étoit sur le point d'être entierement consommée, à condition que le Roy de France qui étoit veuf, & qui souhaitoit avec beaucoup d'ardeur d'avoir un enfant mâle; épouseroit la Princesse Eleonore, sœur de Charles d'Autriche.

On prenoit aussi des mesures pour faire la paix des Venitiens avec l'Empereur, par la médiation du Pape, qui fut choisi pour arbitre de ce grand different; à condition toutes fois que l'on ne decideroit rien, ni pour l'une ni pour l'aute des parties, que du consentement & de l'aveu du Roy d'Arragon. Le Pape se chargea volontiers de cette importante negociation, le Pontife ayant pesé meurement cette affaire & bien demêlé le droit des parties, prononça

Le Pape est choisi pour arbitre entre l'Empereur & les Venitiens.

que les villes de Veronne & de Vicence appartiendroient à l'Empereur, & que Bresse & Bergame seroient renduës aux Venitiens, qui lui payeroient outre cela presentement deux cent cinquante mille écus d'or, & trente mille de pension annuelle & perpetuelle.

Toutes les peines que se donna le Pape pour finir heureusement cette negociation furent inutiles : car les Venitiens se croyant maltraitez & lezez dans la décision du Pape, ni voulurent point consentir : de sorte que la paix d'Italie, ne put être encore concluë ; quoique tous les Princes fussent fort fatiguez & épuisez par la guerre. La Tréve concluë entre la France & l'Espagne, étoit prête à expirer ; ces deux Puissances témoignoient une égale répugnance, pour reprendre les armes & pour recommencer la guerre. Quintana Secretaire du Roy d'Espagne & chargé de ses affaires à la Cour de France, fit si bien par son adresse & ses négociations, que la Tréve prête à expirer fut prolongée, jusqu'à la conclusion d'une paix durable & solide.

Il n'y a rien de si bien concerté ni de si parfait qui puisse plaire à tout le monde ni meriter une approbation generale. Le Dauphin fut choqué de la continuation de cette Tréve ; craignant qu'à la fin elle

ne fut convertie en paix, qui pourroit peut-être le priver de la Duché de Milan sur laquelle il avoit de grandes prétentions, & qu'il regardoit déja comme un heritage qui ne devoit pas lui manquer.

L'Empereur n'y fit pas de grandes reflexions, uniquement occupé des preparatifs pour continuer la guerre contre les Venitiens, s'il auroit preferé une paix de longue haleine à la Tréve. Le Roy d'Angleterre avoit toûjours dans l'esprit la conquête de l'Aquitaine & de tout le païs situé aux environs de Therovanne, quand les liens de l'amitié & de l'union sont rompus entre les proches; ils portent leur ressentiment plus loin que des étrangers mêmes qui ne se connoissent pas. Comme le Roy d'Arragon son beau-pere refusoit de le seconder dans ses projets, il se tourna de dépit du côté du Roy de France & lui fit même des avances pour conclure au plûtôt, en lui proposant le mariage de la Princesse Marie sa sœur.

La Ville de Londres Capitale du Royaume d'Angleterre, fut choisie pour le lieu de la conference où l'on devoit traiter de ces affaires importantes. Thomas Volsey Archevêque d'Yorck & depuis Cardinal, étoit le Plénipotentiaire & le Ministre du Roy d'Angle-

terre, avec l'Evêque de Winchester, & le Maréchal du Royaume. Le Duc de Longueville & le Primat de Normandie representoient le Roy de France. Le traité fut conclu dès le commencement du mois de Septembre; il y fut stipulé que les deux Roys se fourniroient reciproquement un certain nombre de Soldats, si leurs ennemis venoient à leur declarer la guerre. Le mariage du Roy fut conclu & celebré avec la Princesse d'Angleterre. La douleur que ce Prince avoit sentie à la mort de la Reyne son Epouse, fut bientôt changée en joye, par la pompe & les solemnitez de ce nouveau mariage. On remarqua que le Roy d'Angleterre affecta de ne faire nulle mention dans ce Traité du Roy Ferdinand son beau-pere, quelques efforts que put faire l'Ambassadeur du Roy d'Arragon pour appaiser la colere de son gendre. La Reyne même qui n'étoit pas encore alors broüillée avec le Roy son Epoux, n'oublia rien par ses caresses, ses flatteries & ses insinuations, pour l'adoucir, & lui faire changer de sentimens, sans y pouvoir réüssir quoique l'on put faire : quoiqu'elle fut tres-respectée de toute la nation, &

Mauvais procedé du Roy Henry VIII. à l'égard du Roy Ferdinand son beau-pere.

qu'elle eut un tres-grand credit dans le Royaume.

Du côté d'Italie, la guerre se continuoit toûjours avec des succez differens. Cardonne emporta de force Citadela bonne place située entre Padouë & Trevise nonobstant ses Fortifications & le grand nombre de Soldats qui les gardoient. Prosper Colonne avec les Troupes du Milanez s'étoit attaché au Siege de Creme, que Renty Gouverneur de la ville défendoit au nom des Venitiens, avec tant de valeur que Colonne fut contraint de lever le Siege promptement.

Liviano outré de douleur d'avoir été battu à plate couture, cherchoit toutes les occasions de se vanger de l'affront qu'il avoit reçu & de rétablir sa réputation : ayant remarqué que les succez & la prosperité remplissoient les Espagnols de confiance & les rendoient moins attentifs, comme si désormais ils n'eussent eu plus rien à craindre, se jetta brusquement sur les Espagnols qui marchoient en toute securité & ne croyant pas que les ennemis fussent à leurs trousses; ils se défendirent pourtant avec toute la valeur & la fermeté que le tems, le lieu & la surprise le purent permettre. Manrique General de ces

Troupes & plusieurs autres Officiers furent faits prisonniers de guerre & conduits à Vicence.

Renty Gouverneur de Creme averti de ce succez se jetta aussi pendant la nuit sur le camp où les Troupes Milaneses étoient en cartier. Sylvio Savelli leur General ne se tenoit pas assez sur ses gardes, & fut bien-tôt mis en déroute avec toutes ses Troupes, par cette attaque si brusque & si peu attenduë. Les vainqueurs sans perdre de tems & profitant de leur bonne fortune attaquent Bergame & prennent la ville sans aucune resistance. Les Espagnols qui la gardoient se jetterent promptement dans la citadelle, ne sachant à quoi se résoudre dans la surprise & l'étonnement où ils étoient; mais Cardonne vint promptement à leur secours, les rassura & les remit de leurs allarmes. Le canon ayant fait bréche à la ville, elle fut obligée de se rendre par composition; c'est ainsi qu'à la guerre les évenemens heureux & tristes se succedent & que la prosperité suit de près l'adversité. Un General habile doit s'attendre à ces vicissitudes pour les prévoir. Si la fortune le favorise, il ne doit point s'endormir, ni vivre en assurance; comme si elle devoit durer toûjours : mais si elle le persécute,

Les Troupes Milaneses sont insultées & battuës par les François.

il ne doit point s'étonner ni se laisser abbatre par le mauvais succez, il faut attendre le retour de la bonne fortune & de quelque occasion favorable pour se rétablir de ses pertes.

CHAPITRE VIII.

Le Pape prend des mesures pour pacifier les Princes Chrétiens & les réunir contre le Turc. Situation des affaires du Royaume de Portugal.

IL y avoit déja long-tems que l'Empereur des Turcs étoit en guerre avec ses freres qui s'étoient revolté, soutenus & protegez par Ismaël Roy de Perse lequel s'étoit declaré en leur faveur contre le Sultan ; mais le Sultan ayant mis ses freres à la raison, preparoit une Flotte de 150 Vaisseaux, pour venir attaquer l'Italie, que ce Prince Barbare regardoit comme le boulevard, & le plus fort rempart de la Republique Chrêtienne, il avoit resolu d'attaquer d'abord les villes maritimes de la dépendance du Pape, chef de cette Republique.

Lorſque des citoyens ſont en diſpute & en diſcorde, s'il ſurvient quelque ennemi, le peril qui les menace au dehors les reconcilie ſur le champ, pour être plus en état de ſe défendre contre l'ennemi commun. Les Princes Chrétiens mal d'accord enſemble ſe faiſoient la guerre depuis long-tems & ſe détruiſoient les uns les autres. Le Pape ſe ſervit du motif de la guerre du Turc, & du peril qui les menaçoit de ce côté-là pour les reconcilier, il fit d'abord des inſtances auprès de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne; afin de les engager à joindre leurs armes aux ſiennes contre un Prince redoutable, ennemi perpetuel de tous les Chrétiens. Ce Pontife fit auſſi entrer dans la même alliance le Duc de Milan & les Genois, ſe flattant que tous les autres Princes Chrétiens auroient le même zele pour la défenſe & l'honneur de la Religion : principalement les Roys de France, d'Angleterre & de Portugal.

Les principales conditions de cette ligue furent que ſi l'on attaquoit quelqu'un des Princes Alliez, tous les autres joindroient leurs forces pour le ſecourir contre l'ennemi commun; que chacun des Princes Confederez fourniroit un certain nombre de Cavalerie &

d'Infanterie, pour s'oppoſer aux armes des Turcs, que chaque Prince contribueroit auſſi de l'argent ſelon ſa cotepart, pour la ſolde & la nourriture des gens de guerre; que l'on léveroit au moins ſeize mille Suiſſes pour renforcer l'armée de la ligue. Ces beaux projets concertez avec tant de ſageſſe & de prudence furent détruits par les jalouſies & les haines ſecrettes des Princes Confederez, leſquels uniquement touchez de leurs interêts particuliers abandonnerent lâchement la cauſe commune.

Ce fut encore un grand bonheur pour la Republique Chrétienne, de ce que le Turc ſe trouvoit alors embaraſſé en d'autres guerres qui l'empêcherent en ce tems-là de tourner ſes armes contre les Chrétiens comme il l'avoit projetté alors. Les diſſentions particulieres qui les déſuniſſoient les mettoient hors d'état de lui reſiſter; il n'y avoit alors que le Royaume de Portugal qui fut tranquile au dedans & qui fit des conquêtes au dehors avec une grande proſperité.

Le commerce des Indes & les riches denrées qui venoient chaque année de ces Païs lointains rendoient cette nation opulente. Le Roy envoya à Rome une magnifique Ambaſſade, pour aſſurer le Pape de ſon obéiſſance, ſelon la cou-

Le Roy de Portugal envoye une celebre Ambassade à Rome.

tume des Roys ses Predecesseurs, il y joignit par ostentation des presents d'un tres-grand prix, des vases d'or & d'argent pour les ceremonies de l'Eglise, des ornemens brochez d'or & chargez de pierreries, travaillez avec tant de finesse & d'habileté, que la délicatesse de l'art surpassoit même la richesse de la matiere. On n'avoit encore rien vû à la Cour de Rome de si beau, de si bien entendu ou de si riche.

On avoit apporté de Perse une Pantere d'une merveilleuse vitesse, qui se tenoit sur la crouppe d'un cheval, derriere un Cavalier qui l'avoit instruite à chasser & à se lancer à propos sur le gibbier, qu'elle apportoit à son maître. On voyoit aussi parmi ces presens si rares, un Elephant couvert d'un tapis broché d'or, sur lequel il y avoit une Tour. Cet Elephant faisoit à propos la geneflexion devant la personne la plus respectable d'une assemblée, instruit à ce manege par un Indien qui le conduisoit, il dansoit au son d'une flutte & remuoit son vaste corps en cadence, après avoir rempli sa trompe d'un sceau d'eau, il la répandoit comme une pluye sur l'assemblée, il y avoit encore parmi ces presens un Rhinocerot, animal que l'on n'avoit point vû en Italie depuis

plusieurs siecles; cet animal est feroce & cruel naturellement, ennemi de l'Elephant. Ces bêtes Etrangeres rappelloient le souvenir de la magnificence des anciens Romains; par malheur le vaisseau qui les portoit, battu d'une furieuse tempête fit naufrage dans la mer de Genes, après avoir essuyé tant de tempêtes depuis les païs les plus reculez de l'Orient. Le Rhinocerot embarassé dans ses chaînes ne pût nager, ni être retiré du milieu des vagues, par l'adresse des Matelots qui mirent tout en usage pour le sauver.

Tristan d'Acunha chef de cette celebre Ambassade, homme très-versé dans la connoissance & le commerce du nouveau monde, arriva à Rome au commencement du mois de Mars en l'année 1513; cet Ambassadeur dans la harangue qu'il fit devant le Pape & le College des Cardinaux, dit entr'autres choses, qu'il étoit necessaire de reparer par une bonne paix, les pertes & les malheurs que la Republique Chrétienne avoit soufferts pendant une guerre si longue & si funeste. Les Princes Chrétiens pour consommer ce grand ouvrage, devoient renoncer à leurs dissentions & à leurs inimitiez particulieres & réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun de

la Religion Chrétienne, lequel se prévaut & triomphe de nos dissentions, pour s'enrichir chaque jour à nos dépens de nos dépoüilles & des conquêtes qu'il fait sur les terres des Chrétiens, il est à propos que l'assemblée des Prelats continuë jusqu'à ce qu'ils ayent pris des resolutions & des mesures justes sur cette grande affaire. Le Roy mon maître est dans la disposition d'employer tous ses soins & toutes ses forces pour la cause commune & pour la gloire du nom Chrétien & de répandre même jusqu'à la derniere goute de son sang; ce n'est point par une vaine ostentation que je vous donne cette assurance de sa part, ce sont ses veritables sentimens que je vous expose; soit qu'il faille combattre en Affrique de proche en proche, soit qu'il faille penetrer jusqu'aux Indes & à l'extrêmité du monde. Il vous offre tres-Saint Pere les prémices des conquêtes qu'il à faites avec tant de gloire & de succez, dans des contrées separées de nôtre continent par tant de mers; ces presens rares par leur nouveauté, sont encore plus estimables par la pieté du Prince, que par la richesse & le prix de la matiere, il est bien persuadé que ces vastes Regions qui renferment des peuples inombrables, seront bien-tôt assu-

jetties au Saint Siege, & que ces nations barbares seront une portion considerable & tres-précieuse de la Republique Chrétienne. Comme les forces du Roy de Portugal ne sont pas assez grandes pour faire la guerre en Affrique, afin de se mieux disposer à cette grande entreprise; il supplie d'abord tres-humblement Vôtre Sainteté d'accorder à la nation une indulgence pleniere & un Jubilé avec une partie des décimes & des revenus Ecclesiastiques pour contribuer aux frais de cette pieuse guerre; car peut-on faire un meilleur usage des biens que les Fideles ont legué à l'Eglise? Nous sommes persuadez que vôtre Sainteté ne refusera pas au Roy de Portugal dans cette conjoncture ce que les Papes vos Predecesseurs ont accordé à d'autres Princes dans tous les tems.

Cette harangue de l'Ambassadeur de Portugal fut écoutée du Pape avec beaucoup d'attention & toutes les marques d'une sincere bienveillance. Il répondit en peu de mots, qu'il avoit pour le Roy son maître une parfaite estime & que ses presens lui étoient tres-agréables, qu'il n'épargneroit rien de son côté pour seconder ses bonnes intentions, & qu'il lui donneroit tous les secours qui pourroient dépendre de lui. On dressa incontinent

une Bulle de la Croisade pour la guerre d'Affrique, avec la permission de lever les décimes Ecclesiastiques dans tout le Royaume de Portugal, dont la troisiéme partie s'employoit ordinairement à la reparation des Eglises.

Abus & mauvais usage que les Collecteurs font des decim.s

On trouva par tout de grandes oppositions à la levée de ces décimes, les Ministres & les Collecteurs sous pretexte de Religion en faisoient un mauvais usage pour pallier leur faineantise & pour satisfaire leur Gourmandise ou leur avarice, ils employoient mille artifices & mille fraudes pour les extorquer & les employer à leurs usages particuliers. Le Clergé jugea plus à propos de racheter ces décimes pour la somme de cent cinquante mille écus d'or : de sorte que cette collecte cessa au bout de trois ans, pour éviter tous les inconveniens & tous les abus qui s'y glissoient, par la méchanceté des Collecteurs. Le peuple trouvoit fort mauvais & murmuroit de ce qu'on employoit à d'autres usages les legs & les fondations des Fideles, destinées uniquement à l'entretien des personnes Ecclesiastiques & à la réparation des Eglises. On voyoit avec douleur ces legs pieux dissipez pour entretenir le faste & la mollesse des courtisans. C'est ainsi que les choses saintement instituées dégenerent avec le tems,

& se corrompent par le mauvais usage que l'on en fait.

On voyoit un exemple recent de ce desordre dans le Royaume de Castille qui rendoit les Portugais plus attentifs & plus reservez ; depuis que les Roys s'étoient emparé de l'administration des biens de l'Eglise, ils en étoient devenu plus pauvres. Dans les commencemens ils se contentoient d'un modique revenu ; mais depuis que le Royaume des Maures eut été détruit & renversé ; depuis que la Monarchie eut été considerablement augmentée par la jonction des Provinces que les Maures possedoient auparavant. Les Roys d'Espagne depuis ces nouvelles acquisitions, accabloient tous les jours leurs peuples par des impôts excessifs qui les reduisoient à de grandes extrêmitez : en telle sorte qu'à peine pouvoient ils trouver de quoi subsister. Outre ces impositions exhorbitantes qui consumoient la substance du peuple, on prenoit encore les biens d'Eglise, les legs ordonnez par les Testamens des particuliers, qui avoient choisi l'Eglise & Jesus-Christ pour leurs heritiers, que l'on frustroit de ces legs pieux par un abus profane & une usurpation criante.

Les Courtisans & les Ministres du Prince, soit par flaterie, soit qu'ils le crus-

Flatterie des Courtisans pour la levée des biens Ecclesiastiques.

sent de la sorte, lui disoient qu'il pouvoit disposer des biens de l'Eglise pour de bonnes œuvres & par de bons motifs : qu'il étoit le maître des revenus Ecclesiastiques comme des impôts que ses sujets étoient obligez de lui payer pour les necessitez de l'Etat, ils ajoutoient pour confirmer leur opinion que c'étoit une chose certaine qu'au tems de Saint Ambroise les champs qui appartenoient à l'Eglise payoient des Tributs & des impôts aux Empereurs. Les Ecclesiastiques ne doivent donc pas se plaindre si on les oblige à donner une partie de leurs revenus pour les besoins pressans de la Republique, pourveu qu'on ne les surcharge pas & que l'on n'exige point d'eux des contributions au-delà de leur pouvoir : mais ce qui est essentiel en cette affaire ; c'est que les Princes ne doivent point taxer de leur autorité privée, ni exiger ces contributions sur les biens de l'Eglise ; il faut qu'ils ne le fassent que de son consentement & de son aveu, en suivant les loix de la justice & de l'équité ; car c'est d'elle seulement qu'ils peuvent obtenir le droit legitime de lever ces contributions, par la permission du Pontife Romain, appuyée du consentement des Evêques & des Ecclesiastiques du Royaume ; car leur condition ne doit pas être pire que celle des Seculiers, dont on

demande le consentement dans les Etats Generaux quand le Prince veut faire des taxes extraordinaires & qu'il a besoin d'exiger de ses sujets de nouvelles contributions pour les besoins de la Republique. Telle fut la fin & le succez de l'Ambassade de Portugal à Rome; auprès du Pape & des Cardinaux.

On vit arriver en même-tems à Lisbonne, de la part du Prête Jean, Empereur d'Ethiopie, un Ambassadeur originaire d'Armenie, Moine de profession, & nommé Mathieu. Ce Prince Ethiopien nommé David, frappé de la grande reputation du Roy de Portugal, dont les voyageurs & les Marchands qui avoient negocié dans le Levant, lui racontoient chaque jour des choses si merveilleuses & dont les sujets avoient fait tant de conquêtes dans les Indes eut envie d'établir entre Emmanüel & lui un traité de commerce & de societé qui rëüniroit les deux nations pour leur utilité reciproque.

Le Roy d'Ethiopie. envoye un Ambassadeur en Europe au Roy de Portugal.

Albuquerque reçut tres-favorablement l'Ambassadeur Armenien, qui lui donna des Lettres pour passer en Portugal à la premiere occasion qui se presenteroit & par les premiers Vaisseaux qui feroient le voyage d'Europe. Les Matelots qui

le regardoient comme un fourbe & un imposteur, le maltraiterent pendant tout le voyage, sur les plaintes qu'il fit de leurs mauvais traitemens, étant arrivé à Lisbonne, on les mit tous en prison : au moins les plus coupables ; mais l'Ambassadeur plein de charité interceda pour eux : afin qu'on ne les punit pas plus severement.

Ayant obtenu audience du Roy, il presenta deux Lettres à ce Prince, l'une écrite en langage & d'un caractere Ethiopien & Persan qui contenoient les mêmes choses. Il presenta en même-tems au Roy une grande croix d'or, dans laquelle on avoit enchassé un morceau assez considerable de la vraye croix, dont le Roy d'Ethiopie faisoit present à Emmanüel. Cette Ambassade fut très-agréable aux Portugais, dans l'Esperance qu'elle favoriseroit leur commerce par toutes les Indes. Après que des Interprêtes habiles eurent exposé le contenu des Lettres de l'Ambassadeur, on lui fit de grandes caresses & de grands honneurs dans toute la Cour, & il fut regalé splendidement par les Courtisans & par le Prince. On témoigna beaucoup de plaisir à l'entendre parler du Rit & des Ceremonies de la Religion Ethiopienne, mais fort differentes de celles que l'on observe en Eu-

rope : de sorte qu'ils n'ont retenu proprement que le nom de Chrétiens.

Ils observent comme les Juifs la circoncision le huitiéme jour après la naissance de l'enfant, soit mâle, soit femelle en quoi ils sont differens des Juifs. Le 40 jour ils baptisent l'enfant, les femmes se purifient selon le Rit des Juifs, ils s'abstiennent de manger de toutes les viandes que la Loy de Moyse à declaré impures ; ils continuent le jeune jusqu'au coucher du Soleil. Le peuple communie sous les deux especes, aussi-bien que les Prêtres qui se marient comme les Seculiers. Les Moines gardent le célibat, & les Evêques qui sont tous choisis dans les Monasteres, après qu'ils se sont rendu recommandables par une vie exemplaire & leur pieté ; ils croyent que les pechez sont remis par la confession, ils invoquent les Saints & leur rendent un culte Religieux. On remarque dans leurs mœurs & leurs coutumes quelques bonnes pratiques : mais il y en a aussi beaucoup de superstitieuses & de ridicules,



CHAPITRE IX.

Suitte des affaires de l'Europe. La mort de Louis XII Roy de France. Le Roy d'Arragon declare le Royaume de Navarre Tributaire de Castille.

LE Pape étoit déja en possession de Rhegio. L'Empereur lui fit encore present de Modene, qui n'en est pas fort éloignée : mais ce n'étoit proprement qu'un gage des quarante mille écus d'or que le Pape lui avoit prêtez. Ce Pontife vouloit donner ces deux villes avec Parme & Plaisance à Julien de Medicis son frere, aussi-bien que la ville de Ferrare. Peu de tems après il le maria avec Philiberte, sœur du Duc de Savoye, Princesse très-aimable & très-accomplie & donna de son fonds, cent mille écus d'or, pour la dot & les meubles de la jeune Princesse.

Le mariage d'Angleterre fut fatal à Louis XII, car ce Prince mourut peu de tems après ; son âge étoit peu proportion-

né à celui de la jeune Princesse qu'il avoit épousée; ses amours nouvelles acheverent d'user sa santé & ses forces qui étoient déja fort affoiblies. C'est ce qui arrive presque toûjours aux vieillards, qui se hazardent à épouser de jeunes femmes, les joyes & les réjouissances de la Cour furent bientôt changées en tristesse & en deüil. Louis XII mourut au commencement de l'année 1515. On rendit de grands honneurs à sa memoire; son corps fut mis dans un tombeau de marbre blanc d'une structure toute singuliere.

François de Valois Duc d'Angoulême monta sur le Trône de France.

Après la mort de Louis XII. François de Valois Duc d'Angoulême monta sur le Trône de France; c'étoit un jeune Prince d'un esprit ardent & doüé de rares qualitez de corps & d'esprit, dont la nature l'avoit enrichi. On crut dès le commencement de son Regne qu'il ne se donneroit point de repos jusqu'à ce qu'il eut repris le Milanez & le Royaume de Navarre, comme il l'avoit promis aux Princes que l'on en avoit dépoüillez; cependant ses premiers soins étoient du côté de l'Italie. La paix ayant été depuis peu faite avec l'Angleterre; il étoit en repos de ce côté-là; afin de se mettre bien avec Charles d'Autriche, il fit des démarches pour le marier avec la Princesse Renée, ce mariage paroissoit très-favorable de part & d'autre

& nullement à dédaigner. Le Comte de Nassau & Michel de Croüi premiers Gentils-hommes de la Chambre de Charles d'Autriche, vinrent à Paris pour stipuler les conditions de ce mariage sur la fin du mois de Mars en l'année 1515. On devoit donner en dot à la Princesse six cent mille écus d'or; savoir deux cent mille presentement: la ville de Bourges devoit être donnée en ôtage, pour les autres quatre cent mille. Le Prince Charles venoit d'être émancipé du consentement de l'Empereur & de la Princesse Marguerite sa tante Gouvernante des Pays-Bas.

Toutes ces conventions ayant été reglés de la sorte; il ne manquoit plus que de faire la paix avec le Roy Ferdinand; ce Prince étoit trop habile & trop prudent pour pouvoir être surpris & pour donner dans quelque piege. Le Seigneur de Lautrec Gouverneur d'Aquitaine fit des avances afin de l'engager à conclure une Tréve pour trois années. Ferdinand fin & rusé qui penetroit dans les secrets sentimens du Roy de France, ne voulut point consentir à la Tréve qu'on lui proposoit, à moins que de comprendre l'Italie dans le même Traité: ainsi la ruse fut détruite par la ruse; il proposa en même tems de faire une ligue generale contre le Turc, par laquelle tous les

Princes Alliez s'obligeroient reciproquement de se secourir les uns les autres, contre la Puissance exhorbitante des Otthomans. La vûë de Ferdinand étoit encore de rompre par ce Traité toutes les mesures du Roy de France & tous les projets sur l'Italie. Le Pape de son côté envoya un Ambassadeur à la Cour de Vienne pour faire entrer l'Empereur dans cette grande ligue.

On avoit stipulé dans les conditions préliminaires du Traité, que l'Empereur garderoit Veronne, Vicence, le Frioul & Trevise, que l'on cederoit au Duc de Milan, la Bresse, Bergame & Creme & qu'en échange de ces trois villes, le Pape donneroit à son frere Julien de Medicis, Parme & Plaisance. Ferdinand craignant être à la veille d'une guerre, ses Finances fort épuisées; resolut pour amasser de l'argent & se méttre en état de lever de nouvelles Troupes, de convoquer les Etats de Castille à Burgos & ceux d'Aragon à Calatayud, ville tres-celebre. Il envoya la Reyne son Epouse en Arragon pour y Presider en sa place & quand ces Etats seroient finis, d'aller à Lerida pour tenir ceux de Catalogne, & enfin à Valence pour ceux de ce Royaume. Toutes ces choses étant reglées de la sorte, le Roy se rendit en toute diligence à Burgos pour

Le Roy d'Espagne se rend à Burgos pour amasser de l'argent.

y amasser de l'argent, dont il avoit un extrême besoin pour se mettre en état de soutenir la guerre qu'il apprehendoit, n'esperant pas de tirer de son Royaume d'Arragon, toutes les sommes qui lui étoient necessaires pour les nouvelles levées de Soldats qu'il projettoit de faire, & pour mettre des garnisons dans toutes les places qui pouvoient être attaquées. On lui accorda d'un consentement unanime dans les Etats de Burgos, quatre cent mille écus d'or. Cette somme étoit fort onereuse aux peuples du Royaume de Castille, dans l'épuisement où ils étoient alors, mais l'adresse & les insinuations de Ferdinand les engagerent enfin d'y consentir.

Pour les consoler en quelque façon de leur argent il fut reglé en ces Etats que le Royaume de Navarre, qui faisoit autrefois partie du Royaume, seroit désormais annexé à la Castille, quoique Ferdinand l'eut conquis depuis peu avec son argent & ses Troupes. Il falloit que le Roy prit encore des mesures pour empêcher que les Navarrois ne se prévalussent des Loix & des coûtumes d'Arragon, pour se mettre en liberté; car la dépendance a été de tout tems tres-odieuse à tous les peuples, qui ont pris de là occasion d'exciter souvent de grandes revol-

tes, pour se mettre en liberté. Ferdinand consideroit encore que le Royaume de Castille avoit fourni de grandes sommes d'argent & un grand nombre de Troupes pour la conquête de la Navarre & que les Castillans étoient bien plus en état que les Arragonois de conserver cette conquête à l'avenir.

Ferdinand ne peut se resoudre à rendre le Royaume de Navarre

Les plus fins qui penetroient dans les intentions secrettes de Ferdinand, s'appercevoient assez qu'il avoit resolu de garder toûjours pour soi la Navarre, que ses démarches exterieures n'étoient que de purs effets de sa politique, & que rien au monde n'étoit capable de le faire changer de sentiment; car ceux qui ont la force en main ne manquent jamais de raisons ou de prétextes pour conserver toûjours ce qu'ils ont acquis par les armes. Il est bien difficile de persuader un vainqueur de renoncer à sa conquête en faveur des maîtres legitimes qu'il a dépoüillez; d'ailleurs Ferdinand avoit quelques raisons qui lui paroissoient vrai-semblables & qui diminuoient au moins ses scrupules. Premierement la Sentence & le decret du Pape avoit mis le Roy de Navarre & le Royaume en interdit, l'abandonnant à celui qui pouvoit s'en saisir le premier. En second lieu le droit de la Reyne Claire, Epouse de Henri premier avoit été transferé aux

Rois de Castille en sa personne par la donation & du consentement de Claire ; car dans la suite il fut en effet Roy de Castille sous le nom de Henri IV. elle fut livrée par son cruel pere qui vouloit s'emparer du Royaume de Navarre, entre les mains de Gaston de Foix pour la faire perir : mais la colere de Dieu se fit sentir visiblement sur les meurtriers de cette innocente Princesse, & l'on remarqua dans la suite que pas un seul de tous ceux qui avoient trempé leurs mains parricides dans son sang ne put échapper à la colere & à la vangeance divine.

Toutes les autres prétensions que Ferdinand pouvoit avoir sur le Royaume de Navarre furent encore fortifiées, par les droits de Germaine de Foix son Epouse heritiere de Gaston de Foix son Frere. Si l'on objecte que le Royaume de Navarre ne pouvoit dépendre de la Castille, sur tous les titres que l'on allegue. puisque la Reyne n'avoit point d'enfans, on peut au moins soupçonner qu'elle a cedé volontairement tous ses droits à Charles d'Autriche qui étoit déja Roy d'Espagne depuis trois ans. Le Seigneur dispose des Empires comme il lui plaît, il protege ceux qu'il veut élever, il rebute ceux qu'il veut humilier & punir ; il fait passer la domination d'une nation à

l'autre, non-seulement pour tirer vangeance des insultes & des outrages : mais aussi pour punir les malversations & les tromperies ; comme on le voit évidemment par plusieurs exemples de la Sainte Ecriture.

On tenoit alors à Calatayud l'assemblée des Etats Generaux d'Arragon, afin d'en tirer l'argent dont on avoit besoin pour payer les Soldats. Les Seigneurs & les simples Gentils-hommes mêmes refuserent de rien contribuer, si l'on n'ôtoit aux peuples la permission & le pouvoir de s'addresser à la Cour dans les contestations qu'ils auroient à démêler ensemble, ils s'obstinerent sur ce point avec tant d'opiniatreté, que l'on fut contraint de prolonger les Etats pendant plusieurs mois. La mauvaise santé du Roy qui s'affoiblissoit visiblement de jour en jour les rendoit plus fiers & plus intraitables.

Les Etats d'Arragon sont assemblez à Calatayud.

Quelques mouvemens que se donna l'Archevêque de Saragoce pour faire condescendre la noblesse & les Seigneurs à la volonté du Roy & les obliger à fournir les sommes qu'il demandoit & dont il avoit besoin pour les necessitez pressantes de l'Etat, ses soins furent assez inutiles, tant ils paroissoient obstinez : de sorte que n'ayant plus d'esperance de réussir par cette voye, on fut contraint de s'adresser

à toutes les villes confiderables du Royaume pour les engager à fournir leur contingent chacune en particulier. Ces contradictions piquerent le Roy jufqu'au vif & augmenterent confiderablement fes indifpofitions : de forte que l'on crut pendant une nuit qu'il étoit prêt à expirer, ce qui caufa de grandes allarmes & de grandes intrigues parmi les Courtifans.

Dans l'état où fe trouvoit alors Ferdinand, il prit la refolution de partir inceffamment de Burgos pour aller en Arragon, fe flattant que fa prefence remettroit tous les Seigneurs en leur devoir, & qu'à l'avenir ils ne lui refuferoient rien de tout ce qu'il leur demandoit. Il donna ordre au Secretaire d'Etat de partir inceffamment pour venir à fa rencontre fur la route, pour lui communiquer des affaires de la derniere importance & pour en déliberer enfemble. Dès le moment que ce Secretaire fut arrivé dans la ville d'Aranda fur le Duero, on le mit aux fers dans l'Hôtellerie même où étoit alors le Roy. Gomez Ferreria Juge criminel de la Cour, le fit conduire lié & garotté dans une citadelle, comme un criminel de leze-Majefté, on fit de grands raifonnemens fur les caufes & les motifs de cette capture, comme il arrive toûjours dans les évenemens extraordinaires, quelques uns foup-

çonnerent le coupable d'avoir revelé à Charles d'Autriche les secrets du cabinet dans des affaires de conséquence qui regardoient le Gouvernement de l'Etat & ses interêts particuliers, d'autres le soupçonnoient d'avoir pris de l'amour pour la Reyne Epouse de Ferdinand & de n'avoir pas assez bien caché sa passion, & même de l'avoir sollicitée à trahir son devoir & la fidelité qu'elle devoit au Roy.

L'opinion la plus vrai-semblable, étoit qu'on le croyoit d'intelligence avec les Seigneurs d'Arragon qui s'opposoient aux volontez du Roy, touchant les subsides que l'on vouloit exiger des sujets du Roy. Ce Prince avoit resolu de le punir pour faire servir d'exemple aux autres & pour les rendre plus souples & plus dociles aux volontez de la Cour. Le Cardinal d'Esp·gne eut ordre de demeurer à Sigovie. Le Roy accompagné de Ferdinand son petit fils se pressa d'aller en diligence à Calatayud; sa peine & ses soins furent inutiles, il ne pût avec toute son éloquence & ses insinuations persuader à la noblesse Aragonoise de lui accorder les sommes d'argent qu'il leur demandoit. On ne fut pas assez touché des chaînes & de la prison du Secretaire d'Etat pour le vouloir délivrer & le sauver à ce prix.

Avant que de rien resoudre ils demanderent qu'on le remit en liberté par préliminaire, cette demande paroissoit injuste & injurieuse à l'autorité Royale.

Cependant la fatigue du voyage & le chagrin augmentoient tous les jours la maladie du Roy, on crut que la cloche d'une ville qui sonna toute seule & sans être mise en branle lorsque le Roy y entra, annonça sa mort prochaine, du moins le peuple en fut persuadé & cette creance étoit fondée sur plusieurs experiences, par lesquelles la mort des Rois ses predecesseurs avoit été souvent annoncée; mais il est assez difficile de fonder un jugement certain sur de pareils évenemens qui dépendent du hazard ou de frivoles circonstances.

Dès le commencement du Printems, le Roy plein de chagrin d'avoir fait inutilement ce grand voyage, irrité du peu de complaisance & de la dureté des Arragonois qui ne voulurent jamais rien lui accorder de tout ce qu'il leur demandoit retourna en Castille. La Reyne son Epouse après la conclusion des Etats de Calatayud se rendit à Lerida: telle étoit la situation des affaires de Castille & d'Arragon, dans le tems que l'Empereur & ses deux freres, Sigismond Roy de Pologne, Ladislas Roy de Hongrie, se rendirent tous en-

ſemble à Vienne en Autriche, vers le milieu du mois de Juillet, en l'année 1515. Les principaux motifs de cette conférence étoient les mariages du jeune Prince Ferdinand & de la Princeſſe Marie ſa ſœur avec la Princeſſe, & Louis qui étoit déja Roy de Boheme, & tous deux Infans de Hongrie. Ce double mariage fut celebré le 22 de Juillet, Fête de la Magdelaine. Le Cardinal de Strigonie Legat du Pape en fit la ceremonie, qui fut celebrée par toutes ſortes de réjoüiſſances, de jeux, de ſpectacles, de tournois & de feſtins. Un nombre infini de Seigneurs & de Princes ſe rendirent à la fête, avec de ſuperbes équipages, en habits de pourpre brochez d'or. Les réjoüiſſances furent continuées pendant pluſieurs jours.

Le Prince Louis & la Princeſſe Anne ſa ſœur avoient ſuivi le Roy leur pere. Marguerite d'Autriche étoit auſſi preſente à la ceremonie, Ferdinand étoit en Eſpagne & fut marié par Procureur. L'Empereur ſon ayeul le repreſenta. Les curieux remarquerent que non-ſeulement Ferdinand & Marie ſa Sœur étoient iſſus de Ferdinand Roy d'Arragon, étant ſes petits fils; mais auſſi Louis & Anne ſes arriere-petits fils, deſcendus d'Eleonore Reyne de Navarre & ſœur de Ferdinand, & par conſequent petits fils de Catherine qui

fut mariée à Gaston, Seigneur de Candalle dont la fille nommée Anne épousa Ladislas Roy de Hongrie, pere & mere des nouveaux mariez Louis & Anne; ainsi Ferdinand n'étoit pas plus illustre par une infinité d'actions heroïques, qu'il fit pendant tout le cours d'un long Regne & qui ont rendu sa memoire immortelle, qu'il le fut par la noblesse de son sang & l'antiquité de sa maison, qui fut alliée dans tous les tems aux plus grands Princes de l'Europe.

Noblesse & antiquité du sang & de la maison du Roy Ferdinand.

On a déja parlé des voyages des Portugais & des grandes conquêtes qu'ils avoient faites dans les Indes Orientales, sous la conduite d'Alfonse Albuquerque, Viceroy en ce nouveau monde, de la part d'Emmanuel Roy de Portugal, qui l'avoit nommé son Lieutenant dans les Indes Orientales. On ne peut refuser à Albuquerque la gloire d'avoir fondé l'Empire des Portugais dans les Indes & d'avoir porté leur nom jusqu'aux extrêmitez du monde. Son grand âge, ses travaux continuels, ses maladies le reduisirent enfin à l'extrêmité; il avoit une infinité de rivaux jaloux de sa gloire & du poste qu'il occupoit, il est impossible de contenter tout le monde, quand on occupe les premieres places & les hautes dignitez. La vertu est toûjours en butte aux traits de l'envie.

Quelques Portugais revenus des Indes Orientales en Portugal, accusoient le Viceroy de plusieurs crimes & tâchoient de noircir sa réputation & sa vertu par des calomnies & des mensonges finement palliez.

Le Duc d'Albuquerque est privé de la Vice-Royauté des Indes.

Son éloignement le mettoit hors d'état de pouvoir se justifier, il ignoroit même qu'on l'accusat, les crimes qu'on lui reprochoit & les noms de ses accusateurs. Sa bonne conscience faisoit sa securité & l'empêchoit même de se tenir sur ses gardes & de prendre des précautions pour faire taire ses calomniateurs. On peut se garantir contre des haînes & des ennemis declarez, mais qu'elles précautions peut-on prendre contre la fraude, les tromperies, la supercherie & contre des gens qui se masquent & qui se déguisent pour dérober leur marche & pour empêcher que l'on ne découvre leur malignité.

Les ennemis d'Albuquerque firent tant par leurs secrettes pratiques qu'ils persuaderent enfin à Emmanuel Roy de Portugal de lui envoyer un successeur pour la Viceroyauté des Indes. On choisit parmi la noblesse Portugaise Loup-Suarez Alvarenga, Seigneur doüé de rares qualitez & qui donnoit de grandes esperances d'une bonne administration dans les Indes.

On le chargea de reconduire en son païs, l'Ambassadeur du Roy des Abyssins, avec Edouard Galvan, pour aller en Ambassade de la part d'Emanuel à la Cour de ce Roy Ethiopien : mais la mort l'empêcha d'aller faire son Ambassade en Ethiopie ; Rodrigue Lima fut nommé en sa place. L'Ambassadeur Ethiopien qui avoit fait le voyage de Portugal mourut aussi-tôt qu'il fut rentré dans le pays des Abyssins, sans avoir le tems d'aller jusqu'à la Cour de l'Empereur. François Alvare Prêtre, qui l'avoit accompagné depuis le Portugal, rendit compte à ce Prince du succez & de toutes les circonstances de l'Ambassade, il lui fit un long détail de la nature du pays, des mœurs & des coutumes de la nation, & de toutes les choses qui pouvoient le plus flatter & contenter la curiosité de ce Prince, il en composa un long commentaire, qu'il fit imprimer dans la langue des Abyssins.

Le nouveau Gouverneur des Indes, à peine employa il par un bonheur tout particulier, cinq mois dans sa navigation depuis Lisbonne jusqu'à Goa, où il arriva heureusement le dernier jour d'Août. En même-tems, c'est à dire, cinq jours après, la Reyne de Portugal mit au monde un fils nommé Edouard ; ce fut un

Prince d'un esprit doux, insinuant, sage & modeste; l'amour de la chasse & de la musique fut toûjours sa passion dominante, il mourut en la fleur de son âge, il eut de son Epouse un fils de même nom que le pere & qui mourut en bas âge, & deux filles; l'ainée nommée marie, Epousa Alexandre Farnese Duc de Parme. Catherine la cadette fut mariée au Duc de Bragance.

Au même tems que Suares arriva dans les Indes à Goa, Albuquerque mourut d'une dissenterie à Ormus, épuisé par ses longs travaux, il s'étoit embarqué pour retourner à Goa dont il faisoit ses délices & qu'il souhaitoit de revoir encore une fois avant que de mourir, il apprit en chemin la nouvelle de l'arrivée de son successeur; cette nouvelle le picqua jusqu'au vif, & le penetra d'une douleur excessive, peu convenable à un homme de son courage & de sa fermeté, il n'eut pas la force de dissimuler son chagrin, ni assez d'Empire sur sa langue, pour retenir ses plaintes & ses reproches; ah! Seigneur, s'écria-t-il, à quels chagrins me vois-je condamné si je ménage le Roy, je me vois opprimé par les calomnies des hommes, si je crains de me disculper & de faire connoître les impostures de mes ennemis, j'offense le Roy

Le Duc d'Albuquerque meurt à Ormus.

& je deviens coupable dans son esprit; infortuné vieillard que je suis, je ne dois plus esperer d'azile qu'aux pieds des Autels & dans la protection de Dieu, il prononça ces paroles d'une voix vehemente, avec un visage enflammé de colere, l'état déplorable où il étoit tira les larmes des yeux de toute l'assemblée; ces plaintes hors de saison, lui étoient entierement inutiles dans la situation de ses affaires, il n'étoit plus en son pouvoir de reprendre & de continuer le Gouvernement des Indes.

Son mal joint à ses chagrins augmentoit de jour en jour & le menaçoit d'une mort prochaine. La calomnie triompha de son courage & de sa force; cependant il se modera un peu; en disant que Dieu connoit & Gouverne le cœur des Rois, & que c'étoit par un effet de la Providence, qu'un nouveau Gouverneur des Indes y fut arrivé avant sa mort; car s'il eut fallu en attendre un de Portugal, depuis qu'il auroit cessé de vivre; à combien de désordres & de malheurs, disoit-il, ce nouvel Etat ne se verroit-il pas exposé? ces reflexions remirent le calme & la tranquillité dans son esprit. On perdoit d'heure en heure l'esperance du rétablissement de sa santé. On envoya en diligence à Goa pour faire venir son Confesseur ordinaire; il se confessa,

reçut le Viatique & l'Extreme-onction la veille de sa mort. C'étoit sans contredit l'un des premiers hommes de toute l'Espagne, par sa valeur, par le bonheur qui accompagnoit ses entreprises, par sa science & sa grande experience en l'art militaire & toutes les qualitez qui font les grands Capitaines; outre ses talens pour la guerre, il avoit toutes les vertus morales qui conviennent à un honnête homme; de la grandeur d'ame, jointe à un grand fonds de douceur & de benignité, de la prudence, avec un amour de la justice & de l'équité! il possedoit toutes ces vertus dans un éminent degré, & l'on auroit eu de la peine à decider dans cet amas de perfections, qu'elle étoit sa vertu favorite.

Son corps étoit infatigable, & supportoit les plus grands travaux, sans que sa santé en fut alterée, son esprit prompt & plein de vives lumieres prenoit toûjours le meilleur parti dans les déliberations, il executoit avec promptitude & facilité, tout ce qu'il avoit resolu, & qu'il croyoit devoir faire. Ses amis le cherissoient, il étoit formidable à ses ennemis, qui n'osoient se hazarder à lui donner le moindre chagrin.

Emmanuel fut heureux & bien inspiré de Dieu dans le choix qu'il fit des deux

Le Roy de Portugal est heureux dans le choix de ses Ministres.

premiers Gouverneurs qu'il envoya aux Indes Orientales, ils ne se cedoient point l'un à l'autre en grandes qualitez, ils avoient également du courage & de la hardiesse, ils formoient les plus nobles projets & les entreprises les plus difficiles & les executoient avec un bonheur égal; mais ils differerent de sentimens & de conduite sur la maniere dont ils devoient servir le Roy & travailler à la gloire de la Religion & de l'Etat.

Almeida premier Gouverneur des Indes Orientales, pour épargner la dépense ne vouloit pas de grandes Flottes, ni des armées nombreuses, se flattant de faire des Conquêtes & de les conserver avec peu de monde, pour ne pas trop dégarnir le Portugal des Soldats necessaire à la garde des frontieres, il prétendoit qu'il suffisoit aux Portugais d'être les maîtres des Côtes pour faire tout ce qu'ils voudroient. Albuquerque au contraire souhaitoit d'avoir en differens endroits de nombreuses Colonies qui seroient comme autant de Seminaires de Soldats, pour faire des recruës dans le besoin: il vouloit aussi que l'on établit differens magazins remplis de munitions & de bois propres à la construction des vaisseaux; sans ce secours, disoit-il, on ne peut être long-tems les maîtres de la

mer ni des Cotes, ni faire librement le commerce, lorſque les Flottes ennemies vous tiennent en reſpect & vous empêchent d'aller en ſeureté où vous voulez.

Albuquerque étoit d'avis que l'on conſtruiſit ſur les Cotes, d'eſpace en eſpace des magazins pour la commodité des marchands où ils pourroient décharger les marchandiſes qu'ils apportoient de l'Europe & en trouver d'autres pour les échanger. Le tems fit aſſez connoître que ſon avis étoit le meilleur, il ne fut jamais marié; cependant il eut d'une concubine un fils qu'il recommanda en mourant au Roy de Portugal dans une lettre qu'il lui écrivit en ces termes: « prêt à rendre les « derniers ſoupirs, & me voyant à l'arti- « cle de la mort, je recommande tres- « humblement à Vôtre Majeſté mon fils « unique, je la prie de lui accorder ſa « protection en faveur de mes ſervices, « que l'on connoît aſſez ſans qu'il ſoit ne- « ceſſaire que j'en parle. « On lui fit des funerailles auſſi magnifiques & auſſi ſuperbes que l'on auroit pû faire au Roy même, ſon corps fut enterré à Goa dans l'Egliſe de Sainte Marie, qu'il avoit fait bâtir lui-même à ſes dépens. Tous les ordres de l'Etat prirent le deuil; tous les peuples répandoient des larmes comme ſi chacun eut perdu ſon propre pere; en

Dernieres paroles du Duc d'Albuquerque.

effet on le regardoit comme le plus ferme appui & le protecteur de la nation dans les Indes comme l'honneur & la gloire des Portugais ; enfin on croyoit tout perdre, en perdant un si sage Gouverneur. On peut croire avec raison que Dieu la recompensé dans le Ciel, de ses vertus & des importans services qu'il a rendu à sa patrie & à la Religion, en facilitant la publication de l'Evangile, dans ces vastes Regions de l'Orient, ses actions heroïques malgré l'envie lui ont acquis une gloire & une reputation immortelle & solide que le tems ne pourra jamais effacer.

Le Roy de Portugal témoigne de la reconnoissance pour les services du duc d'Albuquerque.

Quand le Roy de Portugal eut appris la mort de ce grand homme, il en témoigna publiquement une douleur tres-vive & tres-sincere, il ordonna qu'on lui amenat son fils, auquel il fit de grandes caresses, lui promettant qu'il auroit soin de sa fortune & de son établissement, il changea le nom de Blaise qu'on lui avoit donné au Baptême en celui d'Alfonse, pour mieux conserver la memoire de son pere, qui portoit le même nom, il lui assigna de grandes terres, des revenus & des pensions, pour vivre avec honneur en Portugal, il Epousa une femme d'un grand merite, avec laquelle il vêcut jusqu'à l'extrême vieillesse, il fit rebâtir à ses frais l'Eglise de Sainte Marie de Goa, où

le corps de son pere étoit inhumé, il y fit construire un Temple d'une structure magnifique.

Selon les idées d'Albuquerque, le Roy de Portugal entreprit de bâtir une citadelle en Affrique à l'embouchure de la riviere de Mamora, il fit équiper une Flotte de deux cent Vaisseaux grands & petits avec huit mille hommes de débarquement qui partirent de Lisbonne au commencement du mois d'Avril, sous la conduite d'Antoine Norogna, ils aborderent en Affrique le 20 du même mois, cette entreprise n'eut pas le succez que l'on esperoit, au contraire, elle fut tres-malheureuse, dès qu'on eut jetté les premiers fondemens de la Forteresse, une multitude inombrable de Maures, accoururent de toutes parts en armes, ils renverserent & détruisirent tous les ouvrages commençez, ils s'emparerent des canons & de toute l'artillerie, la moitié de l'armée perit dans le combat; toute la Flotte fut obligée de lever l'ancre & de retourner en Portugal avec honte après avoir souffert un grand dommage.

CHAPITRE X.

François I. passe en Italie & va camper à Marignan, il est reçu dans la ville de Milan & se prepare à la guerre. Mort de Ferdinand Roy d'Arragon.

APrès la mort du Roy Louis XII, François presomptif heritier de la Couronne, monta sur le Trône sans aucune opposition, il trouva le Royaume en bon état à la mort du Roy son beau-pere; de bonnes Troupes, quantité de Capitaines & d'Officiers d'experience formez dans les precedentes guerres. Ses premiers soins dès qu'il se vit en possession de la Couronne, furent de mettre sur pied une nombreuse armée, qu'il voulut conduire lui-même dans le Milanez, pour se mettre en possession de ce qui lui appartenoit de ce côté-là. Maximilien Duc de Milan ne manquoit pas de protecteurs; plusieurs Princes étoient entré dans ses interêts & favorisoient son parti, pour s'opposer aux vastes prétensions du Roy de France, jeu-

ne Prince ardent & ambicieux, desireux de la belle gloire, & qui vouloit signaler les commencemens de son Regne par quelque entreprise d'éclat. Quinze mille Suisses accoururent à la défense de Maximilien pour proteger jusqu'au bout un Prince qu'ils avoient élevé & soutenu jusqu'alors,

Ils ne réüssirent pas au commencement de cette guerre, ces premiers mauvais succez furent des signes & des pronostics des malheurs qui leur arriverent dans la suite. Prosper Colonne à la tête d'un grand corps de Cavalerie, se posta dans des deffilez & des lieux incommodes pour disputer le passage aux François qui le previnrent : les Soldats de la Palice le surprirent lorsqu'il soupoit à Ville-Franche & le firent prisonnier. Alors le Roy de France à la tête de son armée se jetta brusquement dans l'Insubrie & alla camper auprès de Milan, se persuadant que quand cette ville seroit prise tout le reste suivroit le sort de la Capitale. Cardonne & les Espagnols campoient dans le voisinage. Les Troupes du Pape étoient à Plaisance sous la conduite de Laurent de Medicis, fils de celui qui eut le malheur de se noyer dans la riviere de Garighlian à son embouchure.

Le Duc de Milan se flattoit avec quel-

que vrai-semblance, que s'il pouvoit joindre ces deux armées aux Suisses, il remporteroit la victoire sur les François qui commençoient déja à se faire craindre par leurs premiers succez. La ville d'Alexandrie embrassa volontairement le parti du Roy. Pierre Navarre surprit par adresse, la ville de Novarre & sa Forteresse, dont il se rendit le maitre; car ce General Espagnol, indigné de l'indifference & de la lenteur que l'on faisoit paroître pour le rachetter, se jetta par une espece de desespoir dans les interêts du Roy de France, qui lui donna de son épargne vingt mille écus d'or pour payer sa rançon. Les personnes que le Roy Ferdinand lui envoya pour le ramener à son devoir & le faire rentrer dans le service d'Espagne, ni purent réüssir: on s'y prit trop tard, l'esprit de Navarre étoit trop aigri & trop ulceré, & pour montrer plus évidemment qu'il étoit irreconciliable, il se démit volontairement de la Comté d'Olivito, que Ferdinand lui avoit donnée dans le Royaume de Naples, & il en renvoya les provisions. Les plus grands hommes s'oublient souvent & se précipitent dans les derniers malheurs, par dépit, par desespoir & par un desir de vangeance.

Cardonne avoit de la défiance des Suis-

ses

ſes gens d'un eſprit feroce & intraitable, variable & changeant, il craignoit qu'ils n'euſſent quelque ſecret panchant pour le parti du Roy de France, il ne ſe fioit gueres davantage aux Troupes Papales qui ſe ſeroient jetté volontairement dans le parti du Roy de France pour conſerver Plaiſance & Parme dont les Suiſſes avoient grande envie de s'emparer. Cardonne dans cette inquietude donna ordre à Marc-Antoine Colonne de veiller à la conſervation de Veronne & de Breſſe, tandis qu'il paſſeroit le Pô avec toute l'armée ſur un pont de bateaux pour aller camper dans la plaine de Plaiſance, aux environs de Trebie. Les deſſeins & la lenteur de Cardonne déplurent aux Suiſſes, dans l'apprehenſion des diſgraces & des malheurs qui leur arriverent bien-tôt.

Inquietude de Cardonne General de l'armée d'Eſpagne.

Mais qui peut ſe précautionner contre les ordres de la Providence ? Les malheurs qui arriverent dans la ſuite ne pouvoient être imputez ni à la valeur des François, ni à la lâcheté des Soldats Eſpagnols, mais aux artifices & aux ſupercheries des chefs, & des Officiers Generaux ; quoique l'on eut perdu toute eſperance de joindre l'armée de Cardonne ; cependant les Suiſſes ſortirent en bon Ordre de Milan avec quelques

Troupes Italiennes ; dans la resolution d'attaquer & de combattre l'armée Françoise. Par un courage veritable, & reglé par la prudence. Le Duc de Milan n'avoit plus assez d'autorité pour se faire obéïr : quoiqu'il fut la cause de la guerre il n'étoit plus respecté comme le General, écouté comme le chef, chargé de la conduite & du commandement. Une fureur militaire regnoit dans son camp où tout se faisoit au hazard & par caprice, sans écouter les regles de la prudence & du bon sens. L'armée Françoise étoit campée à Marignan & à Saint Donat. Liviano General des Venitiens pressoit sa marche pour la venir joindre, avec 2500 hommes de Cavalerie & 9000 Fantassins.

La nouvelle de cette marche fut cause que les Suisses se hâterent de combattre avant la jonction des deux armées, n'esperant pas de vaincre ni de resister quand elles seroient jointes. Après avoir disposé leurs Troupes en bataille, ils sortirent avec fierté hors des portes de la ville ; leur contenance assurée & l'audace de l'entreprise les rendoit formidables, quoiqu'ils n'eussent point de chef pour les mener au combat, ils s'exhortoient les uns les autres à bien faire & à mourir plûtôt sur le champ de bataille, que de reculer d'un pas.

Les Suisses attaquent l'armée Françoise avec un courage étonnant.

Les François les voyant en marche se disposerent à les bien recevoir. Charles de Bourbon conduisoit l'avant-garde, la Palice l'arriere-garde. Le Roy étoit au centre ; l'artillerie nombreuse bien disposée & bien servie fit d'abord un étrange fracas avec un grand carnage des Suisses. Les jeunes gens de ce corps s'étant attroupez, transportez de rage & de fureur, sans considerer le peril où il s'exposoient attaquerent le retranchement & le magazin des munitions ; après avoir passé un fossé profond malgré toute la resistance des François ils se rendirent les maîtres d'une partie de leurs canons. Le carnage fut horrible de part & d'autre, la victoire demeura long-tems incertaine entre les deux partis, la nuit qui survint suspendit & fit cesser le combat, qui dura encore long-tems à la faveur de la Lune & des Etoiles, tant la fureur des combatans & l'envie de vaincre étoit grande. Le succez rendoit les Suisses feroces & les faisoit braver toutes sortes de perils, la presence du Roy animoit & soutenoit les François, par la crainte de perdre leur reputation à sa vûë. Ce combat fut long, douteux, terrible & cruel, par le sang qu'il fit répandre dans les deux armées. Le Roy passa dans l'avant-garde & combatit avec une ardeur & une intrepi-

dité de jeune Prince, qui n'a en vûë que la gloire, il passa toute la nuit sous le harnois, sans se faire désarmer & même sans ôter son casque, sans se reposer, sans fermer l'œil, appuyé sur un affust de canon, sans boire ni manger pendant l'espace de 27 heures ; cette fatigue excessive & outrée marque assez quelle étoit la vigueur de corps & d'esprit de ce jeune Prince.

Dès la pointe du jour, le combat recommença avec la même fureur & la même animosité que la veille. Galeotte General de l'artillerie disposa & fit joüer ses batteries de canon si à propos qu'elles firent un désordre & un ravage horrible dans les bataillons des Suisses. Liviano qui entendit de loin les coups de canon vint à la tête d'une Troupe de Cavalerie & attaqua si brusquement & si à propos les bataillons des Suisses, fatiguez d'un combat de trente heures sans aucun repos, qu'il les rompit & les mit en désordre, ils crurent qu'il étoit suivi de toute l'armée Venitienne, ce faux bruit se répandit incontinent de rang en rang dans tous les bataillons ; de sorte que les Suisses perdant courage & desesperant de pouvoir resister à tant d'ennemis, commencerent à lâcher pied pour se retirer vers Milan, à pas mesurez & en bon or-

Les Suisses sont vaincus & mis en déroute aprés un combat de 30 heures.

dre, ſans rompre leurs rangs en aucune maniere.

Cette memorable bataille ſe donna le 4 des Ides de Septembre & continua le lendemain. Après la victoire tout ſuivit la fortune du vainqueur & plia ſous ſa puiſſance. Le peuple de Milan ſans ſe faire prier, ouvrit les portes au Roy; & le reçut dans la ville. Le Duc ſe retira dans la Citadelle avec ſes meilleures Troupes, qui s'y défendirent pendant 30 jours avec beaucoup de valeur; mais enfin les canons ayant fait breche, & les mines que Navarre fit jouer avec beaucoup d'adreſſe & de bonheur, ayant renverſé une bonne partie de la muraille. Le Duc de Milan fut obligé de demander à capituler. Le Roy le fit conduire en France, & lui aſſigna une penſion annuelle, il acheva triſtement le reſte de ſes jours en exil, dans un païs fort éloigné de ſa patrie. Le bonheur & les joyes du monde ſont fauſſes & de peu de durée. Ce malheureux Prince ne faiſoit que commencer à goûter le plaiſir de ſon rétabliſſement; lorſqu'il ſe vit tout à coup précipité dans un abîme de chagrins & de malheurs, il ne fut jamais tranquile dans tous les tems de ſa vie, depuis qu'il ſe vit Souverain, il fut toûjours dépendant du caprice & de la volonté de tous ceux

dont il attendoit quelques secours & qui ne lui laissoient qu'une vaine ombre d'autorité, l'esclavage, la misere, les pleurs, à peine avoit-il encore la permission de se plaindre librement de ses infortunes.

Depuis que le Duc de Milan eut été conduit en France, toutes les Forteresses de son Etat se soumirent sur le camp au Roy, sans aucune effusion de sang & sans se défendre. Cardonne au premier bruit de cette victoire ramena promptement son armée à Naples, où plusieurs vouloient prendre les armes & se soulever, par un desir de choses nouvelles; mais la crainte d'un plus grand mal les retenoit encore & les empêchoit d'éclater.

Le Pape dans cette conjoncture, & cette révolution subite, crut qu'il falloit par prudence s'accommoder au tems, il eut une conférence à Bologne avec le vainqueur, lequel obtint sans peine tout ce qu'il voulut exiger du Pontife? Comment reffuser quelque chose à un jeune Prince, fier de sa victoire, qui a les armes & la force à la main, & qui voit tout plier devant lui; mais le Roy par reconnoissance accorda au Pape une chose que les Romains avoient fort à cœur; sçavoir la suppression de la pragmatique Sanction, dont les Ecclesiastiques de

France parurent tres-affligez, & il fut necessaire d'employer toute l'autorité Royale pour les y faire consentir. On se plaignit, on murmura de tous côtez; mais les plaintes & les murmures ne servirent de rien, & ne firent nulle impression sur l'esprit du Prince; c'est à quoi se terminent d'ordinaire les mécontentemens du peuple; quand il n'a point de chef pour le soutenir.

Inquietudes du Roy Ferdinand sur la conduite de Gonzalve

De son côté le Roy Ferdinand n'étoit pas sans de grandes inquietudes. Le bruit s'étoit répandu par tout que Gonzalve se disposoit à sortir du Royaume pour passer en Flandres sans sa permission, il avoit fait de grands amas pour ce voyage; afin qu'il ne fut pas retardé faute d'argent, & qu'il ne fut pas incommodé par la disette pendant son absence. Ferdinand sur ce préjugé & sur le bruit public, fit défendre à Gonzalve de s'absenter, ni de sortir du Royaume sans sa permission, & donna en même-tems des ordres secrets pour l'arrêter prisonnier, s'il se mettoit en état de désobéïr. La Providence de Dieu empêcha une affaire d'un aussi grand éclat; car dans le même tems Gonzalve se vit attaqué d'une fiévre quarte à Loxa, où il faisoit son séjour. Plusieurs crurent que sa maladie étoit feinte & supposée. Ferdinand habile & défiant

ne se laissa point endormir ni tromper par les apparences, il ne relâcha rien de la vigilance & des soins qu'il apportoit pour le faire observer de peur qu'il ne lui échappat.

Le tems ne faisoit qu'augmenter & achever d'aigrir la colere & l'indignation du Roy d'Angleterre contre son beaupere. Ferdinand eut peur que cette disposition de ce Prince peu favorable à son égard, n'eut de mauvaises suites & ne favorisa les projets & le parti de ses ennemis, il resolut pour l'appaiser de lui envoyer une solemnelle Ambassade avec des presens magnifiques, de riches étoffes, des diamans, des perles, des vases précieux, des lingots d'or & d'argent, un grand nombre de beaux chevaux d'Espagne, avec des housses relevées en broderie d'or. Le Commandeur Louis Gilbert fut choisi pour porter ces beaux presens au Roy d'Angleterre en qualité d'Ambassadeur. Il arriva en ce Royaume Lorsque la Reyne fille de Ferdinand étoit sur le point d'accoucher, tout le peuple étoit en joye dans l'attente de cet heureux accouchement. Thomas Volsey favori du Roy fut honoré en même-tems de la pourpre & du chapeau de Cardinal. Ce Prelat pour honorer sa nouvelle dignité, fit

Volsey favori du Roy d'Angleterre est fait Cardinal.

des Fêtes, des jeux & des Festins dans toute l'Angleterre. Ce favori d'une naissance obscure, étoit monté aux premiers honneurs du Royaume par son manege & ses intrigues, & se voyoit alors élevé à la charge de premier Ministre, disposant absolument de l'esprit du Roy & de toutes les affaires de l'Etat; mais il semble que la fortune l'éleva si haut pour le précipiter avec plus d'éclat. Cet homme ambicieux n'avoit pour tout merite que la faveur du Prince, ses fourberies, sa malignité, son mauvais naturel lui tenoient lieu de vertus; son orgueil & son ambition le fit enfin perir lui-même, après avoir causé le malheur de toute la nation, par cette revolution étonnante & subite qui arriva sur le fait de la Religion Romaine, que les Anglois abandonnerent.

Ce Cardinal, & l'Ambassadeur de Ferdinand après plusieurs conferences qu'ils eurent ensemble, conclurent enfin un traité de paix entre les Roys d'Angleterre & d'Arragon.

Louis de Requesens Ammiral d'une Escadre de dix Galeres, fit une descente dans l'Isle de Corfou, nommée vulgairement Pantalarée appartenante aux Venitiens, il y fit rencontre de 13 Galeres de Pirates, chargées des dépoüilles de

la Sicile, de riches marchandises & de toutes sortes de provisions, il les attaqua & les enleva. En même-tems Omich fameux corsaire Turc, surnommé Barberousse, assiegea Bugie avec sa Flotte. Un nombre prodigieux de Maures y accoururent par terre, pour favoriser son entreprise & hâter le Siege. Raymond Carrocio Gouverneur de la place se voyoit déja reduit aux dernieres extrêmitez faute de vivres & de munitions après s'être défendu avec beaucoup de valeur. Le Viceroy des Isles Baléares vint tout à propos au secours des Assiegez, qui se soutenoient & qui souffroient depuis plusieurs mois. La faim alloit les obliger de capituler & de se rendre : lorsque le Viceroy leur envoya heureusement un vaisseau chargé de vivres & de munitions de guerre ; ce secours fit perdre à Barberousse l'esperance d'emporter la place, il leva le Siege & se retira sur la fin de l'année.

La santé du Roy Ferdinand s'altere de jour en jour.

Il y avoit déja long-tems que la santé du Roy Ferdinand le Catholique s'affoiblissoit visiblement de jour en jour. Les remedes qu'on lui donnoit ne faisoient plus leur effet ordinaire & devenoient entierement inutiles par l'épuisement de son corps usé par l'âge & les fatigues continuelles de sa vie. L'art des Medecins

étoit à bout & ils commençoient à perdre toute esperance. La santé de Gonzalve étoit à peu près dans le même état que celle du Roy & l'on voyoit toutes les apparences que ces deux grands hommes qui s'étoient rendu en même-tems si celebres; cesseroient aussi de vivre en même tems. Gonzalve se voyant pressé par la force & la violence de son mal, prit la resolution de se faire transporter à Grenade sur les épaules de plusieurs Portefaix, pour essayer si le changement d'air pourroit donner quelque soulagement à son mal; mais tous ces soins & toutes ces précautions furent entierement inutiles; le mal fut plus fort que les remedes. Ce grand Capitaine mourut le deuxiéme jour de Decembre en l'année 1515, ce fut sans doute un homme incomparable par la grandeur de son courage, il effaça tous les Guerriers de son tems par ce long cours de glorieuses victoires qu'il remporta en tant d'endroits avec un bonheur qui secondoit son habileté & sa grande experience en l'art militaire. L'Espagne depuis plusieurs siecles n'avoit point produit de Heros aussi accompli, quoique ce Royaume soit assez fertile en hommes extraordinaires.

Sur la fin de sa vie, il se vit agité par de grandes traverses; mais quelques per-

Grand courage de Gonzalve dans l'adversité.

sécutions qu'on lui fit il ne lui échappa jamais aucune parole indigne de son caractere & de sa vertu, ou par laquelle on put entamer sa reputation. Lorsque la fortune le favorisoit & qu'il se voyoit dans la prosperité, il pensoit souvent aux revers qui pouvoient lui arriver; au contraire dans les accidens fâcheux, il esperoit pour se consoler, quelque retour de bonne fortune. La jalousie des Courtisans fut cause que le Roy n'eut pas toute la reconnoissance qu'il lui devoit pour ses importans services: mais leurs murmures ni leurs médisances ne purent jamais faire aucun tort à la netteté de sa vertu, ni diminuer sa reputation dans l'esprit des personnes équitables; au contraire elle en devint plus éclatante. Les mauvaises intentions de ses ennemis l'obligerent à se tenir plus sur ses gardes, pour ne faire aucune faute dont ils auroient pû se saisir & l'accuser avec quelque justice. Une vie trop longue a souvent exposé de grands hommes aux revers de la fortune; dégoutez d'un repos ennuyeux, après avoir été toûjours dans le mouvement & dans l'action, ils obscurcissent par de fausses démarches toute la gloire qu'ils ont acquise: tant il est difficile pendant le cours d'une longue navigation, de ne pas donner contre

quelque écueil & de ne faire jamais naufrage. La mort qui mit fin à la vie de ce Heros, ne fit qu'augmenter sa gloire & sa réputation. La memoire de ses belles actions & de ses victoires devint plus vive & plus brillante, par l'envie & les médisances des personnes jalouses de sa gloire : cette haute reputation qu'il s'est acquise durera autant que le monde.

Après la mort de Gonzalve, Elvire sa fille aînée herita de tous ses biens. La charge de Connétable du Royaume de Naples fut donnée à Fabrice Colonne, de la liberalité du Roy, pour lui & ses successeurs; mais ce n'est qu'un vain tître auquel il n'y a nul revenu attaché. Le Roy Ferdinand ayant resolu d'aller à Seville pour y passer l'hyver, à cause que l'air y est plus doux & plus temperé, passa par la ville de Plaisance, qu'il trouva sur sa route; quoiqu'il fut fort incommodé, les Habitans lui firent une entrée & une reception magnifique, avec des jeux, des spectacles & toutes sortes de réjoüissances, pendant le séjour qu'il fit en cette ville. De là il passa vers les Asturies, où il s'occupoit à la chasse du Heron qui lui faisoit beaucoup de plaisir & suspendoit pour quelques momens ses douleurs & ses ennuis.

L'Amiral, le Duc d'Albe & l'Evêque

de Burgos étoient du voyage, avec trois Conseillers d'Etat. En ce tems-là un Seigneur Flamand, Doyen de Louvain precepteur de Charles d'Autriche, vint de sa part trouver le Roy d'Arragon son grand pere, en qualité d'Ambassadeur, il obtint pour son maître une pension de cinquante mille écus d'or par chaque année! le jeune Prince par reconnoissance accorda au Roy Ferdinand pour toute sa vie, l'administration des affaires du Royaume de Castille: mais dans l'état où il étoit; sa santé paroissant entierement desesperée, le present n'étoit pas fort considerable & selon toutes les apparences, ne devoit pas être de longue durée..

Charles d'Autriche envoye un Ambassadeur au Roy Ferdinand son grand pere.

L'agitation du voyage alteroit chaque jour de plus en plus la santé du Roy. Le Doyen de Louvain connoissant le peril dont ce Prince étoit menacé se rendit auprès de sa personne. La presence de cet étranger l'importunoit, voulant être libre sur le point de faire son Testament: de sorte qu'il lui ordonna d'aller auprès de l'Infant Ferdinand attendre jusqu'à ce qu'il lui mandat de venir. Il se confessa au pere Thomas Matienso Dominicain. La Reyne qui étoit encore à Lerida, ayant appris le danger qui menaçoit le Roy son Epoux, pleine d'inquietude &

de soins, partit en toute diligence pour voir le Roy & lui parler avant qu'il fit son Testament; elle arriva en effet un jour auparavant. Le lendemain un mecredi à une heure après minuit il expira doucement le 21 jour de Janvier, en l'année 1516.

Caractetes & grandes qualitez du Roy Ferdinand.

Ce Prince avoit toûjours été pendant toute sa vie grand amateur de la justice, doüé d'une prudence rare, d'une singuliere grandeur de courage, il surpassa par son merite personnel & ses vertus tous les Rois d'Espagne ses predecesseurs. Comme il n'y a point d'homme si parfait, qui n'ait aussi ses imperfections; ce Prince par la foiblesse naturelle attachée à l'humanité, eut aussi des défauts mêlez parmi ses vertus, & que l'envie & la malignité des hommes grossissoit, pour diminuer sa reputation; car les plus grands hommes ne peuvent échapper aux médisances des personnes mal-intentionnées, qui se dédommagent comme elles peuvent, en disant du mal de ceux qui sont au-dessus d'eux & qui éblouissent leurs yeux jaloux par l'éclat de leur haute fortune. Les plus severes critiques ne peuvent nier que ce Prince n'ait été tres-modeste, au milieu même des grandeurs du monde, qu'il n'ait eu un grand zele pour la Religion & pour la perfec-

tion des beaux arts, il étoit doux, équitable & bien-faiſant; c'étoit le modele d'un Roy Catholique & pieux. Toute l'Eſpagne joüit de la paix pendant ſon Regne, ſans que les Roys ſes voiſins ayent oſé attaquer ni entamer ce geand Royaume.

Se ſouvenant qu'il n'étoit qu'un homme & ſujet à la mort comme le dernier de ſes ſujets, il fit trois Teſtamens pendant le cours de ſa vie. Le premier à Burgos trois ans avant ſa mort, le deuxiéme dans la ville d'Aranda, & enfin le troiſiéme ſe voyant prêt de mourir. Dans les trois Teſtamens, il nomma toûjours pour ſon heritiere la Reyne Jeanne ſa fille, & Charles d'Autriche ſon fils, adminiſtrateur du Royaume; parce que cette Princeſſe n'avoit pas l'uſage libre de ſa raiſon. Le premier Teſtament déſignoit Ferdinand adminiſtrateur du Royaume pendant l'abſence de Charles ſon frere, dans les deux derniers Teſtamens, ſans rien changer aux autres articles, ce Prince nomma l'Archevêque de Sarragoce adminiſtrateur du Royaume d'Arragon, & le Cardinal d'Eſpagne adminiſtrateur du Royaume de Caſtille; cette diſpoſition fut obſervée. Le Doyen de Caſtille ayant produit les Lettres & les Ordres de Charles d'Autriche, fut nommé Col-

legüe du Cardinal pour la Regie des affaires de Castille ; quoique ce jeune Prince fut encore alors dans les Pays-Bas.

Dans le même Testament, le Royaume de Naples fut assigné pour le partage de l'Infant Ferdinand, avec les villes de Crotonne, Tarente, Galipoli & plusieurs autres; sans parler de cinquante mille écus d'or, à prendre sur les impôts de ce Royaume pour une pension annuelle; jusqu'à tems que Charles d'Autriche son frere lui assignat un autre apanage; quoique le Duc de Calabre fut tombé dans des fautes considerables ; cependant le Roy Ferdinand fit un article exprès pour ordonner de lui rendre sa liberté ; recommandant au Prince Charles d'Autriche de lui assigner quelque Principauté, & des pensions suffisantes pour le faire vivre à l'aise & avec honneur, selon sa qualité de Prince. Cependant cet article du Testament ne fut executé qu'en l'année 1533. On trouva dans la suite mille pretextes pour en éluder, ou en retarder l'execution. Les malheureux ont toûjours tort, quand ils n'ont pas la force en main pour se faire rendre justice.

Ferdinand ne fit nulle mention dans son Testament, de l'affaire du Secre-

Les circonstances de la mort & du Testament de Ferdinand.

taire d'Etat, lequel avoit été arrêté prisonnier ; soit que ce Prince eut oublié son crime ou qu'il voulut laisser aux autres le soin de le punir. Depuis que le Cardinal d'Espagne fut à la tête des affaires, & le Regent du Royaume, il l'envoya chargé de fers, en Flandres à Charles d'Autriche. On lui donna des Commissaires lesquels après avoir examiné meurement les faits dont on l'accusoit & les dépositions des témoins contre lui, le declarerent innocent par un jugement authentique.

On nomma pour les executeurs du Testament la Reyne, Epouse de Ferdinand, le Prince Charles d'Autriche heritier presomptif de la Couronne d'Espagne, l'Archevêque de Sarragoce, la Duchesse de Cardonne, Dame d'un rare merite, le Duc d'Albe, le Viceroy de Naples & le Confesseur du Roy, avec Michel son Secretaire lequel avoit écrit le Testament que ce Prince lui avoit dicté de vive voix.

Son corps fut porté à Grenade & mis dans la Chapelle Royale avec celui de la Reyne Isabelle son Epouse qui étoit demeurée jusqu'alors dans le Château d'Alhambra : de ce grand nombre de Courtisans qui furent les témoins de la mort du Prince, il n'y eut que Fernand

d'Arragon Bernard Marquis de Diania & quelques domestiques du Prince qui se mirent en peine d'assister à ses funerailles : tous les Courtisans s'éclipserent sans se soucier du mort, comme c'est l'ordinaire des personnes interressées qui ne font la Cour aux Princes, que pour avoir part à leurs faveurs, & qui les abandonnent quand ils ne sont plus en état de leur faire du bien. Tous les peuples prirent le deüil, pleurerent sa mort & firent des prieres & des vœux pour son repos. La pompe la plus celebre se fit à Cordoüe toute la noblesse y assista en habit de deüil. Tous les habitans de la ville, les hommes, les femmes, les enfans, les Prêtres en habits de ceremonie allerent au-devant du convoi, les images, & les statuës des Saints furent aussi portées dans cette Ceremonie lugubre. Quand le corps fut prêt d'entrer dans la ville de Grenade tout le Clergé, le Senat, le corps de la noblesse lui alla au devant. Les plus apparens & les plus distinguez par leur noblesse voulurent avoir l'honneur de porter le cercueil. L'enterrement se fit avec un grand appareil ; comme il convenoit en rendant les derniers devoirs à un aussi grand Prince qui a fait tant d'honneur à l'Espagne, dont il a étendu les limites par ses conquêtes, qui ont acquis de

Ferdinand ajoûte plusieurs Etats à la Monarchie d'Espagne.

nouveaux Royaumes à cette fameuse Monarchie.

CHAPITRE XI.

Le Roy Ferdinand avant que de mourir, nomme le Cardinal Ximenez Archevêque de Tolede, Regent des Royaumes de Castille & d'Arragon.

LE Roy Ferdinand étant au lit de la mort eut assez de peine à se déterminer sur le choix d'un Regent pour lui confier l'administration du Royaume d'Arragon & de Castille pendant la minorité de Charles d'Autriche son petit fils qui étoit alors dans les Païs-Bas : mais enfin Zapara, Carvaïal & Vargas, tous trois les plus habiles & les plus accreditez du Conseil du Roy, dissiperent ses doutes & le determinerent en faveur du Cardinal Ximenez Archevêque de Tolede, Ferdinand connoissoit assez sa probité, sa fermeté, son integrité, sa prudence & les autres grands talens qu'il avoit pour bien Gouverner son Etat, il le choisit donc pour ce grand emploi, & en fit un article exprès de son Testament.

Toute l'Espagne à la reserve de quelques Courtisans interessez ou factieux applaudit au choix du Prince & se promit un heureux Gouvernement sous la Regence de ce grand homme. La severité inflexible du Cardinal l'avoit fait balancer d'abord sur ce choix ; il craignoit que les Castillans qui sont naturellement assez fiers ne se rebutassent d'un Gouvernement rigide & absolu ; mais ne trouvant personne dans toute l'Espagne qui put lui être comparé pour un tel emploi, il ne pût se défendre de le choisir & l'on vit assez par la suite, qu'il ne s'étoit pas trompé dans un choix aussi important.

Situation des affaires d'Espagne à la mort du Roy Ferdinand

A la mort du Roy Ferdinand, l'Espagne ne se trouvoit pas dans une situation fort tranquile, son Successeur étoit absent & fort éloigné ; le jeune Ferdinand son frere cadet, avoit un grand nombre de Partisans dans le Royaume. Les grands portoient envie à Ximenez & regardoient avec des yeux jaloux la Regence qui lui avoit été confiée. Le Doyen de Louvain qui étoit alors en Espagne, de la part de l'Archiduc dont il avoit été precepteur, s'opposoit de toute sa force à la Regence de Ximenez & faisoit des cabales pour la lui ôter. Ces contre-tems & ces oppositions sembloient mena-

cer l'Espagne d'une prompte & soudaine revolution.

Un homme moins prudent, moins sage, moins ferme & moins resolu que Ximenez auroit d'abord perdu courage & succombé sous le poids des difficultez dont il se voyoit environé; mais il dissipa bien-tôt par son savoir faire & sa grande habileté tous les obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Tout prit une nouvelle face à son avenement à la Regence, il supprima un grand nombre de pensions qui étoient fort à charge à l'Etat, dont il aquitta les dettes. Le Domaine aliené ou possedé par des usurpations injustes fut réuni à la Couronne de Castille dont il avoit été démembré mal-à-propos. Les Grands devenus plus dociles & plus soumis se tenoient dans le devoir & obéïssoient aux Ordres de la Cour. Le Regent soutenoit en tout l'autorité Royale avec autant de hauteur & de dignité que s'il fut né sur le Trône; quoiqu'il fut d'une naissance assez mediocre.

Le Cardinal Ximenez est choisi pour Gouverner les Etats de l'Archiduc.

Ximenez n'avoit garde de soupçonner que le Roy Ferdinand dût le choisir pour lui confier la Regence des Etats de l'Archiduc pendant son absence, il parut en effet surpris à l'arrivée du Courier qui lui en apporta la premiere nouvelle, il

ſe rendit inceſſamment à Guadalouppe, où le Conſeil d'Etat s'étoit raſſemblé; quoique le jeune Ferdinand inſpiré par ceux qui étoient chargez de ſa conduite & de ſon éducation lui eut addreſſé une lettre avec ordre de ſe rendre inceſſamment auprès de ſa perſonne.

Cette lettre fit reſoudre Ximenez de s'approcher de l'Infant & de ne le perdre point de vûë pour empêcher les perſonnes mal-intentionnées de ſe prévaloir de ſa grande jeuneſſe pour exciter des troubles. Sur ce principe, il mit autour de ce jeune Prince tant d'eſpions qu'il ne pouvoit faire aucun pas, ni rien entreprendre dont il ne fut averti à point nommé, & pour plus grande ſureté il le fit venir auprès de lui, ſous pretexte de vouloir lui-même prendre le ſoin de ſon éducation. Tant de précautions deſeſperoient les Officiers du jeune Prince qui ne pouvoient rien entreprendre, ni ſe mêler de rien.

Lorſque le Cardinal appuyé du Teſtament de Ferdinand, voulut ſe mettre en poſſeſſion de la Regence, le Doyen de Louvain Miniſtre de l'Archiduc s'y oppoſa formellement, & dit que la Regence devoit lui appartenir en l'abſence & au nom de ſon maître, qui lui avoit donné des proviſions en bonne forme. Ce

Doyen ajoûtoit que Charles d'Autriche étant heritier du Royaume de Castille; il étoit le seul qui eut droit de commettre un Regent pour le Gouverner en son absence, jusqu'à ce qu'il fut en disposition de venir lui-même prendre possession de ses Etats & de les gouverner comme il le jugeroit à propos.

Le Doyen homme doux & paisible n'étoit gueres en état de resister à un Cardinal du caractere, de la resolution & de la fermeté de Ximenez, il aprehendoit qu'on ne le rendit responsable des mauvaises suites que pourroit avoir son opposition, s'il s'obstinoit à la soutenir, il eut peur que des personnes mal-intentionnées, ne se prévalussent de la division qu'elle mettroit infailliblement dans le Conseil; cependant pour ne pas trahir les interêts de son maître, il proposa de remettre cette affaire à la decision & au bon plaisir de l'Archiduc, & qu'en l'attendant Ximenez & lui Doyen auroient en commun l'administration des affaires de Castille, qu'ils signeroient toutes les expeditions, & qu'ils agiroient de concert en toutes choses.

On croyoit d'abord que le Cardinal Ximenez refuseroit ce parti, & qu'il ne voudroit pas se contenter d'une autorité partagée, il l'accepta cependant contre l'opinion

l'opinion de tout le monde, bien persuadé qu'un simple Prêtre & un étranger ne pouvoit balançer la grande autorité qu'il avoit dans le Royaume de Castille & d'Archevêque de Tolede. Il transfera d'abord à Madrid le Conseil d'Etat qui se tenoit à Guadaluppe auparavant. Il étoit Seigneurs Spirituel de Madrid en qualité de Primat & d'Archevêque de Tolede, & il mit pour l'un des principes de sa politique de ne faire jamais sa résidence que dans des lieux où il seroit le maître. Il répandit un grand nombre d'espions intelligens & affidez dans les Provinces, les villes & les bourgs, pour être instruit de tout ce qui pouvoit se tramer contre ses interêts. Il avoit des pensionaires dans les maisons des grands qui examinoient avec un œil curieux les démarches & les actions de leurs maîtres pour en informer le Regent, lequel prenoit ensuite ses précautions & des mesures justes pour prevenir leurs mauvais desseins, & pour en venir surement à bout, il n'oublia rien, ni caresses, ni dépenses pour gagner les bons Officiers d'armée qui s'étoient distinguez par leurs services, il les prevenoit par des pensions & d'autres bien-faits, afin de se les attacher, & qu'ils ne lui manquas-

Sage politique de Ximenez pour découvrir les personnes mal affectionnées au Gouvernement.

sent pas aux occasions qui pouvoient se presenter.

Il ne se contentoit pas d'avoir beaucoup de bons Officiers à sa devotion, il avoit aussi toûjours sur pied un bon nombre de Troupes toutes prêtes à marcher par tout où il seroit necessaire. La Bourgeoisie en Espagne n'avoit pas le droit de porter les armes, ce privilege n'appartenoit qu'à la noblesse. Ximenez forma le dessein de lever de bonnes Troupes, sans qu'il en coutât rien au Roy ni à l'Etat. Pour cela Ximenez permit aux riches Bourgeois de porter les armes & de lever des Troupes. Les Espagnols sont naturellemnnt vains & glorieux. Ces Bourgeois charmez d'aller en quelque façon du pair avec la noblesse, levoient des Troupes à leurs dépens avec un empressement inconcevable; on prit le soin de les discipliner & de leur apprendre tous les exercices militaires : de sorte que ces Troupes Bourgeoises devinrent dans la suitte les meilleures de toute l'Espagne ; cependant cette nouveauté allarma & chagrina les grands qui firent des cabales pour s'y opposer : mais le Cardinal n'étoit pas d'humeur à reculer, quand il avoit formé quelque bon dessein, & qui pouvoit être utile à l'Etat.

Peu de tems aprés que le Cardinal eut

commencé les fonctions de la Regence, il reçût de Bruxelles des Lettres Patentes de la part de Charles d'Autriche qui le confirmoit dans son Ministere & l'exercice de son emploi. Alors il commença d'agir avec plus de resolution & de fermeté que jamais & à menacer ceux qui refusoient de se soumettre à ses ordres. Les grands & la noblesse furent contraints de se soumettre à son autorité.

La Regence est confirmée par des lettres Patentes de Charles d'Autriche

Pedro Portocarero surnommé le sourd frere du Duc d'Escalona, & tres-accredité par les grandes richesses qu'il possedoit dans la vieille Castille, demanda au Pape l'investiture des trois grandes maîtrises qui avoient été réunies à la Couronne, & il l'obtint de Leon X; quoique son predecesseur eut accordé ces trois grandes maîtrises à l'Archiduc. Cette affaire fut conduite avec tant de mystere & de secret que l'Archiduc même n'eut aucune nouvelle des provisions accordées à Portocarero. Ferdinand même tout habile qu'il étoit, & assez instruit par ses espions de ce qui se passoit à la Cour de Rome, avoit absolument ignoré cette intrigue; puisqu'il avoit d'abord formé le projet de donner ces trois grandes maîtrises à son petit fils l'Infant Ferdinand.

l'Interregne qui survint après la mort

du Roy Ferdinand parut un tems favorable à Portocarero, pour se mettre en possession & pour faire valoir les provisions qui lui avoient été accordées par le Pape, & pour y réüssir, il convoqua le Chapître General de l'Ordre. Tous les Chevaliers de Saint Jacques favorisoient les desseins de Portocarero, pour détacher de la Couronne la grande maîtrise; car après cela chacun d'eux pouvoit esperer d'y parvenir à son tour. Ils se rendirent de tous côtez au Chapitre avec beaucoup d'empressement, par l'interêt que chacun y prenoit en particulier.

Ximenez s'oppose à une assemblée de la noblesse & des grands de Castille.

C'étoit un coup d'Etat pour le Regent d'empêcher & de rompre cette assemblée; quoique cette entreprise dût choquer tous les grands & toute la noblesse du Royaume de Castille; cependant il fit paroître en cette conjoncture autant de hauteur & de fermeté que s'il eut été le Souverain; il envoya sur le champ au chapître assemblé, des ordres tres-positifs de se separer incessamment, sans avoir aucun égard aux provisions accordées par le Pape.

Cet ordre fut comme un coup de foudre qui étonna toute l'assemblée, Ximenez qui pensoit à tout ce qui pouvoit arriver, envoya des Troupes; de sorte

que les Chevaliers se virent obligez de se separer sans rien faire & sans avoir reconnu Portocarero pour leur grand maître, ce coup d'éclat chagrina tous les Grands qui commencerent dés lors à se déclarer contre le Regent, & à traverser tous ses desseins, ils écrivirent contre lui de concert à l'Archiduc, des lettres toutes remplies de reproches & de plaintes; mais le grand service qu'il venoit de rendre à l'Archiduc dans l'affaire de Portocarero, fit qu'on laissa faire le Regent comme il le jugeroit à propos; quoique cependant on eut fort souhaité qu'il eut traité la noblesse & les grands d'Espagne avec un peu plus de ménagement, & moins de hauteur; mais on ne voulut point en cette occasion diminuer l'autorité du Cardinal, dont il faisoit un trop bon usage pour le service de l'Archiduc.

Comme Jeanne de Castille, Reyne d'Espagne & d'Arragon, mere de Charles & surnommée la folle vivoit encore; quoiqu'elle fut entierement hors d'état de faire aucune fonction de la Royauté; cependant son fils n'avoit point encore pris le titre, & la qualité de Roy. Le Conseil des Pays-Bas, & Chiéures Gouverneur du Prince, jugerent à propos sans attendre la mort de la Reyne, qui vivroit peut-être encore long-tems de le recon-

noître en qualité de Souverain. Ce qui favorisoit cette enrreprise, c'étoit que le Pape & l'Empereur lui avoient déja donné ce titre dans les Lettres de condoléance qu'ils lui avoient adressées sur la mort du Roy Ferdinand son ayeul. La plus grande difficulté étoit d'y faire consentir les Etats de Castille & d'Arragon ; car on respectoit toûjours la Reyne toute folle qu'elle étoit, peut-être dans l'esperance que sa folie ne seroit pas incurable.

Charles veut prendre la qualité de Roy du vivant de la Reine sa mere, Ximenez s'y oppose.

Soit que Ximenez crut la prétension de l'Archiduc contraire à la coûtume du Royaume, ou qu'il craignit qu'elle ne diminuat l'autorité de sa Regence, il écrivit à ce Prince des lettres assez fortes pour le détourner de prendre la qualité de Roy, du vivant de la Reyne sa mere. Les Lettres du Regent ne firent nulle impression sur l'esprit du jeune Prince dont l'ambition étoit flattée par le titre de Roy qu'il avoit pris, il écrivit sur cela de sa propre main au Regent pour engager ses sujets à ne lui pas refuser une qualité qui lui avoit déja été accordée par le Pape & l'Empereur.

Il ni avoit plus moyen de reculer ; de sorte que Ximenez voulant faire la chose de bonne grace & donner contentement à l'Archiduc, assembla plusieurs

personnes des plus considerables des trois Etats, auxquels il fit connoître les intentions du jeune Prince, en leur montrant la Lettre qu'il lui avoit écrite à ce sujet pour les y faire plûtôt resoudre, il leur insinua que leur consentement n'étoit pas une formalité si absolument requise en cette affaire, que l'on ne put bien s'en passer. Tous les Prelats de l'assemblée se declarerent d'abord en faveur de l'Archiduc & de ses pretensions. La plûpart des Seigneurs donnerent aussi à entendre qu'ils adheroient au sentiment des Evêques. Mais l'Amirante de Castille & le Duc d'Albe se declarerent contre le sentiment de Carvaïal que l'on étoit sur le point d'approuver tout d'une voix.

Ces Seigneurs disoient qu'après avoir prêté le serment de fidelité à la Reyne Jeanne, mere de l'Archiduc, il ne leur étoit pas libre de le violer, & qu'ils ne pouvoient reconnoître un autre Souverain pendant que cette Princesse vivroit, ils avoüoient cependant de bonne foi que dans l'état où elle étoit elle ne pouvoit Gouverner seule & par elle-même, & que le Prince Charles son fils pouvoit lui être donné pour Adjoint en qualité d'heritier presomptif & legitime de la Couronne sans pourtant lui donner le

titre & la qualité de Roy avant la mort de la Reyne sa mere.

Dans la Lettre que l'Archiduc avoit adressée aux Etats de Castille, ce Prince declaroit qu'il n'avoit nul besoin de leur consentement pour prendre le titre de Roy : sur cela quelques Seigneurs de l'assemblée furent d'avis de lui laisser faire ce qu'il voudroit, sans qu'ils se missent en peine de lui accorder, ou de lui refuser sa demande. Cet avis paroissoit le plus politique & mettoit tout le monde à couvert : en telle sorte que l'Archiduc n'avoit à se plaindre de personne. Ximenez qui voulut opiner le dernier, dit à l'assemblée que l'Archiduc leur Souverain pourroit à la verité se passer de leurs suffrages pour prendre la qualité de Roy, mais puisqu'il le leur demandoit, ils ne pouvoient donc le lui refuser avec honneur.

Charles est proclamé Roy d'Espagne conjointement avec la Reyne sa mere.

Après avoir parlé de la sorte, sans se mettre en peine de recüeillir les voix de l'assemblée, il donna ordre au Corregidor de Madrid, c'est-à-dire au Lieutenant de Police, d'aller publier par toute la ville, & proclamer la Reyne Jeanne & l'Archiduc Charles son fils conjointement Roys de Castille. On donna des ordres pour faire la même proclamation dans toutes les villes du Royaume, après

quoi l'on congedia l'assemblée. Ceux qui n'étoient pas du sentiment de Ximenez n'oserent se declarer pour ne pas s'exposer mal-à-propos au ressentiment du jeune Roy.

L'Archevêque de Sarragoce que Ferdinand avoit établi Regent du Royaume d'Arragon, n'eut pas le même bonheur que Ximenez; car ayant fait assembler les Etats pour faire reconnoître l'Archiduc en qualité de Roy d'Arragon, il n'y pût réüssir. Les Etats le lui refuserent & ne consentirent à le reconnoître en cette qualité qu'après la mort de la Reyne Jeanne sa mere.

Les Etats d'Arragon refusent de de reconnoître Charles d'Autriche en qualité de Roy.

A peine Ximenez fut-il sorti de cette affaire, qu'il s'en vit une autre sur les bras d'une tres-grande consequence. Après la mort du Duc de Medina-Sidonia, Alvare de Guzman voulut se mettre en possession des grands biens qu'il avoit laissez en mourant. Pedro Gyron, fils du Comte d'Uregna s'y opposa & de son autorité privée, alla mettre le Siege devant Sanlucar, ville tres celebre de l'Andalousie & qui appartenoit en propre au Duc de Medina-Sidonia: mais le Roy mettoit une garnison dans le Chateau pour la sureté des Côtes; ce qu'il faisoit dans toutes les places maritimes, sans pourtant préjudicier aux droits des pro-

prietaires & des Seigneurs legitimes de ces places.

Alvare de Guzman se jetta dans la place pour la défendre & donna en mêmetems avis à Ximenez de l'entreprise de Gyron ; il comprit aisément qu'une affaire de cet éclat blessoit son autorité, & qu'il ne devoit rien menager pour reprimer l'audace de Gyron, que les Grands regardoient comme un Emissaire & auquel ils se seroient tous réünis pour ruiner le Cardinal, si Gyron pouvoit réüssir dans son dessein. Le Regent qui vit du premier coup d'œil toutes les suittes de cette affaire, fit marcher en toute diligence un corps de vieilles Troupes, pour faire lever le Siege de Sanlucar sous la conduite de Fonseque, Officier d'une grande experience & d'une rare valeur avec ordre de traiter les ennemis qu'il trouveroit en armes, comme autant de criminels de leze-Majesté, dont le procez étoit déja fait ; de couper la tête aux Gentils-hommes & de faire pendre ceux qui ne l'étoient pas.

Fonseque executa les ordres du Regent avec une merveilleuse promptitude, il se mit à la tête d'un corps de vieilles Troupes, & partit pour l'Andalousie. Il parut à la vûë de Sanlucar au grand étonnement de Gyron, qui n'avoit pas même été in-

formé de sa marche, il n'eut point d'autre parti à prendre que celui de la fuite, & de se tenir caché jusqu'à ce que ses amis eussent menagé son accommodement avec le Cardinal : mais il ne laissa pas de cabaler sourdement, & de mettre un grand nombre de Grands dans ses interêts, pour faire un fort parti contre le Cardinal, il eut même la hardiesse d'aller à Madrid sans l'en faire avertir. Ximenez affecta d'ignorer qu'il fut à Madrid & de ne s'en pas soucier : de sorte que Gyron prit d'autres mesures pour tâcher de mortifier le Cardinal & de l'obliger à éclatter contre lui, pour avoir un pretexte de lui désobéïr publiquement, il s'associa plusieurs Grands Seigneurs mécontens de la Regence. Le Connétable de Castille, Pymentel Duc de Benevent, le Duc d'Albuquerque & de Medina-Celi, tous proches parens de Gyron, entrerent dans sa cabale.

Tous les associez se plaignoient en general de la maniere hautaine & severe avec laquelle Ximenez affectoit de traiter les plus grands Seigneurs de Castille & du dessein caché qu'il avoit de ruiner toute la noblesse & de la reduire au petit pied ; que par conséquent il étoit de leur interêt commun de s'opposer à cette grande autorité qu'il avoit usurpée & de cher-

On se plaint par tout de la maniere hautaine du Cardinal.

cher des moyens efficaces pour la contre-balançer, il prétendoient encore que la Regence appartenoit de droit à la haute noblesse, & que le feu Roy Ferdinand n'avoit pû en disposer à leur préjudice en faveur d'un homme qui n'étoit pas de leur corps, plusieurs disoient au contraire qu'ils ne devoient rien entreprendre contre le Testament du feu Roy, qui leur avoit été communiqué, & approuvé d'un commun consentement de la grande & de la petite noblesse.

Le resultat de cette conference fut de faire une députation au Roy, pour le supplier tres-humblement d'ôter la Regence à Ximenez. On choisit pour cette importante députation Alvare Gomez gendre du Duc de l'Infantade, Seigneur tres-accredité parmi les Castillans; il partit incessamment pour la Cour de Bruxelles, & les Seigneurs liguez se retirerent chacun chez soi en attendant le succez de cette negociation, & pleins d'esperance de voir bien-tôt le Cardinal éloigné du ministere.

Il avoit un trop grand nombre d'Espions dispersez de tous côtez pour qu'il pût ignorer ce qui s'étoit passé dans l'assemblée des Seigneurs liguez, il fut instruit de tout à point nommé, jusqu'aux moindres circonstances des déliberations

& du resultat de l'assemblée ; il prit des mesures justes pour rendre ces complots inutiles, ce qui lui fut d'autant plus aisé que les forces des conjurez n'étoient nullement comparables aux siennes ; Il crut même qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la députation qui avoit été faite contre lui ; en effet, il demanda que la Regence qui lui avoit été donnée par une Lettre particuliere de Charles, fut confirmée par une Lettre Patente, scellée & autorisée du Conseil d'Etat, en ôtant toutes les restrictions & toutes les modifications qui bornoient l'étenduë de son pouvoir : de sorte que son autorité n'eut plus de bornes ; car on lui donna la libre disposition des Charges & des Offices, des Magistratures & des emplois, avec la permission de changer le Conseil d'Etat comme il le jugeroit à propos, pour le service de sa Majesté. Il fondoit ses demandes sur les dispositions des Grands, toûjours prêts à broüiller les affaires, & sur l'éloignement de la Cour, dont on ne pouvoit recevoir de réponses qu'après un fort long-tems : de sorte que l'on ne pouvoit remedier à des évenemens inopinez, il ajoûtoit enfin que dans la disposition où se trouvoient alors les Seigneurs de Castille ; son pouvoir ne devoit point être

limité pour conſerver & maintenir l'autorité Royale.

Il eſt certain que la maniere déſintereſſée, avec laquelle Ximenez ſervoit l'Etat devoit lui attirer une entiere confiance de la part de la Cour, & l'exempter de tout ſoupçon; d'autant plus qu'il n'avoit point d'heritier mâle qu'il pût élever au préjudice des interêts de la Couronne.

Les Seigneurs liguez étoient cependant dans une grande inquietude en attendant le ſuccez de leur députation, ils reçurent enfin des Lettres de Bruxelles qui ne leur donnoient pas de grandes eſperances de pouvoir réüſſir dans le projet d'abattre ou de diminuer l'autorité de Ximenez, ou de le faire dépoſer de la Regence : de ſorte qu'ils jugerent à propos de changer de methode & de ſe rapprocher autant qu'ils pourroient du Cardinal : de ſorte que les plus accreditez dans le parti des ligueurs ; le Duc de l'Infantade, & le Connétable firent des démarches pour ſe rapprocher de lui, quoique Ximenez ne ſe fiat pas entierement à ces demonſtrations exterieures de bienveillance, il ne laiſſa pas d'en profiter, pour ſe donner du repos & pour travailler avec plus de loiſir aux autres affaires importantes de l'Etat.

En ce tems-là les Indiens s'étoient venus plaindre des mauvais traitemens & de la dureté des Espagnols qui les traitoient comme des bêtes de charge dans le nouveau monde, & leur faisoient toutes sortes de vexations. On n'avoit pas eu jusqu'alors de grands égards pour les plaintes de ces malheureux, que les Grands Seigneurs d'Espagne qui avoient des emplois dans les Indes traitoient à peu près comme des bêtes. Leurs plaintes jusqu'alors n'avoient fait nulle impression sur l'esprit & sur le cœur de ceux qui Gouvernoient; mais enfin Diegue Colomb, fils du fameux Christophle Colomb qui avoit découvert les Indes appuya fortement la Requête & les demandes de ces malheureux Indiens qui gemissoient depuis long-tems sous la tyrannie & les vexations de leurs maîtres qui les opprimoient impunément sans que personne se mit en devoir de leur rendre justice & de les soulager dans leurs peines.

Les Indiens viennent se plaindre de la dureté des Espagnols.

Le Regent crut que cette affaire étoit digne de ses soins & de sa charité, & que dans le poste qu'il occupoit Dieu l'avoit choisi pour soulager tant de peuples qui gemissoient sous un dur esclavage, & qui souffroient les mauvais traitemens de leurs maîtres impitoyable, sans

que personne se mit en peine de les délivrer de la tyrannie.

* Ximenez envoye des Commissaires porter ses ordres dans les Indes.

Louis de Figueroa & Alfonse de Saint Jean, deux Religieux celebres de l'Ordre de Saint Jerôme, furent choisis par Ximenez pour aller porter ses ordres dans les Indes, en qualité de Commissaires, pour s'opposer aux insultes & aux vexations des Grands, pour soutenir & consoler tant de pauvres peuples qui gemissoient sous un dur esclavage, & pour y établir une police & des Loix qui pussent les proteger à l'avenir contre la tyrannie & l'injustice. On joignit aux deux Religieux, un Alcaïde & un Coregidor, pour tenir main forte & pour faire executer leurs ordres.

Leur navigation fut heureuse, ils arriverent en peu de tems dans l'Isle de Saint Domingue : mais les Espagnols qui étoient en possession depuis long-tems de maltraiter les Indiens, n'eurent pas de grands égards pour les Commissaires qui furent obligez de se rembarquer & de retourner en Espagne, sans avoir pû executer les ordres du Regent, ni seconder ses intentions. Par malheur pour les Indiens Ximenez mourut avant que les Commissaires fussent de retour en Espagne.

Les desseins que Ximenez avoit formez pour le soulagement des Indiens n'eurent

pas tout le ſuccez qu'il eſperoit ; mais en recompenſe il fut plus heureux, dans une affaire tres-importante, où il eut beſoin de toute ſa prudence & de toute ſon habileté pour s'en tirer avec honneur comme il fit. Jean d'Albret qui avoit été dépoüillé de ſes Etats par Ferdinand, crut que la mort de ce Prince étoit une conjoncture favorable pour remonter ſur le Trône de ſes Ayeuls pendant une Regence tumultueuſe & traverſée par de continuelles cabales.

Ce Prince depuis quelque tems ſollicitoit François I. Roy de France, de lui permettre de lever des Troupes dans ſes Etats ; mais cette permiſſion avoit été differée juſqu'alors ſous divers pretextes. Elle lui fut enfin accordée, & ce Prince leva une armée nombreuſe, ne doutant nullement que ſon entrepriſe ne dût avoir tout le ſuccez dont il ſe flattoit, tant la conjoncture lui paroiſſoit favorable, les Eſpagnols étant pris au dépourvû & ne s'attendant nullement à cette guerre, il n'y eut que Ximenez qui eut quelque ſoupçon que cette levée de Troupes ne fut deſtinée contre l'Eſpagne, pour le recouvrement de la Navarre. Sur ce principe il mit ſur pied en toute diligence une armée peu nombreuſe à la verité ; mais compoſée de vieux Soldats qui avoient

Les François levent des Troupes pour le recouvrement du Royaume de Navarre

servi dans les guerres precedentes. Sa plus grande peine fut de choisir le General auquel il pourroit confier en toute sureté le Commandement de cette armée.

Il savoit par experience que les grands ne lui étoient pas fort attachez & qu'ils regardoient sa Regence avec un œil de jalousie, il se détermina enfin en faveur de Ferdinand de Vilalva, Officier d'une grande reputation & d'une longue experience ; il lui ordonna d'abord d'aller promptement se saisir du passage de Roncevaux, avant que les François pussent s'en rendre les maîtres, que s'ils l'avoient prevenu, il lui ordonna de faire le dégât par tout, de brûler les bourgs, villes & villages, & de désoler toute la campagne, afin que l'armée ennemie ni pût trouver de quoi subsister commodement, & fut contrainte de s'en retourner ; supposé qu'il pût arriver à Roncevaux avant que les François se fussent saisi de ce poste, il lui laissoit la liberté de leur donner bataille, en se prévalant de l'avantage de ces lieux serrez, & des defilez, où leur armée plus nombreuse que la sienne n'auroit pas la commodité ni l'avantage de profiter du nombre de leurs Troupes.

Vilalva prevint les François par sa

diligence, il arriva avant eux à Roncevaux, il eut tout le loisir d'y poster avantageusement sa petite armée, & de la mettre en état de battre les François, s'ils s'obstinoient à vouloir forcer le passage, ils étoient au pied des Pyrennées divisez en trois corps. Peralta Maréchal de Navarre commandoit l'avant-garde. Le Comte de Foix & le Cardinal son frere commandoient le corps de bataille. Le Roy au lieu de se mettre à la tête de son armée pour la commander en personne & l'animer par sa presence, se mit à l'arierregarde; en quoi il fit une faute irreparable & qui fut la principale cause de son malheur.

Les François peu instruits des précautions & des démarches des Espagnols se flattoient de les surprendre au dépourvû & marchoient avec confiance sur ce préjugé, sans ordre & sans discipline: de sorte que leur avant-garde tomba imprudemment dans l'embuscade que Vilalva leur avoit dressée. Dans cette surprise ne sçachant que faire, ni de quel côté se tourner, ils se virent contraints de se rendre tous à discretion. Comme les Espagnols n'étoient pas en assez grand nombre pour garder tous les prisonniers, ils firent main basse sur le corps de bataille. Les debris de ce corps & les fuyards

allerent tomber confusément sur l'arriere-garde qu'ils mirent en desordre : de sorte que le Roy de Navarre outré de dépit & de douleur du mauvais succez de son entreprise, alla se refugier dans sa Principauté de Bearn, où il mourut de desespoir peu de tems après. La Reyne son Epouse ne lui survêcut que de sept mois.

Les François surpris par les Espagnols sont obligez de se rendre à discretion.

Tous les Capitaines, & tous les chefs de cette malheureuse armée furent dispersez dans les prisons de Castille, où ils moururent de misere, sans que personne se mît en peine de payer leur rançon, pour leur procurer la liberté. Après cette victoire, Vilalva eut ordre de la part du Regent de ruïner toutes les Forteresses & d'abattre toutes les murailles des villes du Royaume de Navarre, à la reserve de Pampelune : cet ordre fut executé ponctuellement, & c'est peut-être ce qui a empêché dans la suite que l'on ait pû reprendre la Navarre.

Les grands murmurent contre la rigueur excessive du Cardinal Ximenez.

Cependant cet ordre fit murmurer tous les Grands contre Ximenez, qui se plaignoient de cette maniere barbare de faire la guerre dans un païs usurpé contre le droit & l'équité, ils ajoutoient avec raison que ces ravages & ces incendies ne convenoient nullement au caractere & aux mœurs d'un Prêtre & d'un Archevêque contre des Chrêtiens. On n'avoit pas même épargné les Eglises dont quel-

ques-unes avoient été détruites & pillées dans cette licence de tout faire : ce qui excitoit des plaintes & des murmures contre le Regent, de la part des Ecclesiastiques & des devots.

Ximenez répondoit à tous ces reproches, que la démolition des Places & des Forteresses avoit été d'une necessité indispensable pour épargner la dépense des garnisons, & pour mettre les François hors d'état de se bien établir dans la Navarre, au préjudice des Royaumes de Castille & d'Arragon d'où ils auroient pû inquieter à tous momens les Frontieres, il ajoûtoit que ces démolitions avoient été necessaires pour prevenir les mauvais desseins des Factions de Grammont & de Beaumont, lesquelles avoient favorisé ouvertement la derniere entreprise du feu Roy de Navarre.

Vilalva fut recompensé richement de la victoire complete qu'il venoit de remporter sur les François. Ximenez avoit l'ame grande, il savoit proportionner les recompenses aux services qu'on rendoit à l'Etat : mais Vilalva ne joüit pas longtems des grands bien-faits du Cardinal. Il mourut subitement après un grand repas, que lui donna le Connétable de Navarre dans son Château de Lerins. On soupçonna qu'il avoit été empoison-

né, mais on ne jugea pas à propos d'éclaircir, & d'approfondir ce soupçon, à cause des suites.

Une revolte qui survint alors à Malaga ville située dans le Royaume de Grenade, donna encore de l'inquietude & bien de la peine au Regent; les habitans de cette ville se plaignoient que les Officiers de l'Ammirauté empietoient chaque jour sur leurs privileges. Ximenez offrit sa médiation & d'interposer son autorité pour terminer ce differend à l'amiable, il écrivit en même-tems aux citoyens de Malaga pour leur défendre les voyes de fait; qu'au reste on savoit assez combien il étoit zelé pour le bon droit & l'équité, & pour rendre justice à tout le monde.

Les habitans de Malaga se revoltent contre Ximenez.

Les habitans de Malaga n'eurent pas toute l'attention, ni toute la déference qu'ils devoient avoir pour la Lettre, & les offres du Regent, ses démarches leur devinrent suspectes, d'autant qu'il leur offroit sa médiation qu'ils ne lui avoient point demandée: de sorte que sans s'en rapporter à lui, ils prirent les armes pour se faire justice eux-mêmes, après avoir chassé les Officiers de l'Ammirauté.

Cette rebellion étoit trop ouverte & trop criante pour être dissimulée, ou tolerée par Ximenez, après tous les soins

qu'il s'étoit donné, & toutes les précautions qu'il avoit prises pour la prevenir : de sorte, qu'il crut être obligé d'en faire une punition exemplaire : il donna ordre sur le champ à Don Antoine de la Cueva, de ramasser incessamment quelques Troupes, & de marcher vers Malaga, pour faire rentrer les malins dans leur devoir. La vûë de ces Troupes jetta les rebelles dans la derniere consternation, ils connoissoient assez l'humeur severe du Cardinal, qui ne laissoit gueres les fautes impunies & qui ne pardonnoit pas aisément quand on avoit blessé son autorité.

Dans la situation où les habitans de Malaga se trouvoient alors, ils crurent n'avoir point d'autre parti à prendre que de se soumettre à la volonté du Regent & d'implorer sa clemence. Ils prierent d'abord la Cueva pour l'engager de suspendre toute execution militaire jusqu'à ce qu'il eut reçu de nouveaux ordres de la part de Ximenez : leurs apprehensions redoublerent quand il leur fit entendre d'un ton fier & menaçant qu'il avoit des ordres exprès de l'en punir & de ne les point épargner ; quoique ses instructions secrettes portassent précisement le contraire ; cependant il fit semblant d'être touché de leurs larmes & de leur re-

pentir, promettant d'écrire au Cardinal en leur faveur.

La Reponse du Regent fut que les Malaguins se rendroient à discretion, sans exiger aucune condition que celles qu'il voudroit bien leur accorder par pure bonté; quoique cette reponse fut rude & mortifiante, ils aimerent mieux se soumettre que de courir les risques & les dépenses d'un Siege; ainsi le General se saisit des portes & des pôstes considerables de la ville, où il fit entrer toute son armée, pour achever d'humilier les habitans.

Le Regent punit la revolte des habitans de Malaga.

Mais ce qui les jetta dans la derniere consternation, ce fut la vûë de plusieurs potences que le General fit dresser en differens endroits de la ville, comme s'il eut eu dessein de faire punir les coupables; à ce spectacle tout le peuple fondant en larmes, & jettant les hauts cris se mit à genoux au milieu des ruës. On se saisit en même tems de cinq des plus coupables qui furent pendus sur le champ à la vûë de tout le monde. Après cette execution on accorda de la part de Ximenez une amnistie generale au reste des habitans qui commencerent à revenir de leur frayeur, se croyant quittes à bon marché. L'ordre se rétablit en un moment & la ville commença à joüir de la même tranquilité

tranquillité qu'auparavant. On donnoit mille loüanges avec de grandes acclamations à Ximenez, on ne pouvoit assez se loüer de sa clemence & de sa bonté, se contentant du supplice des plus coupables, qui furent punis en tres-petit nombre.

Les grands succez de Ximenez pendant le cours de sa Regence augmentoient son autorité de plus en plus, & commençoient à la rendre suspecte au Conseil de Flandres: de sorte que Chieures Gouverneur & premier Ministre de Charles, pour prevenir les suites jugea plus à propos d'envoyer Amerstref en Castille pour contre-balançer un peu le trop grand credit de Ximenez. Il étoit originaire d'Hollande, & d'une famille tres-illustre, d'un courage & d'un esprit ferme & resolu & tres-capable de resister au Regent pour peu qu'il eut voulu se prévaloir de son credit & de son autorité, au préjudice des interêts du Souverain. On lui donna pour Ajoint un Seigneur de Flandres nommé Luchem, l'homme des plus accreditez & des plus considerables de la Cour de Bruxelles.

Soit que Ximenez dissimulât ses veritables sentimens, ou qu'il agit avec sincerité, il leur fit à tous deux l'accueil du monde le plus obligeant. Il leur donna

place dans le Conseil comme s'ils eussent été ses Collegues dans la Regence. Mais cependant son autorité n'en étoit ni plus ni moins independante & absoluë, ils avoient tous deux trop de lumieres pour ne pas s'apperçevoir qu'ils n'avoient qu'une ombre d'autorité, & que le grand pouvoir de Ximenez les effaçoit entierement, il s'en plaignirent; mais le Cardinal ne laissa pas de Gouverner toûjours avec le même ascendant, & la même independance, que s'il n'eut point eu de Collegues.

Comme ils avoient tous deux un merite rare & beaucoup de fierté, ils supportoient avec beaucoup d'impatience l'ascendant de Ximenez, & le peu de part qu'il leur laissoit dans l'administration des affaires, ils resolurent de s'en vanger, & furent en effet dans la suite la principale cause de sa disgrace. Le Regent étoit un homme fier, d'un esprit inflexible & intraitable. Les obstacles ne faisoient qu'augmenter son courage & sa roideur, il avoit reduit tous les grands à plier sous son autorité. La Reyne Germaine veuve du feu Roy Ferdinand, traversoit encore de tems en tems sa Regence, & lui causoit quelque inquietude.

Dans le Testament du feu Roy d'Arra-

gon, Epoux de Germaine de Foix, il y avoit un article exprès par lequel ce Prince laissoit à la Reyne sa veuve trente mille ducats de pension viagere, assignée sur les revenus du Royaume de Naples. Ximenez eut peur qu'elle ne formât quelque cabale en ce Royaume éloigné de Castille, en faveur du Prince de Tarente qui avoit été envoyé prisonnier en Espagne, lorsque Gonzalve chassa son pere du Trône. La Reyne le regardoit de bon œil, & le protegeoit secretement : de sorte que Ximenez pour éviter toute surprise jugea plus à propos de payer la pension de la Reyne sur d'autres fonds sans rien diminuer de ce qui lui avoit été assigné sur le Testament du feu Roy son Epoux.

Dépit & chagrin de la Reyne contre Ximenez.

Ce changement & cette nouvelle disposition picqua la Reyne & la chagrina; parce qu'elle comprit que le Regent se défioit d'elle, & de ses secrettes intentions, craignant qu'elle ne pensat à épouser le Prince de Tarente. Elle eut peur aussi qu'on ne voulut l'obliger à demeurer toûjours en Espagne, sans qu'il lui fut permis de se remarier. Elle employa tout son credit & toute son autorité pour empêcher que l'on ne changeat les dispositions du testament : mais enfin elle fut contrainte d'y acquiescer & de se soumettre à la volonté du Regent qui s'étoit de-

claré sur cette affaire avec une fermeté à n'en jamais démordre.

En changeant les dispositions du Testament, Ximenez donna à la Reyne en échange quatre villes dont elle se mit en possession. Le Regent dans la suitte en eut du regret, sa politique en fut allarmée, craignant qu'elle ne les livrat quelque jour aux rebelles pour se vanger de lui, ne voulant pas être la duppe d'une femme, comme il avoit des espions par tout; il la faisoit observer avec beaucoup de soin: de sorte qu'on l'avertit qu'elle avoit des intelligences & des conferences secrettes avec Don Pedro de Guzman Gouverneur de l'Infant & avec l'Evêque Alvare Osorio son precepteur, tous deux peu satisfaits du Regent & disposez à tout entreprendre pour le faire chasser du ministere, & pour appuyer les interêts de leur pupile.

Cette nouvelle découverte chagrina le Regent & le fit resoudre à mettre de bonnes garnisons dans les places qu'il avoit cedées à la Reyne, ce qu'il executa avec beaucoup de promptitude & de secret avant que l'on eut pû prendre des mesures pour l'en empêcher. La vigilance & la précaution du Regent mit la Reyne & ses confidens hors de toute mesure, & hors d'état d'executer ce qu'ils avoient projetté

contre la faveur & l'autorité du Regent, lequel fit de nouveau assurer la Reyne que sa pension de trente mille ducats lui seroit toûjours payée très-regulierement, & que les garnisons introduites dans les places qui lui avoient été cedées n'empêcheroient pas qu'elle n'en fut toûjours la maîtresse absoluë; mais que cette précaution avoit été jugée necessaire pour le repos & le bien de l'Etat, & pour rompre les mauvais desseins des personnes malintentionnées.

Comme la Reyne avoit un grand nombre d'amis & de Partisans, le procedé de Ximenez à son égard le rendit encore plus odieux, & le Gouvernement present plus insupportable. Si cette affaire fit plusieurs mécontens & envenima de plus en plus l'envie contre le Cardinal, un autre évenement qui survint peu de tems après, désarma ses ennemis & les força malgré eux de rendre justice à son merite & à sa bonne conduite.

On a déja dit cy-devant que la Reyne Jeanne mere du Roy étoit enfermée à Tordesillas, où elle menoit une vie déplorable, dépourvûë de sa raison & ne voulant rien faire de tout ce qu'on lui disoit pour la soulager dans sa misere, elle s'obstinoit à ne vouloir jamais sortir de sa prison pour prendre l'air; quoique ce

Etat déplorable de la Reyne Jeanne dans sa folie.

Château fut situé dans le païs le plus doux & le plus agréable du monde, elle ne changeoit jamais ni de linge ni d'habits, vivant comme une malheureuse dans l'ordure & la saleté. Son exercice & son amusement le plus ordinaire étoit de joüer & de se battre avec des chats, qui laissoient souvent sur ses mains & sur son visage de sanglantes marques de ces combats.

La compassion qu'eut Ximenez du triste état où la Reyne étoit reduite, & de la vie malheureuse qu'elle menoit, l'engagea à aller à Tordesillas pour tâcher de procurer quelque soulagement à cette Reyne infortunée qui étoit toûjours chere aux Espagnols, comme la fille de Ferdinand & d'Isabelle. Après avoir examiné avec attention la conduite & le genie de la Reyne, il remarqua que cette Princesse étoit encore sensible à l'ambition qui avoit toûjours été sa passion dominante, tandis qu'elle fut en son bon sens. Le Cardinal se persuada qu'il pourroit obtenir quelque chose de cette Princesse en la flatant par son foible & lui representant que sa maniere de vivre obscure & méprisable ne convenoit nullement à la dignité d'une grande Reyne comme elle. il la fit consentir à quitter sa chambre, pour habiter un appartement superbe &

magnifique; à souffrir les visites de ses sujets qui venoient lui faire la Cour : à sortir pour se promener, & se montrer en public : de sorte qu'elle s'accoutuma peu à peu à vivre d'une maniere moins sauvage & plus humaine. Les Castillans qui aimoient toûjours leur Reyne malgré sa folie sçurent bon gré à Ximenez de l'avoir tirée de l'état malheureux où elle languissoit depuis la mort de Philippe son Pere, ils le comblerent de loüanges & suspendirent pour quelque tems l'envie & la haine, que la severité de son Gouvernement leur inspiroit depuis le commencement de sa Regence. Le Roy même lui écrivit des lettres tres-obligeantes pour le remercier des soins qu'il avoit pris pour donner quelque soulagement à la Reyne sa mere.

Charles se dispose à quitter la Flandre pour aller Regner en Espagne.

Il étoit tems que le Roy se disposat à quitter la Flandre pour aller prendre possesion de son Royaume de Castille, & le Gouverner par lui-même ; mais avant que de se montrer à ses sujets, il eut bien souhaité que Ximenez en finissant sa Regence établit de certains reglemens necessaires mais odieux, & dont le Roy vouloit éviter le blâme pour faire retomber toutes les plaintes & toute la haine sur son Ministre. Le Roy vouloit que l'on retirât des mains des particuliers, tout ce qui

avoit été aliené, ou usurpé de son Domaine que l'on retranchat toutes les pensions obtenuës sans les avoir meritées & sans avoir rendu à l'Etat quelque service considerable. Il étoit encore tres-important de faire rendre compte à tous ceux qui avoient eu le maniement des Finances & qui étoient soupçonnez d'avoir volé le Roy.

Ximenez ne refusoit pas d'executer ce que sa Majesté vouloit exiger de lui, quoique cette affaire fut odieuse, & qu'elle dût l'exposer à l'envie & à la haine publique : mais pour le mieux autoriser dans l'execution de ce projet, il demandoit qu'on lui laissat la libre disposition des emplois, des charges & des Gouvernemens pour en revêtir ceux qu'il en jugeroit les plus dignes & les plus capables de servir le Roy. Le service que l'on demandoit à Ximenez parut si important qu'on lui accorda tout ce qu'il demandoit, pour exempter le Roy de faire lui-même à son arrivée en Espagne ce que l'on exigeoit du Regent.

Toutes les choses ayant été reglées & accordées selon les intentions du Regent, il ne fit plus de mystere touchant la commission qui lui avoit été envoyée de la Cour de Bruxelles, & se mit en devoir de l'executer conformément aux inten-

tions du Roy : de sorte qu'en peu de tems il retira des mains des particuliers tout ce qu'ils avoient usurpé du Domaine Royal, il rachetta tout ce qui avoit été donné à titre onereux. Par ce moyen tout le Domaine du Roy fut en peu de tems rétabli dans son premier état.

Il examina ensuite la nature des pensions, les raisons & les titres sur lesquelles elles avoient été fondées, il les retrancha ou les modifia comme il le jugea à propos ; ce qui excita contre lui les murmures & la médisance. Deux hommes celebres, Pierre Martyr, & Gonzalves d'Oviedo qui avoient comblé Ximenez de loüanges, changerent de style & le déchirerent sans misericorde, pour se vanger du retranchement de leurs pensions.

Application de Ximenez pour punir les malversations des Financiers.

Le plus grand zele du Regent parut contre ceux qui avoient mal versé dans l'administration des Finances, & qui les avoient usurpées à leur profit. Ils furent tous condamnez à de grosses sommes qui rentrerent dans le Tresor Royal. Quelques-uns des plus coupables furent condamnez à la mort, & tous leurs biens confisquez au profit du Roy. Ces confiscations mirent le Regent en état de fournir à toutes les dépenses extraordinaires de la Couronne, sans être obligé de faire

de nouvelles impositions ; il acquitta les dettes immenses que Ferdinand & Isabelle avoient contractées pendant la guerre des maures, degagea le Domaine, équippa des flottes pour la sureté des Cotes, contre les insultes des Corsaires & mit le Roy en état de faire les grandes choses qu'il executa dans la suite pendant tout le cours de son Regne.

Le Regent étant le maître absolu des Finances, avoit une belle occasion de se dédommager des grandes avances qu'il avoit faites pour l'Etat ; mais il prefera toûjours l'honneur à l'interêt & se contentoit de la gloire qui lui revenoit d'avoir bien servi son maître, il est aisé de comprendre que les changemens, les retranchemens, & cette reformation generale des Finances & des pensions attirerent à Ximenez un tres-grand nombre d'envieux, & d'ennemis : mais enfin il sçut les ramener & les faire rentrer dans leur devoir, en leur faisant des graces auxquelles ils ne s'attendoient nullement.

La politique du feu Roy Ferdinand avoit été de ne donner le Gouvernement des places qu'à des gens de robe, ou à des hommes nouveaux, ou d'une naissance obscure. Ximenez changea cette politique & cette methode, & ne les confia

qu'à de grands Seigneurs ou à des gens qui s'étoient ſignalé dans le metier de la guerre, par leurs ſervices ; quoique juſqu'alors ſa maxime la plus ordinaire eut été d'affoiblir les Grands, & de les mettre hors d'état de rien entreprendre contre le ſervice du Roy. Comme il s'étoit fait beaucoup d'ennemis pendant ſa Regence par pluſieurs innovations au déſavantage des particuliers, il avoit des gens affidez & d'un grand credit pour s'oppoſer aux cabales de ceux qui crioient contre ſon miniſtere.

Après toutes ces reformations il en fit encore une autre tres-utile à l'Etat : mais qui redoubla contre lui, les clameurs d'une infinité de mécontens, il entreprit de dépoſer de leurs charges tous les Magiſtrats qui n'avoient pas la capacité requiſe, ni tous les talens neceſſaires pour s'acquitter dignement de leurs fonctions, ou qui avoient commis quelques malverſations dans l'exercice de leurs emplois.

Ximenez connut bien-tôt par ſa propre experience qu'il lui avoit été fort avantageux de mettre dans les charges & les Gouvernemens des perſonnes diſtinguées par leur grande naiſſance, & tres-accreditées dans la Caſtille. En ce tems-là le frere de Barberouſſe, celebre Corſaire

s'empara d'Alger, d'où il ravageoit impunément toutes les Cotes d'Eſpagne. Le Regent fit incontinent mettre en mer une bonne Flotte, pour attaquer le Corſaire qui avoit inveſti Bugie. Le commandement de cette armée navale fut donné à Diegue Vera, au refus de Ferdinand d'Andrade lequel ne voulut point s'en charger, ſous pretexte qu'elle n'étoit composée que de nouveaux Soldats, dont on ne pouvoit pas beaucoup eſperer; cependant le Corſaire qui avoit bloqué Bugie, fut obligé de ſe retirer, & d'aller ſe renfermer dans Alger. Les Eſpagnols l'y aſſiegerent; mais ils furent repouſſez de tous côtez dans un aſſaut General, & contraints de repaſſer en Eſpagne avec le débris, & les triſtes reſtes de leur armée.

Les ennemis du Regent murmurent & renouvelent leurs cabales.

Ce mauvais ſuccez reveilla l'envie & les murmures contre le Regent; ſes ennemis ſe réjoüiſſoient de la mortification qu'il venoit de recevoir comme ſi cette affaire n'eut regardé que ſa propre perſonne, & que tout l'Etat ni eut pas été intereſſé; mais Ximenez ſe ſoutint par ſon courage & ſa fermeté contre les cabales & la malignité de ceux qui ne cherchoient qu'à le traverſer dans ſon miniſtere, il les remit bien-tôt à la raiſon, & Gouverna encore dans la ſuite avec plus de hauteur que jamais.

Il ſemble que le Regent tout occupé des affaires de l'Etat ne pouvoit gueres avoir le loiſir ni de tems de reſte, pour vacquer au Gouvernement de ſon Dioceſe. Cependant il pourvoyoit à tout avec une exactitude, & une diligence merveilleuſe. Il fit punir pluſieurs Juifs & pluſieurs Mahometans, leſquels après avoir embraſſé le Chriſtianiſme, avoient repris leurs anciennes ſuperſtitions & renoncé à la foi Chrétienne. Les procedures du Tribunal de l'Inquiſition ſont tres-ſeveres & tres-ſecretes; car le Delateur eſt compté pour témoin. Les accuſez ne connoiſſent point ceux qui les accuſent : on ne les confronte point aux témoins qui ont dépoſé contr'eux.

Les Juifs & les Maures tâchent d'exciter une ſedition en faveur du jeune Ferdinand frere de Charles.

Les plaintes continuelles des Juifs & des Maures que l'Inquiſition traitoit ſeverement pour punir leur deſertion, penſerent cauſer un ſoulevement General dans toute la Caſtille en faveur du jeune Ferdinand frere de Charles : de ſorte que le Regent ſe crut obligé de lui écrire, pour l'engager à preſſer ſon voyage, & à partir des Païs-Bas pour venir en Caſtille tout le plûtôt qu'il pourroit. Le Regent n'étoit pas peu embaraſſé à contenir les peuples dans leur devoir, pour prévenir les mauvais deſſeins des factieux amateurs de nouveautez ; car ils publioient ouver-

tement que tout étoit venal à la Cour de Bruxelles, que les charges & les emplois se vendoient à des personnes indignes & sans merite ; pourveu que l'on fournit de grandes sommes pour assouvir l'avarice & la cupidité des Courtisans.

Ces bruits malignement répandus causoient de grandes inquietudes aux Castillans, qui apprehendoient de se voir supplantez par les Flamands, quand le jeune Roy viendroit se mettre en possession de ses Royaumes d'Espagne : de sorte que l'on fit par tout des assemblées pour supplier tres-humblement Sa Majesté de ne donner les charges, les emplois, les Gouvernemens qu'aux Espagnols mêmes, sans y introduire les Etrangers. Ces prétensions étoient si justes & si raisonnables, que le Regent ne pût se dispenser d'en écrire à sa Mujesté d'une maniere tres-forte & tres-pathetique. Les remontrances du Cardinal furent tres-mal reçûës, dans une Cour remplie de gens avides & interessez qui regardoient la Castille comme un païs de conquête, & de pillage, où ils prétendoient aller tous s'enrichir, quand le jeune Roy iroit en prendre possession.

La liberté que le Regent s'étoit donnée d'écrire fortement à la Cour de Bruxelles sur cette affaire, fut tres-mal in-

terpretée, & la premiere cause de la défaveur, & de la chûte du Regent. Ceux qui crurent que l'avancement de leur fortune dépendoit de sa perte, ne le ménagerent plus dans la suite, ils employerent toutes sortes de moyens pour le pousser dans le précipice, & pour achever de le noyer, ils firent entendre au jeune Roy que Ximenez exageroit, & que le mal n'étoit pas à beaucoup près aussi grand qu'il le vouloit faire entendre à sa Majesté ; ils disoient que ce Ministre politique & rusé vouloit exclure des charges & des Gouvernemens, les bons serviteurs de sa Majesté pour y placer ses créatures, & des personnes entierement dévoüées à ses interêts, & à ses volontez pour tenir le Roy par là dans une entiere dépendance. Ces discours répandus avec affectation dans la Cour de Bruxelles, au désavantage du Regent, furent les premieres sémences de la disgrace de Ximenez & des cabales qui se firent pour abatre son autorité & pour ruïner entierement sa faveur & son credit.

Quoique la Regence fut prête d'expirer, puisque la Flotte d'Espagne étoit déja partie pour aller chercher & escorter le Roy dans le trajet des Païs-Bas, en Castille ; cependant le Cardinal ne rabatoit rien de sa fierté, ni de sa hauteur,

avec laquelle il avoit toûjours traité tout le monde. Les Grands ne pouvoient plus le souffrir & cherchoient tous les moyens de le chagriner & de pouvoir se vanger de lui.

Pour surcroit d'embaras, peu s'en fallut que le Cardinal ne se broüillat encore avec le Pape Leon X qui n'avoit au plus alors que 36 ans se vit élevé sur la Chaire de Saint Pierre après la mort de Jules II. On se persuada quoiqu'il fut encore fort jeune, qu'il ne garderoit pas long-tems le Pontificat, d'autant qu'un dangereux abcez venoit de lui crever, étant dans le Conclave. Depuis son exaltation au Pontificat, il faisoit des dépenses excessives qui absorboient les revenus de l'Eglise, & au-delà; il fut donc obligé d'avoir recours aux expediens, & à des moyens extraordinaires, pour trouver de l'argent. Dans cette conjoncture le Pape envoya en Espagne une bulle adressée à son Nonce, pour obliger tous les Ecclesiastiques de ce Royaume, de payer à la Chambre Apostolique, la dixme de tous leurs revenus pendant trois ans. Cette Bulle excita par tout de grands murmures, & fit repandre des bruits tres-desavantageux contre la reputation du Saint Pere.

Leon X. veut exiger de tous les Ecclesiastiques d'Espagne la dixme de leurs revenus.

Ces bruits n'étoient fondez que sur la malignité des personnes mal-intention-

nées qui soupçonnoient mal-à-propos le Pape de vouloir détourner cet argent à son usage & à son profit particulier. Il faut savoir que Selim Empereur des Turcs faisoit de grands ravages sur les Côtes, & sur les frontieres des Chrétiens, menaçant de tout envahir & de tout détruire, il venoit de conquerir avec un bonheur & une rapidité incroyable l'Assyrie & l'Egypte, il vouloit porter ses armes victorieuses en Italie, & se flattoit d'assujetir ce beau & riche Païs, en moins de deux campagnes.

Quoique ce motif fut specieux pour engager les Espagnols à se conformer aux intentions de la Bulle; cependant les Arragonois s'y opposerent formellement se fondant sur leurs anciens privileges, & ne voulant point souffrir qu'on leur donnat aucune atteinte. Le Nonce du Pape s'étoit d'abord adressé à l'Archevêque de Sarragoce, le jugeant plus commode & plus traitable que Ximenez dont il connoissoit la fermeté & l'esprit inflexible, où il s'agissoit de faire des innovations au préjudice de l'interêt du peuple.

Le Clergé d'Arragon s'oppose aux intentions du Pape.

Le Nonce voyant que ses tentatives du côté de l'Arragon avoient été inutiles, fut contraint pour executer les ordres qu'il avoit reçu du Pape, de s'adres-

ser au Clergé de Castille, qui n'étoit gueres mieux disposé que celui d'Arragon pour seconder les intentions du Pape, & lui accorder ce qu'il demandoit, Ximenez repondit au nom de tout le Clergé de Castille, & dit au Nonce que la Bulle du Pape ne pouvoit être acceptée, ni executée selon les intentions du Saint Pere, auquel il écrivit que quand l'Eglise auroit de veritables besoins, tous les Ecclesiastiques d'Espagne y contribueroient avec beaucoup d'empressement : mais que l'on savoit par experience que les dixmes levées sur les biens des Ecclesiastiques, étoient tres-mal administrées & détournées à des usages contraires aux intentions des Fideles.

L'un des points principaux que Ximenez se proposa pendant la Regence, fut de délivrer les foibles de la persecution des personnes trop puissantes, & d'accorder les differens qu'il pouvoient avoir. Il n'arrive que trop souvent que les petits sont la victime des grands qui les écrasent sous le poids de leur autorité. Le Regent s'attachoit sur tout à terminer de certains procez qui se perpetuent dans les familles & que la chicanne rend immortels au détriment de toutes les parties.

Tout étoit paisible en Castille par la vigilance & les soins du Regent, & par

le bon ordre qu'il ſavoit apporter en tems & lieu, pour prevenir les diſputes & les conteſtations. Il crut que ſa preſence n'étoit plus neceſſaire à Madrid & qu'il pouvoit s'avancer ſur les frontieres pour attendre la venuë du Roy qui devoit arriver inceſſamment dans ſes Etats. Le Regent avoit donné ſes ordres pour faire trouver toutes ſortes de rafraichiſſemens, & de commoditez dans les lieux où le Roy débarqueroit avec ſa Cour.

Le Regent quitte la ville de Madrid pour aller au devant du jeune Roy.

Lorſque le Regent quitta Madrid, il ſe fit accompagner du Conſeil d'Etat. Il mena auſſi l'Infant Ferdinand frere cadet de ſa Majeſté, qu'il avoit toûjours eu ſous ſes yeux depuis la mort du Roy Catholique. Le Cardinal avoit alors près de 80 ans, & joüiſſoit d'une ſanté parfaite & vigoureuſe: mais ſortant de Table, après ſon diné; il ſe trouva tout-à-coup ſurpris d'un mal extraordinaire & inconnu; le ſang lui ſortoit en abondance, par les oreilles & ſous les ongles. Cet accident fit ſoupçonner qu'il avoit été empoiſonné en dinant; puiſqu'il ſe portoit bien avant que de ſe mettre à table.

On fut encore davantage confirmé dans ce ſoupçon, à l'arrivée & par le recit du Provincial des peres Cordeliers qui venoit faire la reverence au Cardinal. Il raconta qu'il avoit trouvé ſur ſa

route un homme masqué lequel l'avoit exhorté à doubler le pas, & à faire la plus grande diligence qu'il pourroit pour arriver s'il étoit possible, avant que le Cardinal se mit à table ; & de l'avertir qu'il se donnât bien de garde de manger d'une grosse truite que l'on devoit lui servir devant lui, parce-qu'elle étoit empoisonnée d'une maniere qu'il étoit impossible d'en réchapper & de surmonter la violence de ce poison. Le Cavalier après avoir parlé de la sorte, s'éloigna du Cordelier en toute diligence, sans s'expliquer davantage & sans vouloir avoir avec lui, une plus longue conférence.

La verité de ce recit fut bientôt confirmée par la subite indisposition de celui qui avoit fait l'essai de ce poisson fatal. Ce nouvel incident acheva de persuader tout le monde que le Cardinal venoit d'être empoisonné, & qu'apparemment il cesseroit bien-tôt de vivre. Ce grand homme fit paroître en cette conjoncture beaucoup de force d'esprit ; car il ne parut point ému du recit qu'on venoit de lui faire ; soit qu'il doutat effectivement qu'on l'eut empoisonné ; ou qu'il dissimulat sa pensée pour ne pas effrayer ses amis, & ses domestiques. Il avoüa pourtant que l'on avoit déja essayé d'autres fois de le faire perir par le poison : qu'un

jour ayant ouvert une lettre venuë de Flandres, il en étoit sorti une poudre tres-subtile dont la vapeur lui étoit montée à la tête, & dont il se sentoit tous les jours de plus en plus incommode. Le Secretaire du Cardinal fut soupçonné d'avoir complotté avec ses ennemis pour le faire perir. On ne put jamais bien démêler la verité de ce fait, ni connoître bien distinctement les veritables auteurs de ce crime. Les Espagnols en accuserent les étrangers, les Flamans pour se disculper rejettoient tout le soupçon sur les Espagnols.

Les ennemis de Ximenez font des complots pour le faire perir.

Quoique le Cardinal se sentit fort incommodé depuis ce diné fatal, il ne laissa pas de poursuivre son voyage pour aller au-devant de sa Majesté que l'on attendoit de jour en jour; il continua ses exercices ordinaires avec la même application, & s'acquitta toûjours des fonctions de la Regence. En effet ayant été averti que les Partisans & les Créatures de l'Infant frere du Roy, faisoient des complots en sa faveur, au préjudice des interêts du Roy; jugea qu'il étoit necessaire de changer ses domestiques, & les Officiers de sa Cour; afin de les mettre hors d'état de rien entreprendre, & de ne rien broüiller. Cette affaire étoit délicate, & devoit susciter contre Xime-

nez un grand nombre de nouveaux ennemis. L'affaire fut poussée jusqu'au bout ; on ne se contenta pas d'examiner avec tant de soin la conduite, & les démarches des créatures de l'Infant, que personne ne fut en état de troubler la tranquilité publique. Nonobstant les prieres que l'Infant fit à Ximenez pour l'engager à lui laisser ses Officiers, & ses anciens domestiques ; ce jeune Prince fut obligé d'obéïr aux ordres précis du Roy son frere. Tous ses domestiques furent congediez à la reserve d'un seul que l'on jugea incapable de broüiller à cause de son humeur douce & pacifique, & de son application continuelle aux belles lettres. Les nouveaux Officiers que l'on mit auprès de l'Infant lui firent bien-tôt oublier les anciens ; car outre qu'il étoit fort jeune, les Princes pour l'ordinaire persuadez que tout leur est dû, n'ont gueres de reconnoissance pour tous les services qu'on leur rend, ni d'attachement pour les personnes qui les servent.

Ce que venoit de faire Ximenez dans un tems où sa Regence étoit prête à expirer ; la fermeté avec laquelle il executa ce projet, sans se soucier de s'attirer sur les bras un si grand nombre de personnes de distinction ; son courage intrepide

étonna & surprit toute la Cour. Il ne parut point allarmé des murmures ni des plaintes que l'on faisoit de tous côtez contre lui, tant il étoit ferme & inebranlable. Son autorité étoit si bien établie que rien ni pouvoit donner atteinte, tant il prenoit des mesures justes pour bien executer tout ce qu'il entreprenoit.

Les soins de Ximenez ne se bornoient pas au dedans du Royaume, ils s'étendoient également au dehors. Ce grand Ministre prevoyoit avec une sagesse merveilleuse, tout ce qui étoit capable de troubler la tranquillité de l'Etat, & il y remedioit habilement. Gyron qui avoit fait de frequentes revoltes, venoit encore tout recemment d'exciter de nouveaux troubles dans l'Andalousie. Ximenez le rangea à son devoir & le mit hors d'état de broüiller à l'avenir. Il chassa des côtes d'Espagne les Corsaires qui y causoient de grands ravages. Le frere de Barberousse, fameux Pirate avoit mis le Siege devant Oran ; mais il fut contraint de le lever & de renoncer à cette entreprise.

Aprés avoir attendu si long-tems le Roy Catholique, on reçut enfin la nouvelle qu'il étoit arrivé en Espagne pour prendre possession de ses Etats & pour les Gouverner par lui-même à l'avenir. Ce Prince

partit de Flandres au commencement du mois de Septembre en l'année 1517. Il aborda aux Côtes des Asturies à la fin du même mois, après une navigation perilleuse & pleine d'orages. Il débarqua heureusement sur cette côte, où les Espagnols se rendoient en foule de tous côtez avec un extrême empressement pour avoir la satisfaction de voir le Roy, & de lui faire leur Cour. La Regence du Cardinal expiroit dès le moment que le Roy avoit mis le pied en Espagne; cependant il fit paroître de la joye à l'arrivée du Prince qui le délivroit de l'inquietude & des soins d'une Regence tumultueuse & traversée par la jalousie des Seigneurs, & d'un grand nombre de personnes jalouses de la faveur & de l'autorité du Cardinal.

Dès le moment que le Roy eut mis le pied en Espagne, il écrivit au Regent pour lui notifier sa venuë, & pour le consulter sur ce qui concernoit la personne de l'Infant; car le Roy n'étoit nullement d'avis qu'on le gardât plus longtems en Espagne. Les Seigneurs Flamands avoient été avertis de bonne part que Ximenez avoit resolu de les renvoyer en Flandres incessamment, pour les exclure tous, des charges, des emplois, & des Gouvernemens du Royaume de Castille: de sorte que pour parer ce coup, ces Seigneurs

gneurs tâchoient de persuader au Roy de commencer la visite de ses Etats par le Royaume d'Arragon pour empêcher ce Prince de s'aboucher avec Ximenez, & de conferer avec lui sur la maniere dont il devoit s'y prendre, pour bien Gouverner ses Etats.

Il dit d'abord au Roy qu'il ne pouvoit se dispenser pour le repos de la Castille, d'en éloigner l'Infant qui y avoit un grand nombre de Partisans, & de créatures, qui ne manqueroient pas de cabaler pour l'élever sur le Trône; si des affaires importantes obligeoient le Roy de s'éloigner du Royaume. Le Cardinal ajoûtoit que l'on ne pouvoit en bonne politique l'envoyer, ni dans les Païs bas, ni dans l'Italie: & qu'il n'y avoit que l'Allemagne, où l'on pût le mettre en sureté auprès de l'Empereur son ayeul, qui seroit ravi de l'avoir auprès de sa personne, & se chargeroit avec plaisir de son éducation.

Plusieurs Castillans favorisent le parti de l'Infant frere de Charles.

Il conseilla ensuite au Roy de commencer la visite de ses Etats par la Castille; puisque la Providence l'avoit obligé de débarquer sur les côtes des Asturies qui dépandoient du Royaume de Castille. Tous ces avis ne furent point donnez de bouche au Roy pas Ximenez; mais seulement dans une lettre; car les Seigneurs Flamands qui craignoient cette entrevûë, firent naître

tant d'obstacles les uns après les autres, & firent durer le voyage du Roy si longtems, que le Cardinal ne pût avoir la consolation de voir le Roy, ni de conferer avec sa Majesté sur les affaires importantes de l'Etat, & principalement sur le Conseil qu'il avoit resolu de donner à ce Prince, pour renvoyer tous les Seigneurs Flamands en leur Païs. Ces Seigneurs n'ignoroient pas le dessein de Ximenez, il s'en étoit ouvertement declaré plusieurs fois, de leur côté voulant se vanger de lui, ils faisoient des cabales pour l'éloigner de la Cour, & pour indisposer le Roy à son égard, ils conspiroient pour le faire renvoyer en son Eglise de Tolede, pour l'éloigner de la Cour & du ministere; car ils le regardoient comme l'ennemi declaré de la noblesse, & principalement de celle des Païs-Bas qu'il vouloit absolument exclure des emplois & des dignitez du Royaume de Castille.

Dès que le Roy fut entré en Espagne, il prit la resolution de convoquer les Etats Generaux pour la fin du mois de Decembre, dans le dessein de se faire proclamer Roy d'Espagne, conjointement avec la Reyne sa mere. Le Cardinal representa fortement à sa Majesté, qu'il n'étoit pas encore tems de faire cette convocation; qu'il falloit attendre pour cela que le Roy

fut mieux instruit des mœurs & des coûtumes du Païs, & qu'il connut mieux qu'il ne faisoit alors le genie, & les manieres des Castillans, leurs loix, les interêts des grands, leurs liaisons, leurs forces & leurs pratiques secrettes; il representoit encore au Roy qu'ayant toûjours été élevé dans les Païs-Bas, & dans un climat éloigné du Royaume de Castille, parmi des peuples tout differens des Espagnols; il falloit attendre qu'il les eut pratiqué pendant quelque tems, pour mieux entrer dans leur genie, afin de les rendre plus dociles à ses volontez.

On ne peut nier que le Cardinal n'eut de grandes qualitez pour le Gouvernement; mais il étoit trop vehement, & il poursuivoit avec trop d'ardeur l'execution de tout ce qu'il avoit projetté & resolu; sans vouloir écouter les raisons qu'on lui alleguoit pour combattre ses desseins. Cette fermeté inflexible lui avoit souvent attiré de mauvaises affaires, dont sa bonne fortune secondée de son genie, l'avoit degagé avec éclat. Avant la tenuë des Etats de Castille, Ximenez vouloit que l'on renvoyât en leur Païs tous les Seigneurs Flamands qui avoient accompagné le Roy dans son voyage de Flandres en Espagne; parce que les naturels du Païs ne souffriroient pas que des étrangers oc-

Differentes qualitez du Cardinal Ximenez, ses talens, & ses dispositions pour le Gouvernement.

cupassent les charges, les premiers emplois, & les dignitez de l'Espagne à leur préjudice. Les Flamands furent avertis par le Roy même, de ce que le Cardinal avoit proposé à leur préjudice; cette nouvelle découverte redoubla l'aigreur qu'ils avoient conçûë contre lui depuis long-tems. Le Roy sentoit une extrême repugnance, & ne pouvoit consentir à se separer de tant de jeunes Seigneurs ausquels il étoit accoutumé depuis long-tems avec lesquels il avoit toûjours vécu, dès sa plus tendre enfance. Au lieu qu'il regardoit les Espagnols comme des étrangers en quelque façon; quoique ce fussent ses sujets naturels; par le peu d'usage qu'il avoit de leurs manieres & de leur façon d'agir.

Comme le Cardinal étoit persuadé qu'il étoit necessaire pour le bien & le repos de l'Etat de renvoyer en leur Païs tous les Flamands, il representoit au Roy sans cesse la même chose; ce qui commença à rendre sa presence & ses Conseils odieux à ce jeune Prince: de sorte que ses ennemis venant à la charge gour achever de le perdre dans l'esprit du Roy, & profitant habilement de l'indisposition où il étoit à l'égard du Cardinal; dont ils sollicitoient à toute outrance la disgrace & l'éloignement, ils firent resoudre le jeune

Prince à se passer de lui, & de ses conseils à l'avenir, & pour en donner une preuve éclatante; il fut resolu que l'on assembleroit incessamment les Etats Generaux à Vailladolid contre le sentiment & les vives remontrances du Cardinal.

Pressentiment de la disgrace & de sa chute du Cardinal Ximenez.

Ce coup fit sentir à ce grand Ministre que son credit alloit expirer; que sa disgrace & sa chute étoit prochaine. Pour tâcher de l'éloigner, & de se remettre en faveur dans l'esprit du Prince; il demanda avec de grandes instances, la permission d'aller trouver le Roy pour lui parler. Cette permission lui fut refusée sous des pretextes honnêtes; ou lui representa que l'état où il étoit, & ses indispositions ne lui permettoient pas de s'exposer à un voyage aussi long & aussi penible. Ses ennemis n'avoient garde de lui permettre de voir le Roy, & de s'aboucher avec lui, connoissannt trop bien, & craignant la superiorité de son genie.

Les mortifications frequentes que les Courtisans de la nouvelle Cour affectoient de donner au Cardinal le picquoient jusqu'au vif, & comme il étoit naturellement fier, & peu accoutumé à souffrir; il lui échapoit de tems en tems des plaintes & des reproches qui ne servoient de rien, & qui ne convenoient nullement à la situation presente de sa fortune. Il est

en tout tems assez inutile de se plaindre du Gouvernement. Le mécontentement que l'on fait paroître, ni les murmures qui échappent, font rarement changer de methode à ceux qui Gouvernent, & les indisposent contre ceux qui murmurent & qui censurent leur conduite.

Pour se vanger du Cardinal, & pour hâter sa disgrace, les Seigneurs Flamands qui connoissoient assez ses sentrmens peu favorables à leur égard; puisque le Roy même leur avoit fait confidence des propositions qu'il avoit faites à sa Majesté, de les renvoyer en Flandres; ces Seigneurs, dis-je, ne perdoient aucune occasion d'aigrir le Roy contre lui, pour le rendre toûjours odieux de plus en plus; & pour achever de le détruire dans son esprit; ils lui disoient sans cesse que ce Ministre se prévaloit trop de sa longue faveur, & qu'il vouloit toûjours Gouverner comme si sa Regence duroit encore, & comme si le Roy ne pouvoit se passer de ses Conseils & de son credit, pour bien Gouverner ses Etats. On ajoûtoit que le Roy à son avenement à la Couronne, ne pouvoit rien faire de plus agréable à la noblesse de Castille, que d'ôter du Gouvernement un homme qui l'avoit toûjours traitée avec tant de hauteur & de dureté.

Ces discours semez avec beaucoup d'ar-

tifice & de malignité, faisoient une grande impression sur l'esprit du jeune Prince qui n'en connoissoit pas encore le poison, & qui ne démêloit pas assez nettement les secrets motifs, & le dépit qui faisoient parler les Courtisans, pour perdre un Ministre qui avoit rendu des services si importans à l'Etat : mais enfin on lui fit comprendre que l'humeur inflexible du Cardinal ne pourroit jamais compatir avec les mœurs & les manieres des Seigneurs Flamands ; que sa Majesté se trouvoit dans la necessité d'opter, & de les garder à l'exclusion de Ximenez, ou de les renvoyer en Flandres, en continuant de le laisser dans le Ministere, en Gouvernant le Royaume comme il avoit fait.

Cette alternative fit enfin resoudre le Roy à renvoyer Ximenez, ne pouvant se resoudre a se separer de tant de personnes qui lui étoient si agréables, & qui l'avoient si bien servi. Il lui écrivit une lettre peu obligeante, & tres-forte qui le penetra jusqu'au vif, & qui hâta sa mort ; tant il en fut consterné. Le Roy lui mandoit que la resolution de tenir les Etats étoit prise, & que l'on ne pouvoit plus changer cette resolution ; il lui marquoit un lieu, où il le prioit de se rendre, pour conferer sur la maniere du Gouver-

nement, pour le délivrer dans le grand âge où il étoit, du poids des affaires; ses continuelles indispositions ne lui permettant pas d'y vaquer avec la même activité, ni la même assiduité qu'il avoit fait jusqu'alors. Le Roy ajoûtoit, comme par un signe de bienveillance, qu'il étoit juste de lui procurer quelque repos, après tant de fatigues; afin qu'il pût passer tranquillement le reste de sa vie à la conduite de son Diocese: qu'au reste il auroit toûjours pour sa personne une estime tres-parfaite, & une reconnoissance éternelle pour les grands services qu'il avoit rendu à l'Etat pendant tout le tems de sa Regence & auparavant.

Ces protestations du Roy toucherent fort peu Ximenez dans la conjoncture où il se trouvoit, il s'apperçut aisément qu'on l'avoit détruit entierement dans l'esprit du Prince, & que sa disgrace étoit certaine, pour surcroit de malheur la fiévre lui avoit repris, & il ne trouvoit plus de ressource à son infortune, & à sa décadence prochaine, & inévitable. On ne peut nier que Ximenez n'eut l'ame tres-grande & tres-élevée; cependant l'ingratitude que l'on faisoit paroître à son égard, après tous les services qu'il avoit rendu à la Couronne, l'emporta sur sa fermeté; le chagrin redoubla sa fiévre, & le fit enfin

ſuccomber; il perit ce celebre Cardinal, peu regretté des Grands qu'il avoit toûjours affecté d'humilier, pour les mettre hors d'état de faire des cabales dans le Royaume, & de troubler le repos de l'Etat. Il mourut le huitiéme jour de Novembre, en l'année 1517. âgé de 80 ans après avoir été pendant 22 ans Archevêque de Tolede, & 22 mois Regent de tout le Royaume. Les Guerres civiles qui s'allumerent peu de tems après la mort de Ximenez, firent connoître, mais trop tard, la ſageſſe & l'utilité de ſes conſeils, & le Roy eut tout le loiſir de ſe repentir de ne les avoir pas ſuivis.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Du sixiéme Volume.

A

D

M

N

P

Q

R

Sacromore

T

Fin de la Table des matieres du VI. Tome.

ERRATA.

P*Age* 10. *ligne* 23. La Reyne Jeanne sa mere ; *lisez*, sa femme.

p. 39. *l.* 23 l'Infantude , *lisez* , l'Infantade.

p. 84. *l.* 8. d'éviter , *lisez*, d'exciter.

p. 88. *l.* 17. Ainsi persuadez , *lisez* , Tous les Espagnols furent persuadez.

p. 96. *l. premiere* , avoit , *lisez*, auroit.

p. 133. *l.* 9. Car on étoit, *il faut supprimer* jusqu'à l'alinea.

p. 226. *l.* 8. Gra , *lisez*, Goa.

p. 332. *l.* 22. Carnajol. *lisez* , Carvaïal.

p. 506. *l.* 3. & reglé, *lisez* , & nullement reglé.

p. 551. *l.* 8. malins , *lisez* , mal-intentionnez.

Ibid. l. 27. l'en punir , *lisez*, les punir.

p. 559. *l.* 11. son Pere , *lisez*, son Mari.

